
VRES
DE
É PRÉV
26
NDISSON
ME II
UCCHESI-




UVRE
DE
ABBÉ PRÉV
26
NDISSO
TOME
ECA LUCCHES
II.a SALA
16
III
CATENA 3













ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME VINGT-SIXIÈME.

NOUVELLES LETTRES ANGLOISES,

OU

HISTOIRE DU CHEVALIER GRANDISSON,

Augmentée de huit Lettres qui n'ont point paru dans les Éditions précédentes.

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.

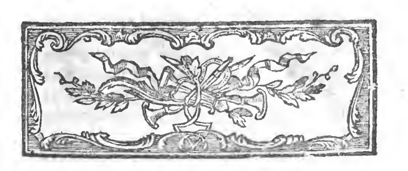






A AMSTERDAM,
& se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.



HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.

LETTRE XXXIX.

Miss Byron, à miss Selby.

Vous savez, ma chère, combien d'affaires importantes dépendoient de la conduite & de la décision du jeune chevalier. Milord L..... étoit en Ecosse, où il avoit marié deux de ses trois sœurs, pour éclaircir son bien, & dépendre moins, soit de la justice, soit de la générosité de sir Thomas Grandisson. Miss Charlotte étoit dans une dépendance absolue de l'amitié de son frère. La malheureuse Oldham avoit déjà reçu

de triſtes preuves du changement de ſa fortune; & ne pouvoit douter que les deux ſœurs, avec tant de ſujet d'averſion, n'animaſſent contr'elle un frère dont elle avoit contribué à diminuer la fortune par les profuſions de leur père. Les deux intendans trembloient à l'approche de leur nouveau maître, dans le doute qu'il voulût ſigner des comptes informes, auxquels le délire continuel de leur père ne lui avoit pas permis de mettre la dernière main. Miſs Orban, ſa mère, & ſes deux tantes, quoique trompées dans leurs principales eſpérances, avoient quelques prétentions, qu'elles étoient embarraſſées à faire valoir ſans honte. Milord W....... oncle maternel de ſir Charles, n'avoit actuellement aucun intérêt à démêler avec le fils de ſa ſœur; mais n'ayant point de plus proche héritier, il ne pouvoit éviter des communications dont la crainte empoiſonnoit déjà ſes plaiſirs. Outre qu'il avoit mal vécu avec le père, & que cette ancienne diſpoſition s'étendoit juſqu'au fils, il étoit gouverné depuis la mort de ſa femme par une maîtreſſe qui n'avoit ni la naiſſance ni l'eſprit & l'éducation de madame Oldham; & cette femme, qui ne devoit qu'à ſon adreſſe l'aſcendant qu'elle avoit ſur lui, n'en uſoit pas pour lui faire ſouhaiter le retour & l'affection de ſon neveu. Enfin le traité de mariage qui avoit été commencé par ſir Thomas demandoit auſſi

quelque considération pour être renoué, ou tout-à-fait rompu. Telle étoit la situation des affaires de cette famille, lorsque sir Charles reçut le courier de ses sœurs.

Il ne leur fit point de réponse; mais partant aussi-tôt pour Calais, il fit le voyage avec tant de diligence, qu'il entra dans Londres deux jours après la mort de son père. Ses sœurs, qui ne recevoient point de ses nouvelles, conclurent qu'il arriveroit aussi-tôt qu'une lettre, & l'attendoient d'heure en heure. Jugez, ma chère, qu'elle devoit être leur agitation à l'approche d'un frère qu'elles n'avoient pas vu depuis huit ou neuf ans, de qui toute leur fortune dépendoit, aux yeux duquel un père les avoit représentées coupables, & qui avoit été lui-même invariablement fidelle à tous ses devoirs.

Au moment qu'il parut dans sa chaise de poste, toutes les portes furent ouvertes. Il descendit, il entra, & ses deux sœurs allèrent au-devant de lui. Son air noble que les circonstances rendoient plus grave & plus majestueux, les frappa d'autant de respect que de tendresse & d'admiration. O mon frère! s'écria miss Caroline, en s'avançant les bras ouverts. Mais, comme arrêtée par un mêlange de crainte, puis-je dire mon frère, ajouta-t-elle? & dans son trouble elle parut prête à s'évanouir. Il se hâta de l'embrasser, pour la

foutenir entre fes bras. Mifs Charlotte, également frappée de l'émotion de fa fœur & de la préfence de fon frère, rentra promptement dans la chambre d'où elle venoit de fortir, & n'eut que la force de fe jeter dans un fauteuil. Sir Charles la fuivit en tenant les bras paffés autour de mifs Caroline, & la raffurant par les plus tendres expreffions. Ses regards empreffés en s'avançant vers Charlotte, fa main qu'il lui tendit pour l'inviter à la confiance, eurent bientôt le pouvoir de la fortifier. Elle fe leva, elle jeta les deux bras autour de fon cou; & lui, preffant fes deux fœurs contre fon fein, recevez, leur dit-il, votre frère, votre ami; repofez-vous fur fa plus tendre & fa plus conftante affection.

Elles m'ont dit que ce langage & le ton dont il fut prononcé, avoient eu l'effet d'un baume pour calmer leur agitation. Lorfque chacun fe fut affis, fir Charles qui s'étoit placé vis-à-vis d'elles, les regarda plufieurs fois, l'une après l'autre, comme s'il n'eût pu fe raffafier du plaifir de les voir. Enfuite les prenant toutes deux par une main, que de charmes! leur dit-il. Avec quelle admiration je regarde mes fœurs! il faut que les qualités de l'ame répondent à cette figure. Quel plaifir, quel orgueil je vais prendre dans mes deux fœurs!

Chère Charlotte, dit alors mifs Caroline, en

prenant l'autre main de ſa ſœur, ne trouvez-vous pas dans les traits de mon frère, tout ce qu'on nous a dit de ſa bonté? de quoi me ſuis-je effrayée? J'avoue, répondit Charlotte, que le cœur m'a manqué auſſi. Je ne puis dire pourquoi. Mais nous avons tremblé..... Oui, monſieur, nous avons tremblé..... O mon frère! nous n'avons jamais eu deſſein de manquer au devoir. Elles verſoient toutes deux un torrent de larmes.

Aimez votre frère, leur dit il; aimez-moi toutes deux, comme je ferai mes efforts pour mériter votre affection. Les filles de ma mère ne peuvent s'être écartées du devoir. Des mépriſes apparemment, de fâcheux mal-entendus, checun de nous n'a-t-il pas ſes jours & ſes ombres? jetons un voile reſpectueux..... Il ne put achever. Il preſſa ſucceſſivement de ſes lèvres les deux mains qu'il tenoit encore; & s'étant levé, il marcha vers la fenêtre en tirant ſon mouchoir. Quelles idées purent lui cauſer cette émotion? c'étoit ſans doute la malheureuſe conduite de ſon père, & l'image de ſa mort récente. Il n'eſt pas ſurprenant qu'un tel fils ne pût ſe défendre dans cet inſtant, d'une infinité de triſtes réflexions. Enſuite revenant vers ſes ſœurs, il leur demanda la permiſſion de ſe retirer pour quelques momens. Un père, leur dit-il en dé-

tournant le visage, exige ce tribut. Il attacha les yeux, d'un air attendri, sur les portraits de son père & de sa mère, qui se trouvoient devant lui ; & sans ajouter un seul mot, il quitta ses deux sœurs avec une profonde révérence.

Une demi-heure après, il reparut dans un autre habillement; & les ayant saluées d'un air de tendresse, qui acheva de bannir toutes leurs craintes, il fit recommencer l'heureux règne de la confiance & de l'union fraternelles. M. Grandisson se présenta aussi. Je crois avoir observé dans une autre lettre, que, prenant quelquefois un ton conforme à sa conduite, il s'étoit promis de rire beaucoup du caractère sérieux qu'on attribue à son cousin, & qu'il se vantoit même de l'initier aux plaisirs de Londres, & d'en faire un homme de goût. Mais il fut si surpris de l'air de dignité qu'il vit répandu dans toute sa personne, & si charmé néanmoins de l'agrément & de la facilité de ses manières, qu'il ne put s'empêcher de dire ensuite aux deux sœurs : quel homme que votre frère! De quelle satisfaction mon oncle s'est-il privé!

Il entretint sir Charles des circonstances de la maladie & de la mort de son père. Il s'emporta contre madame Oldham, en se faisant un triomphe de la conduite qu'il avoit tenue avec elle; & rappelant tout ce qu'il avoit à lui reprocher

dans l'état où elle avoit vécu, il ne manqua point de relever l'obſtination qu'elle avoit eue à demeurer au château juſqu'au dernier moment de la vie de ſir Thomas, & la préſomption qui lui avoit fait exiger que ſon ſceau fût mis partout avec celui de la famille. Sir Charles prêta l'oreille à ce récit, ſans aucune marque d'approbation ni de blâme. Il demanda ſi l'on avoit trouvé un teſtament; M. Grandiſſon répondit qu'on avoit cherché par-tout, ſans en avoir pu trouver. Ce que je penſe à faire, dit alors ſir Charles, c'eſt de placer les vénérables reſtes avec les cendres de ma mère. Mon père, je le ſais, a toujours eu cette intention. Je ferai faire, à la mémoire de tous deux, un tombeau moins ſomptueux qu'élégant, avec une inſcription modeſte, qui contiendra plutôt une inſtruction pour les vivans que l'éloge des morts. Les funérailles ſeront décentes, mais ſans oſtentation; & ce qui ne ſera point employé à des formalités plus éclatantes, ſervira ſecrétement à ſoulager les miſérables de la paroiſſe, ou quelques pauvres fermiers de mon père, qui ſont chargés d'une nombreuſe famille, & qui employent honnêtement leur travail & leur induſtrie à la ſoutenir. Ces ſentimens parurent étranges à M. Grandiſſon. Il fit ſouvenir ſir Charles du goût que ſon père avoit toujours eu pour la

magnificence. Mais les deux sœurs trouvèrent une vénérable noblesse dans les idées de leur frère, & se firent honneur d'y applaudir. La cérémonie fut faite avec un air égal de décence & de piété.

Après avoir rempli ce premier devoir au château de Grandisson, sépulture de leurs ancêtres, sir Charles se rendit d'abord à Londres avec ses sœurs, pour commencer, en leur présence, à lever le scellé dans la maison de Saint-James-Square. Ils n'y trouvèrent d'important que les meubles & un grand nombre de papiers qu'il mit en peu de jours dans un ordre admirable, où ils n'avoient pas été depuis long-tems. De là ils se transportètent à leur terre d'Essex. Sir Charles dit à ses sœurs qu'on ne pouvoit se dispenser de faire avertir madame Oldham, qui s'étoit logée dans une ferme voisine, & que sa présence étoit nécessaire pour la levée des sceaux, puisqu'elle y avoit mis aussi le sien. Les deux demoiselles prièrent leur frère de ne pas les obliger de la voir. Il y consentit, en leur disant qu'il auroit souhaité de pouvoir s'en exempter lui-même; mais que tous les devoirs devoient être remplis. Cette pauvre dame fut appelée, & ne vint au château qu'en tremblant.

Je suis sûre, ma chère Lucie, que le récit où je vais entrer ne peut vous déplaire. Mon atten-

tion s'est soutenue plus que jamais pour toutes ces circonstances, à mesure qu'elles sortoient de la bouche de miss Charlotte Grandisson, dont la mémoire étoit aidée par celle de sa sœur. Vous savez que j'aime ces scénes touchantes, où la représentation des paroles & des mouvemens, forme un tableau vif & naturel.

Sir Charles, ne s'attendant point à voir arriver si-tôt madame Oldham, étoit dans ses écuries avec son écuyer, occupé à visiter les chevaux de son père qui étoient en grand nombre, & des plus beaux du royaume. Par la méprise d'un valet de chambre, la pauvre femme fut conduite à l'appartement des deux sœurs. Comment donc? dit miss Caroline au valet, nous ne devions pas la voir. Mille pardons! répondit-elle humblement; & faisant une profonde révérence, elle alloit se retirer. Mais elle fut arrêtée par les discours de miss Charlotte, qui lui dit: c'est mon frère qui vous a fait appeler. Comptez, madame, que nous n'y avons aucune part. Mon frère assure que vous devez assister à la levée des sceaux, parce que vous avez jugé à propos d'y mettre aussi le vôtre. Votre présence ne lui fera pas plus de plaisir qu'à nous. Cependant, préparez-vous à le voir. Vous ne paroissez pas trop en état. Je n'en suis pas surprise.

Je vous ai dit plusieurs fois, Lucie, que miss

Charlotte se reproche d'avoir été trop vive, & qu'elle croit devoir à l'exemple de son frère plusieurs changemens avantageux qu'elle reconnoît dans son propre caractère.

En état ? répondit la pauvre femme; hélas! très-peu en effet; moins que vous ne le pouvez croire. Permettez, mesdemoiselles, que je me recommande à votre générosité; & je ne crains pas de dire à votre pitié. J'implore l'une & l'autre. En vérité, mon sort est à plaindre.

Il est tel que vous le méritez, lui dit miss Charlotte.

Je suis sûre, lui dit miss Caroline, que les plus grandes peines sont pour nous. Elle m'a confessé qu'elle avoit alors son amant dans la tête, comme dans le cœur.

Si je pouvois sortir sans voir sir Charles, reprit madame Oldham, je lui en serois obligée comme d'une faveur. Je ne me sens point la force de soutenir sa vue. Je renonce volontiers à voir lever le scellé. C'est de votre pitié, mesdemoiselles, & de la sienne, que je veux tout attendre.

Cruelles filles! leur donnerai-je ce nom, chère Lucie? oui, en vérité. Elles ne lui proposèrent pas de s'asseoir, quoiqu'elles vissent l'excès de sa terreur, & qu'elle eût la modestie de demeurer debout devant elles. Dans quelle humiliation la conscience ne jette-t-elle pas une ame coupable,

lorsque ses reproches sont accompagnés du poids de l'infortune? Mais la vertu ne devroit-elle pas s'appaiser, en voyant reconnoître au pécheur, par la contenance, par son langage & sa conduite, que la main de dieu s'est appesantie sur lui? Cependant il en coûte peut-être à ceux qui souffrent...... Voyons; c'est à moi d'examiner si j'ai pardonné du fond du cœur à sir Hargrave Pollexfen. Je ferai quelque jour cet examen.

Vous avez donc pris le deuil, madame? Dirai-je que ce fut miss Caroline qui lui fit cette question, & qui ajouta : & le grand deuil même; vos titres sont apparemment dans le lieu de votre demeure?

Je vous ai dit, ma chère, que bien des gens donnoient à madame Oldham le nom de miladi Grandisson; & que sa naissance, son éducation, son esprit, quoique trop foibles pour soutenir sa vertu contre la nécessité & la tentation, auroient pu la faire aspirer à ce titre.

Elle répondit modestement : mon deuil est réel, mesdemoiselles; mais je vous assure que je n'ai jamais pris un titre auquel je n'ai jamais eu la moindre pensée de me procurer des droits. Le public, répliqua miss Charlotte, vous fait donc une grande injustice. Alors la triste Oldham remit aux deux sœurs les clefs du garde-meuble, de l'office & des caves, que personne n'avoit

pensé à lui redemander lorsqu'elle avoit quitté le château, & leur demanda pardon, encore une fois, de s'être présentée devant elles sans y être attendue. Elles firent prendre les clefs par une de leurs femmes. J'entends mon frère, dit Caroline. Vous allez savoir, madame, ajouta Charlotte, ce que vous devez attendre de sa part. La pauvre femme pâlit & trembla. Qu'il devoit se passer de choses dans son cœur!

Sir Charles entra. Les deux sœurs étoient au fond de la chambre, & madame Oldham proche de la porte. Il la salua fort civilement. Je suppose, lui dit-il, que j'ai l'honneur de saluer madame Oldham? Prenez la peine de vous asseoir, madame. Je vous ai fait appeler pour assister à la levée des sçeaux. De grâce, madame, asseyez-vous. Il la prit par la main, & la conduisit sur un fauteuil; il s'assit entr'elle & ses sœurs. Elles avouent que cette politesse les surprit. Les chères personnes avoient oublié, dans ce moment, que la justice & la bonté doivent être inséparables dans une ame vertueuse.

Rassurez-vous, madame, reprit leur généreux frère, en observant d'un œil de pitié l'embarras de madame Oldham. Il se tourna aussi tôt vers ses sœurs, comme pour lui laisser le tems de se remettre. Un torrent de larmes la soulagea. Elle fit ses efforts pour étouffer quelques sanglots, qui

ne laissèrent pas de se faire entendre. Cette agitations attirant les regards des deux sœurs, il se leva & sous prétexte de leur faire quelque demandes, sur un tableau qui étoit de l'autre côté de la chambre, il les y conduisit toutes deux. Ensuite, retournant vers elle, il approcha son fauteuil aussi près qu'il pût du sien; il la prit encore par la main : Je n'ignore point, lui dit-il, votre triste histoire. Rassurez-vous, madame. Il lui laissa quelques momens pour rappeler ses esprits; & reprenant: vous voyez en moi, madame, ajouta-t-il, un ami prêt à vous remercier de tous les bons offices que vous nous avez rendus, & prêt de même à jeter le voile sur tous les sujets de plainte.

Elle ne put soutenir tant de bonté; & dans son premier mouvement, elle voulut se jeter à ses pieds; mais il la retint. Votre malheur, lui dit-il, est de n'avoir point assez veillé sur vous-même. Cependant j'ai su que l'amour y avoit eu beaucoup de part, & que vous méritiez celui qu'on a eu pour vous. C'est le désordre de votre fortune qui vous a jetée dans notre famille. Vous avez fort bien gouverné cette terre, pendant le séjour que vous y avez fait; j'en ai des preuves d'une main dont tout le monde doit respecter ici le témoignage.

Il y a beaucoup d'apparence que sir Thomas, dans ses lettres, avoit représenté madame Oldham

à ſon fils, comme une femme intelligente, à laquelle, il confioit le ſoin de ſes affaires; & que c'étoit uniquement ſous ce jour qu'un fils ſi reſpectueux vouloit la conſidérer. Elle dit quelques mots des ſoins qu'elle avoit apportés..... de ce qu'elle auroit voulu faire...... ſi la...... Il l'interrompit : n'en parlons plus, madame. M. Grandiſſon qui eſt d'un excellent naturel, mais un peu trop ardent, m'a dit qu'il vous a marqué de la rigueur. Il reconnoît que vous l'avez ſoufferte patiemment; la patience eſt une vertu qui ne marche jamais ſeule. Je ne penſe pas, comme lui, que vous ayez eu tort de vouloir participer au ſcellé. Il ſe trompe, vous le deviez; & je ſuis porté à croire qu'une femme auſſi prudente que vous, n'a pu s'oublier dans la forme. Pour bien juger de la conduite d'autrui, il faut être capable d'entrer dans ſa ſituation, & de ſe mettre comme à ſa place.

O mon frère! s'écrièrent en même tems les deux ſœurs, avec un mêlange d'embarras & d'admiration. Il les pria d'être tranquilles un moment. Tous, autant que nous ſommes, ajouta-t-il, n'avons-nous pas beſoin d'un peu d'indulgence? Elles confeſſent aujourd'hui, que ne ſachant pas trop bien ſi les accuſations de leur pere n'avoient pas quelque part à cet avis, elles en furent mortifiées, Cependant quel moyen de s'en offenſer, lorſ-

qu'elles voyoient tant de patience & de douceur dans un frère beaucoup plus intéreſſé qu'elles à cette ſcène ? Il prit occaſion de l'éloignement du dîner, pour demander du chocolat : & s'adreſſant à madame Oldham, il lui dit civilement, qu'elle ſavoit ſans doute, où toutes ces proviſions étoient placées. Elle repondit qu'elle avoit remis les clefs. Miſs Caroline les offrit à ſon frère, qui donna ſes ordres à une femme de chambre, en priant madame Oldham d'avoir la bonté de lui ſervir de guide.

Les deux ſœurs comprirent aiſément que c'étoit un prétexte, pour donner quelques momens de relâche à cette malheureuſe femme, & pour ſe procurer le tems de leur faire goûter la conduite qu'il vouloit tenir avec elle. Auſſi-tôt qu'elle fut ſortie, il leur parla dans ces termes : permettez, mes chères ſœurs, que je vous prie de juger un peu favorablement de moi dans cette occaſion. Je ne ſuis point capable de vous déſobliger ; mais ce n'eſt pas ſur le mérite de cette pauvre femme, que nous devons régler notre conduite. La mémoire de notre père y eſt intéreſſée. Nous devoit-il compte de ſes actions ? Nous le devoit-elle des ſiennes ? Ils étoient indépendans tous deux. C'eſt nous mêmes qui devons à madame Oldham de la juſtice pour ſes droits, de la généroſité pour notre propre honneur, & de la bonté même, en

faveur d'un père à qui nous devons, avec la vie, tout ce qui passe pour des avantages distingués dans l'opinion des hommes. M. Grandisson l'accuse d'avoir vêcu avec trop de faste. Est-ce elle qu'il faut en accuser? Et nous, si nous n'oublions pas de qui nous tenons le jour, aurions-nous bonne grâce d'en accuser personne? Le goût de mon père pour la magnificence n'étoit que trop connu. Il aimoit cette maison. Ses nobles inclinations le suivoient par-tout. J'ai plusieurs de ses lettres, dans lesquelles il me vante l'économie de madame Oldham. N'étoit-il pas libre de faire l'usage qu'il vouloit de sa fortune? Elle n'est à nous que depuis sa mort. Il pouvoit la diminuer beaucoup plus. Cette économie de madame Oldham, est le seul côté sur lequel notre attention doive tomber; & nous trouvons qu'il est en sa faveur. S'il a manqué quelque chose à la bonté de mon père pour ses filles, elles peuvent se réjouir d'avoir mérité de lui ce qu'il auroit été plus heureux qu'elles en eussent obtenu; & devant reconnoître que les pères ont une juste autorité sur leurs enfans, c'est une gloire pour elles d'y avoir été soumises. Il pouvoit donner à madame Oldham un titre qui nous auroit fait un devoir de la respecter. Mes sœurs ont reçu de la nature une ame noble. Elles sont filles de la plus généreuse & de la plus indulgente de toutes les

mères,

mères. M. Grandisson a poussé trop loin la rigueur; car je suis persuadé qu'elle n'est pas venue de vous; mais il n'a pas eu, sans doute, d'autre vue que celle de nous servir. D'un autre côté, ne pouvant me dispenser de voir cette malheureuse femme, j'ai voulu juger de sa conduite, avant que de la recommander à votre bonté. N'est-elle pas assez humiliée? Je la plains du fond du cœur. Elle aimoit mon père. Je ne doute point qu'elle ne le pleure en secret, quoiqu'elle n'ose avouer, ni faire valoir son amour. Qui nous empêche de la considérer seulement comme une gouvernante qu'il avoit établie dans cette terre? Il est digne de nous, de faire penser au public que nous ne la regardons point sous un autre jour. A l'égard des preuves vivantes, malheureux innocens! je regrette que ce qui fait les délices des autres mères, ne puisse être ici qu'un sujet de honte: mais gardons-nous de publier des fautes qui supposent deux coupables. Que dirai-je de plus? Il seroit douloureux pour moi d'avoir quelque chose de plus à dire; & peut-être n'en ai-je déjà dit que trop. Les circonstances sont d'une nature qui ne me permet point de leur donner toute leur force. Chères sœurs, je vous demande en grâce de me laisser le ménagement de cette affaire. Loin la pensée de l'exiger comme un droit! je me déteste rois moi-même, si j'étois

capable d'exercer à la rigueur aucun de ceux dont la mort de mon père m'a pu mettre en possession : mais vous m'obligerez beaucoup, par la complaisance que je vous demande.

Elles ne répondirent que par des larmes. Tant d'images touchantes les avoient attendries jusqu'à leur ôter l'usage de la voix. Cependant, le retour de madame Oldham, qui vint leur offrir elle-même le chocolat, donna occasion à quelques nouveaux traits de sévérité. Elles le reçurent avec un simple mouvement de tête, & sans une politesse; tandis que sir Charles, affligé de cette dureté, s'empressa de prendre lui-même une tasse, qu'il offrit à madame Oldham, & qu'il la força de recevoir. Après le déjeûner, il lui proposa de commencer la visite des appartemens, Montons, s'il vous plaît, lui dit-il, je vais faire ouvrir les portes, & mes sœurs prendront la peine de nous accompagner.

Les deux demoiselles se levèrent pour le suivre. Vous jugez bien qu'en passant devant la pauvre Oldham, elles furent saluées d'une profonde révérence. Il me semble que je les vois marcher, tête levée, aussi majestueusement que nos duchesses dans une procession du couronnement. Miss Grandisson ne dissimule pas qu'elle trouva de l'excès dans les civilités de son frère. En montant avec sa sœur qu'elle tenoit sous le bras, elle ne

pût s'empêcher de lui dire, que la politesse étoit une chose charmante ; ni miss Caroline de répondre, qu'elle n'y comprenoit rien. Elles ne croyoient point que leur frère pût les entendre ; mais en marchant devant elle il avoit prêté l'oreille ; & tandis que madame Oldham étoit encore éloignée il se tourna vers elles, pour leur dire à voix basse : ne faites pas trop peu, mes sœurs, & je vous promets de ne rien faire de trop. Elle est femme de condition. Elle sent son infortune. Souvenez-vous qu'elle n'a aucune dépendance de vous, & qu'elle n'en a jamais eu. Les deux charmantes sœurs rougirent, & se regardèrent mutuellement avec quelque confusion. Mon dessein n'est pas de vous chagriner, ajouta-t-il, d'un ton plus tendre ; mais permettez-moi, lorsqu'il en est tems encore, de vous faire souvenir que vous avez l'occasion de montrer des sentimens dignes de vous.

Lorsqu'on fut à la porte de l'appartement où sir Thomas étoit mort, & qu'il habitoit ordinairement, madame Oldham pâlit tout d'un coup, & demanda d'être dispensée d'y entrer. Elle pleura fort amèrement. Je me flatte, monsieur, dit-elle à sir Charles, que vous trouverez tout en bon ordre ; il n'est point de questions auxquelles je ne sois prête à répondre : mais permettez-moi de vous attendre dans une chambre voisine : il y consentit. Malheureuse femme ! dit-il à ses sœurs.

Quelle ſituation, de ne pouvoir faire éclater devant nous, une tendreſſe qui eſt la gloire de ſon ſexe, & de toute l'eſpece humaine!

Dans un cabinet de la chambre de lit, il trouva une fort belle caſſette avec une étiquette de la main de ſir Thomas, qui portoit, *bijoux de ma femme.* La clef y étoit attachée à l'une des anſes, avec un cordon d'or. Il leur demanda ſi le partage des diamans de ſa mère n'étoit pas déjà fait entr'elles? Miſs Caroline répondit que leur père en avoit parlé pluſieurs fois, mais que n'aimant point à les voir fort parées, il l'avoit toujours remis au tems de leur mariage. Prenez ce qui vous appartient, leur dit ſir Charles, en mettant la caſſette entre leurs mains. Il eſt inutile que j'aſſiſte à l'ouverture. Je ſuis sûr qu'entre deux ſœurs qui s'aiment ſi tendrement, il ne peut naître aucune diſpute. La caſſette eſt peſante, j'eſpère que vous y trouverez plus que des diamans.

Pendant qu'il faiſoit l'inventaire de quantité de papiers, les demoiſelles ſe retirèrent pour faire celui des bijoux. Avec les diamans de leur mère, qui étoient renfermés dans un écrin fort précieux, elles trouvèrent trois bourſes, dont l'une contenoit cinq cens guinées, avec cette inſcription: *Epargnes de ma jeuneſſe*; & cent-vingt autres pièces d'or dans deux papiers, qui por-

toient les noms de deux tantes, dont miladi Grandiffon avoit reçu ce préfent. La feconde bourfe contenoit la valeur de quatre cens guinées, en différentes monnoies d'or, qui lui étoient venues des libéralités de fa mère. La troifieme portoit un affez long titre, qui la deftinoit à fon fils, avec un éloge fort tendre de fes grandes qualités, & des vœux pour la confirmation des efpérances qu'il avoit données dans fon premier âge. Les deux fœurs portèrent auffi-tôt cette bourfe à leur frère. Il la prit. Il lut l'infcription, en détournant un peu le vifage: excellente mère! leur dit-il, après l'avoir lue. Elle parle encore, toute morte qu'elle eft. Puiffe le ciel exaucer les vœux de fa tendreffe! Enfuite, ouvrant la bourfe, il y trouva cinq grandes médailles du couronnement de différens princes, trois bagues de diamant, une riche tabatière d'or; &, ce qui fut plus précieux pour lui que tout le refte, un portrait, qui étoit celui de fa mère même, monté en or & garni de diamans. La reffemblance en étoit admirable, & les deux fœurs m'ont promis d'engager fir Charles à me le montrer. Il le prit avidement: & l'ayant confidéré quelque tems en filence, il le baifa avec un fentiment fi tendre, qu'il fut accompagné de quelques larmes. Il fortit un moment, pour fe remettre d'une fi vive émotion; mais étant rentré avec un vifage

ouvert, ſes ſœurs lui rendirent compte de ce qu'elles avoient trouvé dans les deux autres bourſes, & lui offrirent l'or, en ſe contentant d'accepter les diamans & les bijoux. Il prit les trois bourſes; & les vidant ſur une table, il mêla tout ce qu'elles contenoient. Elles peuvent être d'une valeur inégale, dit-il à ſes ſœurs; en les mêlant ainſi, le partage vous ſera plus aiſé. Ce portrait ajouta-t-il, en le mettant dans ſon ſein, eſt plus précieux pour moi que tout l'or & les diamans qui vous reſtent.

Je demande grâce, chère Lucie, pour tous ces détails; mais quand je ne l'obtiendrois point, il me ſeroit impoſſible de faire autrement. Je trouve un délicieux plaiſir à peindre les objets qui me plaiſent. De grâce, ne me l'ôtez point. Peut-être le paîrai-je bien cher. J'ai plus d'admiration pour cet homme-là, que je ne puis l'exprimer.

Il eſt ſamedi ſoir, & point de ſir Charles Grandiſſon. De tout mon cœur.

Lorsque ſir Charles & ſes ſœurs eurent achevé de viſiter l'appartement de leur père, ils ſuivirent madame Oldham dans le ſien. Charmante demeure aſſurément : telle fut la prmière obſervation de miſs Charlotte. Comment put-elle.... Ne ſavoit-elle pas quelle avoit été la ſituation

de cette femme, & qu'elle avoit été maîtresse absolue dans la maison ? Son frère la regarda d'un air sérieux.

Madame Oldham commença par leur montrer les meubles & quelques bons tableaux, qui étoient les débris, leur dit-elle, de l'ancienne fortune de son mari ; mais qu'elle avoit sauvés par accommodement avec les créanciers. Ce lieu, continua-t-elle, en leur montrant un cabinet, renferme tout ce que je posséde au monde. M. Grandisson a jugé à propos d'y mettre son sceau. Je le priai de m'en laisser tirer cinquante guinées, parce que j'avois fort peu d'argent sur moi. Il refusa d'y consentir. Son refus m'a jetée dans quelque embarràs ; mais c'est à votre bonté, monsieur, que j'ai recours aujourd'hui.

Les deux sœurs avouent de bonne foi, qu'elles s'endurcissoient à la vue de tout ce qui s'offroit à leurs yeux ; & qu'elles se dirent l'une & l'autre qu'il ne devoit pas être question d'indulgence pour une femme qui ne paroissoit pas s'y attendre elle-même. Qu'il y a de gloire dans la bonté, ma chère, soit qu'on la considère en elle-même, ou dans ses influences ! Ces deux aimables sœurs étoient bien éloignées, avant le retour de leur frère, d'être ce qu'elles sont aujourd'hui ; elles ne se lassent point elles-mêmes de le répéter.

Comptez, madame, lui répondit sir Charles,

qu'on vous rendra justice. M. Grandisson s'est un peu livré à son ardeur naturelle, mais il s'y est cru obligé dans une affaire de confiance. Vous pouvez avoir dans ce cabinet des lettres, des papiers qui n'ont aucun rapport à nous : je lève le scellé, & je vous laisse le soin de nous montrer ce qui doit être mis dans l'inventaire. Je ne veux rien voir de plus : elle offrit de tout exposer à la vue des deux demoiselles. Oui, dit miss Caroline; & dans ce premier mouvement, elle s'avançoit avec sa sœur. Mais sir Charles les prit toutes deux par la main, & les fit sortir avec lui, répétant à madame Oldham qu'elle pouvoit tout arranger à son gré, & qu'ils alloient l'attendre dans l'appartement voisin. Vous êtes extrêmement généreux, lui dit miss Charlotte : je souhaiterois du moins de l'être, répondit-il. Les cabinets des femmes ne doivent-ils pas êtres sacrés ? D'ailleurs, souvenez-vous de qui cette femme étoit la gouvernante.

Quelques momens après, madame Oldham vint, les larmes aux yeux, prier les demoiselles & leur frère de retourner dans le cabinet. Ils y trouvèrent sur la table & sur les chaises quantité de papiers, de linge, de dentelles, qu'elle y avoit déployés. Ces papiers, monsieur, vous appartiennent, dit-elle à sir Charles. J'avois ordre de les garder soigneusement. Pauvre

femme ! elle n'osa nommer celui dont elle tenoit cet ordre. Sir Charles lui demanda si ce n'étoit pas un testament : je ne le crois pas, lui répondit-elle : on m'a dit qu'ils regardoient les terres d'Irlande. Hélas ! ajouta-t-elle, en s'essuyant les yeux; je n'ai que trop de raison de croire que le tems a manqué pour un testament.

Je suppose, madame Oldham, lui dit assez malignement miss Charlotte, que vous avez pressé pour en obtenir un.

Elle convint qu'elle en avoit parlé plusieurs fois, & miss Caroline dit qu'elle n'en doutoit point.

Sir Charles, interrompant ces amères observations, déclara qu'un testament lui paroissoit une des plus prudentes actions de la vie, & que, dans cette idée, il ne marchoit jamais sans le sien.

C'est ici, monsieur, lui dit madame Oldham, en ouvrant un tiroir, qu'est mon argent, mes billets, & tout ce que j'ai pu ramasser, par des voies, monsieur, le ciel m'en est témoin, qui ne me laissent craindre aucun reproche.

Puis-je demander, interrompit miss Caroline, à quelle somme cela monte ? Sir Charles se hâta de répondre : Qu'importe, ma sœur, madame Oldham assure que tout est honnêtement acquis. Les deux sœurs se dirent l'une à l'autre, comme elles me l'ont confessé ; oh ! nous n'en

doutons pas. N'êtes-vous pas surprise, Lucie, de l'obstination de leur haîne? Je crains que mon oncle ne croie ici son opinion bien justifiée, lorsqu'il assure qu'une des choses les plus difficiles du monde, est de ramener à la raison une femme qui s'en écarte.

Je suppose, répondit madame Oldham, que le tout peut monter à douze cens livres sterlings. Elle regarda aussi-tôt les deux demoiselles, comme si cet aveu lui eût fait craindre leur censure. Douze cens! dit miss Charlotte. Hélas, ma sœur, que nous aurions été contentes, si nous avions eu quelquefois autant de schelings à partager entre nous! Sir Charles, que toutes ces réflexions chagrinoient, répondit qu'à l'âge où elles avoient été jusqu'alors, & dans la maison de leur père, elles n'avoient pas eu besoin de grosses sommes; mais qu'étant arrivées au tems de l'indépendance, il comptoit que leur fortune ne seroit pas bornée à douze cens livres sterlings. Elles le remercièrent par une profonde révérence, mais sans être moins persuadées que les épargnes de madame Oldham étoient excessives. Devoient-elles oublier, chère Lucie, que cette pauvre femme avoit deux enfans, pour ne rien dire d'un troisième?

Tremblante, comme les deux sœurs l'avouent, elle continua de montrer un autre tiroir, qui



Non, Madame, dispensez-vous de cette peine : les présens sont à vous.

Marillier inv. — Chatelain sc.

contenoit, leur dit-elle, quelques présens. Mais elle ne les redemandoit pas, ajouta-t-elle elle ne les avoit jamais désirés, elle ne les avoit portés qu'une fois ; & son dessein n'étoit pas d'en faire jamais usage. Elle vouloit ouvrir le tiroir. Non, madame, lui dit sir Charles, dispensez-vous de cette peine : les présens sont à vous. Tout l'argent qui est ici ne vous appartient pas moins. Je me garderai bien de retrancher quelque chose aux libéralités de mon père. N'étoit-il pas le maître de ses actions ? S'il avoit fait un testament, n'auroit-il pas confirmé tout ce qu'il a fait pour vous ? Apprenez-moi, vous, madame Oldham, & vous chères sœurs, le moindre dessein, la plus légère intention qu'il ait eue en faveur de quelqu'un, & je l'exécuterai aussi ponctuellement que s'il m'en avoit fait une loi par ses dernières dispositions. Nous bornerons-nous aux devoirs de la justice ? La loi n'est pas faite pour l'homme de conscience & d'honneur.

Bon dieu ! cet homme, chère Lucie, me fera tourner la tête.

Vous imagineriez-vous ce qui m'a fait arrêter ici ? J'ai quitté ma plume ; je me suis mise à rêver : j'ai pleuré de joie. Il me semble, Lucie, que c'est de la joie qu'il y ait au monde un

jeune homme de ce caractère. D'où viendroit-elle d'ailleurs ? Et je vais reprendre maintenant avec des yeux qui ne sont pas encore trop secs.

Ses sœurs avouent qu'elles furent confondues; mais que le tems n'étoit pas encore arrivé, où elles devoient approuver, du fond du cœur, tout ce qu'elles lui voyoient faire.

Madame Oldham fut touchée de sa bonté jusqu'aux larmes, & le repentir, sans doute, y avoit part aussi. Elle offrit aux demoiselles de leur montrer .... des diamans, je suppose. Mais sir Charles lui dit en l'interrompant, que ses sœurs étoient des Grandisson, & lui retint le bras qu'elle étendoit vers le tiroir. Elle en ouvrit un autre, d'où elle tira quarante guinées encore, & quelqu'argent. Cette somme, lui dit-elle, appartient à vous : je l'ai reçue pendant la dernière maladie de sir Thomas. Il me reste quelqu'autre argent : mes comptes étoient presque finis, lorsque j'ai reçu ordre de quitter cette maison. Je les achèverai, pour les remettre entre vos mains. Il refusa de prendre alors ce qu'elle lui offroit. Vous aurez la bonté, lui dit-il, de faire entrer cet argent dans les comptes.

Elle lui montra divers papiers, qui pouvoient regarder les affaires de la famille; &, tandis qu'il s'occupoit à les visiter, ses sœurs passèrent avec elle dans une autre chambre, où elles trouvèrent

deux grandes armoires d'ébene, qui contenoient ses habits, elles avouent qu'elles ne résistèrent point à la curiosité. Madame Oldham, empressée à leur obéir, avoit ouvert une des armoires, d'où elle avoit déjà tiré une robe, lorsque sir Charles entra. Il parut mécontent, & prenant ses sœurs à l'écart, il leur demanda si ce qu'il lui voyoit faire étoit venu de son propre mouvement ? Il ajouta qu'il les prioit de dire que la proposition venoit d'elles-mêmes, pour ne pas lui donner occasion de penser qu'il y eût une femme au monde, qui pût prendre plaisir, dans ces circonstances, à faire admirer ses habits. Miss Charlotte, qui comprit le sens de cette réflexion, confessa aussi-tôt que madame Oldham ne faisoit rien qu'à leur prière. Je me le persuade, reprit-il, & je juge qu'il en coûte beaucoup à sa complaisance. Vous êtes vives, chères sœurs. Peut-être échappe-t-il quelque chose à votre attention. Quel plaisir pouvez-vous espérer de cette curiosité? Ne savez-vous pas ce que vous devez attendre ici de la magnificence & de la bonté d'une personne dont vous devez respecter la mémoire ? Elles baissèrent les yeux en rougissant, & madame Oldham fut priée de fermer l'armoire. La satisfaction qu'elle en eût fit assez voir combien elle avoit été mortifiée du premier ordre.

Ah! ma chère Lucie, il faut que vous me

permettiez encore une fois de reprendre haleine.

Je n'ai qu'une crainte : c'eft que fir Charles Grandiffon, avec toute la politeffe qu'il a pour notre fexe, ne regarde les femmes, en général, que comme des créatures fort méprifables. S'il eft dans cette idée, je voudrois en être sûre, non-feulement pour le trouver blâmable fur quelque point, mais pour me faire un plaifir de penfer qu'il feroit convaincu de fon erreur, s'il connoiffoit ma grand-maman & ma tante. D'un autre côté, vous étonnez-vous que fes deux fœurs, dont les exemples d'un tel frere ont comme agrandi l'ame, ne parlent de lui qu'avec une efpèce de tranfport ? Mifs Charlotte n'a-t-elle pas raifon de méprifer fes amans, lorfqu'elle les compare à lui ?

Il eft dimanche : nous apprenons que fir Charles eft à Londres, & qu'il n'y eft que d'hier au foir. Oh ! là-deffus fes fœurs font plus fâchées que moi. Quel prétexte aurois-je pour l'être ? Mais je dis de lui, comme miladi D..... ; il eft fi bon, qu'on fouhaite d'être de fes amis. Et puis vous favez qu'il eft mon frère.

LETTRE XL.

Miss BYRON, à miss SELBY.

APRÈS avoir achevé la visite du château, & mis l'ordre convenable à chaque partie, sir Charles fit transporter par ses gens, dans l'appartement de Mde. Oldham, tout ce qui appartenoit à cette femme. Ensuite, lui ayant remis la clef, il ordonna qu'on lui prêtât toute l'assistance qu'elle pourroit désirer pour le transport de ses effets, avec autant d'égards & d'attentions que s'il n'étoit point arrivé de changement dans la famille. Telles furent ses expressions. Imaginez-vous les remercîmens & les larmes de cette pauvre femme. Les chères sœurs laissèrent échapper apparemment quelques marques de jalousie, du moins si l'on en juge par le discours qu'elles prêtent à leur frère, vous devez regarder, leur dit-il, la justice que je rends à ceux qui ne peuvent rien me demander qu'à ce titre, comme un gage de ce que je veux faire pour deux sœurs, auxquelles je dois avec la justice, tous les sentimens d'une tendre amitié. Vous en auriez déjà ressenti les effets, si je n'avois appréhendé que la prudence ne resserrât trop mes intentions. Aussitôt que je connoîtrai ce que je puis, je ne perdrai

pas un moment; & je ne mets point de bornes à vos espérances. Comptez que je les surpasserai, si j'en ai le pouvoir.

Mes chères sœurs, continua-t-il, en leur serrant à toutes deux la main, je suis fâché qu'avec tant d'élévation d'esprit, vous soyez demeurées sous ma conduite. La meilleure des mères l'avoit toujours apprehendé. Mais aussi-tôt qu'il dépendra de moi, je vous mettrai dans une indépendance absolue de votre frère; & vous n'aurez à répondre de vos actions qu'à vous-mêmes.

Elles ne répondirent d'abord que par des pleurs. Ensuite miss Caroline protesta qu'elles feroient toutes deux leur bonheur de vivre sous la conduite d'un frère tel que lui. A l'égard de l'*élévation*... elle ne put achever. Mais Charlotte, continuant pour elle, assura son frère qu'elles n'avoient rien dans l'esprit & dans le cœur, qu'elles ne fussent prêtes à faire dépendre de ses lumières & de son amitié. Ce qui regarde le cœur, répliqua-t-il en souriant, sera traité dans d'autres circonstances. Je prierai Caroline de me déclarer ses inclinations, & Charlotte de m'apprendre les siennes. Faites fond, toutes deux, sur le désir que j'ai de vous voir heureuses. Elles ne m'ont pas dit qu'elles se jetèrent toutes deux à son cou; mais je me figure qu'elles le firent avec une égale tendresse.

En quittant Mde. Oldham, pour se rendre avec

avec ses sœurs au château de Grandisson, il lui demanda qu'elles étoient ses vues pour elle-même. L'infortune, lui dit-il, donne droit aux bons offices de ceux qui sont dans une situation plus douce. Lorsque vous vous serez fixée, apprenez-moi dans quel lieu : & si vous m'informez de l'état de vos affaires, & des mesures que vous voulez prendre en faveur de ceux à qui vous devez vos premiers soins, la confiance que vous aurez pour moi ne sera point inutile.

Et de grâce, n'ai-je pu m'empêcher d'interrompre ici ; quelle fut la réponse de Mde. Oldham ? Comment reçut-elle ce discours ?

Notre chère Henriette, a répondu miss Charlotte, prend un étrange intérêt à l'histoire de Mde. Oldham. Il faut satisfaire son empressement. Mais...... elle pleura beaucoup, comme vous n'en doutez pas. Elle joignit les mains : elle se mit même à genoux, pour prier le ciel de le bénir, lui & tout ce qui lui appartenoit. Elle ne pouvoit faire autrement.

Voyez, Lucie ! Mais je demande à tout le monde si je suis blâmable. La plus rigoureuse vertu défend-elle d'être attendrie d'une histoire de cette nature ? N'inspire-t-elle pas elle-même de la pitié pour ceux qui ont eu le malheur d'oublier leur devoir ? Oui, j'en suis sûre, & je ne le suis pas moins que sir Grandisson ; & tous mes

chers parens en jugent de même. Je me regardois, il y a longtems, comme une fille fort médiocre, en comparaiſon de ces deux ſœurs; mais je commence à croire que je les vaux ſur pluſieurs points. A la vérité, elles n'ont point une grand-maman, une tante, telles que j'ai le bonheur d'en avoir. Elles ont perdu dans leur enfance une excellente mère, & leur frère n'eſt pas ici depuis longtems. Son mérite, qui eſt venu répandre tout d'un coup le plus vif éclat, produit l'effet du ſoleil, pour faire obſerver des taches & des imperfections qu'on auroit eu peine à découvrir avant ſon retour.

Sir Charles engagea Mde. Oldham à lui donner par écrit ce qu'elle ſe propoſoit de faire pour elle-même, & pour ceux qui demeuroient livrés à ſes ſoins. Elle ne différa pas long-tems à lui donner cette ſatisfaction. Son deſſein, lui écrivit-elle, étoit de ſe retirer à Londres, pour l'éducation de ſes fils, de changer en argent comptant ſes meubles, ſes diamans, ſes habits, & tout ce qui lui paroiſſoit déſormais au-deſſus de ſa ſituation, de menet une vie retirée, & de ne ſe lier qu'avec des gens de bien. Elle joignit à ce tableau, un mémoire de tout ce qu'elle poſſédoit. Les deux ſœurs ignorent encore à quoi ſon bien peut monter: mais elle ſavent que leur frère lui a fait une penſionannuelle, en faveur des deux enfans

qu'elle a eus de ſir Thomas ; & vraiſemblablement ſes faveurs croîtront pour eux, lorſqu'ils ſeront en état d'entrer dans le monde.

Il trouva tout en fort bon ordre au château de Grandiſſon. Mais il y étoit attendu par les deux intendans de ſon père, qui lui causèrent le plus d'embarras. Sa pénétration lui fit bientôt reconnoître que leurs comptes avoient été faits de concert, avec ſi peu d'attention de la part de ſir Thomas, qu'il les avoit abandonnés tous deux à l'inſpection l'un de l'autre. Il entreprit d'examiner lui-même tous leurs mémoires ; & quoiqu'il leur paſsât pluſieurs articles douteux ou mal éclaircis, il les força de reconnoître que la balance étoit beaucoup plus grande en ſa faveur, qu'ils ne l'avoient repréſentée. L'uſage qu'il fit de cette découverte, fut de dire à ſes ſœurs, que leur père avoit été moins prodigue qu'on ne ſe l'imaginoit.

Dans ſes diſcuſſions avec Filmer, non ſeulement il découvrit le traité qui regardoit miſs Orban, mais on trouva des prétextes pour faire paroître devant lui cette jeune perſonne. Elle s'y préſenta peut-être avec des vues plus innocentes que ceux qui l'amenoient. Il admira ſa beauté ; il en fit même l'éloge à ſes ſœurs ; mais lorſque la mère & les deux tantes eurent obſervé que ſon admiration n'alloit pas plus loin que

celle qu'on a pour un beau tableau ; elles revinrent aux engagemens de ſir Tomas, qu'elles voulurent faire paſſer pour une promeſſe formelle de mariage : & deux lettres, qui furent produites donnoient beaucoup de vraiſemblance à cette ſuppoſition. Sir Charles en fut vivement affligé, pour l'honneur de ſon père ; ſur-tout en reconnoiſſant qu'il avoit la tête & le cœur pleins de ce ſyſtême dans le dernier voyage qu'il avoit fait à ſa terre d'Eſſex. Filmer lui propoſa une conférence chez les deux tantes. Il y conſentit pour éviter l'éclat, mais avant toute explication, il demanda un quart d'heure d'entretien particulier avec miſs Orban. Comme il avoit affecté de louer beaucoup ſes agrémens naturels, les tantes ſe flattèrent qu'ils commençoient à faire une forte impreſſion ſur ſon cœur, & donnèrent à leur nièce des leçons qui répondoient à cette eſpérance. Mais au lieu d'éprouver le pouvoir de ſes charmes, il employa le tems à tirer d'elle pluſieurs aveux, qui lui firent connoître toute la baſſeſſe de cette famille. En reparoiſſant avec la jeune fille, qu'il conduiſoit par la main, il fit à ſa mère des reproches ſi vifs, du rôle qu'elle étoit venue jouer dans cette infame entrepriſe, qu'elle tomba évanouie à ſes pieds. Les tantes furent épouvantées ; leur nièce pleura, & promit au ciel de s'aſſujettir aux loix de l'honneur.

Sir Charles leur proposa de lui rendre les deux lettres de son père, & d'ensevelir cette affaire dans un éternel oubli, en promettant, à ces conditions, de donner mille guinées à miss Orban, lorsqu'elle trouveroit l'occasion de s'établir par un mariage honnête. Filmer vouloit se purger de la part qu'il avoit eue aux plus noires circonstances du complot; mais sir Charles, qui ne cherchoit point à le déshonorer, lui déclara qu'il l'abandonnoit à sa conscience. Les objections qu'il avoit trouvées contre ses comptes, ne pouvant être éclaircies qu'en Irlande, il en fit le voyage avec lui; & là, s'étant satisfait par ses propres yeux, il le congédia de son service, avec plus de noblesse & de bonté qu'il n'en devoit à tant de preuves d'injustice & de corruption.

A son retour, il apprit que miss Orban étoit attaquée de la petite vérole, & loin de la plaindre, il jugea que cette disgrace étoit pour elle une faveur du ciel. En effet, quoique son visage ait trop souffert pour lui laisser des prétentions à la beauté, il lui est resté assez d'agrémens pour plaire à un honnête marchand de Londres, qu'elle s'est crue fort heureuse d'épouser, & dont elle est adorée. Sir Charles lui a fait remettre la somme qu'il lui avoit promise, & cent guinées de plus pour ses habits. Une partie de son bonheur, & de celui de son mari,

consiste à se trouver délivrés des deux tantes ; qui ont regardé cette alliance comme une disgrace pour leur famille ; & la mère même est retournée en Irlande, avec aussi peu de satisfaction.

Pendant le cours de toutes ses affaires, sir Charles n'oublia point les anciennes propositions de mariage que son père avoit reçues pour lui, & qu'il l'avoit prié de suspendre. Il vit les deux seigneurs qui lui avoient fait des offres. Ses sœurs savent seulement que le traité fut entièrement rompu dans cette première visite ; cependant il ne cesse point de parler de cette famille avec la plus haute distinction ; & personne n'ignore que la jeune personne qu'on lui proposoit, conserve pour lui des sentimens fort tendres. Miss Grandisson lui ayant dit un jour qu'elle ne désespéroit pas de voir renouer cette affaire, sa réponse fut qu'il ne pouvoit rien désirer de plus honorable ; mais que c'étoit une chose impossible. Que ne donnerois-je pas pour savoir d'où vient cette impossibilité ? Ah, Lucie !.... Mais je ne sais ce que je voulois ajouter. C'est ce qui arrive à toutes les folles, & je commence à me croire du nombre.

Sir Charles ne manqua pas, en arrivant en Angleterre, de rendre ses devoirs à milord W..... son oncle maternel, qui faisoit sa demeure dans une terre proche de Windsor. Je vous ai dit que

milord avoit conçu de fâcheuses préventions contre lui, par la seule raison qu'il étoit aimé de son père, pour lequel ce seigneur avoit toujours eu de l'aversion. Leur première entrevue fut non seulement d'une froideur extrême de la part de l'oncle; mais accompagnée d'explications si offensantes pour la mémoire du mort, que le jeune chevalier, dans le partage de ses sentimens, eut besoin de toute sa modération pour se contenir. Mais il fut allier avec tant de prudence & de grâce la fermeté qu'il devoit à la défense de son père, & son respect pour le frère de sa mère, que milord ne pouvant résister aux charmes de l'esprit & de la vertu, le serra dans ses bras, lui promit toute sa tendresse, & lui prédit qu'il seroit un grand homme.

Vous avez lu dans une de mes lettres, que sir Charles partant de Florence, pour venir attendre à Paris la permission de repasser en Angleterre, avoit laissé miss Jervins, sa pupille, en Italie, sous la garde du docteur Barlet. Il ne tarda point à les faire revenir tous deux. Miss Jervins fut confiée aux soins d'une prudente & vertueuse veuve, qui a trois filles bien élevées; & quelquefois elle obtient la liberté de passer quelques jours à la campagne avec les sœurs de sir Charles, qui ont conçu pour elle une très-vive affection. Depuis quelques jours elle me sollicite de lui procurer

ce qu'elle nomme le bonheur de sa vie, qui est de demeurer constamment avec miss Charlotte Grandisson, & j'entreprendrai volontiers de lui faire un plaisir pour lequel je ne vois d'éloignement à personne. Outre l'espérance de se perfectionner dans une école si noble, elle a besoin, dit-elle, d'une protection plus forte que celle de sa gouvernante & de ses filles, pour se défendre des entreprises d'une mère dangereuse, qui cherche l'occasion de la faire enlever. Il faut vous apprendre en peu de mots l'histoire de miss Jervins. Elle avoit le meilleur de tous les pères; mais sa mère est une des plus méchantes femmes du monde: on lui attribue tous les vices. Je vous ai dit que ses excès d'ivrognerie & d'incontinence avoient forcé son mari de quitter l'Angleterre, pour s'en délivrer. Cependant, elle veut que sa fille soit commise à sa garde; c'est ce qui pourroit arriver de plus terrible pour une jeune personne qui n'a rien que d'aimable dans la figure & les inclinations. Sir Charles a déjà eu quelques démêlés avec cette redoutable mère, & s'attend de sa part à d'autres embarras. Miss Emilie Jervins est une riche héritière: on fait monter sa fortune à cinquante mille livres sterlings. Son père faisoit un grand commerce en Italie & dans les échelles du Levant; & depuis sa mort sir Charles a trouvé le moyen d'augmenter ce qu'il a laissé par le

recouvrement de plusieurs grosses sommes qu'elle auroit perdues avec un tuteur moins éclairé.

Quel nouveau monde s'est ouvert pour moi, chère Lucie, depuis les liaisons dans lesquelles je suis entrée avec cette famille ! Fasse le ciel que votre Henriette ne les paie pas trop cher ! C'est ce qu'elle doit craindre, lui répondrez-vous, si son malheur l'engageoit dans une passion sans espoir.

MILORD L...... revint d'Ecosse deux ou trois mois après le retour de sir Charles en Angleterre. Sa premiere visite fut au château de Grandisson, où le jeune chevalier, ayant reçu de lui-même la déclaration de ses sentimens, & ne pouvant douter de ceux de sa sœur, se fit un bonheur suprême de l'introduire auprès d'elle, & de joindre leurs mains, en les tenant serrées dans les siennes. Faites-moi l'honneur, dit-il à milord, de me regarder dès ce moment comme un frère. Il est vrai, comme je l'ai reconnu, que mon père étoit un peu embarrassé dans ses affaires. Ne doutez pas qu'il n'eût de la tendresse pour ses filles; mais peut-être craignoit-il qu'elles ne pensassent trop tôt à se procurer une autre protection que la sienne. S'il avoit assez vécu pour mettre de l'ordre dans son bien, je suis persuadé qu'il auroit cherché à les rendre heureuses. Il m'a laissé ce de-

voir à remplir, & j'en veux faire mon premier ſoin.

Miſs Caroline ne put trouver d'expreſſions dans l'excès de ſa joie, & les larmes de milord ſembloient prêtes à ſe faire un paſſage. Mon père, continua ſir Charles, m'a communiqué dans une de ſes lettres, l'état des affaires de milord. Mon zèle ne peut être mieux employé qu'à ſervir mon frère. Promettez, milord, engagez, faites des entrepriſes; le frère ſe charge d'aider à votre fortune, & la ſœur de vous rendre heureux. Miſs Charlote fut ſi touchée de cette ſcène, que levant les mains & les yeux, elle pria le ciel de rendre le pouvoir de ſon frère égal à ſes ſentimens. Alors, dit-elle, le monde entier ſe reſſentiroit de ſa bonté ou de ſon exemple.

Vous étonnez-vous, chère Lucie, que milord L...... & les deux ſœurs ne puiſſent contenir les tranſports de leur reconnoiſſance, lorſqu'on leur parle d'un frère dont ils ont reçu tant de bienfaits?

Deux mois avant le mariage, ſir Charles mit entre les mains de miſs Caroline un papier cacheté de ſes armes. Vous trouverez ici, lui dit-il, ce que vous auriez reçu, ſans doute, de la bonté d'un père, ſi l'état de ſes affaires l'eût permis, & ce que miladi Grandiſſon l'auroit engagé à faire pour vous, ſi le ciel nous eût conſervé plus

long-tems une si bonne mère. Lorsque vous vous donnerez d'une main à milord L...... faites-lui ce présent de l'autre ; & que toute sa reconnoissance tombe sur vous. Je ne fais que mon devoir : je crois remplir un article du testament de mon père, tel que je me figure qu'il l'auroit fait, si la mort lui en avoit laissé le tems.

Après avoir tendrement embrassé sa sœur, il sortit, avant qu'elle eût ouvert le papier. Elle y trouva la somme de dix mille livres sterlings, en billets de banque. Dans le premier mouvement de son cœur, elle se jeta sur un fauteuil, où elle fut quelque tems sans avoir la force de se remuer. Ensuite, revenant à elle-même, elle se hâta de chercher son frère. On lui dit qu'il étoit dans l'appartement de sa sœur. Elle ne l'y trouva point ; mais elle fut surprise de trouver miss Charlotte en pleurs : sir Charles venoit de la quitter. Que vois-je ? lui dit-elle ; quels sont les chagrins de ma chère Charlotte ? O quel frere ! lui répondit l'autre. Il est impossible de soutenir tant de bonté ! voyez cet acte : lisez le papier qui est dessus. Miss Caroline prit un billet qui contenoit ce qui suit.

« Je viens de remettre à Caroline la somme » que je l'ai crue en droit d'attendre de la » bonté de mon pere & de la situation de notre » famille, s'il eût vécu assez long-tems pour

» nous faire connoître ſes dernieres volontés.
» Comme je n'ai pas moins de confiance à la
» diſcrétion de ma chère Charlotte, elle trou-
» vera dans l'acte que je lui laiſſe ici, ſa fortune
» & ſon indépendance aſſurées d'une manière
» irrévocable, ſuivant les droits dans leſquels
» je reconnois qu'elle eſt entrée depuis la mort
» de mon père. La qualité d'exécuteur, qui eſt
» la ſeule que je prétends dans cette occaſion,
» ne me laiſſe point d'autre mérite que celui
» d'avoir rempli les intentions des auteurs de
» notre naiſſance, tels qu'on doit juſtement les
» ſuppoſer. Chériſſez donc leur mémoire : ſou-
» venez-vous, dans le choix d'un mari, que c'eſt
» le nom de Grandiſſon que vous changerez pour
» un autre. Cependant, avec tout mon orgueil,
» qu'eſt-ce qu'un nom ? C'eſt l'homme qui doit
» être digne de vous. Quel que ſoit celui ſur
» lequel vous ferez tomber votre choix, je l'em-
» braſſerai avec tous les ſentimens d'un frere ».

CHARLES GRANDISSON.

L'ACTE étoit pour la même ſomme qu'il avoit donnée à miſs Caroline, & portoit intérêt juſqu'au mariage de Charlotte, qui devoit alors la toucher comme ſa ſœur. Elles ſe féliciterent toutes deux avec des larmes de tendreſſe & de joie.

Caroline trouva ſon frère; mais, en approchant de lui, elle ne put prononcer un mot du remercîment qu'elle avoit médité. Elle prit ſa main, qu'elle ſerra long-tems contre ſes lèvres, en le béniſſant de cœur, mais ſans retrouver la force d'exprimer autrement ſa reconnoiſſance. Dans le tems qu'il l'embraſſoit & qu'il la prioit de s'aſſeoir, Charlotte entra pour ſe livrer aux tranſports des mêmes ſentimens. Il la plaça près de ſa ſœur; & tirant un fauteuil, ſur lequel il s'aſſit vis-à-vis d'elles, il leur prit une main à chacune, & leur tint ce diſcours à voix baſſe, comme s'il eût appréhendé d'être entendu par d'autres témoins de ſes bienfaits : » Vous êtes » trop ſenſibles, mes chères ſœurs, à ces juſtes » témoignages de la tendreſſe d'un frère. Il a » plu au ciel de nous enlever les reſpectables » perſonnes à qui nous devons le jour. Nous » ſommes entre nous plus que des frères & des » ſœurs, puiſque nous devons nous tenir lieu » des chers parens qui nous manquent. Ne » conſidérez d'ailleurs en moi que le miniſtre » d'une volonté qui devoit s'expliquer par un » teſtament, & qui l'auroit fait ſans doute, ſi » le tems l'eût permis. Ma ſituation eſt plus aiſée » que je ne m'y étois attendu; & plus j'oſe le » dire, par les arrangemens que j'ai pris depuis » mon retour, que mon père ne ſe l'imaginoit

» lui-même. Je ne pouvois faire moins pour
» vous, puisque j'ai pu ce que j'ai fait. Vous ne
» savez pas combien vous m'obligerez, si vous
» ne me parlez jamais d'autre reconnoissance
» que de celle que je veux mériter par mon
» affection. Et permettez que je vous le repré-
» sente; me faire trop connoître que vous ne
» regardez pas ce que j'ai fait comme un devoir,
» ce ne seroit point agir avec la dignité qui
» convient à mes sœurs. »

Oh! chère Lucie! priez ma tante de me faire préparer mon appartement au château de Selby. Il est impossible de vivre dans le torrent de gloire qui rayonne autour de cét admirable mortel! Mais, pour se soutenir, il semble qu'on peut lui trouver un défaut. Il l'avoue lui-même. Cependant son aveu ne le justifie-t-il pas? Oh! non! car il ne paroît point qu'il pense à s'en corriger. Ce défaut est l'orgueil : ne remarquez-vous pas quelle idée il attache quelquefois à son nom, & de quel ton il parle de la dignité qui convient à ses sœurs? quelle fierté! O chère Lucie! il est trop plein de ce qu'il se doit, & de ce qu'il doit aussi à l'éclat de sa fortune. Que puis-je dire? Je sais néanmoins qui feroit son étude de le rendre heureux..... Grâce, grâce, mon cher oncle! ou plutôt Lucie, passez absolument sur cette ligne.

Sir Charles, huit mois après la mort de son

père, donna de sa propre main miss Caroline à milord L. . . . . . Elle partit avec son mari pour l'Ecosse, où elle a joui pendant quelque tems de l'admiration & des caresses de sa nouvelle famille. Quel bonheur pour moi, que la nouvelle de leur retour ait conduit sir Charles & miss Charlotte à Colnebroke, pour y disposer tout à leur réception

Dans leur voyage d'Ecosse, sir Charles les accompagna jusqu'à Yorck, où il passa quelques jours chez sa tante Eléonore Grandisson, qui mène une vie privée dans le célibat. Ce qu'elle avoit appris de ses grandes qualités, par les lettres de ses sœurs, lui donnoit une vive impatience de voir un si cher neveu.

Combien d'autres récits n'ai-je pas à vous faire de cet homme *étrange*? car il faut que je lui donne des noms aussi étranges que lui. J'ai demandé l'histoire du docteur Barlet; les deux sœurs m'ont répondu que ne la sachant point entiérement, elles me renvoyoient au docteur même. Cependant elles croient en savoir assez, pour le respecter comme le plus sage & le plus vertueux des hommes. Elles sont persuadées qu'il connoît tous les secrets du cœur de sir Charles. N'est il pas étonnant que les secrets de sir Charles soient si profonds? Il n'y a rien néanmoins de si rebutant dans sir Charles & dans le doc-

teur, qu'on ne puiſſe leur faire quelque innocentes queſtions ; il eſt vrai que je ne ſuis pas curieuſe. Pourquoi le ſerai-je plus que ſes ſœurs? Mais je crois qu'il eſt difficile de ſe trouver dans une famille d'un mérite extraordinaire, ſans déſirer un peu d'éclairciſſement ſur tout ce qui lui appartient! & lorſque cette curioſité n'a point d'autre motif que l'envie d'applaudir & d'imiter, je ne vois pas qu'il y ait beaucoup de reproches à craindre.

J'ai fini l'hiſtoire que je vous avois promiſe, en la reſſerrant autant que je l'ai pu ; & ne ceſſant point d'écrire nuit & jour, autant ſur le récit des deux dames qui voyoient combien j'avois cette entrepriſe à cœur, qu'avec le ſecours des mémoires qu'elles ont gardés de la plupart des principales circonſtances. Quelques mots à préſent ſur les ſituations actuelles. Sir Charles eſt encore abſent, chère Lucie : il eſt néanmoins lundi. Fort bien. Sir Charles a fait faire ſes excuſes par ſon couſin Grandiſſon, qui vint hier nous voir avec M. Reves, & qui s'en retourna le ſoir. Je le crois fort occupé ſans doute : il ſera ici demain, ſi j'ai bien entendu. Ses excuſes ont été pour ſes ſœurs & milord L...... Je ſuis bien aiſe qu'il n'ait pas pris avec moi l'air important de m'en faire ſur ſon abſence.

Miſs Charlotte ſe plaint que je manque d'ouverture

verture pour elle. Elle dit que ſon deſſein eſt de s'ouvrir librement à moi ; mais qu'étant dans les embarras où je ne puis être, elle ſouhaite que je commence, parce qu'elle ne ſait elle-même par où commencer. Je n'entreprends point de deviner quels peuvent être ſes embarras. Ce que je ſais, c'eſt qu'il ne me convient point de dire à une ſœur, dont je connois la faveur déclarée pour une autre femme, que j'ai des ſentimens particuliers pour ſon frère ; du moins avant que d'être bien sûre qu'il en eût auſſi pour moi. D'ailleurs miladi L...... qu'il faudroit mettre auſſi dans ma confidence, ne cache rien à ſon mari. Il eſt vrai que de tous les hommes que je connois, ſans en excepter mon oncle, il eſt celui auquel j'aurois moins de peine à confier mes ſecrets. Mais en ai-je réellement, ma chère Lucie ? c'en eſt un pour moi-même, & qui ne doit jamais être révélé, que d'aimer un homme dont je n'ai jamais reçu la moindre déclaration d'amour.



LETTRE XLI.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Lundi, 13 Mars.

IL faut vous dire à préſent en faveur de qui les deux ſœurs donnent leur ſuffrage. C'eſt miladi Anne S..... fille unique du comte de S..... Il paroît qu'elle jouit déja d'une groſſe fortune, indépendante de ſon père, dont elle attend encore plus. Elle a fait annoncer, pour aujourd'hui même, une viſite aux deux ſœurs. J'y conſens. C'eſt ſans doute une perſonne charmante. C'eſt un eſprit ſupérieur. C'eſt tout ce qu'il y a d'aimable au monde. Mais je doute, ma chère, ſi je ſouhaite ſincérement de la trouver digne de ces éloges. Quoi! l'amour, s'il faut avouer qu'il ait quelque pouvoir ſur moi, l'amour eſt-il capable de retrécir le cœur? Je ne ſais ſi, lorſqu'il eſt incertain & qu'il n'eſt que d'un côté, il n'a pas un peu d'affinité avec la jalouſie, l'envie & la diſſimulation. Mais je n'en ſerai pas moins fidelle à mon éducation, aux exemples que j'ai reçus, quels que puiſſent être les vœux de mon cœur, auſſi longtems que je ſerai dans l'incertitude. Je ſuis sûre que ſi je voyois prendre un engagement au chevalier Grandiſſon, je reſpecterois ſon heureuſe

femme, & je souhaiterois à l'un & à l'autre toutes les félicités qu'on peut espérer dans ce monde. Je le désavouerois ce cœur, si j'y trouvois d'autres sentimens.

Les deux dames se sont attachées à M. Grandisson, pour découvrir les affaires qui conduisent si souvent sir Charles à Cantorbery. Mais en avouant qu'on ne l'oblige point au secret, il ne laisse pas de les tenir en suspens par un badinage affecté, & par des aventures qui sentent beaucoup le roman. Il est question, s'il faut l'en croire, d'une très-belle femme dont sir Charles est aimé, & pour laquelle il n'a pas moins d'amour, mais sans aucun rapport au mariage. Ce monsieur Grandisson ménage peu la vérité, & ne fait pas scrupule d'employer des termes solennels, quoique prononcés d'un air badin, pour causer de l'embarras par des récits peu vraisemblables; & le mauvais plaisant rit alors sans mesure, de l'incertitude où il jette ceux qui l'écoutent. Quelles frivoles créatures que les petits-maîtres! quelle idée doivent-ils avoir des femmes? & qu'elles sont folles, en effet, de se prêter à des extravagances, dont le ridicule retombe ordinairement sur elles!

Cet homme important trouva hier au soir l'occasion de m'entretenir seule, & me pria fort sérieusement d'agréer ses soins. J'en fus très-

mauvais gré aux deux sœurs, car je jugeai qu'elles ne m'avoient laissé seule avec lui que pour favoriser son dessein. Serois-je tombée si bas dans leur esprit, dis-je en moi-même, qu'elles me crussent propre à devenir la femme du seul homme que je méprise dans leur famille ; & cela parce que je n'ai pas la fortune de miladi Anne...? Je saurai ce qu'elles pensent là dessus ; & quoiqu'à leur prière j'aye déclaré à M. Reves que je demeurerois ici plus long-tems que je ne me l'étois proposé, je retournerai à la ville aussi-tôt qu'il sera possible. Quelque fières qu'elles puissent être de leur nom, ajoutois-je dans mon ressentiment, le nom seul n'en impose pas aux yeux d'Henriette Byron. Je suis aussi fière qu'elles.

Sans leur faire connoître ce qui se passoit dans mon esprit, j'ai saisi le premier moment pour leur parler de la déclaration de leur cousin. Elles m'ont paru fort choquées de sa hardiesse, & miss Charlotte a juré de s'en expliquer avec lui. Elle s'étonne de cette présomption. A la vérité, malgré toutes les folies de sa jeunesse, il lui reste de fort grands biens ; mais c'est, dit-elle, une confiance insupportable, dans un homme de si mauvaises mœurs, de se croire en droit d'aspirer...., à votre Henriette, chère Lucie. Ainsi pensent d'elle miss Charlotte Grandisson & sa sœur, de quelque manière que vous en pen-

ſiez vous-même, dans un tems qui eſt celui de ſon humiliation. C'eſt alors que je leur ai conſeſſé le deſſein que j'avois de partir à cette occaſion. Elles ont fait chercher ſur le champ leur couſin ; & l'explication qu'elles ont eue avec lui, doit avoir été fort vive, puiſqu'il leur a promis de ne donner jamais ſujet aux mêmes plaintes. Il leur a dit qu'au fond il n'avoit pas une forte paſſion pour le mariage, & qu'il avoit long-tems balancé avant que de ſe déterminer à faire une déclaration ſi ſérieuſe ; mais que ſe croyant menacé, néanmoins, de courber un jour la tête ſous le joug, il avoit jugé qu'il ne trouveroit jamais de femme avec laquelle il pût eſpérer plus de bonheur qu'avec moi.

Vous conclurez, ma chère, de la démarche de M. Grandiſſon, qu'on n'a dans cette famille aucune penſée d'une autre nature. Ce qui me cauſe peut-être un peu plus de regret que je n'en aurois autrement, c'eſt que je vous vois à tous tant d'eſtime & d'affection pour le plus grand..... oui, le plus grand des hommes, parce qu'il eſt le meilleur. Il eſt fort heureux pour une jeune fille, que le goût de tous ſes parens ſe rencontre avec le ſien ; mais il ne faut pas eſpérer l'impoſſible. Je verrai bientôt quel eſt donc le mérite de cette miladi Anne. Si ma fortune.... Réellement, ma chère, quand je ſerois

la première princesse de la terre, je ne désirerois pas d'autre homme, si je pouvois l'obtenir; malheureusement, je ne suis que la pauvre Henriette Byron ! Depuis samedi, la comtesse de D..... a pris sans doute des mesures qui n'apporteront plus de trouble à ma résolution. C'en est fait, chère Lucie, je ne penserai jamais autrement. Je ne puis, je ne dois, & par conséquent je ne veux pas donner ma main à qui que ce soit au monde, tandis que je me sens dans le cœur une préférence déclarée pour un autre. Reconnoissance, justice, vertu, décence, tout m'en fait une loi que je ne violerai jamais.

Cependant, comme je ne vois pas une ombre d'espérance, j'ai commencé à tenter la conquête, dirai je de mon inutile passion; Hé-bien, qu'on donne ce nom à mes sentimens, si c'est celui qui leur convient. *Un enfant en amour* ne s'y tromperoit pas; vous savez que c'est le reproche qu'on m'a fait. Quoiqu'inutile, parce qu'elle est sans espérance, je ne rougirai pas de l'avouer. N'ai-je pas pour moi la raison, la vertu, la délicatesse; Est-ce la figure que j'aime, si ce que je sens est de l'amour; Non, c'est la bonté, la générosité, la véritable politesse, qui ont triomphé de mon cœur. Qu'aurois-je donc à rougir ? Cependant je ne puis me défendre quelquefois d'un peu de honte.

Les deux sœurs me pressent toujours de leur lire plusieurs endroits de mes lettres, avant que je les fasse partir pour le château de Selby; mais elles ont la générosité de ne pas se plaindre, lorsque je passe sur quelques lignes, & même sur des pages entières; c'est leur faire juger néanmoins que je dissimule quelque chose. D'accord. Elles ne me trouveront jamais de bassesse, ma chère Lucie.

Fort bien. Miladi Anne S..... a fait ici sa visite, & vient de partir. C'est une personne fort agréable. Je ne puis lui refuser cette justice; & si elle étoit actuellement miladi Grandisson, je crois que je pourrois la respecter. Je le crois sans doute. Mais, chère Lucie! que j'étois heureuse avant mon voyage de Londres!

On s'est long-tems entretenu de sir Charles. Miladi Anne n'a pas fait difficulté d'avouer qu'elle le regarde comme le plus bel homme qu'elle ait vu de sa vie. Elle est amoureuse, dit-elle, de son excellent caractère. Elle ne va nulle part où elle n'entende son éloge. L'affaire de sir Hargrave, dont elle avoit entendu parler, lui a donné occasion de me faire mille complimens. Elle a même ajouté, qu'ayant appris que j'étois à Colnebroke, l'espérance de me voir avoit eu beaucoup de part à sa visite. Je crois lui avoir entendu dire à l'oreille de miss Grandisson, que

j'étois la plus jolie *créature* qu'elle eût jamais vue. C'eſt le terme dont elle s'eſt ſervie. Nous ſommes toutes des créatures, je n'en diſconviens pas: mais je vous avoue que ce mot ne m'a jamais paru ſi choquant que dans la bouche de miladi Anne.

On m'apporte à ce moment la lettre de ma tante, ſur ce qui s'eſt paſſé entr'elle & la comteſſe de D...... Ainſi, chère & bonne comteſſe, vous êtes partie fort chagrine! j'en ſuis affligée. Mais ma tante m'aſſure que vous êtes d'ailleurs contente de moi, & que vous louez du moins ma franchiſe : c'eſt un éloge que je crois mériter. Je ſuis charmée que cette aimable dame déſeſpère de vaincre ma prévention en faveur d'un autre; ce ſentiment eſt digne d'elle & de ſon fils. Je ne ceſſerai jamais de la reſpecter. Grâces au ciel, cette affaire me paroît terminée.

Ma tante regrette l'incertitude où je ſuis. Mais ne m'a-t-elle pas dit elle-même que ſir Charles Grandiſſon étoit trop riche, poſſédoit trop d'avantages, & que, ſur ce point, il étoit, par rapport à nous, ce que le public eſt pour les perſonnes privées? Je ne vois donc rien à regretter. Pourquoi le terme d'incertitude? Soyons certains, & tout eſt fini. Ses ſœurs en peuvent badiner, me parler de quelque heureux homme en Nortampton-Shire, comme ſi elles me diſoient,

vous ne devez point penſer à mon frère; répéter que miladi Anne S........ eſt une très-riche héritière, ce qui eſt me dire en d'autres termes : quelle peut être votre eſpérance, Henriette Byron? Rien ne me touche ſi peu. Ce monde n'eſt qu'un paſſage, un paſſage fort court, qui conduit à une meilleure vie. Je ne m'en efforcerai pas moins de continuer ma courſe, & peut-être avec plus d'empreſſement, pour arriver au terme.

En un mot, dans les diſpoſitions où je ſuis, il n'y a qu'un homme au monde à qui je puiſſe déſirer honnêtement d'appartenir. Je n'y vois aucune apparence. Il ne me reſte donc néceſſairement que le parti d'un éternel célibat. J'en fais le vœu. Où eſt le mal, ma chère? N'en aurai-je pas moins d'inquiétude & de ſoins? La grâce que je demande à tous mes chers parens, eſt de ne me jamais parler de mariage.

LETTRE XLII.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Mardi, 14 Mars.

ENFIN ſir Charles eſt de retour. Il eſt avec le docteur Barlet. Ma philoſophie retombe dans un grand danger, du moins juſqu'à ce qu'elle ait le

tems de se fortifier par mes réflexions. Je prévois qu'à la fin il faudra prendre le parti de chercher un asyle au château de Selby.

Je n'entends pas un mot à présent, qui ne me semble mériter d'être répété. N'espérez pas néanmoins que je puisse vous représenter combien sa présence anime une compagnie. Mais prenez-en quelques traits, que je recueillerai par lambeaux.

Nous comptions, lui a dit milord L.... à son arrivée, sur le plaisir de vous voir plutôt. J'étois de cœur avec vous, milord, lui a-t-il répondu; & prenant ma main, pour s'asseoir près de moi, mon impatience augmentoit, a-t-il ajouté, par le desir de partager promptement avec vous l'honneur de voir miss Byron.

Pourqoi me prendre la main? Mais le nom de frere pouvoit autoriser cette liberté.

Il a continué. Je me suis trouvé engagé, pendant la plus grande partie de la semaine, dans un fort triste office, comme M. Grandisson a pu vous le raconter. Je ne suis revenu à Londres que samedi, & j'y ai trouvé un billet de sir Hargrave Pollexfen, qui s'invitoit à dîner chez moi, le lendemain avec MM. Merceda, Bagenhall & Jordans. Mais quelques affaires m'ayant obligé de remettre la partie au jour suivant, vous ne devineriez pas, miss Byron, à quoi elle nous a conduits : à faire ensemble le petit voyage de

Padington pour y rendre une visite à madame Aubery.

J'ai tréssailli; j'ai tremblé même en me rappelant ce que j'avois souffert dans ce lieu.

Sir Charles a continué de nous apprendre qu'il avoit engagé sir Hargrave, avec quelque difficulté néanmoins, à lui donner un ordre pour le paiement de cent livres sterlings qu'il a promises à Wilson; & qu'ayant été fort satisfait du témoignage que madame Aubery avoit rendu des intentions de ce jeune homme pour sa fille, il s'étoit engagé à leur remettre cette somme, le jour de leur mariage, avec les cinquante guinées qu'il y veut joindre. Il s'est fait montrer la scéne de ma triste aventure & dans un entretien particulier qu'il s'est procuré avec la mère, il s'en est fait raconter les principales circonstances Sa bonté lui a fait ajouter, que ce récit l'avoit touché si vivement, qu'en rejoignant sir Hargrave, il n'avoit pas eu peu de peine à reprendre l'air civil qu'il avoit eu jusqu'alors avec lui. Les trois amis lui ont demandé en grâce, & comme un motif pour se rendre à toutes ses volontés, d'être d'un dîner que sir Hargrave donne, vers la fin du mois, dans sa belle maison de la forêt de Windsor. Ils ont fort insisté sur cette condition : & sir Charles y a consenti d'autant plus volontiers, que devant partir incessamment

tous trois pour le voyage qu'ils se proposent, c'est la dernière occasion qu'il aura de les voir.

Ses sœurs & milord L.... ont marqué alors beaucoup de curiosité pour les raisons qu'il avoit apelées tristes, & qui l'ont arrêté si long tems à Cantorbery. Ce nom, leur a-t-il dit, convient aux soins qui m'occupent; & vous ne devez pas être surpris de me voir pendant quelques jours en habit de deuil. Ses deux sœurs l'ont regardé avec une vive inquiétude; & moi, qui suis, comme vous savez, la troisième, je n'ai pu manquer d'en ressentir aussi. On lui a demandé impatiemment si ce deuil regardoit toute la famille? Non, a-t-il répondu. Il est question d'un ami fort cher, qui étoit malade à Cantorbery, & que je viens d'y voir expirer. M. Danby, c'étoit son nom, après un long séjour en France, où le commerce l'avoit enrichi, se voyant une santé fort languissante, avoit souhaité de venir mourir dans sa patrie. Il passa de Calais à Douvres, il y a deux mois. Mais sa maladie augmenta si dangereusement, qu'ayant été forcé de s'arrêter à Cantorbery, dans sa route vers Londres, il y a payé le dernier tribut de la nature. Son corps doit avoir été transporté cette nuit à la ville, & j'ai donné des ordres pour les préparatifs de sa sépulture, qui va m'occuper pendant deux ou trois jours. La fortune de

M. Danby étoit considérable; mais, en me chargeant de toutes ses affaires, il m'a dit qu'elles sont en ordre. Son testament ne doit être ouvert qu'après l'enterrement. Il laisse deux neveux & une nièce, que je lui ai proposé de joindre à moi, pour l'exécution de ses dernières volontés. Il s'est obstiné à le refuser. Sa vie fut un jour attaquée par des assassins qui n'étoient que les émissaires de son frère. J'eus le bonheur de la lui sauver, avec assez peu de mérite, puisque j'avois à défendre la mienne, qui étoit exposée au même danger : mais quoique ses neveux & sa nièce n'aient point eu part à cette noire entreprise, j'apréhende qu'il n'ait porté trop loin son ressentiment contre leur père & sa reconnoissance pour moi.

Mais ne convenez-vous pas, lui a dit miss Charlotte, que nous avons un peu de réserve à vous reprocher dans cette occasion? Vous avez fait dix fois le voyage de Cantorbery, sans nous dire un mot des raisons qui vous y conduisoient. Je ne vous dissimule pas que je vous ai soupçonné de quelque intrigue galante. Il a répondu que sa réserve n'avoit rien eu d'affecté; mais qu'il croyoit devoir épargner à ses amis des communications chagrinantes, sur-tout lorsquelles n'étoient pour eux d'aucune utilité; & que chaque jour il étoit occupé de mille choses, dont cette seule raison l'empêchoit de fatiguer ses sœurs. Je crois néan-

moins, a-t-il ajouté en souriant, que Charlotte est assez curieuse, & qu'elle trouve quelquefois des secrets où l'on n'a pas dessein d'en mettre.

Miss Charlotte a rougi. Votre servante, monsieur; c'est toute sa réponse.

Vous avez donc jugé, a-t-il repris, que c'étoit quelque dame qui m'attiroit. Que vous connoissez peu votre frère! Comptez Milord, & vous, chère sœur que je ne vous cacherai jamais un secret de cette nature, lorsque je me sentirai porté par mon penchant à faire une seconde visite. C'est à votre sexe, Charlotte, qu'il est pardonnable de faire mystère de ses inclinations, & je ne crois pas que l'on doive l'en blâmer, s'il doute qu'elles soient bien placées, ou qu'elles soient payées de retour. En prononçant ces derniers mots, il l'a regardée d'un œil fixe. Elle en a paru si embarrassée, que, rougissant encore plus, elle l'a prié fort sérieusement de s'expliquer sur deux ou trois des mêmes traits qu'il lui avoit lancés avant son dernier voyage de Cantorbery. On s'imagineroit, lui a-t-elle dit, que je vous déguise quelque chose que vous devriez savoir.

Puisque vous êtes si pressante, a t-il repliqué, permetez que je vous demande s'il y a quelque chose en effet que vous me déguisiez.

Mais vous-même, a-t-elle demandé à son

tour, croyez-vous que je vous déguiſe quelque choſe!

Votre embarras, chère ſœur, l'alarme que vous avez paru prendre quelquefois ſur des termes & des expreſſions fort ſimples, pourroient faire juger....

Faire juger.... quoi! mon frère. Ayez la bonté de vous expliquer clairement.

Ah! Charlotte. Il la regardoit en ſouriant, d'un air un peu malicieux.

Je ne ſoutiens point cet *Ah! Charlotte*, & cette manière de me regarder. Vous vous expliquerez, monſieur.

Et feriez-vous bien aiſe, ma ſœur, que cette affaire fût éclaircie?

Oui, monſieur; & je le demande.

Ici j'avoue, chère Lucie, que, ne doutant point de l'innocence de miſs Charlotte, j'ai triomphé pour elle, & j'ai dit en moi-même, nous allons donc trouver quelque ſujet de reproche, dans ce frère qui poſſède tant de perfections réunies! On a parlé de former un tribunal, dont M. Grandiſſon fut d'abord exclu tout d'une voix. Miſs Emilie s'eſt récuſée d'elle-même; & la modeſtie du docteur Barlet lui faiſoit ſouhaiter auſſi de ſe retirer, mais ſir Charles l'a preſſé au contraire de demeurer, pour ſervir d'avocat à ſa ſœur. Miſs Byron, a-t-il dit, fera l'office de juge.

J'ai demandé fortement d'en être dispensée. L'affaire sembloit commencer à devenir trop sérieuse.

Miss Charlotte m'a dit à l'oreille : que je regrette de ne vous avoir pas ouvert entièrement mon cœur! c'est votre perfide écriture qui en est cause. On ne vous trouve jamais que la plume à la main. Je lui ai répondu ; chère miss Grandisson, ce n'étoit point à moi de vous presser là-dessus.... chère miss Grandisson, ma plume n'auroit rien empêché, si vous m'aviez marqué le moindre dessein.... Il y a des secrets, a-t-elle interrompu, qu'on ne révèle point sans être un peu pressée.

On a de l'embarras à commencer, quoiqu'on y soit porté par le mouvement du cœur. Mais chère miss Byron, ne me méprisez point. Vous voyez quel est mon accusateur. Il est si généreux, que le plus court seroit de passer condamnation tout d'un coup.

Je l'ai exhortée à ne rien craindre en effet lorsqu'elle avoit pour partie le meilleur de tous les frères.

Elle a pris alors assez de courage pour se tourner vers lui, & pour lui demander quelles étoient donc ces accusations. Mais ne disiez-vous pas, a-t-elle ajouté avec un sourire forcé, que vous ne pouvez être tout à la fois accusateur & juge? Qui sera donc mon juge, puisque miss Byron refuse de l'être?

Votre

Votre propre cœur, a répondu ſir Charles. Tous les ſpectateurs ſeront vos avocats, ſi leur jugement eſt pour vous; & s'il vous eſt contraire, je leur demande, en votre faveur, une compaſſion muette.

J'avoue, chère Lucie, que ces préliminaires m'ont effrayée pour miſs Charlotte.

De la compaſſion! s'eſt-elle écriée. Mais n'importe, monſieur. Venez au fait. Quelle eſt votre accuſation?

Quoiqu'elle s'efforçât de prendre une contenance ferme, il étoit aiſé de voir ſon embarras. Sa reſpiration étoit agitée. Elle baiſſoit les yeux. Elle ôtoit ſon diamant, elle le remettoit; & ſe trouvant aſſiſe près d'une conſole, elle y traçoit des figures, du bout du doigt, avec une ſorte d'attention qui ne pouvoit venir que d'un mouvement de crainte ou de dépit. Encore une fois je ſouffrois pour elle.

Sir Charles, affectant de ne pas remarquer ſa confuſion, a commencé alors à rappeler d'un ton fort tendre tout ce qu'il avoit fait depuis ſon arrivée pour l'engager à s'ouvrir à lui ſur ſes inclinations, dans la ſeule vue de les favoriſer par toutes ſortes de ſervices, & de ſe préparer à lui payer la dot qu'il lui avoit deſtinée. Mais, a-t il continué, l'exemple de ſa ſœur, qui avoit pris tout d'un-coup le parti de la confiance, &

tous les efforts qu'il avoit faits pour découvrir entre milord G...... & le chevalier Watkins, qui étoient ses deux amans déclarés, lequel avoit la préférence dans son cœur, n'ayant pu lui procurer les lumières qu'il désiroit, il avoit d'abord conclu qu'elle n'avoit encore aucun penchant. Ensuite d'autres observations lui avoient fait connoître qu'il s'étoit trompé. Il étoit revenu à la presser sur le choix de l'un des concurrens; & jugeant par ses réponses, que milord G..... ne lui déplaisoit point, il s'étoit déterminé à pressentir le père de ce jeune seigneur sur une alliance qui ne pouvoit souffrir d'objection. Cependant, lorsqu'après avoir engagé cette affaire assez loin, il avoit cru la combler de joie, en lui apprenant le succès de son zèle, il avoit été surpris de lui trouver autant d'embarras que de froideur. Il ne vouloit pas dissimuler que dans l'incertitude où il seroit peut-être resté plus longtems, quelques informations, qu'il ne devoit qu'au hasard, avoient jeté du jour......

Un profond soupir & quelques larmes qui sont échapées ici à miss Charlotte, ont arrêté sir Charles au milieu de son récit, milord & miladi L...... qui l'avoient écouté jusqu'alors en souriant, ont pris un air grave. Le docteur Barlet a baissé les yeux, & moi, je suis demeurée tremblante, sans oser me remuer sur ma chaise.

J'appréhende, a repris fir Charles, après un moment de filence, que l'effet n'ait répondu bien mal à mes intentions. Si je vais trop loin, chère fœur, c'eft à vous de me le faire connoître. Me préferve le ciel de faire valoir mon caractère aux dépens du vôtre! Parlez de bonne foi; fuis-je un imprudent? Oui, Charlotte, je veux le fuppofer: & je vous demande feulement en quoi je puis contribuer à votre bonheur.

Mifs Grand. (En pleurant amérement.) Pardon, mon frère! Ajoutez cette grâce à tant d'obligations que je vous ai déjà. Il eft vrai que j'ai quelque chofe à me reprocher.

Sir Ch. Si je vous pardonne! Oh! c'eft du fond du cœur.

Mifs Grand. (En s'effuyant les yeux.) Ne continuez-vous pas votre récit?

Sir Ch. Nous prendrons un autre tems, Mademoifelle.

Mifs Grand. Mademoifelle! Ah! je vois trop que vous êtes irrité contre moi. De grâce, continuez.

Sir Ch. Irrité? Je vous affure que je ne le fuis point. Mais vous aurez la bonté, quand vous le fouhaiterez, de m'accorder une heure d'entretien dans votre cabinet.

Mifs Grand. Non, non. Coutinuez, je vous prie. Il n'y a perfonne ici qui ne me foit très-

cher. Il faut que tout le monde entende ma justification ou ma sentence. De grâce, Monsieur, reprenez votre récit. Pourquoi s'est-on levé ? Miss Byron, faites-moi le plaisir de vous asseoir...... Je crois que j'ai tort. Mon frère vous a priés tous de prendre pitié de moi en silence, si vous me trouvez coupable. Peut-être aurois-je besoin en effet de votre pitié. Je vous supplie, Monsieur, de m'apprendre ouvertement ce que vous savez de mes fautes.

Sir Ch. Très-chère Charlotte, j'en sais assez pour les faire sentir à votre cœur. Je me garderai bien d'aller plus loin. Ne vous imaginez pas, ma chère sœur, que je veuille prendre un ton de censeur avec vous. Mais....

Miss Grand. (L'interrompant avec une agitation extrême.) Mais quoi, monsieur ?

Sir Ch. Mais vous auriez fait mieux..... Cependant je souhaite d'avoir été trompé sur ce point, & de ne pas trouver que ma sœur ait tort.

Miss Grand. Hé bien, Monsieur, on ne vous a point trompé, si l'on vous a dit.... (en paroissant chercher ses expressions.)

Sir Ch. Qu'il existe un homme pour lequel vous avez du goût, malgré.... .

Miss Grand. (L'interrompant.) Malgré tout ce que j'ai pu dire de contraire, n'est-ce pas ? si

cela eſt, monſieur, c'eſt une grande faute de l'avoir déſavoué.

Sir Ch. Et c'eſt ce que je penſe uniquement, chère ſœur; car ce n'eſt point une faute de donner la préférence à quelqu'un dans votre eſtime. Ce n'en eſt point une, de la donner ſans avoir conſulté votre frère. Ne me ſuis-je pas propoſé de vous laiſſer entiérement maîtreſſe de votre conduite & de vos actions? Il ne ſeroit pas généreux de m'attribuer d'autres droits, lorſque je n'ai rien fait pour vous que je ne regarde comme un devoir. Ne m'en croyez pas capable. Non. Mais je m'étois aſſez expliqué avec vous, pour devoir compter que vous ne me laiſſeriez pas dire à milord G..... & même au comte ſon père, que vos affections n'étoient point engagées, lorſqu'elles l'étoient effectivement.

Miſs Grand. Etes-vous sûr, monſieur, qu'elles le ſoient.

Sir Ch. Oh! ma ſœur! qu'il m'en coûte, pour vous pouſſer comme je fais! Demeurons-en là. Par conſidération pour vous-même, n'allons pas plus loin.

Miſs Grand. Nommez votre homme, monſieur.

Sir Ch. Le mien? oh non, Charlotte, le capitaine Anderſon n'eſt pas mon homme.

Auſſi-tôt ſir Charles s'eſt levé, il a pris la main

de sa sœur, qui sembloit immobile, il l'a pressée de ses lèvres.

Ne vous troublez point à cet excès, lui a-t-il dit, votre chagrin m'afflige plus que votre erreur ; & lui faisant une profonde révérence, il est sorti sur le champ. C'étoit par pitié pour sa confusion, qu'il vouloit lui laisser le tems de se remettre. Elle est demeurée toute interdite. Miladi L.... s'est hâtée de lui présenter des sels : peut être n'en avoit-elle jamais eu besoin que dans cette occasion.

Que je suis méprisable! s'est-elle écriée, même à mes propres yeux! Je vous demande grâce, miss Byron! docteur Barlet! L'accorderez-vous à ma folle persévérance ? Pardon, milord, & vous, miladi, n'aurez vous pas un peu d'indulgence pour une sœur? Mais sir Charles ne cessera jamais de me voir sous un jour si humiliant. Il doit lui en coûter en effet! Qu'il est vrai qu'une erreur ne manque point d'en attirer d'autres!

Son frère, entendant sa voix & celle de toute l'assemblée, qui s'efforçoit de la consoler, est rentré sans affectation. Elle a voulu se lever ; & dans la disposition où elle paroissoit, peut-être alloit-elle se jeter à ses pieds. Mais il a pris ses deux mains jointes dans une des siennes ; & de l'autre tirant un fauteuil, il s'est assis auprès d'elle.

Une douce majesté reluisoit sur son visage avec la compassion ; il n'a paru terrible qu'aux yeux de miss Charlotte. Pardon, monsieur, ont été ses premiers mots.

Oui, chère sœur, lui a-t-il répondu affectueusement. Chacun de nous n'a-t-il pas besoin de la même grâce ? Notre compassion n'est jamais plus sincère pour autrui, que lorsque nous en avons à demander pour nous-mêmes. Souvenez-vous seulement d'adoucir la sévérité de votre vertu pour les autres.

Sa réflexion tomboit apparemment sur madame Oldham.

On ne prévoit pas toujours, a-t-il continué, où peut conduire le moindre oubli des principes. Jetons un peu les yeux devant nous. Mais n'aimeriez-vous pas mieux passer dans votre cabinet ?

Miss Grand. Je ne veux rien cacher à l'assemblée. Ma confiance pour ceux qui la composent est égale à mon amitié. Mais je demande la permission de sortir un moment.

Elle est sortie, après m'avoir fait signe de la suivre ; & cherchant à partager sa faute, elle m'a fait un nouveau reproche de ma passion d'écrire, qui l'avoit empêchée, m'a-t-elle dit, de me faire sa confession. Je lui ai demandé à quoi cette confidence auroit servi, & si son frère en

auroit moins. . . . . Non, a-t-elle interrompu; mais vous m'auriez donné votre avis. J'aurois eu cet avantage, & peut-être m'auriez-vous conseillé de prévenir l'accusation. Mais pardon, a-t-elle ajouté.

O Charlotte! ai-je pensé en moi-même; si vous pouviez prendre un peu plus d'empire sur votre charmante vivacité, vous n'auriez pas deux pardons à demander au lieu d'un.

Elle m'a priée de rentrer avant elle; mais elle m'a suivie presqu'aussi tôt. Elle a repris sa place, & trouvant le moyen d'allier avec son embarras un air de véritable dignité, elle a préparé notre attention par cet exorde.

S'il n'est pas trop tard, après une longue persévérance dans l'erreur, pour me rétablir dans l'estime d'un frère dont l'estime & l'amitié me sont plus précieuses que tous les trésors du monde, mon ingénuité va plaider pour moi.

Sir Ch. Chère sœur! je voudrois vous épargner la peine.....

Miss Grand. Je ne demande aucun ménagement, monsieur, & je vous supplie de m'écouter. Mon dessein n'est pas de relever les fautes d'autrui, pour diminuer les miennes, & bien moins de jeter la moindre ombre sur une mémoire qui me sera toujours chère & respectable. Mais votre piété, monsieur, ne sera point bles-

sée, si je rappelle quelques circonstances que je crois nécessaires à mes explications. Mon père se trouvant offensé, ou jugeant à propos de le paroître à l'occasion de quelques ouvertures qui regardoient le mariage de ma sœur.....

Sir Ch. (L'interrompant). Deux mots, très-chère sœur. Peut-être ne fut-il pas satisfait qu'un traité de mariage, quelques honorables que fussent le parti & les offres, eût été commencé sans sa participation.

Miss Grand. Personne n'ignore que mon père avoit des qualités supérieures, qui étoient accompagnées d'une extrême vivacité d'esprit. Il entreprit à cette occasion d'humilier ses deux filles; & voulant leur faire perdre toute idée de mariage, il joignit à l'autorité paternelle, que nous pouvons nous glorifier d'avoir fidellemen. respectée, cette vaine raillerie que tout le monde lui a connue; nous fûmes confondues, jusqu'à ne pouvoir lever la tête. Ma sœur en particulier se vit forcée de rougir d'une inclination que le mérite de l'objet ne pouvoit rendre honteuse pour aucune femme. Il plut aussi à mon père, & sans doute par de sages raisons, de nous déclarer que nous ne devions nous attendre qu'à une fortune fort bornée. L'effet de cette conduite fut de m'avilir à mes propres yeux. Ma sœur eut l'esprit plus fort & se trouva soutenue

par de meilleures espérances ; mais ce qu'elle avoit souffert me fit appréhender le même traitement à mon tour. Je me sentis dans la disposition d'entreprendre tout ce qui pouvoit s'accorder avec la vertu, plutôt que de m'exposer à des railleries & à des invectives auxquelles mon devoir ne me permettoit pas de répliquer.

Pendant que ces impressions m'occupoient dans toute leur force, M. Anderson, qui étoit en quartier dans le voisinage, eut l'occasion de me voir. C'est un homme de fort bonne mine, vif, enjoué, qui étoit reçu agréablement de tout le monde, & distingué sur-tout par trois jeunes dames, que cette raison mettoit fort mal ensemble. J'avoue que la préférence qu'il parut me donner sur toutes les autres lui fit d'abord un mérite à mes yeux. D'ailleurs, étant le principal officier du canton, il y étoit considéré comme un général. Tout le monde, jugea comme lui qu'une fille de sir Thomas Grandisson étoit un objet digne de son ambition, tandis que cette pauvre fille, redoutant les difficultés qui arrêtoient sa sœur; & concluant de la déclaration de son père, que deux à trois mille livres sterlings étoient tout le bien qu'elle pouvoit prétendre, croyoit devoir appréhender qu'un capitaine de cavalerie, qui cherchoit peut-être à relever sa fortune par un mariage avantageux,

ne fût trompé dans ses espérances, en supposant même qu'elle obtînt le pardon de son père, si elle s'engageoit avec lui, comme elle en étoit sollicitée par les lettres qu'il trouvoit le moyen de lui écrire secrétement. J'espère, monsieur, j'espère, milord, & vous, mes deux sœurs, que tous ces aveux vous feront prendre une meilleure opinion de ma sincérité, quoiqu'ils ne puissent justifier mon indiscrétion.

Cependant mon orgueil étoit quelquefois blessé; je ne me le dissimulois pas toujours; mais le plus souvent je me laissois aveugler par les artifices où les hommes excellent. Par degrés je fus entraînée si loin, qu'il me devint également difficile d'avancer ou de retourner sur mes pas. M. Anderson étoit d'une famille honorable; mais il y avoit tant à dire en faveur des inclinations de ma sœur; la naissance, le rang, les titres étoient si différens, si fortifiés d'ailleurs par les liaisons de milord avec mon frère, qu'un engagement téméraire me paroissoit un opprobre. Il me sembloit que la femme du capitaine Anderson ne devoit s'attendre qu'à la pitié, ou peut-être au mépris. Et puis quels sont mes droits, me disois-je à moi-même, lorsque je me permettois de faire une réflexion sérieuse, pour donner à mon père un fils, à mon frère, à ma sœur, à milord L..... si ma sœur l'épouse, un frère qu'ils

n'auroient jamais choisi, & qu'ils prendront peut-être le parti de désavouer? Les condamnera-t-on de rejeter cette alliance? Et Charlotte Grandisson fille de la plus prudente des mères, fera-t-elle une démarche qui va la faire passer pour la honte de sa famille? Se mettra-t-elle dans l'obligation de suivre la fortune d'un soldat de quartiers en quartiers, & peut-être dans des régions éloignées? Ces raisonnemens, dont je sentois la force, ont été la seule cause qui m'a toujours empêchée de m'ouvrir à ma sœur. Je voyois trop l'extrême avantage que son choix avoit sur le mien. Depuis ces dernières semaines, j'ai pensé plusieurs fois, à décharger mon cœur dans le sein de notre chère miss Byron; & c'est un des motifs qui m'ont fait accepter votre invitation, milord, lorsque vous m'avez assurée qu'elle consentoit à nous accompagner ici; mais je la trouve éternellement occupée de ses écritures, & je n'ai pas voulu mendier une occasion qui ne s'offroit pas d'elle-même.

Sir Ch. Je ne voudrois pas vous interrompre, Charlotte; mais puis je vous demander si toute l'affaire s'est traitée par lettres? Ne vous êtes-vous pas vus quelquefois?

Miss Grand. Nous nous sommes vus; mais nos rencontres n'ont point été fréquentes, parce qu'il étoit tantôt en Ecosse, tantôt en Irlande,

ou dans d'autres provinces du royaume, & qu'il y paffoit fix ou fept mois avec fa troupe.

Sir Ch. Dans quel lieu eft-il à préfent ?

Mifs Grand. O mon très chèr frère, ceux qui vous ont informé de l'affaire, n'auront pas manqué d'y joindre cette circonftance.

Sir Ch. (Souriant) Il eft vrai, mademoifelle, qu'on ne me l'a point cachée. Il eft à Londres.

Mifs Grand. Je me flatte d'après une confeffion fi naïve, que mon frère eft trop généreux pour me tendre des piéges, comme je le mériterois, fi j'étois moins fincère.

Sir Ch. Ce reproche eft jufte, Charlotte, & je vous demande pardon. N'ai-je pas dit que chacun de nous en a quelquefois befoin ? Cependant mon intention n'étoit pas de vous embarraffer ; je ne penfe, en vérité, qu'à vous tendre la main.

Mifs Grand. Avec un frère tel que vous, que n'avons-nous eu la liberté de lui écrire & de recevoir fes lettres ? Je ferai trop heureufe, fi je puis réparer........

Sir Ch. (l'interrompant.) Continuez votre récit, ma chère Charlotte. La réparation l'emporte déjà beaucoup fur la faute.

Mifs Grand. M. Anderfon eft à Londres. Je l'ai vu deux fois depuis fon retour. Je devois le voir à la comédie, fi je n'étois pas venue à Col-

nebroke. Comptez, monſieur, que je ne vous cacherai rien. A préſent que je ſuis rentrée dans le bon chemin, il ne m'arrivera plus de m'en écarter. Mes faux pas m'ont aſſez fait ſouffrir; quoique j'aie fait bien des efforts, & ſouvent avec un courage affecté, pour réſiſter au poids qui me tenoit la poitrine oppreſſée.

Sir Charles s'eſt levé ici avec tranſport, il a pris une des mains de miſs Charlotte, & la ſerrant entre les ſiennes: chère ſœur, fille digne de ma mère! après une franchiſe ſi noble, nous ne devons plus vous permettre de vous accuſer vous-même. Une erreur reconnue avec tant de grâces eſt une glorieuſe victoire. Si le capitaine Anderſon vous paroît digne de votre cœur, je lui promets une place dans le mien, & j'emploierai tout mon crédit auprès de milord & de miladi L...... pour leur faire agréer ſon alliance. Miſs Byron & le docteur Barlet lui accorderont leur amitié.

Il a repris ſa chaiſe, en faiſant éclater dans tous ſes traits un mêlange de joie & d'affection fraternelle.

Miſs Grand. O monſieur! que puis-je répondre? Votre bonté redouble mon embarras. Je vous ai dit comment je m'étois laiſſée comme enchaîner. Les ſoins de M. Anderſon ont commencé avec l'eſpoir d'une grande fortune, qu'il

croyoit tôt ou tard infaillible pour une fille de sir Thomas Grandiſſon. J'ai reconnu, dans mille occaſions, que c'étoit ſon principal motif. Le mien au contraire a toujours été la crainte de ne me voir jamais aſſez de bien pour arrêter un homme plus généreux. Je parle d'un tems où l'on nous faiſoit mener une vie fort contrainte, & je ne reſpirois alors que la liberté. Mariage & liberté ſont des termes ſynonymes dans l'eſprit des jeunes filles. Je me figurai d'abord que j'aurois toujours le pouvoir de rompre avec lui, ſi je le jugeois à propos; mais il me tient ſérieuſement, ſur-tout depuis qu'il a ſu toutes vos bontés pour moi, & qu'il bâtit des eſpérances d'avancement ſur l'honneur de votre alliance.

Sir Ch. Mais, chère ſœur, n'aimez-vous pas le capitaine Anderſon ?

Miſs Grand. Je crois l'aimer autant que j'en ſuis aimée. Il n'a pas diſſimulé que ſa principale vue étoit ma fortune. Si je règle mes ſentimens ſur les ſiens, la raiſon du goût qu'il a pour moi ne doit pas m'en donner beaucoup pour lui.

Sir Ch. Je ne ſuis pas ſurpris que M. Anderſon penſe à vous tenir ſérieuſement, pour me ſervir de vos termes. Mais, chère Charlotte, répondez-moi. Avez-vous moins de goût pour lui, depuis que votre fortune eſt ſûre & dépend

abſolument de vous, que vous ne vous en êtes ſenti juſqu'alors ?

Miſs Grand. Si je connois bien mon cœur, cette raiſon n'y change rien. Mais j'ai remarqué plus d'empreſſement dans ſes ſoins, depuis qu'on eſt informé de ce que vous avez fait pour moi. Lorſque le bruit public me faiſoit dépendre entièrement de mon frère, & repréſentoit le bien de la famille en fort mauvais ordre; en un mot, dans le doute de notre ſort, je n'ai pas entendu parler ſouvent de M. Anderſon; & ſa prudence m'expliquoit ſa froideur, car je n'ai pas été long-tems à la pénétrer.

Ici, ma chère, milord & miladi L..... l'ont traité aſſez vivement d'indigne perſonnage. J'en ai pris la même idée, & les regards du docteur Barlet ont marqué qu'il en jugeoit comme nous.

Sir Ch. Je le plains. Il a trop de prudence apparemment pour ſe fier à la providence. Mais, chère ſœur, quels ſont à préſent vos embarras?

Miſs Grand. Ils viennent de ma folie. M. Anderſon me parut d'abord auſſi ſenſé, que tous le monde le trouvoit agréable. Il parle avec beaucoup de feu & de facilité. Son air déciſif ne me laiſſa point douter de ſon jugement; & l'homme qui ſait dire à une femme des choſes agréables d'un ton qui le ſoit auſſi, a toujours pour lui

la

la vanité de celle qui l'écoute, parce qu'elle ne peut douter de la bonne foi du flatteur, sans déroger à l'idée qu'elle a de son propre mérite. Lorsque le capitaine eut commencé à m'écrire, ses lettres augmentèrent encore plus ma prévention. Mais aussi-tôt qu'il se crut sûr de moi, je vis changer la beauté de son style, & jusqu'à son orthographe : j'ai honte de le dire, & j'en eus beaucoup alors de le voir.

Sir Ch. Tous les hommes se ressemblent. Il leur est naturel à tous, lorsqu'ils découvrent en eux quelque imperfection, d'apporter tous leurs soins à la déguiser, sur-tout aux yeux de ceux dont ils veulent obtenir l'estime ; mais j'en ai connu qui n'étoient pas aussi disposés que M. Anderson à reconnoître leurs défauts. Au reste, peut-être avoit-il perdu son écrivain dans les changemens de quartier. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'un homme d'une naissance honnête ait eu si peu d'éducation.

Miss Grand. Une jeunesse déréglée, comme je l'ai su depuis, l'a fait courir d'un college à l'autre, avant que d'avoir acquis les principes communs du savoir. Ensuite ses parens lui achetèrent un enseigne, & c'est tout ce qu'ils ont voulu faire pour lui. Un second mariage, qui donna d'autres enfans à son père, le fit regarder comme un étranger dans sa famille.

Quelques informations m'ont fait découvrir cette partie de son histoire ; mais il m'avoit fait d'abord une autre peinture de sa situation. Une fort belle terre, m'avoit-il dit, bien bâtie & bien plantée, quoique d'un revenu médiocre, faisoit le fonds de son bien ; & ses espérances étoient considérables. On souffre d'autant plus impatiemment d'être trompé, qu'on est moins capable de tromper les autres. Je n'ai pu me défendre d'un souverain mépris pour M. Anderson, en reconnoissant qu'il m'en avoit si grossièrement imposé par des fables autant que par des lettres qu'il faisoit écrire pour lui ; & qu'il n'étoit ni le seigneur d'une terre, ni l'homme de sens & de savoir pour lequel il s'étoit fait passer.

Sir Ch. Mais comment se crut il sûr de vous?

Miss Grand. Ah ! monsieur ! pendant qu'il soutenoit ses trompeuses apparences, il avoit arraché une promesse de ma main ; & dès qu'il se vit sur moi cet avantage, ce fut alors, ou bientôt après, qu'il m'écrivit de la sienne. Je fus ainsi convaincue qu'il avoit employé celle d'autrui, quoique nous fussions convenus d'un inviolable secret. Je tremblai de me voir exposée à l'indiscrétion de son écrivain, qui m'étoit absolument inconnu, & qui devoit partager son mépris entre l'amant qui avoit besoin de son

ſecours, & l'objet de cette indigne ruſe. Cependant je me dois ce témoignage, que mes lettres étoient à l'épreuve de toute cenſure; mais j'avoue que c'étoit l'encourager aſſez, que de lui répondre par écrit, & que ſa préſomption s'eſt fondée là-deſſus pour ſolliciter une promeſſe, quatre mois avant qu'il ait pu l'obtenir.

Sir Ch. Et dans quels termes, je vous prie, cette promeſſe eſt-elle conçue ?

Miſs Grand. O folie que je me reprocherai toujours ! J'ai déclaré que tant qu'il ſeroit à marier, je n'en épouſerois jamais d'autre ſans ſon conſentement. C'eſt ainſi, qu'à mon extrême confuſion, je l'ai conſtitué mon père, mon tuteur, mon frère; ou du moins, que j'ai rendu comme inutile dans la plus importante affaire de ma vie, tous les conſeils, toutes les influences de mes plus chers & de mes plus fidelles amis. Bientôt après, comme je l'ai dit, il me fit connoître, par des billets de ſa propre main, avec qui j'avois le malheur d'être en traité; & depuis ce tems-là, je n'ai pas ceſſé de faire des efforts de bouche & par écrit, pour retirer une promeſſe téméraire. C'étoit mon eſpoir & l'objet de tous mes ſoins, avant que votre bonté, monſieur, m'eût donné des droits à l'indépendance. Je me ſuis flattée, à la fin, qu'il céderoit à mes inſtances, & qu'il chercheroit une autre femme;

mais vous ne m'avez pas tenue aſſez long-tems dans l'incertitude de vos bienfaits, pour me laiſſer le tems d'achever, avant qu'il en fût informé. Malgré cette diſpoſition, j'ai gardé mon ſecret. Je n'avois point aſſez de hardieſſe, ou plutôt aſſez d'humilité, pour faire l'ouverture de ma ſituation à perſonne au monde. Cependant miſs Byron ſait que, dès le premier tems de notre connoiſſance, je lui ai fait quelques plaintes de mes embarras; car je ne pouvois, avec juſtice, leur donner le nom d'amour.

Sir Ch. Charmante franchiſe! Que je vois briller de vertu au travers de vos erreurs!

Miſs Grand. J'admire la bonté de mon frère. Il me ſemble que mon plus grand malheur eſt d'avoir redouté trop long-tems les communications, qui étoient le ſeul moyen de ſortir de l'abyme où je m'étois plongée. Si je vous avois mieux connu, monſieur, pendant les cinq ou ſix dernières années de ma vie; s'il m'avoit été permis d'entretenir avec vous une correſpondance de lettres, je n'aurois pas fait un pas ſans votre approbation.

Vous ſavez à préſent tous les ſecrets de mon cœur. Je n'ai point exagéré les torts de M. Anderſon, & je n'en ai pas eu le deſſein. Il me ſuffit d'avoir eu quelques vues ſérieuſes en ſa faveur, pour me croire obligée de lui ſou-

haiter toutes sortes de biens, quoiqu'il n'ait pas soutenu l'opinion que je m'étois formée de lui. Je dois ajouter, néanmoins, que son humeur est emportée, violente, & que dans les derniers tems, je ne l'ai jamais vu qu'avec répugnance. J'avois promis, à la vérité, de le voir; si je n'étois pas venue à Colnebroke; mais c'étoit dans la disposition de lui répéter, comme je le faisois depuis long-tems, que je ne pouvois jamais être à lui, & que s'il ne vouloit pas me dégager de ma folle promesse, j'étois déterminée au célibat pour toute ma vie. Je demande à présent le conseil de tous ceux qui m'ont fait la grâce de m'écouter.

Milord L...... Je pense, ma sœur, que cet homme est absolument indigne de vous.

J'approuve la résolution où vous êtes de ne jamais l'épouser.

Miladi L...... Sans attendre l'opinion de mon frère, la mienne est que M. Anderson en use indignement, lorsqu'il prétend vous lier par une promesse inégale; c'est-à-dire, une promesse qu'il n'a point accompagnée de la sienne. Je ne puis croire, Charlotte, qu'elle soit un lien pour vous. Et que penser du vil artifice, qui lui a fait employer la main d'autrui pour vous écrire, au risque de vous perdre de réputation, & contre un engagement formel au secret? Que je

haïrois cet homme là ? Qu'en dites-vous, miss Byron ?

M. Byron. Je répondrois mal à la confiance de cette chère assemblée, si je ne hasardois pas mon sentiment, lorsqu'on me fait l'honneur de le demander. Il me semble, miss Grandisson, qu'il n'y a jamais eu entre vous & le capitaine Anderson, aucune affection vive, aucune sympathie de caractère ? si je puis employer cette expression.

Sir Ch. Excellente question.

Miss Grand. Non, je crois que d'un côté, comme de l'autre, il n'y a jamais rien eu de cette nature. Je vous ai fait entendre ses motifs & les miens. Chaque lettre, que j'ai reçue de lui m'a confirmé ce que je vous ai dit de ses vues, aujourd'hui son principal motif, pour me tenir liée par une promesse, est toujours celui de l'intérêt. Je ne veux pas faire valoir le mien, & je ne l'ai jamais fait, quoique son exemple pût me servir d'excuse.

Milord L...... Votre promesse, ma sœur, est-elle par écrit ?

Miss Grand. (En baissant les yeux.) Sans doute, milord.

Miss Byr. Permettez une autre question ; mademoiselle. Votre promesse porte, qu'aussi long-tems qu'il demeurera sans se marier, vous

n'accepterez point la main d'un autre, sans son consentement. Avez-vous promis que si vous vous mariez jamais, ce ne sera qu'à lui?

Miss Grand. Non. Il m'a pressée de lui faire cette promesse dans ces termes; mais je l'ai refusé. Quel est donc votre avis, chère miss Byron.

Miss Byr. Je serois bien aise d'entendre auparavant celui de sir Charles & du docteur Barlet.

(Sir Charles a regardé le docteur; & le docteur a prié sir Charles de commencer).

Sir Ch. J'y consens, docteur. Vous rectifierez mon sentiment, s'il n'est pas juste. Vous êtes habile casuiste.

Je pense, comme milord, que le capitaine Anderson, dans toute sa conduite, ne paroît pas digne de miss Grandisson; & réellement je connois peu d'hommes qui soient dignes d'elle. Si c'est partialité, elle est pardonnable dans un frère.

Miss Charlotte l'a remercié par une profonde inclination, & nous avons applaudi tous à un compliment qui lui rendoit le courage de lever la tête.

Sir Ch. Je crois de même que si ma sœur est sans estime pour lui, elle est en droit de lui refuser pour jamais sa main. Mais que dire de sa promesse? Je conçois qu'elle s'y est laissée

engager pendant la vie de mon père, qui avoit assurément le pouvoir de l'en dispenser. Cependant les efforts même qu'elle a faits depuis, pour obtenir sa dispense de M. Anderson, montrent qu'elle se croit liée dans le fond du cœur.

(Il nous a regardés tous ; & chacun demeurant en silence, il a continué).

Miladi juge que c'est en user indignement, que de vouloir la tenir liée par une promesse inégale. Mais où est l'homme, si vous ne le supposez extrêmement généreux, qui se voyant en possession de quelque avantage sur une fille telle que Charlotte, (elle a rougi) ne tente point de le faire valoir : Pourroit-il faire autrement, sans porter condamnation contre lui-même ? En un mot, peut-on penser que celui qui engage une femme à quelque promesse, n'ait pas dessein d'en exiger l'exécution ? Je dois connoître mon sexe; & j'aurois peu profité des occasions, si je ne connoissois un peu le monde. Nous avons appris de ma sœur les raisons qui l'ont empêchée de lier le capitaine par le même engagement : elle ne l'estimoit pas assez pour lui imposer cette loi. N'est-ce pas précisément le malheur de M. Anderson ?

Charlotte appréhende quelque blâme sur ce point ; mais considérons quelle étoit sa situation. Je n'en répéterai pas les circonstances ; il est

douloureux pour moi que mes sœurs aient pu s'y trouver. A l'égard de l'artifice du capitaine, pour se faire valoir par la main d'un autre, je conviens que c'est un sujet de mépris aux yeux d'une femme qui se fait honneur elle-même de bien écrire; mais de quoi n'est-on pas capable pour arriver au point où le cœur se fixe? Cette méthode n'est pas nouvelle. On rapporte qu'une dame célèbre s'en servit heureusement pour obtenir la faveur d'un grand monarque, aux dépens d'une autre dame qui employoit ses services. Concluons seulement que les femmes doivent être bien sûres de leur choix, avant que d'accorder leur confiance aux hommes. Miladi le *haïroit*, pour avoir exposé sa réputation.... Elle me permettra de répondre, qu'une femme qui ne veut pas être exposée, ne doit jamais se livrer à la discrétion d'autrui. O miss Byron! (en se tournant vers moi, qui n'étois que trop disposée à me faire l'application d'une partie de son conseil) ayez la bonté d'avertir quelquefois ma pupille, qu'elle ne doit jamais aimer un homme, sans être bien sûre d'en être aimée; qu'elle ne doit jamais lui faire connoître l'ascendant qu'il a sur elle, sans être sûre qu'il est reconnoissant, juste, généreux; & qu'elle doit le mépriser comme une ame vile, intéressée, au premier moment qu'il cherche à l'engager par

une promesse. Pardon, chère Charlotte. Vous vous blâmez si généreusement vous-même, que vous ne devez pas faire difficulté de donner votre expérience en exemple à une jeune personne, qui peut tomber dans la même situation, sans être capable de s'y conduire avec autant de noblesse & d'élévation que vous.

C'est fort à propos pour moi, chère Lucie, que sir Charles a cessé de m'adresser ses dernières réflexions. La confusion de sa sœur a servi de voile à la mienne, & je n'ose répondre qu'elle lui en ait servi parfaitement. Je sens, ma chère, qu'il ne faut pas que je demeure éloignée pour long-tems de ma famille, du moins pour vivre dans le lieu où je suis. Miss Ancillon, miss Barnevelt & tant d'autres, dont je me souviens d'avoir fait le portrait, où êtes-vous? où puis-je vous trouver? Mon cœur, lorsque j'ai commencé à vous connoître, étoit paisible & sans crainte. Je pouvois rire alors de tout ce qui paroissoit autour de moi. Je n'appréhendois pas que la raillerie pût retomber sur moi-même.

Mais quel parti prendrons-nous donc pour notre chère sœur? a demandé miladi L...... Les regards de miss Charlotte nous ont fait la même question. Tout le monde s'en est rapporté à sir Charles.

Je commence, chère Charlotte, a-t-il repris;

par vous assurer que si votre cœur donne la moindre préférence à M. Anderson, & si vous croyez que la justice ou d'autres raisons vous obligent d'être à lui, je le verrai d'un air d'amitié, pour lui faire mes propositions & recevoir les siennes. Si nous ne trouvons point une ame généreuse ou reconnoissante, nous lui inspirerons ces sentimens par notre exemple, & je promets de commencer.

Ce discours nous a remué le cœur à tous. Le docteur Barlet n'y a pas été le moins sensible. Miss Charlotte pouvoit à peine se tenir sur sa chaise; tandis que son frère, de l'air d'un homme accoutumé aux grandes actions, qui ne suppose pas qu'il ait rien dit d'extraordinaire, ne s'est pas même apperçu de notre émotion.

Miss Grand. (Après avoir hésité quelques momens.) En vérité, Monsieur, le capitaine Anderson ne mérite pas le nom de votre frère. Je n'entre là-dessus dans aucun détail, parce que je suis déterminée à ne recevoir jamais sa main. Il sait ma résolution. D'ailleurs ma promesse ne m'oblige pas d'être à lui. Si je lui connoissois de la vertu, de la générosité; mais il n'a point assez de l'une & de l'autre pour m'inspirer le respect qu'une femme doit à son mari.

Sir. Ch. Alors, chère sœur, je vous conseille

de ne le pas voir, si vous lui en avez donné l'espérance. Vous lui ferez faire des excuses. Vous lui ferez dire que vous m'avez communiqué tout ce qui s'est passé entre vous & lui, & que vous vous rapportez de tout à moi, avec une ferme résolution, si vous l'avez en effet, de ne jamais être sa femme.

Miss Grand. Je crains la violence de son naturel.

Sir Ch. N'appréhendez rien. Ceux qui sont capables de violence à l'égard d'une femme, n'en ont pas toujours avec les hommes; mais je lui parlerai civilement. S'il a jamais espéré de vous voir à lui, il est assez malheureux de vous perdre. Vous pouvez lui faire dire que je le verrai dans le lieu qu'il voudra nommer. En attendant il seroit à propos, si vous n'y avez aucune répugnance, de me faire voir quelques unes de vos lettres & des siennes, particulièrement celles où vous l'avez pressé de renoncer à vous, & les plus anciennes, si vous en avez, qui prouvent depuis long-tems votre résolution.

Miss Grand. Je vous remettrai, si vous le désirez, toutes ses lettres & les copies de toutes les miennes. Elles vous persuaderont, monsieur, que c'est le malheureux sort auquel je me suis crue condamnée, après le rigoureux traitement que j'ai vu recevoir à ma sœur, & le chagrin

de ne pouvoir espérer une fortune dont j'eusse quelque avantage à me promettre, qui m'ont fait prêter l'oreille au capitaine Anderson.

Sir Ch. Triste souvenir ! Mais jetons les yeux sur un avenir plus heureux. Je verrai M. Anderson. Si dans quelques-unes de ses lettres il a pris un ton trop fier avec ma sœur, vous ne devez pas me les montrer. Ce n'est pas curiosité, c'est le seul désir de vous servir, qui me fait souhaiter de les voir. Cependant il faut me communiquer tout ce qui est essentiel à votre situation, afin qu'il ne puisse rien me dire que je ne sache point de vous-même, & dont je puisse tirer des inductions en sa faveur. Je vous assure que je lui accorderai tout ce que je croirai devoir à la justice, & vous verrez, chère sœur, que si vos lettres étoient celles de deux amans passionnés, vous n'auriez rien à craindre de ma censure. Je n'ai point de sévérité pour les foiblesses du cœur. Nos passions produisent quelquefois d'excellens fruits. Comptez, mesdames, (en nous regardant toutes trois) que la philosophie de votre frère n'est pas le *stoïcisme*.

Oui, sir Charles, ai-je dit en moi-même ; vraiment..... auriez vous été amoureux.? Je ne sais, chère Lucie, si je devois en être bien aise ou fâchée ; mais, après tout, n'est-il pas bien étrange que ses aventures dans les pays

étrangers soient si peu connues ? On lui entend dire néanmoins, qu'il n'est pas fâché que sa sœur ait marqué de la curiosité là-dessus. Si j'étois à la place de ses sœurs, il y a long-tems que j'aurois mis sa franchise à l'épreuve.

Mais voilà de nouveaux embarras pour lui, & je suis impatiente de voir la fin de cette affaire.

Miss Charlotte m'a fait voir quelques lettres du capitaine Anderson. Qu'elle auroit dû le mépriser, si son malheur l'avoit forcée d'être à lui! C'est ainsi que sir Thomas, avec tout son esprit & son orgueil, s'est exposé à voir une fille du plus noble caractère, tomber au pouvoir d'un homme sans fortune, sans éducation, sans jugement même, & sans aucune apparence de générosité.

On me permet de transcrire pour vous ce que miss Charlotte vient d'écrire au capitaine.

MONSIEUR,

« Avec un homme généreux, je n'aurois pas » eu besoin de m'exposer à la censure d'un frère » dont la vertu doit me faire craindre un juste » refroidissement pour une sœur qui peut, dans » cette occasion, lui paroître indigne de sa tendresse; mais il est le plus noble des hommes. » Sa pitié l'emporte en ma faveur. Il se charge de

» vous entretenir amicalement, dans le lieu que
» vous choisirez vous-même, sur une affaire qui
» cause depuis long-tems mon chagrin. Vous
» connoissez mes sentimens. J'évite les récrimi-
» nations; mais je vous répète, comme je l'ai
» fait cent fois, que je ne puis, & ne veux ja-
» mais être à vous, sous un autre titre que celui
» de votre très-humble servante,

CHARLOTTE GRANDISSON.

LETTRE XLIV.

Miss BYRON, à miss SELBY.

Jeudi, 16 Mars.

SIR Charles nous a déjà quittés: il est retourné ce matin à la ville, pour l'exécution du testament de son ami.

Le docteur Barlet, dont je me flatte de m'être fait un ami, & qui paroît connoître le fond de son cœur, me dit qu'il est sans cesse accablé d'occupation. C'est ce que j'avois déjà remarqué: & je ne m'étonne donc point que dans une vie si sérieuse, il n'ait pas trouvé de loisir pour l'amour, qui est une passion oisive, ou du moins le fruit de l'oisiveté. Vous conviendrez que dans les pe-

tits exercices qui m'occupoient au château de Selby, je n'y connoissois rien, mais il ne s'y trouvoit point de sir Charles, pour engager d'abord ma reconnoissance, & bientôt après, toute la tendresse de mon cœur. C'est la vérité, ma chère. Il me semble que je ne dois plus le désavouer. » Si » je voulois feindre, un enfant en amour me » découvriroit tout d'un coup. »

O chère Lucie! les deux sœurs m'ont traitée sans ménagement. Elles ont déchiré le voile, ou plutôt elles m'ont fait connoître qu'elles l'avoient percé depuis long tems. Il faut vous rendre compte de tout ce qui s'est passé.

J'avois écrit si tard dans la nuit, que malgré mon ancienne habitude d'être toujours vêtue la première, j'étois encore en déshabillé, moins occupée de ma parure, que d'une lettre que je commençois pour vous. Elles sont entrées toutes les deux dans mon cabinet, le bras de l'une sous celui de l'autre; & je me suis rappelée depuis, qu'elles avoient l'air de méditer une méchanceté, sur-tout miss Charlotte; elle m'avoit menacée de me jouer quelque tour.

J'ai marqué un peu de confusion d'avoir été si paresseuse, & de leur voir tant d'avance sur moi. Miss Charlotte a voulu me coiffer de ses propres mains; elle a fait sortir ma femme de chambre qui commençoit son office.

Ses-

Ses premiers discours ont été des complimens flatteurs. En s'occupant avec bonté autour de ma tête, elle m'a dit deux fois que j'étois une fille charmante; & la seconde fois en s'adressant à sa sœur, ne trouvez-vous pas, miladi, a-t-elle continué, que ce que mon frère pense d'elle est fort juste? Un excès de vivacité m'a fait ouvrir aussitôt la bouche. Que..... que..... j'allois dire, que pense-t-il donc de moi? mais je me suis retenue assez heureusement pour changer d'idée, & j'ai dit, pour finir ma phrase : *que* d'honneur vous me faites, mademoiselle, de prendre tant de peines pour moi! Elle m'a regardée d'un air malicieux, se tournant vers sa sœur : comptez, lui a-t-elle dit, que cette chère Henriette est plus qu'une demi-friponne. Punissez-là donc, Charlotte, a repondu miladi. Il vous en a tant coûté pour vous ouvrir à nous, que vous avez acquis une espece de droit de punir ceux qui affectent les déguisemens avec leurs meilleurs amis.

Juste ciel! me suis-je écriée. Que...... que..... Je voulois dire, que signifie ce reproche? mais je n'ai pu achever, & j'ai senti la rougeur qui me montoit au visage. Que..... que..... a répété miss Grandisson. Que, que va devenir le ramage de cette chère folle? J'avois à la main mon mouchoir de cou, & j'ai voulu le mettre; mes bras

sont demeurés immobiles. J'ai tremblé. La parole m'a manqué.

Miss Grand. Confirmation, miladi! confirmation!

Miladi L..... J'en juge de même, mais soyez sûre que je n'en avois pas besoin.

Miss Byron. En vérité, mesdames, vous me jetez dans une extrême surprise. Que peut signifier cette attaque soudaine?

Miss Grand. Et que signifient, chère Henriette tous vos *que*, *que*, & cette soudaine émotion? Donnez-moi ce mouchoir. Votre embarras me fait pitié.

Elle m'a pris brusquement mon mouchoir. Elle me l'a mis autour du cou. Mes mains trembloient.

Miss. Grand. Pourquoi cette palpitation! Me répondrez-vous? Ah! ah! chère miss, vous ne voulez donc pas vous fier à vos deux sœurs! Eh! croyez-vous, s'il vous plaît, que nous ne vous eussions pas déjà pénétrée?

Miss Byr. Pénétrée! Que voulez-vous dire? En vérité, chère miss Grandisson, je ne connois personne qui ait le secret d'alarmer comme vous.

Miss Grand. Oui? Vous me connoissez si bien? Mais pour aller vîte au fait..... Remettez-vous donc, chère Henriette; vous me paroissez tout

émue..... Eſt-il ſi déshonorant, pour une belle perſonne d'être vaincue par l'amour!

Miſs Byr. De qui parlez-vous, moi de l'amour?

Miſs Grand. (éclatant de rire.) Vous voyez, miladi, que miſs Byron ſe reconnoît dans la belle perſonne dont je parle. Déſavouez à préſent, ma chère. Qui vous empêche? Dites-nous des fables. Donnez dans l'affectation. Aſſurez-nous que vous n'êtes pas une belle perſonne, & d'autres propos de cette force.

Miſs Byr. Chère miſs Grandiſſon, c'étoit hier votre tour. Comment pouvez-vous oublier.....

Miſs Grand. Le dépit s'en mêle auſſi? Je vous réponds, Henriette, que vous me le payerez cher. Mais, mon enfant, je n'étois pas amoureuſe. Ah miſs Byron! Cet homme de Northampton-Shire! Avez-vous pu croire que nous ne le découvririons pas?

(J'ai repris ici un peu de courage.)

Miſs Byr. Eſt-ce par cette voie que vous eſpérez de réuſſir? Je devois être plus en garde contre le talent que miſs Charlotte a pour alarmer.

Miſs Grand. Autre offenſe que vous me payerez auſſi. Ne ſommes nous pas convenues, miladi, que je prendrois les rênes? Je veux mener ſans pitié une ſœur cadette, pour la guérir de cette abominable affectation.

Miss Byr. Ainsi, mesdames, vous croyez, je le vois, que M. Orme.....

Miladi L..... (interrompant) Prenez les rênes, Charlotte. Je vous déclare, Henriette, que je suis contre vous. Je veux mettre à l'épreuve cette franchise qu'on m'a tant vantée dans votre caractère. Assurément, si vous avez dû la montrer à quelqu'un, c'est à vos deux sœurs.

Miss Grand. C'est assez, miladi, c'est assez. Ne me l'avez-vous pas abandonnée? Je suis résolue de la punir. Votre douceur nous trahiroit. Répondez-moi, Henriette. N'aimez-vous pas plus M. Orme qu'aucun des hommes que vous avez vus?

Miss Byr. Je n'en conviens point.

Miss Grand. Qui aimez-vous plus que lui?

Miss Byr. De grâce, miss Charlotte....

Miss Grand. Eh de grâce, miss Henriette....

Miss Byr. Reprenez les rênes, Miladi, je vous le demande instamment. Miss Grandisson est sans pitié. Cependant elle en trouva beaucoup....

Miss Grand. Hier n'est-ce pas? Fort bien. Mais vous ne me reprocherez pas d'avoir manqué d'ingénuité.

Miss Byr. Et croyez-vous que j'en manque? Dites, miladi.

Miladi L..... Oui, je le crois.

(Elle m'a paru jouir un peu trop cruellement de mon embarras).

Miss Grand. Et miss Byron prétend qu'il n'y a point un homme dans Northampton-Shire...

Miss Byr. Je ne comprends pas, mesdames, qu'elles peuvent être vos vues, mais je vous assure qu'il n'y en a pas un....

Miss Grand. Voyez, miladi. Il y a des questions auxquelles elle ne se fait pas presser pour répondre.

(Je crois que j'ai dû paroître sérieuse. Je gardois le silence. J'étois piquée jusqu'au fond de l'ame).

Miss Grand. Courage, Henriette. J'aime à vous voir cette humeur. Ne répondez point du tout. C'est le seul moyen à présent..... & nous n'irons pas plus loin, vous savez. Mais dites-moi: ne vous repentez-vous pas du refus que vous avez fait à miladi D....

Miss Byr Je n'ai point d'humeur, mesdames; mais il n'est point agréable de se voir poussée.....

Miss Grand. Convenez donc que vous êtes femme, Henriette, & que sur certains points vous êtes capable d'affectation & de réserve. Je vois, ma chère, qu'il y a des cas où les vertus contraires surpassent le pouvoir d'une femme.

Miss Byr. Supposez donc que j'en suis une: je ne me suis jamais donnée pour supérieure aux dé-

fauts que vous attribuez à mon ſexe. Je ſuis foible, très-foible..... & vous voyez que je le ſuis.

(J'ai tiré mon mouchoir, ſans pouvoir m'empêcher de le porter à mes yeux).

Miſs Grand. Bon, pleurez, mon amour. Ma ſœur ſe ſouviendra de m'avoir entendu dire que je n'ai rien vu de ſi aimable que miſs Byron en pleurs.

Miſs Byr. Qu'ai-je fait pour mériter....

Miſs Grand. Un compliment de cette nature. Fort bien; mais je ne veux pas non plus que vous pleuriez. Quoi donc, le ſujet, Henriette, vous paroît-il ſi touchant?

Miſs Byr. Vous me ſurprenez, meſdames. Nous nous ſommes quittées ſans aucune ombre de reproches; & tout d'un coup, vous m'accablez toutes deux.

Miſs Grand. De reproches, Henriette?

Miſs Byr. C'eſt ce qui me ſemble. Je ne vois pas quel autre nom je puis leur donner.

Miſs Grand. Quoi! Eſt-ce un reproche de vous attribuer de l'amour?

Miſs Byr. Mais la manière, mademoiſelle.....

Miſs Grand. Ho! c'eſt donc la manière qui cauſe vos plaintes? Hé bien (prenant un air grave & un ton plus doux) il n'en ſera pas moins vrai que votre cœur eſt touché; mais par qui?

C'eſt là queſtion. A nous qui ſommes vos ſœurs, n'apprendrez-vous point par qui ?

(Aſſurément, meſdames, ai-je penſé, vous avez vous-même quelque choſe à m'apprendre, qui vous paroît un dédommagement pour cette inſupportable perſécution ; & ma fierté néanmoins ne me faiſoit pas trouver bon qu'elles attachaſſent tant d'importance à ce qui m'auroit paru du plus haut prix, ſi je n'avois traité qu'avec mon propre cœur).

Miladi L..... (Venant à moi, & me prenant par la main.) Je vous dirai, chère Henriette, que vous êtes la plus inſenſible de toutes les filles, ſi vous êtes ſans amour..... A préſent, que me répondrez-vous !

Miſs Byr. Que peut-être je ne connois pas aſſez cette paſſion, pour devoir être ſi peu ménagée.

(Ici, s'étant aſſiſes toutes deux à côté de moi, chacune a pris une de mes mains tremblantes.)

Miladi L..... Je ſuis tentée, Charlotte, de reprendre les rênes. Nous ſommes cruelles. Mais dites-nous, ma charmante ſœur, dites en un mot à votre Caroline, dites à votre Charlotte, s'il n'exiſte pas dans le monde un homme que vous aimez plus que tous les autres ? Vous devez cette confidence à notre amitié, ſans laquelle aſſurément nous ne vous ferions pas une guerre ſi vive.

(Je demeurois en silence. Je tenois la vue baissée. J'étois dans un accès de fievre qui me faisoit passer alternativement du froid au chaud. Elles ont poussé toutes deux leurs caresses, jusqu'à presser mes mains de leurs lèvres; & je ne pensois point à les retirer).

Miss Grand. Ouvrez la bouche. Ne craignez point. Faites fond sur notre parfaite amitié. Je m'étois proposé de vous ouvrir le chemin, en vous apprenant tous les secrets de mon cœur avant que mon frère les eût pénétrés..... Mais on ne peut rien dérober à sa pénétration.....

Miss Byr. (D'un air fort alarmé) Miss Charlotte! mesdames! Votre frère n'aura pas..... Il est impossible qu'il ait..... Je mourrois plutôt.....

Miss Grand. Charmante délicatesse! Non, il n'a pas..... mais pourquoi seroit-il impossible qu'il eût..... Chère Henriette, si nos persécutions vous fatiguent, mettez la réserve à part. Croyez-vous que dans mille occasions nous n'ayons pas vu votre cœur dans vos yeux; que nous n'entendions pas ce que signifient ces soupirs qui vous échappent; (j'ai soupiré) oui, cela précisément. Je suis demeurée confondue; mais pour nous expliquer sérieusement, nous vous protestons, chère Henriette, que si nous n'avions pas eu quelque petit engagement avec miladi Anne S..... nous n'aurions pas attendu si tard à vous mettre sur

cette matière. Tous ses parens nous ont sollicités; & vous avez pu remarquer vous même qu'elle ne fait pas mystère de ses sentimens.

Miss Byr. (retirant une de ses mains pour prendre son mouchoir). Mes chères dames! vous m'assurez de votre amitié, ne fera-t-elle pas place au mépris? J'avoue.....

(La voix m'a manqué. J'ai continué d'essuyer mes yeux).

Miladi L..... Qu'avoue-t-elle cette chère fille?

Miss Byr. Ah, madame! si j'avois de moi l'opinion que je n'ai pas sujet d'en avoir; car je n'en ai jamais eu moins que depuis que je vous connois toutes deux, je consentirois à vous ouvrir mon cœur sans réserve; mais j'ai une grâce à vous demander, & je compte de n'être pas refusée.

Miladi & Miss Grand. Quelle grâce? Parlez.

Miss Byr. C'est de me prêter un carrosse pour retourner ce soir à Londres. Et je vous assure que la ville ne me retiendra pas long-tems. En vérité, mesdames, je ne pourrai plus regarder votre frère en face. Vous me mépriserez toutes deux. Je suis sûre que vous me mépriserez.

(Elles m'ont donné mille assurances de la continuation de leur amitié; & ce secours étoit de saison: car je me sentois fort émue.)

Miss Grand. Nous avons eu ce matin un long entretien avec sir Charles.

Miss Byr. Sur moi? ciel! j'espère qu'il n'a pas la moindre notion.....

Miladi L..... On a parlé de vous; mais pour ne pas vous alarmer davantage, nous vous rendrons compte de ce qui s'est passé. Miladi Anne a fait le sujet de l'entretien.

Miss Grand. Nous avons demandé à mon frère s'il pensoit au mariage? Cette question venoit à propos. Il n'a point fait de réponse? mais il lui est échappé un soupir, & son air est devenu fort grave. (Un soupir! chère Lucie. Qu'elle raison sir Charles a-t-il de soupirer?) Nous lui lui avons répété notre demande. Vous nous avez assurées, lui ai-je dit, que vous n'aviez aucune intention de reprendre le traité de mon père. Que pensez-vous de miladi Anne S..... Il est inutile de vous représenter son immense fortune & sa naissance. Sa figure est fort éloignée d'être désagréable, & tout le monde sait qu'elle a beaucoup d'estime pour vous. Je rends justice, m'a-t-il répondu, au mérite de miladi Anne; mais je regretterois beaucoup qu'elle eût des sentimens particuliers pour moi, parce qu'il n'est pas en mon pouvoir d'y répondre. Quoi donc, mon frère? lui ai-je dit en le regardant. Non, a-t-il répété avec un soupir, il n'est pas en mon pouvoir d'y répondre.

O chère Lucie ! Qu'il s'eſt élevé ici de mouvemens dans mon cœur ! La fievre eſt revenue avec ſes chaleurs & ſes friſſons. Elles m'ont promis de ne me plus tourmenter; mais il y a des ſujets auxquels on ne peut toucher, ſans cauſer une vive émotion à ceux qui ſont partagés entre l'eſpérance & la crainte. Que l'incertitude eſt un tourment cruel ! Chaque inſtant de cette triſte ſituation me tue.

Miſs Grand. Mon frère a continué : vous m'avez ſondé plus d'une fois ſur le même ſujet. Je ne veux pas vous répondre, comme je le pourrois, que mon premier déſir eſt de vous voir heureuſement mariée, avant que de prendre aucun engagement pour moi-même. Mais, dans quelque tems, je ferai peut-être en état de vous donner les explications que vous pouvez attendre d'un frère. Ce qui nous cauſe de l'embarras, ma chère Henriette, c'eſt le terme de pouvoir, qu'il nous a répété; & comme il nous a fait entendre qu'il ne peut répondre que dans quelque tems à notre queſtion, nous craignons qu'il n'ait des vues ſur quelque dame étrangère.....

Elles avoient excité mes eſpérances; & leur crainte faiſant naître la mienne, elles ont été obligées, pour leur peine, de me ſoutenir leurs ſels ſous le nez. Mon cœur avoit été ſi affoibli par leurs perſécutions précédentes, qu'il n'a point

eu la force de résister, & j'ai laissé tomber ma tête sur l'épaule de miss Grandisson. Cependant quelques larmes m'ayant soulagée, je leur ai demandé leur pitié. Elles m'ont promis toute leur tendresse, & miladi m'a pressée, au nom de leur amitié de leur ouvrir entièrement mon cœur.

J'ai pensé. J'ai réfléchi. J'ai hésité. Les expressions sembloient se refuser à ma langue. Enfin elle s'est déliée. Si j'avois trouvé, mesdames, quelque raison qui m'eût paru capable de m'excuser à vos yeux, le nom de sœur que vous m'avez fait la grâce de me donner dès le premier moment, m'auroit fait bannir toute réserve avec mes sœurs. Mais à présent, néanmoins..... (Je me suis arrêtée ici, & ma tête s'est penchée malgré moi.)

Miladi L..... Parlez donc, ma chère. Eh bien, à présent.....

Miss Grand. Eh bien, à présent néanmoins.....

(Ces instances m'ont encouragée. J'ai levé la tête aussi hardiment que je l'ai pu; pas trop hardiment, je m'imagine.)

Miss Byr. J'avouerai que celui dont le courage & la bonté ont engagé ma reconnoissance par le plus important des services, est en possession de tout mon cœur.

Et là, chère Lucie, sans savoir en vérité ce que

je faiſois, j'ai jeté un de mes bras autour du cou de miladi, l'autre autour de celui de miſs Grandiſſon, & mon viſage, que je ſentois brûlant, a cherché à ſe cacher dans le ſein de l'aînée des deux ſœurs. Elles m'ont embraſſée toutes deux. Elles m'ont promis de s'unir en ma faveur. Elles m'ont dit que le docteur Barlet n'avoit pas moins d'eſtime & d'amitié pour moi; mais qu'elles avoient fait des efforts inutiles pour tirer de lui le ſecret de leur frère, & qu'il les renvoyoit toujours à ſir Charles même. Enfin, elles m'ont aſſuré que j'avois auſſi pour moi toute l'affection & tous les vœux de milord L.....

C'eſt une conſolation, ma chère; dirai-je que c'eſt même un ſoulagement pour mon orgueil, de voir l'opinion qu'on a de moi dans la famille? Mais que cet orgueil eſt bleſſé, de me voir réduite à former une eſpèce de ligue, pour me fortifier dans le cœur d'un homme, dont perſonne de nous ne connoît les diſpoſitions ni les engagemens! Cependant, s'il ſe trouve à la fin que le plus digne de tous les cœurs ſoit libre, & ſi je parviens à m'y établir, qu'il ne ſoit plus queſtion d'orgueil. Cet homme, comme ma tante me l'écrivoit, n'eſt-il pas ſir Charles Grandiſſon?

J'ai eu beaucoup d'empreſſement à demander aux deux ſœurs, puiſque mes yeux leur en avoient tant appris, ſi leur frère n'avoit pas eu

quelque ſoupçon de mes ſentimens. Elles n'en ont rien apperçu, m'ont-elles dit, dans ſes diſcours & dans ſa conduite. Il ne m'a pas vue ſi ſouvent qu'elles. Miladi ſouhaiteroit qu'il ne ſe défiât de rien. Elle prétend que les meilleurs & les plus ſages des hommes ſe plaiſent à trouver des difficultés; & tout généreux qu'eſt leur frère, il eſt homme. Cependant, on ſe ſouvient de lui avoir entendu dire, qu'il ne voudroit pas de la première princeſſe du monde, s'il n'étoit sûr d'en être aimé. Je m'imagine, ma chère, que les femmes qui aiment, & qui doutent du retour, ont baucoup à ſouffrir du partage de leurs ſentimens, entre la crainte de dégouter l'objet de leur affection par un amour trop empreſſé, & celle de le déſobliger par un excès de réſerve. Ne le penſez-vous pas auſſi?

Les dames avouent qu'elles ſouhaitent ardemment de voir leur frère marié. Elles ne déſirent pas moins que ce ſoit avec moi, & ſi j'en dois croire leur flatteuſe amitié, j'avois tous les ſuffrages de leur cœur dans le tems même que, par d'autres engagemens, elles étoient obligées de prendre les intérêts de miladi Anne. Elles m'ont raconté ce que ſir Charles avoit dit de moi, & dont elles m'avoient fait entrevoir quelque choſe en commençant notre converſation.

Lorſqu'il nous eut aſſurées, m'a dit miſs

Grandiſſon, qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de répondre à l'eſtime de miladi Anne, j'eus la malice de lui faire cette queſtion : « Mais, ſi miladi » Anne reſſembloit à miſs Byron, croyez-vous » que vous puſſiez prendre du goût pour elle. ? » Il me répondit que miſs Byron étoit une perſonne charmante. Ma ſœur ajouta négligemment à cet éloge, que miſs Byron étoit la plus aimable fille qu'elle eût jamais connue; & que jamais elle n'avoit vu la beauté, les grâces, la douceur, la dignité dans un aſſemblage ſi parfait.

Vous jugez bien, Lucie, que je ne donne rien ici à la vanité, & que je ne penſe qu'à vous répéter fidellement juſqu'au moindre mot.

Mon frère, a continué miſs Grandiſſon, prit occaſion de ce portrait pour en faire un beaucoup plus vif & plus étendu; & j'en fus ſi frappée, que je lui demandai librement ſi cette chaleur reſſembloit à l'amour.

Mes yeux, chère Lucie, ont eu la hardieſſe de demander auſſi quelle réponſe on avoit fait à cette queſtion. Miſs Grandiſſon les a fort bien entendus.

Ah! chère Henriette, m'a-t-elle dit, je comprends ce regard, malgré l'embarras dont il eſt accompagné. Voici la réponſe de mon frère: « Il eſt impoſſible de voir miſs Byron ſans l'ai» mer. Vous ſavez, Charlotte, que je vous l'ai

» présentée comme une troisième sœur, & qui » eût jamais plus d'affection que moi pour les » siennes ? » Miladi & moi, chère Henriette, nous baissâmes les yeux; mais moins surprises encore & moins trompées dans notre attente, que vous ne l'êtes actuellement vous-même.

Miss Byr. Chère miss Grandisson!

Miss Grand. Apprenez une autrefois à ne pas faire parler vos yeux au lieu de vos lèvres.

(Une troisième sœur!) O Lucie! Je crois qu'en effet je parus fort sotte: & j'avoue que mon attente fut trompée.

Miss Byr. Est-ce tout, chère miss? Vous voyez par cette question, que je suis résolue de laisser faire leur office à mes lèvres.

Miss Grand. C'est tout; car il se retira dans son cabinet après cette réponse.

Miss Byr. Comment se retira-t-il? Remarquâtes-vous un peu d'émo..... Vous riez de ma folie, de ma présomption, peut-être?

Miss Grand. (En souriant). Non, je ne vis pas de changement dans son visage ni dans ses manières. Je ne remarquai pas beaucoup d'émo.....

Miss Byr. Hé bien, mesdames, ce que j'ai à dire, c'est qu'il ne me reste point d'autre parti que d'emprunter un carrosse & six chevaux, pour retourner promptement à Northampton-Shire.

Miss Grand. Pourquoi donc, chère Henriette?

Miss

Miſs Byr. Parce qu'il eſt impoſſible que chaque fois que je paroîtrai devant votre frère, je ne perde pas quelque choſe à ſon eſtime, ſoit que j'aie la bouche ouverte, ou fermée.

Elle m'ont fait des complimens très-flatteurs, qui l'autoient été bien plus réellement, s'ils étoient venus de la part de leur frère.

Qu'en dites-vous, chère Lucie? Croyez-vous que ſi ſir Charles avoit quelque vue, il eût fait de moi un éloge ſi magnifique à ſes ſœurs, avant que de m'avoir fait la moindre ouverture de ſes ſentimens? J'en juge par moi-même. Il y a tant de reſſemblance entre les hommes & les femmes, qu'en mettant à part la tyrannie de l'uſage, on peut généralement deviner les diſpoſitions d'un ſexe par celles de l'autre, dans les affaires où le cœur eſt intéreſſé. Avec quelle politeſſe n'ai-je pas parlé vingt fois de M. Orme & de M. Fowler? N'ai-je pas loué la bonté de leurs caractères, & déclaré que mes ſentimens pour eux alloient juſqu'à la pitié? Pourquoi, ma chère? Parce qu'il n'y entroit qu'une eſpèce de civilité plus vive, que je croyois due à leur mérite, & dont je ne craignois pas de ſuivre le mouvement. Je m'imagine que j'entends mieux aujourd'hui, que je ne le faiſois alors, quelles étoient les vues de M. Greville, lorſqu'il me preſſoit inſtamment de lui déclarer que je le haïſſois. Le tartuffe! Il fait

que les rebus d'une femme en amour, donnent plus d'importance qu'elle ne veut à l'homme pour lequel elle a cette sorte d'attention.

Mais quel plaisir puis-je prendre à me tourmenter ? Ce qui est réglé par la Providence arrivera tôt ou tard. Qui sait ce qu'elle a résolu pour sir Charles ? Puisse-t-il être heureux dans toutes les suppositions ? Mais, en vérité, chère Lucie, c'est un avantage que votre Henriette ne connoît guère à présent.

LETTRE XLV.

Sir CHARLES GRANDISSON, *à miss* GRANDISSON.

Vendredi, 17 Mars.

VOUS apprendrez avec plaisir, ma chère Charlotte, que j'ai déjà vu M. Anderson. Je lui avois fait rendre votre lettre en arrivant à Londres; & sa chaleur, à cette lecture, s'étoit déclarée par quelques termes indiscrets : mais comme j'étois résolu d'avoir une conférence paisible avec lui, je ne me fis pas rendre un compte exact de ses expressions.

Nous nous vîmes hier à quatre heures après midi, dans le café du *Pall-Mall.* Il étoit accom-

pagné de messieurs Mackenzie & Dillon, deux de ses amis, l'un lieutenant colonel, & l'autre major du même régiment. Je n'avois pas l'honneur de les connoître; mais lorsque je passai avec M. Anderson dans une chambre particulière, ils y entrèrent avec nous.

Vous me demanderez sans doute un peu de détail. Convenez, chère sœur, que je n'avois pas une bonne cause à ménager. Je ne pouvois faire valoir sans offense les raisons qui vous ont déterminée contre M. Anderson, lorsque vous êtes parvenue à le connoître. D'ailleurs, il n'en seroit pas tombé d'accord aisément; & par conséquent je n'en pouvois tirer aucun avantage.

Ses deux amis étant entrés, sans m'avoir prévenu par un mot d'explication, je lui demandai s'ils étoient informés de l'affaire qui nous amenoit. Il me répondit qu'ils étoient ses amis inséparables, & qu'ils connoissoient tous les secrets de son cœur. Peut-être, monsieur, répliquai-je, seroit-il mieux, dans cette occasion, qu'ils les eussent ignorés. Nous sommes gens d'honneur, monsieur le chevalier, interrompit assez vivement le major. Je n'en fais aucun doute, monsieur, lui répondis-je: mais dans une affaire où la délicatesse d'une femme est intéressée, les deux parties devroient être le monde entier l'une pour l'autre; mais c'est un mal sans remède. Je suis

prêt, M. Anderson, à vous écouter devant vos amis, si vous le jugez à propos. Comptez, sir Charles, me dit fort civilement le lieutenant colonel, que vous nous trouverez gens d'honneur.

Alors le capitaine commença son histoire avec quelque chaleur, mais de fort bonne grâce, & j'en eus de la joie pour ma sœur. Pardonnez-moi cette réflexion, Charlotte. Je ne l'ai pas trouvé méprisable, du côté de l'esprit ni de la figure. Il peut être peu lettré; mais on ne sauroit dire qu'il soit ignorant ni grossier, quoique les amis de Charlotte Grandisson puissent ne le pas trouver digne de tenir la première place dans son cœur.

Après avoir achevé son récit, qu'il est inutile de vous répéter, il insista sur votre promesse; & ses deux amis se déclarèrent en sa faveur d'un air qui me parut un peu trop décisif. Je ne fis pas difficulté de leur en expliquer mon opinion, & de leur dire qu'ils me devoient la justice de me croire instruit, comme eux, des loix de l'honneur. J'apporte ici, messieurs, ajoutai-je, des intentions droites & paisibles. L'exemple de la vivacité ne m'en inspire jamais au-delà des bornes; mais si vous espérez de l'emporter avec moi sur quelque point, ce ne sera, ni par le ton, ni par des apparences de chaleur. Leurs yeux s'adoucirent tout-d'un-coup; & M. Dillon m'assura

qu'ils n'avoient aucun deſſein dont je puiſſe m'offenſer.

Je dis au capitaine que le mien n'étoit pas d'entrer dans un long détail pour la défenſe de ma ſœur. J'avouai qu'elle avoit marqué un peu de précipitation dans ſa conduite. Quelques chagrins, continuai-je, qu'elle avoit eſſuyés dans ſa famille, & qui lui en faiſoient redouter d'autres, ſa jeuneſſe, l'ignorance du monde, y ont beaucoup contribué. D'ailleurs, les jeunes perſonnes ſe laiſſent prendre aiſément par les apparences. Vous avez, monſieur, dans la figure & dans les manières, des avantages qui peuvent s'attirer l'attention d'une jeune fille; & dans les circonſtances où ſe trouvoit ma ſœur, je ne ſuis pas ſurpris qu'elle ait prêté l'oreille aux offres d'un galant homme, qui commandoit dans le voiſinage, & dont la conduite ajoutoit ſans doute un nouveau luſtre à ſa commiſſion. Cependant je ſuis perſuadé, monſieur, que vous avez trouvé des obſtacles dans ſon eſprit, lorſqu'elle a fait réflexion ſur le tort que ſe fait une perſonne de ſon âge, par un commerce ignoré de ſon père. Il n'eſt queſtion, d'un côté ni de l'autre, de ces violentes paſſions qui font oublier la raiſon & le devoir. On ne ſera donc pas ſurpris que ma ſœur, avec le bon ſens qu'on lui connoît, ait été capable de quelque retour ſur elle-même; &

peut-être le fera-t-on moins encore ; qu'ayant remarqué ses variations, vous ayez pensé à l'engager par une promesse ; mais quelle est cette promesse ? Ce n'est point celle qu'il paroît que vous désiriez, & qui vous auroit donné un pouvoir absolu sur elle ; c'est uniquement celle de ne pas disposer de sa main, sans votre consentement, aussi long-tems que vous n'aurez pas disposé de la vôtre : engagement, permettez-moi cette observation, qu'il n'étoit pas plus raisonnable de proposer, qu'à elle de l'avoir accepté.

Monsieur ! interrompit le capitaine, en levant la tête d'un air guerrier.

Je répétai l'observation qu'il venoit d'entendre.

Monsieur, me dit-il encore. Et ses yeux se tournèrent vers ses deux amis, qui penchèrent successivement la tête l'un vers l'autre & vers lui, comme pour faire connoître qu'ils trouvoient mon langage fort libre.

En effet, monsieur, repris-je tranquillement, n'étoit-ce pas donner lieu de croire que vous doutiez de votre mérite, ou de l'inclination & de la constance de ma sœur ? & dans l'un ou l'autre cas, un engagement de cette nature devoit-il être supposé ? Devoit-il être accepté ? Pour moi, je dédaignerois la main d'une femme qui me donneroit occasion de penser qu'elle eût pu balancer un moment entre un autre homme & moi.

C'eſt un ſentiment que je ne puis blâmer, interrompit le major. Il eſt vrai, ſir Charles, que je penſerois comme vous, ajouta M. Mackenzie. Le capitaine s'agita ſur ſa chaiſe & ne jugea point à propos d'expliquer ſon avis.

Je repris encore. Votre motif, monſieur, nous n'en doutons pas, étoit une ſincère tendreſſe. Miſs Grandiſſon eſt une jeune perſonne pour qui tout le monde peut prendre de l'amour. Vous me permettrez d'obſerver en paſſant, qu'il n'eſt pas beſoin de promeſſe pour un homme qui ſe croit ſûr d'un parfait retour; mais on a fait une promeſſe. Ma ſœur eſt une fille qui penſe noblement. Elle ſe croit engagée, & ſa réſolution eſt de paſſer toute ſa vie dans le célibat, ſi vous ne lui rendez pas la liberté de diſpoſer d'elle-même. Cependant, elle vous laiſſe la vôtre, & jamais elle n'a penſé à vous l'ôter. Ayez la juſtice de convenir qu'il y a dans cette conduite une généroſité à laquelle vous n'avez point encore répondu, puiſqu'une promeſſe ſuppoſe de l'égalité dans les termes. Voudriez-vous qu'elle fût engagée, ſans l'être vous-même? Elle ne s'attribue aucun droit ſur vous. Je vous avoue, monſieur, que dans votre ſituation, ſi j'avois été capable d'employer tous mes efforts à tirer une promeſſe de cette nature, il me reſteroit le chagrin de penſer que je ne ſerois pas fort aimé, puiſqu'on n'auroit pas cherché à me retenir

par la même chaîne. Quoi ! dirois-je, cette femme m'eſt-elle donc plus chère que toutes les femmes du monde ! Quoi ! tandis que je cherche à me l'attacher par une promeſſe ſolemnelle, qui me rendra maître de ſa liberté, ſon eſtime eſt ſi foible pour moi, quelle me laiſſe libre de lui préférer toute autre femme?

Les deux amis ſe regardèrent mutuellement, mais ſans prononcer un ſeul mot. Je continuai.

Conſidérons cette affaire dans ſon véritable jour. Je vois une perſonne qui s'eſt laiſſée engager dans un traité auquel elle aſſure que ſon cœur n'a jamais eu de part. C'eſt ſa faute; mais ne ſavons-nous pas quels ſont les pièges de l'amour pour toutes les femmes qui entrent une fois en correſpondance avec les hommes? Notre ſexe a des occaſions de connoître le monde, que l'autre n'a point. L'expérience, meſſieurs, qui engage le combat avec l'inexpérience, & malgré la différence peut-être de deux fois le nombre des années, (monſieur! interrompit le capitaine) la partie eſt trop inégale. Quel ſecours les hommes ne tirent-ils pas de l'art, pour gagner le cœur d'une femme qu'ils croient digne de leurs ſoins? Mais en eſt-il un de nous qui voulût être le mari de celle qui déclare qu'on l'a fait inſenſiblement avancer au-delà de ſes intentions, qui, en refuſant de s'engager par une promeſſe à ſe donner à

lui, a fait voir qu'elle n'a pas pour lui une préférence d'amour; qui, lorsqu'elle a consenti à recevoir des chaînes, n'a pas fait assez de cas de lui, pour souhaiter de l'enchaîner aussi; enfin, qui lui a déclaré depuis long-tems, & qui ne cesse point de lui déclarer, qu'elle ne veut jamais lui appartenir? Vous paroissez gens d'honneur, messieurs. Voudriez-vous de la première femme du monde, à ces conditions? & le cas néanmoins est bien différent, puisque la promesse de ma sœur ne va pas jusqu'à s'être obligée d'épouser M. Anderson.

Le capitaine témoigna ici qu'il ne goûtoit point une partie de mes raisons; qu'il approuvoit encore moins quelques-uns de mes termes; & l'air de son visage sembloit marquer de la disposition à s'expliquer avec plus de fierté qu'il ne convenoit au sujet de notre entrevue. Je lui dis : mon dessein, capitaine, n'est pas d'entrer en discussion sur les termes. Lorsque je vous ai protesté que j'apportois ici des intentions paisibles, vous avez dû m'en croire. Je ne pense point à vous offenser. Mais parlons en gens sensés. Quoique je sois le plus jeune ici, j'ai vu le monde autant que personne de mon âge; je sais ce qui est dû au caractère d'un homme d'honneur, & je ne m'attends point à des interprétations qui blessent mes sentimens.

Mon intention, monsieur, répondit le capi-

taine, n'eſt que de vous faire connoître que je ne veux pas être traité avec mépris. Non; pas même par le frère de miſs Grandiſſon.

Le frère de miſs Grandiſſon, répliquai-je, n'eſt point accoutumé à prendre un ton mépriſant. Commencez par vous reſpecter vous-même, & vous n'aurez point à vous plaindre que je mette aucun devoir en oubli. Chacun eſt le maître d'établir avec moi le caractère qu'il lui plaira. Ma charité a beaucoup d'étendue, quoiqu'elle n'aille point juſqu'à la crédulité, & je ne refuſe jamais de m'en rapporter à la déciſion d'un tiers fur la juſtice de ma conduite & de mes intentions.

Le capitaine me dit qu'il attribuoit une grande partie de l'obſtination de ma ſœur, (c'eſt ſon expreſſion) aux nouvelles idées qu'elle avoit conçues depuis mon retour en Angleterre; qu'il ne doutoit pas que je n'euſſe appuyé les propoſitions, ſoit du chevalier Watkins, ſoit de milord G..... en faveur de leur rang & de leur fortune; & que de là venoient les difficultés. Là-deſſus il ſe leva; il frappa du poing ſur la table; il porta la main à ſon épée; & lâchant pour exorde une imprécation contre lui-même, il ſembloit prêt à s'expliquer avec peu de ménagement. Je l'interrompis: poſſédez-vous, capitaine; écoutez-moi de ſang froid, s'il eſt poſſible. Je veux vous expoſer la vérité nue. Lorſque j'aurai fini, vous repren-

drez, si vous le jugez à propos, l'air chagrin avec lequel vous vous êtes levé, & vous verrez l'usage que vous en voulez faire. Ses amis l'exhortèrent à se calmer. Il s'assit, comme hors d'haleine, d'agitation & de colère; mais l'enflure de ses traits se dissipa par degrés.

« Voici la vérité pure. Tous les embarras de » miss Grandisson, dans lesquels il entroit peut-» être moins de raison que de crainte, finirent » avec la vie de mon père. Mon premier soin, » en arrivant, fut d'assurer la fortune de mes » sœurs. Milord L..... épousa l'aînée. Milord » G....., & M. Watkins se présentèrent pour » la seconde. On ne parla point de vous, capi-» taine. Miss Grandisson s'étoit réservé son secret. » Elle ne s'étoit pas même ouverte à sa sœur. » La raison qu'elle en apporte, & que vous ne » pouvez ignorer, est la résolution qu'elle avoit » formée de n'être jamais à vous. Je m'explique » sans détour, monsieur, & le sujet m'y oblige. » Elle se flattoit de vous engager à lui rendre sa » liberté, aussi généreusement qu'elle vous avoit » laissé la vôtre. Je vous assure, en homme » d'honneur, qu'elle ne favorise aucun des deux » prétendans, & que j'ignore si elle favorise » quelqu'un. C'est moi, moi son frère, qui sou-» haite de la voir mariée, sans qu'elle paroisse » elle-même y penser. Son indifférence pour un

» changement d'état, malgré des offres qui ne » pouvoient souffrir d'objection, m'a fait supposer qu'elle avoit le cœur prévenu ; & j'ai su » ensuite d'une personne qui le tenoit d'un de » vos amis, que vous étiez en commerce de » lettre avec elle. La présence des deux mes» sieurs qui nous écoutent, semble confirmer » que vous n'avez pas apporté autant d'atten» tion qu'elle au secret ».

Ils se regardèrent tous deux avec un air d'étonnement.

« J'ai reproché à ma sœur, après cette dé» couverte, de me faire un mystère de ses senti» mens ; mais je lui ai offert tous les services qui » dépendoient de moi, en l'assurant que si son » cœur étoit engagé, la qualité, le titre, la for» tune ne seroient d'aucune considération pour » moi, & que j'accepterois pour frère celui qu'elle » choisiroit pour mari ».

Les deux amis applaudirent sans mesure à une conduite qui ne mérite qu'une approbation commune.

« Elle m'a protesté solennellement, ai-je » continué, qu'en se reconnoissant liée par une » promesse, que l'imprudence de son âge, ses » peines domestiques, & de pressantes sollicita» tions avoient tirée de sa main, elle étoit réso» lue, si l'on insistoit sur l'exécution, de la rem-

» plir par un célibat perpétuel. Ainsi vous voyez, » monsieur, qu'il dépend de vous de condamner » Charlotte Grandisson à vivre fille, jusqu'à ce » qu'il vous prenne envie d'épouser une autre » femme; pouvoir, souffrez cette réflexion, » qu'il ne seroit pas glorieux d'exercer; ou de » lui rendre généreusement la même liberté » qu'elle vous a laissée. Vous, messieurs, si c'est » la qualité de juges que vous souhaitez de » prendre entre nous, plutôt que celle de parties, » j'abandonne cette affaire à vos considérations, » & je vais me retirer pour quelques momens ».

Je les quittai, lorsqu'ils se disposoient tous à parler, & je passai dans la salle publique du café. J'y trouvai le colonel *Marter*, que j'ai connu dans mes voyages, & qui cherchoit le major Dillon. Ma surprise fut extrême de recevoir un compliment de lui sur l'affaire qui m'avoit amené. Jugez, ma sœur, de quelle importance vous étiez pour le capitaine Anderson; il n'a pu renfermer dans son sein l'honneur de plaire à la fille de sir Thomas Grandisson, & les espérances d'avancement qu'il établissoit sur vous. Chère sœur! il est bien malheureux pour lui, qu'une juste fierté vous ait fait croire votre bonheur intéressé à cacher une liaison qu'il se faisoit au contraire une gloire de publier; car il paroît, dirai-je à son avantage? qu'il a quantité d'*amis inséparables*, *qui connoissoient tous les secrets de son cœur*.

M. Mackenzie ne tarda point à me ſuivre, & nous nous retirâmes enſemble dans un coin de la ſalle. Il me parla beaucoup de la violente paſſion du capitaine, & des idées de fortune qu'il avoit fondées ſur le crédit d'une famille à laquelle il attribuoit de la conſidération. Il me fit des complimens recherchés. Il releva le dommage extrême, qu'une affaire ſi long-tems ſuſpendue, n'avoit pu manquer de cauſer à ſon ami. Il ajouta d'un air grave, que le capitaine étoit plus vieux d'autant d'années, qu'il en avoit employées au ſuccès de ſes prétentions, & qu'il mettoit à fort haut prix la perte de ſa jeuneſſe. En un mot, il attribua au capitaine les ſentimens & le chagrin d'un militaire qui voit manquer un établiſſement ſur lequel il a compté.

Après l'avoir entendu, je le priai de m'apprendre quel étoit le but de ce diſcours, & dans quelle réſolution il avoit laiſſé le capitaine? Il s'étendit encore ſur les mêmes ſujets, pour me demander, à la fin, s'il n'y avoit aucune eſpérance que miſs Grandiſſon........ Non, monſieur, interrompis-je, ma ſœur eſt une fille ſenſée, qui joint à cet avantage d'autres qualités diſtinguées. Elle a des objections inſurmontables, qui ſont fondées ſur une plus parfaite connoiſſance de M. Anderſon & de ſon propre cœur, qu'elle n'a pu l'avoir dans un âge moins avancé. Je ne

ſuis pas capable, monſieur, de vous faire un portrait déſavantageux de votre ami; mais que je ſache, s'il vous plaît, quelles ſont ſes prétentions. Il paroît d'une humeur vive. Peut-être ne ſuis-je pas plus diſpoſé à ſouffrir. Évitons les démêlés contentieux; & qu'on ne diſe jamais que M. Anderſon, qui eſpéroit quelque avantage de ſes liaiſons avec ma ſœur, ait reçu de moi la moindre offenſe.

Le colonel Marter, qui n'étoit pas aſſez éloigné pour n'avoir pas entendu quelques-uns de nos diſcours, pria M. Mackenzie de lui accorder un moment d'entretien, & j'étois trop près d'eux auſſi, pour me défendre de prêter l'oreille. J'entendis M. Marter, qui donnoit carrière à ſon amitié ſur la réputation qu'il m'attribuoit dans les pays étrangers. Il vanta ma bravoure, qui eſt un article de grand poids dans le militaire, & pour votre ſexe. Enfin il s'étendit avec ſi peu de modération ſur mes louanges, que j'étois prêt à lui en faire des plaintes, lorſque M. Mackenzie le fit paſſer avec lui dans le cabinet où le major étoit encore avec M. Anderſon. Je ſuppoſe qu'on l'informa de tout ce qui s'y étoit paſſé. Un quart-d'heure après, il vint me prier, au nom des autres, de retourner au cabinet; & me laiſſant partir ſeul, il demeura lui-même dans la ſalle publique.

Je fus reçu avec de grandes marques de considération. Quelques nouvelles difficultés me donnèrent occasion de répéter une partie de ce que j'avois dit en votre faveur. Enfin, l'on me fit deux propositions, en m'assurant que si je consentois à l'une ou à l'autre, le capitaine feroit profession toute sa vie d'un extrême attachement pour moi. Un mouvement de compassion m'en fit accepter une, sans m'expliquer sur les raisons qui me donnoient de l'éloignement pour l'autre. Au fond, je ne crus pas devoir engager mon crédit, quand j'en aurois beaucoup plus, en faveur d'un homme dont je ne connoissois pas mieux le mérite. Peut-être ne m'auroit-il pas été difficile de le servir, par milord W...... qui est lié fort étroitement avec les ministres. Mais je ne regarde point une vive recommandation comme une démarche indifférente, sur-tout pour les emplois où le public est intéressé; & ma parole engagée, ne me permettoit pas de m'employer foiblement. Je me déterminai, par conséquent, pour le service dont je n'étois responsable qu'à moi-même. J'espère, à présent, que ma sœur ne me fera point là-dessus d'autre question.

A la prière du capitaine, je donnai un modele, pour la forme que je souhaitois dans le nouvel écrit. On pria M. Marter de rentrer, & chacun promit

promit d'ensévelir dans le silence tout ce qu'il savoit de cette étrange aventure.

Il ne faut pas, ma chère sœur, que ces précautions vous offensent. Combien de jeunes personnes, auxquelles il ne manquoit rien du côté de la naissance & de l'esprit, se sont laissées entraîner beaucoup plus loin? Avec de grandes qualités, car j'ai une fort haute opinion de ma Charlotte, on ne tombe pas ordinairement dans de petites fautes. La plupart des femmes, qui commencent à se lier avec notre sexe, se flattent de pouvoir s'arrêter lorsqu'elles en auront la volonté. Elles s'abusent. Nous, & l'esprit noir qui nous met en action, auquel souvent on donne mal-à-propos le nom d'amour, nous réussirons presque toujours à vous ene mpêcher. Les deux sexes font l'office de démons l'un pour l'autre. Ils n'ont pas besoin d'autres tentateurs.

Tout doit être terminé avant la fin du jour; & votre promesse sera remise entre mes mains. J'en félicite ma sœur. Elle est à présent maîtresse d'elle-même, & libre dans son choix. Après avoir heureusement servi à la délivrer d'un joug, je ne me pardonnerois pas de l'engager sous un autre. Ne pensez ni à milord G...... ni au chevalier Watkins, si votre cœur ne vous dit rien pour l'un ni pour l'autre. Vous m'avez quelquefois cru sérieusement déclaré pour milord G...... mais

je n'ai jamais parlé en sa faveur, que pour répondre à des objections dont je n'ai pas bien senti la force ; & dans le fond, chère sœur, elle m'ont toujours paru si légères, que je vous ai soupçonnée de les faire, pour vous donner le plaisir de les voir détruire. Charlotte Grandisson ne manquera point d'admirateurs dans quelque lieu qu'elle paroisse ; & je répéte, que celui qui aura le bonheur de lui plaire, peut compter sur l'approbation & les bons offices du plus affectionné de tous les frères. CH. GRANDISSON.

LETTRE XLVI.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

18 Mars.

VOUS trouverez, sous cette enveloppe, une lettre de sir Charles à sa sœur, qui contient l'heureux succès d'une entreprise dont nous n'attendions pas si-tôt la fin. Sir Charles, comme vous le verrez, n'accuse pas sa sœur de précipitation. Il ne l'auroit pu, sans faire violence à sa justice. O chère Charlotte! que votre orgueil est humilié de la bassesse de l'homme! Mais n'en parlons plus, ma chère, puisque vous avez la lettre devant les yeux. Vous me la renverrez, s'il vous plaît, par le premier ordinaire.

Elle est accompagnée d'une autre, dont j'ai obtenu la communication du docteur Barlet. C'eſt une récompenſe de ma franchiſe, qui ſemble exciter la ſienne. Il m'accorde quelquefois l'entrée de ſon cabinet, où je ſuis charmée de lui dérober un quart-d'heure d'entretien au milieu de ſes profondes occupations. Il m'a promis l'hiſtoire de ſa liaiſon avec ſir Charles; & je l'attends avec d'autant plus d'impatience, qu'elle contient, dit-il, quelques circonſtances de la conduite du jeune chevalier, dans les premières années de ſes voyages, de celle du plus cher de ſes amis, qui ſe nomme M. de Belcher, & que le docteur appelle un ſecond ſir Charles Grandiſſon. Il a toutes ſes relations par écrit; & dans ſa bonté pour moi, il s'eſt engagé à me faire lire ce qu'il peut communiquer ſans indiſcrétion; mais je n'oſe pouſſer trop loin la hardieſſe. Miſs Grandiſſon, moins timide, a juré de lui faire révéler tout ce qui n'eſt point abſolument un ſecret. Si le premier, dit-elle, n'a pu réſiſter à une femme; comment le docteur ſe défendra-t-il contre trois, dont aucune n'eſt pas moins curieuſe que la première, qui l'aiment toutes trois, & qu'il fait profeſſion d'eſtimer? Vous voyez, ma chère, que miſs Grandiſſon a retrouvé fort heureuſement ſes eſprits.

LETTRE XLVII.

(Renfermée dans la précédente).

Sir CHARLES GRANDISSON, *au* DOCTEUR BARLET.

Vendredi, 7 Mars.

CETTE nuit, cher docteur, j'ai vu mettre en terre les restes de mon digne ami, M. Danby. J'avois donné ordre que ses deux neveux & sa nièce fussent invités à la cérémonie funèbre; mais ils n'y ont point paru.

Comme le testament ne devoit être ouvert qu'après les funérailles, & que M. Danby m'avoit expliqué verbalement son intention sur ce point, je leur ai fait proposer ce matin d'assister à l'ouverture. Leur procureur, qui se nomme M. Sylvestre, est venu m'apporter une lettre signée de tous les trois, par laquelle ils s'excusent, sous des prétextes fort légers, en me priant de trouver bon qu'il tienne leur place. Je lui ai fait entendre que cette conduite n'étoit ni respectueuse pour la mémoire de leur oncle, ni civile pour moi. Il en est convenu fort honnêtement; mais il m'a dit, pour les justifier, que M. Danby, leur ayant fait savoir, peu de tems avant sa mort, qu'il avoit

fait un testament, qu'ils ne devoient pas attendre beaucoup de lui, eux qui avoient été élevés sous sa direction, dans l'espérance de son héritage, & qui ne lui avoient jamais donné aucun sujet de mécontentement, ne pouvoient être présens à l'ouverture d'un acte dont ils n'attendoient que des sujets de chagrin.

Je l'ai ouvert aux yeux de M. Sylvestre. L'exorde est d'un homme irrité, qui apporte les raisons de son ressentiment contre un frère, dont je crois vous avoir dit qu'il avoit reçu effectivement les plus mortelles offenses. Cependant j'ai été choqué de lui voir étendre ce ressentiment jusqu'aux malheureux enfans du coupable, & dans un testament qu'il avoit fait trois semaines auparavant; c'est-à-dire, vers la fin d'une vie dont on désespéroit depuis trois mois. Avec toute la tendresse que je dois à la mémoire d'un ami, je demande où sa vengeance se seroit arrêtée, s'il avoit été un puissant monarque, qui eût pu la faire entrer dans ses dernières dispositions? D'un autre côté, ne voit-on pas que les neveux, s'ils en avoient le pouvoir, puniroient leur oncle de disposer à son gré d'une fortune qu'il ne devoit qu'à son industrie? Il a fourni aux frais de leur éducation, il a commencé à les pousser dans le commerce; secours qu'ils ne pouvoient espérer de leur père, qui est un méchant homme, & qui s'est ruiné par

ſes débauches. N'auroient-ils pas un meilleur titre à la ſucceſſion que leur oncle pouvoit leur laiſſer, s'ils recevoient avec plus de reconnoiſſance la petite partie qu'il leur laiſſe?

M. Danby legue, à chacun des trois, la ſomme de mille livres ſterlings; mais ſous la condition expreſſe de ſignifier à ſon exécuteur, dans l'eſpace de trois mois, qu'ils acceptent le legs, & qu'ils y bornent leurs prétentions. S'ils y manquent, après les ſommations d'uſage, les trois mille livres doivent être employées à d'autres diſpoſitions du teſtament. Il me nomme enſuite pour ſon exécuteur & pour ſon légataire univerſel, en donnant pour raiſon que je lui ai ſauvé la vie. Il laiſſe quelques généreuſes marques de ſon ſouvenir à pluſieurs amis qu'il avoit en France, & par un article ſpécial, il prie ſon exécuteur d'employer trois mille livres ſterlings en bonnes œuvres, ſoit en France, ſoit en Angleterre. Un inventaire, qui ſe trouve attaché au teſtament, fait monter tous ſes effets, en argent, en billets, en actions & en bijoux, à plus de trente mille livres ſterlings.

M. Sylveſtre m'a fait des complimens ſur un ſi beau coup de filet; c'eſt le nom qu'il donne aux avantages qui me reviennent de cette donation. Il m'a dit qu'il conſeilleroit à ſes cliens de ſe contenter de leur legs, & qu'il les y

croyoit d'autant plus disposés, que sur les dernières déclarations de leur oncle, ils appréhendoient que toutes leurs espérances ne fussent réduites, pour chacun, à la somme de cent guinées.

Je me suis informé de leurs inclinations & de leurs vues. Tout ce que j'ai appris d'eux, me satisfait beaucoup. La nièce est engagée, dit-on, dans une affaire d'amour. Leur père, détesté de tout le monde, après son odieux attentat contre la vie de son frère, passa dans les îles; & l'on a su, par les dernières nouvelles, que sa santé, comme sa fortune, étoit dans un déplorable état à la Barbade. Peut-être n'existe-t-il plus. J'ai prié M. Sylvestre d'engager les trois jeunes gens, par ses conseils, à réfléchir un peu sur leur conduite. Je lui ai dit que j'avois de la disposition à les traiter avec bonté; que je leur demandois assez de confiance pour m'instruire eux-mêmes de leur situation, & que j'étois déterminé, en mémoire de leur oncle, à leur rendre toutes sortes de services. En un mot, ai-je dit à M. Sylvestre, assurez-les que la petitesse du cœur d'autrui n'est pas capable de resserrer le mien.

Il est parti fort content; & deux heures après, il m'a témoigné, par un billet, la reconnoissauce de ses cliens, en me demandant, à leur priere, la permission de me les amener dans

le cours de l'après-midi. Quelques visites, & d'autres affaires qui m'ont occupé tout le reste du jour, ne me permettant point de les recevoir aussi-tôt que je le souhaitois, je les ai fait inviter à souper avec leur honnête procureur.

J'attendrai pour envoyer à Colnebroke, où je suppose tout le monde en bonne santé, que je puisse joindre à ce récit les circonstances de notre entrevue.

Vendredi au soir.

M. Sylvestre, d'un air qui rendoit témoignage à la satisfaction de son cœur, m'a présenté d'abord miss Danby; ensuite ses deux frères, qui ont reçu mes premières civilités avec un peu d'embarras, comme s'ils avoient eu quelque chose à se reprocher, ou le généreux regret d'avoir été prévenus. La sœur avoit l'air plus aisé, sans être moins modeste; ce qui m'a fait juger qu'elle étoit moins blâmable que ses frères, par lesquels il y a beaucoup d'apparence qu'elle s'est laissé conduire. Miss Danby est une jeune personne fort agréable. M. Thomas & M. Edouard Danby, sont aussi deux jeunes gens d'une physionomie revenante, & qui ne paroissent pas manquer d'esprit.

Dès le premier moment, j'ai dissipé tout ce qui pouvoit leur rester d'inquiétude, & nous nous

ſommes tous aſſis avec un air de confiance & d'amitié. Je ne vous offre pas, leur ai-je dit, de vous lire le teſtament de votre oncle, il ſuffit de vous répéter ce que vous devez avoir appris de M. Sylveſtre; vous devez y avoir part tous trois, chacun pour la ſomme de mille livres ſterlings.

Ils m'ont fait une profonde révérence; & l'aîné des deux frères m'a déclaré qu'ils acceptoient le legs dans les termes du teſtament.

J'ai repris: trois autres mille livres doivent être employées en œuvres de charité, à la diſcrétion de l'exécuteur. Il y a quelques préſens qui regardent trois ou quatre amis de votre oncle. Le reſte, qui ne monte pas à moins de vingt-quatre mille livres ſterlings, tombe à l'exécuteur, qui eſt nommé auſſi légataire univerſel; faveur qu'il n'a pas plus déſirée qu'il ne s'y eſt attendu.

L'aîné a dit, en penchant la tête vers moi, que le ciel, monſieur, la faſſe proſpérer entre vos mains! Le cadet s'eſt hâté d'ajouter: elle ne pouvoit tomber dans celles d'un plus honnête homme. La jeune perſonne a remué les lèvres: mais quoiqu'elle n'ait pas prononcé ſon compliment, j'ai cru lire dans ſes yeux qu'elle m'en faiſoit un.

Il me ſemble, cher docteur, qu'il y a peu de généroſité à tenir les eſprits en ſuſpens, quoique dans la vue d'obliger. Le plaiſir qu'on trouve

à ſurprendre ne peut venir dans cette occaſion; que d'une vanité qui a quelque choſe d'offenſant. Je ſouhaite ardemment, leur ai-je dit, de pouvoir vous être utile. Expliquez-vous librement, meſſieurs, peut-être demanderai-je à mademoiſelle un moment d'entretien particulier : Qu'attendiez-vous de votre oncle ? Que faudroit-il, pour ſuivre avec quelque avantage la voie par laquelle chacun de vous eſt entré dans le monde? J'ai aſſuré M. Sylveſtre que vous me trouveriez prêt à vous rendre toutes ſortes de ſervices. Mais, monſieur, (en m'adreſſant à l'aîné, qui ouvroit la bouche pour parler) vous y ferez réflexion, s'il vous plaît, avant que de me répondre. L'affaire eſt d'importance. Ne me diſſimulez rien. J'aime l'ouverture & la bonne foi. Je vais me retirer, pout vous laiſſer le tems de tenir conſeil. Vous me ferez avertir lorſque vous aurez pris vos réſolutions.

Je ſuis paſſé dans mon cabinet; & peu de tems après, ils m'ont fait dire qu'ils attendoient mes ordres. Je ſuis retourné vers eux? Ils ſont demeurés quelques momens à ſe regarder. Parlez, meſſieurs, leur ai-je dit. Ne craignez pas de vous expliquer. En faveur de votre oncle, regardez-moi comme votre frère. L'aîné ouvrit la bouche; mais le voyant héſiter dès les premiers mots : hardiment, ai-je repris. Je vais vous ouvrir les

voies moi même. Quelle eſt à préſent votre ſituation, monſieur! Quelles ſont vos facultés préſentes?

Mon père, monſieur, les malheurs de mon père.....

N'en parlons point, M. Danby. Oublions que votre père ait exiſté. Je m'imagine que toutes vos eſpérances portoient ſur votre oncle.

Mon oncle nous a donné l'éducation..... Mon oncle nous a donné, à mon frère & à moi, chacun mille guinées pour l'apprentiſſage du commerce. Nous n'en avons que cinq cens, & le reſte eſt entre des mains ſûres.

Votre oncle, monſieur, étoit un excellent homme. Nous devons un reſpect éternel à ſa mémoire. Et dans quel commerce, monſieur, vous êtes-vous engagé?

Dans le commerce des Indes occidentales.

Et quelles ſont vos vues dans cette profeſſion?

Elles promettoient beaucoup, monſieur, ſi le ciel..... Le négociant, auquel je ſuis attaché, ſe propoſoit de faire agréer à mon oncle, qu'il m'aſſociât pour un quart à ſes entrepriſes; & dans un an, il m'auroit mis de moitié.

Ce deſſein vous fait honneur, monſieur, & prouve qu'on eſt ſatiſfait de votre conduite. Votre négociant eſt-il encore dans la même diſpoſition?

Ah ! monſieur.

Et ſous quelles conditions, monſieur, vouloit-il vous aſſocier pour un quart ?

Il parloit, monſieur, de quatre mille guinées. Mais mon oncle ne nous en a jamais fait eſpérer plus de trois mille, outre ſa première libéralité : & lorſqu'il eut appris la mort & la conduite de mon père, il nous fit déclarer qu'il ne feroit plus rien pour nous. Au fond, les mille livres ſterlings qu'il laiſſe par ſon teſtament, ſont fort au-deſſus de notre attente.

J'aime votre ingénuité. Mais, dites-moi, quatre mille guinées feroient-elles bien employées à votre ſituation ?

Pour vous parler ſans déguiſement, monſieur, la vue de mon négociant, s'il n'arrivoit rien qui pût la faire changer, étoit de me donner, à la fin de l'année, ſa nièce en mariage, & de me mettre alors de moitié dans ſon commerce : ce qui auroit augmenté tout d'un coup ma fortune du double.

Aimez-vous cette nièce ?

Oh ! monſieur, ſi je l'aime !

Et lui croyez-vous les mêmes ſentimens pour vous ?

Si ſon oncle..... Je n'en doute point, monſieur, ſi ſon oncle avoit pu déterminer le mien.

Eh bien, monſieur, je ſuis l'exécuteur de votre oncle. Mais écoutons un moment votre frère.

Que dites-vous, M. Edouard ? M'apprendrez-vous aussi quelle est votre situation, quelles sont vos vues ?

On m'a placé, monsieur, chez un riche marchand de vins françois ; il me laisse le ménagement de tout son commerce, & je crois que son dessein étoit de résigner tout entre son neveu & moi, si j'avois pu trouver de quoi payer la moitié du fonds.

Et de quelle somme auriez-vous eu besoin ?

O monsieur, il ne m'auroit pas fallu moins de six mille livres sterlings. Mais si mon oncle m'avoit laissé les trois mille livres qu'il m'avoit fait espérer, j'aurois pu trouver l'autre moitié de la somme pour un honnête intérêt. Je me suis fait une assez bonne réputation.

Mais si vous n'attendiez tous deux de votre oncle que chacun trois mille guinées, quel usage supposez-vous qu'il eût fait du reste de sa fortune ?

Nous avons jugé, m'a répondu M. Edouard, depuis qu'il devoit la vie à votre courage, qu'il vous feroit son principal héritier. Nous ne nous sommes jamais flattés de recueillir toute sa succession ; & dans un voyage que j'ai fait en France, il m'a déclaré qu'il vous laisseroit la plus grande partie de son bien.

C'est une ouverture qu'il n'a jamais eue pour

moi. Je n'avois fait que défendre ma vie en garantiſſant la ſienne. Il a toujours attaché trop de prix à mes ſervices ; mais ſi votre marchand vous avoit abandonné la moitié de ſon fonds, auriez-vous penſé, M. Edouard, à l'augmenter par un bon mariage ?

Les femmes ſont un fardeau, monſieur ; ſi j'étois devenu mon maître, je n'aurois pas eu l'embarras d'en chercher. J'en aurois trouvé mille à choiſir. Sa ſœur a paru fâchée de cette réponſe. Son frère n'en a pas été plus content. M. Sylveſtre, qui eſt un vieux garçon, en a ri. Pour moi, elle m'a ſurpris à cet âge : Vrai langage de marchand, ai-je dit en moi-même. A préſent, meſſieurs, trouvez-vous bon que je prenne un moment votre ſœur à l'écart ? Aurez-vous cette confiance pour moi, miſs Danby ? ou ſouhaiterez-vous plutôt que je vous faſſe ici mes queſtions ?

Monſieur, votre caractère eſt ſi connu, que je ne ferai pas ſcrupule de vous ſuivre.

Je l'ai priſe par la main, & je l'ai menée dans mon cabinet, dont la porte, qui donnoit dans la chambre où je laiſſois ſes frères, eſt demeurée ouverte. Je l'ai priée de s'aſſeoir, & je me ſuis aſſis près d'elle, ſans ceſſer de tenir ſa main dans la mienne. Ici, chère Miſs, lui ai-je dit, vous devez me regarder comme l'exécuteur de votre

oncle; c'eſt-à-dire, comme un ami qui le repréſente. Si vous aviez ce cher oncle devant vous, & s'il vous preſſoit de lui dire ce qui peut vous rendre heureuſe, en vous aſſurant qu'il eſt diſpoſé à vous l'accorder, ne lui ouvririez-vous pas votre cœur? Je vous demande la même franchiſe pour moi. Il y a cette différence, que votre oncle avoit de juſtes reſſentimens contre votre père, quoiqu'il les ait portés trop loin en les étendant juſqu'à des neveux innocens; & que moi, qui ſuis revêtu de tout ſon pouvoir, je n'ai qu'une ſincère envie de vous ſervir, telle qu'il l'auroit eue dans une plus heureuſe ſuppoſition. Dites-moi donc ce que je puis faire pour vous.

Miſs Danby a pleuré. Elle a baiſſé la vue. Elle a tiré des fils de ſon mouchoir; mais je n'ai pu tirer de réponſe que de ſes yeux qu'elle a levés une fois vers le ciel.

Expliquez-vous, ma chère miſs, je ſerois au déſeſpoir de vous chagriner; donnez-moi quelque connoiſſance de votre ſituation, à l'exemple de vos frères. Demeurez-vous avec l'un des deux?

Non, monſieur, je demeure avec une tante, ſœur de ma mère.

A-t-elle de la bonté pour vous?

Beaucoup, monſieur; mais elle eſt chargée d'enfans. Cependant elle n'a rien négligé pour mon éducation. Avec le revenu de la ſomme que

mon oncle m'a donnée comme à mes frères, & qu'elle a placée en fort bonnes mains; elle me met en état de faire une figure honnête; & par mes propres épargnes, je me trouve encore quelque chofe de refte.

Excellente fille! ai je penfé. Comment ton frère Edouard ofe-t-il dire que les femmes font un fardeau? Ellesdont l'économie eft fi fupérieure à celles des hommes.

Votre oncle, mademoifelle, n'a pas manqué de bontés pour vous, puifqu'il vous a partagée comme vos frères. C'eft ce qu'il fait encore dans fon teftament; & comptez que moi qui le repréfenre, je fuivrai fes intentions dans cette égalité. Mais vous demanderai-je comme votre oncle l'auroit fait, s'il y a quelqu'homme de votre connoiffance auquel vous donniez la préférence fur les autres.

Elle ne m'a pas répondu. Elle a baiffé les yeux, & fes mains ont recommencé à tirer les fils de fon mouchoir. J'ai appelé fon frère Edouard, & je lui ai demandé s'il connoiffoit les inclinations de fa fœur? Pourquoi les femmes, mon chèr docteur, rougiffent-elles d'avouer une louable affection? Que trouvent-elles de honteux dans l'amour, lorfqu'il eft réglé par l'honneur & la difcrétion?

M. Edouard m'a fait l'hiftoire des amours de

fa

sa sœur ; tandis que cette aimable fille rougissoit à chaque mot, & tenoit la vue baissée dans un charmant embarras. M. *Gard*, fils d'un riche négotiant dans le commerce de Turquie, est le jeune homme avec le cœur duquel miss Danby a fait l'échange du sien. Le père de M. Gard, qui demeure dans le voisinage de sa terre, l'avoit envoyé dans son comptoir d'Asie, sous prétexte de le former aux affaires ; mais au fond pour l'éloigner de miss Danby, avec laquelle il ne vouloit point entendre parler de mariage, sans savoir ce que son oncle avoit dessein de faire pour elle. Le jeune amant est revenu depuis peu ; & pour obtenir la liberté de demeurer à Londres, il a promis à son père de ne se marier jamais sans son consentement. Cependant M. Edouard assure qu'il aime sa sœur avec une vive passion, & qu'il a juré de ne prendre jamais d'autre femme.

Je lui ai demandé si le père faisoit d'autre objections que celles de la fortune, contre le choix de son fils. Non, m'a-t-il répondu avec la chaleur d'un frère, il est impossible qu'il en fasse d'autres. Il n'y a point dans le royaume une fille plus sage que ma sœur, quoique cet éloge ne convienne point dans ma bouche.

Pourquoi, monsieur ? Ne devons-nous pas à nos parens la justice que nous rendrions aux autres ? Mais je conçois qu'un père qui a passé

toute sa vie à s'enrichir, n'est pas bien aise de voir engager son fils dans un mariage qui ne répond point à ses vues. Si les pères doivent quelque indulgence à leurs enfans, ils ont droit d'en attendre aussi de l'obéissance & du respect. Vous êtes fâchée contre le père de M. Gard. Convenez-en, miss Danby.

Je voulois voir quelle seroit sa réponse.

En vérité, monsieur, je ne le suis point. M. Gard le père sait mieux que personne à quoi ses affaires l'obligent. Je l'ai dit vingt fois; & son fils est convaincu lui-même que n'étant point le seul enfant, il n'a pas droit de se plaindre. Il est vrai, monsieur, a-t-elle ajouté en baissant les yeux, que dans nos entretiens nous avons quelquefois souhaité..... Mais que servent les désirs!

M. Edouard a remarqué que sa sœur ayant à présent deux mille livres sterlings, on pouvoit espérer que le vieux M. Gard, qui connoissoit les affections de son fils.....

Le vieux M. Gard, ai-je interrompu, ne fera rien qui soit opposé à ses intérêts ou à ceux de ses autres enfans, & la nièce de mon digne ami n'entrera point dans sa famille, sans être sûre d'y être reçue avec considération.

On est venu m'avertir que le souper nous attendoit. J'ai conduit mes hôtes dans la salle à manger, en donnant la main à miss Danby.

Commençons, leur ai-je dit, par une petite fête, où je veux que la familiarité regne avec la joie. Si votre bonheur dépend de moi, comptez tous trois d'être heureux.

Vous jugez aisément, mon cher docteur, qu'avec un cœur aussi sensible que le mien, j'ai dû prendre beaucoup de plaisir à voir aux personnages un visage fort différent de celui qu'ils avoient apporté. En voyant éclater la reconnoissance dans les regards de la sœur & dans le langage des deux frères, je me suis imaginé plus d'une fois que je voyois le cher Danby, les yeux attachés sur nous, s'applaudissant du choix qu'il a fait d'un exécuteur qu'il voyoit déterminé à suppléer aux défauts, dont l'excès de son ressentiment d'un côté, & de l'autre celui de sa reconnoissance, ont été l'occasion. J'ai déclaré à Thomas Danby, qu'avec le legs de son oncle, il pouvoit faire fonds sur cinq mille livres sterlings, & qu'il dépendoit de lui d'entrer en traité avec son patron pour sa niéce & pour leurs arrangemens de commerce. J'ai fait la même déclaration à M. Edouard Danby, & je l'ai exhorté à conclure aussi avec le sien. Vous, miss Danby, ai-je continué en m'adressant à elle, vous direz à votre cher M. Gard, qu'outre les deux mille livres qui vous appartiennent déjà, vous avez à son service cinq mille livres sterlings de plus. Et si ces

ſommes ne ſuffiſent point pour vos arrangemens, je vous demande en grâce de me le faire connoître. Soit qu'elles ſuffiſent ou non, mon reſpect pour la mémoire de votre oncle ne ſe renfermera point dans ces bornes. Je ne déſire point d'être plus riche que je ne le ſuis. Vous m'apprendrez ſi vous avez d'autres parens, & quelle eſt leur ſituation, pour me donner le pouvoir de rectifier un teſtament, compoſé dans une longue maladie qui a pu changer quelque choſe aux diſpoſitions d'un homme naturellement doux & bienfaiſant.

Ils ne m'ont répondu que par leurs larmes. Dans les premiers momens, ils ſe regardoient l'un l'autre, ils s'eſſuyoient les yeux, & tout d'un coup ils recommençoient à pleurer. M. Sylveſtre a verſé auſſi des pleurs de joie. J'ai cru que ma préſence pouvoit les gêner, & je ſuis ſorti ſous quelque prétexte.

A mon retour, leur épargnant l'enbarras des complimens, j'ai prévenu M. Thomas Danby qui ſe diſpoſoit à parler. Mes chers amis, leur ai-je dit à tous, je lis dans vos yeux les honnêtes ſentimens de vos cœurs. Croyez-vous que ma ſatisfaction ne ſoit pas du moins égale à la vôtre! Je ſuis plus que récompenſé par le témoignage que je me rends d'avoir fait un bon uſage de ce que votre oncle m'a confié. Regardez ce que j'ai

fait comme une dette que j'étois chargé d'acquitter, par cette providence, qui vous oblige de compter l'obligation de faire du bien entre les principaux devoirs de votre religion. En un mot, le seul droit que je m'attribue, est de vous recommander dans toutes vos entreprises, l'exercice de la bonté & de la justice.

Les deux frères étendant les bras au ciel, ont protesté que l'exemple qu'ils venoient de recevoir, ouvroient leurs cœurs, & qu'ils promettoient au ciel de ne les fermer jamais. Leur sœur a fait après eux la même déclaration. M. Sylvestre, comme élevé par cette scène de reconnoissance, a dit, les larmes aux yeux, qu'il alloit être impatient, jusqu'à ce qu'il eût mis ordre à ses affaires, & trouvé l'occasion d'imiter une action qui portoit sa récompense avec elle.

Si, dans une condition privée, mon cher docteur, l'exemple d'un simple bienfait a la force d'annoblir le cœur de quatre personnes qui n'avoient d'ailleurs aucune apparence de bassesse, quels effets ne pourroit-on pas attendre de celui des princes & de tous ceux qui jouissent d'une fortune extraordinaire? Cependant je n'ai rempli, comme vous le voyez, que le devoir de la justice. Je n'ai rien donné qui m'appartînt, avant le pouvoir dont ce testament m'a revêtu; & peut-être a-t-il

été remis entre mes mains, comme une nouvelle épreuve de l'intégrité de mon cœur. Mais quelle est notre foiblesse, mon cher ami, si nous sommes capables de nous faire un mérite & un sujet de joie d'avoir évité une mauvaise action!

En nous quittant, j'ai prié les deux frères de m'informer du succès de leurs négociations; & je leur ai dit que, de quelque manière qu'elles pussent tourner, je prendrois la voie la plus courte pour faire remettre entre leurs mains & celles de leur sœur tous les titres qui peuvent leur assurer la possession de ce qui n'appartient plus qu'à eux. Ce n'est pas sans peine que je les ai forcés au silence. Leur sœur a pleuré encore; & lorsque j'ai quitté sa main, en prenant congé d'elle, elle a pressé aussi la mienne, mais avec une modestie & les marques d'une douce confusion qui montroient que la reconnoissance dont son cœur étoit pénétré, l'élevoit au dessus des formalités de son sexe. Le bon procureur, aussi touché que s'il avoit eu part au bienfait, a joint ses bénédictions à celles des deux frères.

Vous savez à présent, mon cher docteur, quelles ont été mes occupations ce soir. Ce n'est pas le tems de ma vie que j'ai le plus mal employé.

Je ne sais, chère Lucie, ce que vous penserez

après avoir lu cette lettre. Mais vous ne me demanderez point compte de l'effet qu'elle a produit sur moi.

J'aurois dû vous dire plutôt que j'ai reçu aujourd'hui la visite de M. Deane, mon cher parrain. Il est venu nous demander à dîner, pour se rendre ce soir à Londres. Les dames, milord L.... & le docteur Barlet sont charmés de cette visite. Cependant le plaisir qu'elle m'a fait est mêlé de peine. Mon parrain m'a prise à l'écart. Il m'a pressée avec tant de force! Sa curiosité m'a paru trop vive. Je ne lui en ai jamais tant vu pour connoître les secrets de mon cœur. Mais il doit se louer de ma franchise. Je ne me serois pas pardonné d'en manquer pour un ami à qui j'ai tant d'obligation. Cependant, je n'ai pas eu peu de peine à la satisfaire.

Il prétend qu'il m'a trouvée plus maigre & plus pâle que je ne le suis ordinairement. Peut-être ne se trompe-t-il pas. Je suis quelquefois dans des agitations..... Je ne me reconnois pas moi-même. Sir Charles est agité aussi par le retardement de quelques nouvelles qu'il attend des pays étrangers. S'il y avoit quelques défauts, quelques imperfections à lui reprocher, il me semble que je serois plus tranquille. Mais ne rien apprendre qui n'augmente mon admiration pour lui; & me trouver si sensible aux actions hé-

roïques, en vérité, ma chère..... Ajoutez que M. Deane ne se lasse point de l'exalter; & qu'au lieu de blâmer mes sentimens, il les loue; il va jusqu'à m'en faire un mérite. Savez-vous, ma chère, qu'il me croit digne de lui? Digne de sir Charles Grandisson! Pourquoi ne m'a-t-il pas fait des reproches? Pourquoi n'a-t-il pas entrepris de me dissuader? Tant de disproportion entre le mérite, entre la fortune! Un homme qui connoît si bien l'emploi des richesses! Les Indes, ma chère, devroient être à lui. Quelle figure il feroit sur le trône! Ce n'est pas une ame comme la sienne, que le pouvoir seroit capable de corrompre. César, a dit le docteur Barlet, en parlant de lui devant M. Deane, n'avoit pas plus d'ardeur à détruire, que sir Charles Grandisson à réparer. Les yeux d'Emilie ont paru s'animer à cette expression; & dans sa joie, elle les a promenés fièrement sur toute l'assemblée, comme pour nous dire; ce sir Charles, c'est mon tuteur.

Mais que pensez-vous d'elle, chère Lucie? M. Deane croit découvrir dans miss Jervins, une passion naissante pour son tuteur. Le ciel l'en préserve! Je suis persuadée que l'amour peut-être vaincu dans sa naissance: mais quelles seront les armes d'une fille innocente & sans expérience? O chère Emilie! gardez-vous d'une passion qui feroit votre malheur, & n'augmen-

tez pas celui d'un homme qui souhaiteroit de rendre heureux le monde entier, & qui ne peut faire néanmoins que le bonheur d'une seule femme. Mais Henriette Byron, qui donne ce conseil, n'auroit-elle pas dû le prendre pour elle-même? A la vérité, elle ne se défioit pas alors qu'il eût d'autres engagemens. Que la mort me glace à jamais le cœur, avant que je sois l'occasion du moindre trouble pour le sien! Quoique ses sœurs m'aient pénétrée, je me flatte encore qu'il ne s'est point apperçu lui-même de la victoire qu'il a remportée sur mon ame entière. Puisse-t-il l'ignorer éternellement, si cette connoissance est capable de mêler une ombre d'inquiétude à son repos.

Mais, chère Lucie, ne rougissez-vous pas pour moi de cette dernière page? Vous le devez, puisque je rougis moi-même en la relisant. Je me garderai bien d'y mettre mon nom.

LETTRE XLVIII.

Le docteur BARLET, à miss BYRON.

18 Mars.

JE vous envoye, mademoiselle, l'extrait que je vous ai promis de mes premières relations. Je me suis servi de la main de mon neveu pour sa-

tisfaire promptement votre impatience. Avec un peu plus de tems, j'aurois pu rendre cette lecture plus amusante pour vous; mais vous m'avez dit que les simples faits vous suffisent. En vous obéissant, mademoiselle, je me repose sur votre bonté.

Le docteur Barlet partit d'Angleterre avec un jeune homme de qualité, dont il étoit gouverneur, & qu'il nommera M. *Lorimer*, pour cacher son nom réel. C'étoit un caractère absolument opposé à celui du chevalier Grandisson. Il étoit non-seulement grossier & fort indocile, mais présomptueux & malin, avec des inclinations basses & vicieuses. Le docteur avoit eu beaucoup de répugnance à se charger d'un éleve, dont il connoissoit le mauvais naturel : mais il s'étoit rendu aux instances de son père, qui l'avoit intéressé par les motifs de la charité chrétienne, & au serment solemnel que le jeune homme avoit fait de prendre une meilleure conduite; d'autant plus qu'on avoit remarqué jusqu'alors, que personne n'avoit tant d'ascendant sur lui que le docteur Barlet.

Ils étoient tous deux à Turin, lorsque le chevalier Grandisson, qui avoit passé quelques mois en France, arriva pour la première fois dans cette ville. Son âge étoit d'environ dix-huit ans. Il n'étoit pas mieux en gouverneur, que le doc-

teur Barlet en éleve, quoiqu'il eut reçu le sien de milord W..... son oncle. Quelques jours de résidence faisoient observer dans chaque lieu, que M. Creuzer & le jeune chevalier faisoient l'office l'un de l'autre; c'est-à-dire que le jeune homme avoit besoin de toute sa prudence, pour résister aux mauvais exemples d'un vicieux personnage qui cherchoit à lui inspirer le goût de la débauche, dans la vue de se délivrer de ses remontrances, ou d'empêcher qu'il ne fît des plaintes à son père. Le chevalier Grandisson forma une étroite amitié avec le docteur Barlet, & M. Creuzer ne se lia pas moins étroitement avec M. Lorimer. La vertu & le vice eurent le même pouvoir pour former ces deux liaisons.

Creuzer & Lorimer ne se quittoient point; malgré les efforts que le docteur faisoit continuellement pour les séparer. Ils donnèrent dans plusieurs excès, dont l'un fit assez d'éclat pour les exposer aux recherches du magistrat civil. Lorimer n'évita le châtiment, qu'à force d'argent & de crédit, pendant que Creuzer, ayant trouvé le moyen de s'évader, prit la fuite vers Rome, d'où il écrivit à son élève de l'aller joindre. Le chevalier prit cette occasion, comme il l'en avoit menacé plusieurs fois, pour informer son père, & pour lui demander un autre gouver-

neur, ou la permiſſion d'aller attendre en Angleterre qu'il eût fait un meilleur choix. Dans l'intervalle, il pria le docteur de lui accorder ſes avis & ſes inſtructions. Son père ne tarda point à lui répondre, que n'entendant parler que de ſa prudence, il lui laiſſeroit la liberté de choiſir un compagnon de voyage, mais qu'il ne lui donnoit plus d'autre gouverneur que ſa propre diſcrétion. Alors, le jeune chevalier, avec la modeſtie & la défiance de lui-même, qui ſont un des ornemens de ſon caractère, demanda plus inſtamment que jamais ſes conſeils au docteur; & lorſqu'ils furent obligés de ſe ſéparer, ils établirent une correſpondance qui ne finira qu'avec la vie de l'un ou de l'autre.

Le chevalier expoſa toutes ſes vues à M. Barlet, & ſouvent à ſa diſcrétion l'ordre de ſes études & de ſes courſes; mais ce commerce n'avoit pas duré long-tems, lorſque le docteur lui marqua qu'il étoit inutile de le conſulter d'avance; d'autant plus que le délai nuiſoit quelquefois à d'excellentes réſolutions; que cependant il ne le prioit pas moins de l'informer de ſes entrepriſes, & de tout ce qui pouvoit lui arriver d'important: qu'outre la ſatisfaction avec laquelle il recevroit ce témoignage de confiance & d'amitié, il auroit celle d'y trouver des exemples qui feroient peut-

être plus d'impreſſion que tous ſes préceptes, ſur le cœur & l'eſprit du malheureux Lorimer.

Tandis que le docteur étoit arrêté, malgré lui, par ſon élève, dans quelques villes de Lombardie, le chevalier fit preſque le tour de l'Europe, & ne laiſſa point d'y faire des obſervations fort ſupérieures à ſon âge. Lorimer étoit alors engagé dans les plus frivoles amuſemens, s'oubliant dans chaque ville, comme s'il n'eût jamais dû la quitter; Le docteur, qui voyoit ſes avis mépriſés, fermoit les yeux ſur ces délais, pour laiſſer paſſer le carnaval de Veniſe, qu'il redoutoit encore plus; mais ſon élève ayant ſoupçonné ſes intentions, ſe déroba ſecrettement, & ſe trouva dans cette ville pour l'ouverture des fêtes. Le docteur, qui ſe vit forcé de le ſuivre, apprit en arrivant, qu'il s'y diſtinguoit déjà par ſes extravagances. En vain le rappela-t-il à l'exemple du chevalier Grandiſſon; les lettres qu'il lui liſoit dans cette vue, ne produiſirent qu'un vil & honteux effet, dont les ſuites expoſèrent la vie du gouverneur au dernier danger.

Un jour que, ſous prétexte d'en relire une qui contenoit diverſes obſervations, Lorimer avoit déſiré de la garder un jour ou deux, il ſe hâta de la tranſcrire, & de l'envoyer à ſon père, qui lui avoit demandé pluſieurs fois quelque-

fois quelque marque du fruit qu'il tiroit de ses voyages. Le docteur fut extrêmement surpris de recevoir des félicitations du père, sur les progrès de son fils, avec quelques reproches des plaintes qu'il faisoit quelquefois de son indocilité. « J'avois peine à me persuader, lui écrivoit ce » père crédule, que mon fils ne fût capable de » rien. Je vois qu'il ne lui manque qu'un peu » d'application.» Et pour l'encourager, il donnoit ordre que sa pension fût augmentée du double. M. Barlet devina une partie de la vérité, & n'eut pas de peine à tirer de son élève, l'aveu d'un artifice, par lequel il faisoit gloire d'avoir trompé son père. Un juste scrupule obligea le docteur d'écrire aussi-tôt à Londres, pour épargner au père une dépense contraire à ses véritables vues. Lorimer, furieux de ce qu'il nommoit une trahison, chercha l'occasion de se venger. Il étoit lié avec une courtisanne, fameuse par la ruine de vingt jeunes voyageurs, qu'elle avoit engagés dans ses pièges, & déjà irritée contre le docteur, qui avoit mis tout en usage pour rompre cette liaison. Entre plusieurs ouvertures qu'elle lui proposa, il choisit celle de suborner un des espions de l'état, pour accuser le docteur d'avoir tenu des discours injurieux au gouvernement Vénitien; crime pour lequel on sait que la rigueur

eſt extrême dans cette inquiète république. La ville de Veniſe eſt remplie de ces eſpions, dont l'unique office eſt de veiller ſur le langage des étrangers. M. Batlet fut arrêté, ſans ſavoir d'où le coup étoit parti. Cependant, un des trois inquiſiteurs d'état, qui compoſent un tribunal redoutable, eut aſſez de pénétration pour découvrir ſon innocence, dans un entretien de quelques momens, & lui fit rendre la liberté. Tout éloigné qu'il étoit de ſoupçonner ſon élève, mille autres chagrins, qui lui paroiſſoient inévitables, le firent penſer à quitter ſon emploi. Il n'écrivoit point en Angleterre, ſans demander cette liberté comme une faveur. Mais le père fort embarraſſé de ſon fils, l'exhortoit à la patience, & le revêtit par ſes lettres, de toute l'autorité paternelle. Ce ſeigneur étoit fort éclairé dans l'hiſtoire grecque & romaine. Il déſira que ſon fils viſitât les fameuſes places de l'ancienne Grèce, dont il avoit admiré tant de fois la ſplendeur dans ſes livres. Ce ne fut pas ſans une extrême difficulté, que le docteur obligea ſon élève à quitter Veniſe, où ſa courtiſanne & d'autres plaiſirs l'occupoient entièrement.

Athènes étoit la ville où le père vouloit qu'ils fiſſent quelque ſéjour, avant que de viſiter les autres parties de la Morée. Lorimer y trouva ſa maîtreſſe, avec laquelle il étoit convenu de s'y

rejoindre. Quelque ſoin qu'ils apportaſſent à déguiſer leur commerce, il ne put être long-tems ignoré du docteur. Le ménagement qu'il crut devoir à ſon élève, lui fit tourner ſon zèle contre la courtiſanne. Il porta ſes plaintes au tribunal que les chrétiens ont dans Athènes, compoſé de huit vieillards, qu'ils ont la liberté de choiſir dans les huit quartiers de la ville, mais tandis qu'il prenoit des informations, cette méchante femme chargea M. Barlet de pluſieurs accuſations calomnieuſes devant le cadi, qui eſt le juge turc. Quelques préſens qu'elle fit au gouverneur, l'ayant mis en même-tems dans ſes intérêts, elle eut le crédit de faire arrêter le docteur, qui fut chargé de chaînes au fond d'un cachot. Les amis chrétiens qu'il s'étoit faits dans la ville, reçurent défenſe de remuer en ſa faveur; & la rigueur fut portée jusqu'à lui interdire toute ſorte de communication. Lorimer & la courtiſanne reprirent le chemin de Veniſe.

M. Belcher, jeune voyageur anglois, d'un mérite extraordinaire, à qui le haſard avoit fait lier connoiſſance avec le chevalier Grandiſſon, dans l'île de Candie, & qui avoit conçu tout d'un coup pour lui cette noble eſpèce d'amitié, qui eſt fondée ſur la reſſemblance des plus vertueuſes inclinations, arriva vers ce tems dans Athènes. Il fut informé de la diſgrâce du docteur, par

par un des huit chrétiens du tribunal. Ces vénérables vieillards gémissoient d'une si cruelle oppression ; mais la courtisanne ayant mêlé la religion & l'état dans ses impostures, ils avoient le chagrin de voir subsister l'ordre qui les forçoit au silence. Un nom, que M. Belcher se souvint d'avoir entendu prononcer avec affection par son ami, excita sur le champ tout son zèle. Il se hâta de recueillir secrètement les informations ; il les fit revêtir de toute la force qu'elles pouvoient recevoir ; & sachant que le chevalier étoit alors à Constantinople, il lui dépêcha un exprès, chargé de ses explications, & des pièces qu'il avoit rassemblées.

Une nouvelle si peu attendue, ne causa pas moins d'étonnement que de douleur au chevalier Grandisson. Il s'adressa aussi-tôt à l'ambassadeur d'Angleterre, qui intéressa dans cet événement tous les ministres des puissances chrétiennes ; & leurs plaintes, portées de concert au visir, obtinrent facilement un ordre pour la liberté du docteur. Le chevalier ne se fiant point assez à la diligence du chiaou qui en fut chargé, prit le parti de l'accompagner, pour presser sa marche. Il arriva dans Athènes, le jour même, comme il l'apprit du gouverneur, que la justice turque devoit livrer M. Barlet au fatal cordon. Un danger si pressant rendit le docteur plus cher que

jamais au chevalier Grandiſſon. Un ſecours ſi heureux ne put manquer de rendre le chevalier plus cher au docteur; & dans leur tendreſſe mutuelle, ils n'en conçurent pas moins pour M. Belcher, qui non-ſeulement avoit été le premier inſtrument de cette agréable révolution, mais qui n'avoit pas voulu quitter Athènes, ſans voir le docteur hors de péril, & qui n'avoit pas ménagé ſes ſoins ni ſa bourſe, pour obtenir que la ſentence fût ſuſpendue. Tel fut le ciment de leur amitié. Elle avoit commencé entre les deux jeunes gens par le rapport de leurs caractères. C'eſt à leur bonté que M. Barlet doit l'honneur qu'ils lui font tous deux, de le traiter comme un père; & ſon plus grand plaiſir, juſqu'à ce jour, eſt d'écrire à M. Belcher tout ce qui concerne la vie & les actions d'un homme que l'un s'eſt propoſé pour modèle, & que l'autre regarde comme la gloire de l'eſpèce humaine.

Le docteur ignora, pendant quelque tems, la part que Lorimer avoit eue à ſon malheur. Ce jeune inſenſé avoit écrit en Anglererre, dans les termes du plus vif chagrin, le danger où ſon guide étoit tombé parmi les Turcs; & ſon père avoit pris toutes les meſures qu'il avoit pu, dans un ſi grand éloignement, pour faire donner du ſecours au docteur; mais il y a beaucoup d'apparence que ce ſecours ſeroit arrivé trop tard.

Comme le père ne pouvoit deviner que son fils eût part au complot, à peine eut-il appris l'heureuse délivrance de M. Barlet, qu'il le conjura de ne point abandonner son fils à ses mauvaises inclinations. Le docteur, aussi éloigné de faire tomber ses soupçons sur son élève, ne fit pas difficulté de retourner à Venise, par compassion pour le père & le fils. Il eut beaucoup de peine à dégager Lorimer des mains de la courtisanne. Ensuite il se rendit à Rome avec lui. Mais là, ce malheureux jeune homme, ne gardant pas plus de ménagement dans ses débauches, en devint justement la victime, & sa mort fut un soulagement pour son père, pour le docteur, & pour tous ceux avec lesquels il avoit quelque liaison. Dans les derniers momens de sa vie, il fit l'aveu du noir projet où la courtisanne l'avoit engagé à Venise, & de la part qu'il avoit eue aux calomnieuses accusations d'Athenes. Cette confession, & les circonstances de sa mort, causèrent au docteur une tristesse si profonde, qu'il tomba dans une maladie, dont il eut beaucoup de peine à revenir.

Le chevalier Grandisson avoit visité, pendant ce tems-là quelques parties de l'Asie & de l'Afrique, particulièrement l'Egypte, en profitant de toutes les occasions pour continuer son commerce avec M. Belcher & le docteur. A son

retour en Italie, où ses deux amis l'attendoient; il engagea le docteur à servir de compagnon à M. Belcher, dans quelques autres voyages qu'il leur fit entreprendre, sous prétexte qu'il en espéroit lui-même quelques lumières, qu'il n'avoit pas le tems de se procurer par ses propres yeux. C'en étoit un, pour fournir aux frais de cette entreprise. Il savoit que M. Belcher avoit une belle-mère qui lui avoit fait retrancher depuis peu les deux tiers de sa pension : & lorsque son ami voulut rejeter une condition si généreuse, il ajouta au premier motif, qu'une course de cette nature serviroit à rétablir la santé du docteur, qui leur étoit également cher à tous deux. Jamais il ne manquoit d'argumens pour diminuer l'embarras de ceux qu'il vouloit obliger, & pour leur faire recevoir ses bienfaits comme une dette, ou comme une faveur dont il leur avoit obligation lui-même.

Pendant que ses deux amis firent le voyage qu'il leur avoit proposé, il ne quitta point Boulogne & Florence, ou quelques affaires lui causèrent beaucoup d'embarras. M. Belcher & le docteur visitèrent ensemble les principales îles de l'Archipel; après quoi le jeune voyageur tournant ses vues vers l'Asie, M. Barlet prit l'occasion d'un vaisseau qui mettoit à la voile pour revenir à Livourne. Il voyoit sa santé rétablie; &

ſachant que le chevalier Grandiſſon attendoit impatiemment de ſon père l'ordre de repaſſer en Angleterre, il ne douta point que ſa préſence ne lui fût agréable pour la concluſion de quelques affaires dont il étoit informé. En effet, le chevalier ſe réjouit de ſon arrivée; & partant bientôt pour Paris, il confia miſs Emilie à ſes ſoins.

Jusqu'ici, miſs Byron, délices de ceux qui ont le bonheur de vous connoître, vous n'avez lu qu'un extrait de mes papiers, de la main de mon neveu. J'y joindrai quelques circonſtances qui regardent perſonnellement M. Belcher, ſur lequel vous m'avez demandé plus d'informations, mais je ne vous promets pas de m'arrêter aiſément, ſi j'entreprends l'éloge d'un ami ſi cher.

M. Belcher eſt un jeune homme d'une très-aimable figure. Lorſque je le nomme un ſecond ſir Charles Grandiſſon, vous concevez une fort haute idée de ſon eſprit, de ſa politeſſe & de toutes ſes aimables qualités. Il ne manque rien à ſa naiſſance. Sir Henri Belcher, dont il eſt fils unique, l'aime tendrement, & le tient éloigné contre l'inclination de l'un & de l'autre, ſur-tout contre celle du fils, depuis que ſon plus cher ami eſt en Angleterre. C'eſt un effet de ſa complaiſance pour une ſeconde femme, impérieuſe,

vindicative, qui, pendant son veuvage, avoit jeté les yeux sur le jeune Belcher pour en faire son mari, dans l'espérance de le tenter par un reste de beauté, soutenu d'un bien considérable. Son projet néanmoins n'a jamais été connu du père, qui lui parla d'amour dans le tems même que le fils lui faisoit déclarer, un peu cavalièrement peut-être, qu'il ne goûtoit point ses propositions. Ce refus la rendit furieuse. Elle ne pensa qu'à la vengeance; & n'ignorant point que toute sa fortune dépendoit de son père, elle parut agréer les soins de sir Henri, dont son ressentiment lui fit accepter la main, à des conditions qui lui donnent un pouvoir presque égal sur le père & sur le fils. D'ailleurs, elle prit bientôt un ascendant absolu sur l'esprit de son mari. M. Belcher étoit parti pour ses voyages, avec une pension de six cens livres sterlings. Elle n'eut point de repos qu'elle ne l'eût fait réduire à deux cens; & le reste étoit si mal payé, que le jeune homme seroit tombé dans les plus grands embarras, s'il n'avoit trouvé des secours toujours prêts dans la fidelle amitié du chevalier Grandisson. Cependant on assure que sa belle-mère n'est pas sans quelques bonnes qualités; & que dans tout ce qui n'a point de rapport au fils, elle en use fort bien avec le père; mais entendant les affaires, & sir Henry n'ayant pas le même goût,

elle s'est attribuée la disposition de tous leurs revenus communs, ce qui ôte le pouvoir à son mari de faire la moindre libéralité sans sa participation.

Ils ne laissent pas de faire profession, tous deux d'une haute admiration pour le caractère de sir Charles; & les lettres de leur fils n'y ont pas moins contribué que le témoignage public: d'où je crois pouvoir conclure que si sir Charles trouve l'occasion de lier connoissance avec miladi Belcher, il la fera consentir tôt ou tard au retour de son fils, sur-tout à présent qu'elle commence à perdre l'espérance d'avoir des enfans de ce mariage. M. Belcher, qui se le promet aussi, écrit à sir Charles qu'il est dans la disposition de rendre toute sorte de respects à la femme de son père, & de prendre pour elle les sentimens d'un fils, lorsqu'elle le voudra souffrir auprès d'elle. Mais il déclare qu'il renonce plutôt à sa patrie, que d'exposer son père au moindre chagrin, en y retournant sans l'aveu d'une femme impérieuse, qui lui en feroit porter la peine; & dans son incertitude, il se propose de quitter Vienne où il est actuellement, pour venir attendre à Paris que sir Charles, qu'il croit capable de réussir dans tout ce que l'amitié peut lui faire entreprendre, & qui sera secondé par la tendresse de son père, obtienne le succès qu'il désire. Il me tarde beau-

coup de revoir cet excellent jeune homme. Je ſuis ſûr que miſs Byron en particulier ne pourra lui refuſer ſon eſtime. Avec des ſentimens ſi nobles & des manières ſi délicates, je répete hardiment que c'eſt un ſecond chevalier Grandiſſon.

Je me croirois fort heureux, mademoiſelle, de pouvoir vous obliger par toutes les communications pour leſquelles vous m'avez témoigné de la curioſité; mais que miladi L..... & miſs Grandiſſon me permettent de les exhorter à bannir toute réſerve avec le plus tendre de tous les frères, & j'oſe leur répondre qu'il n'en aura point ſur tout ce qu'il croira capable de leur plaire. Si parmi ſes affaires, il y en a quelqu'une dont il puiſſe différer l'explication, c'eſt que le ſuccès en eſt encore incertain.

Que d'obſcurité, ma chère Lucie! Rappelons quelques circonſtances de ce détail. Sir Charles a des affaires qu'il ne peut encore expliquer à ſes ſœurs! Le ſuccès en eſt incertain pour lui-même! Des embarras conſidérables à Boulogne & à Florence, ſont-ils terminés? durent-ils encore? Cependant, ſir Charles n'a point de réſerve; cependant ſir Charles eſt réſervé. Quel jour y voyez-vous, chère Lucie?

Mais le docteur eſt ſûr, pour M. Belcher, de l'eſtime de miſs Byron en particulier. Que veut

dire le docteur ? Il ne peut avoir eu d'autre intention, sans doute, de marquer sa propre tendresse pour un jeune homme qui lui est si cher. Il lui tarde de le voir. Si je le vois aussi, son retour ne doit pas être éloigné ; car ne suis-je pas résolue de retourner promptement dans mon plus sûr asile, dans les bras de ma chère famille ? Oui, ma chère, j'y suis résolue.

Avez-vous quelque noirceur dans l'ame ? dites, ma chère Lucie. Êtes-vous capable de haine, d'une haine mortelle contre quelqu'un ? Si vous êtes actuellement dans cette disposition, satisfaites-vous, & souhaitez à la personnes que vous haïssez, d'être amoureuse d'un homme (car je vois qu'il ne faut rien dissimuler), d'un homme qu'elle croit elle-même, & que tout le monde croit fort supérieur à elle, par toutes les qualités de l'ame & de la fortune, de douter, entre quelques rayons d'espérance ; doute plus cruel mille fois que la certitude, si les affections de cet homme sont engagées ; &, supposé qu'elles ne le soient pas, s'il peut lui accorder du retour. Ah ! Lucie, vous m'entendez. Ne me demandez pas plus d'explication.

Mais un mot encore. L'exorde de la lettre du docteur ne vous paroît-il pas un peu singulier ? *Délices de ceux qui ont le bonheur de vous connoître.* Charmantes expressions ! Quel peut en être le

ſens? Suis-je les délices du cœur de ſir Charles! Il me connoît. Vaine, foible, imprudente que je ſuis! humble, baſſe, & cependant orgueilleuſe Henriette. Mes folles conjectures me font rougir......... Un mouvement de honte m'a fait déchirer mon papier. Le fragment partira néanmoins, mais à condition que vous le jetterez au feu, & qu'il ne ſera vu que de vous.

LETTRE XLVIII.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Samedi 18.

JUSQU'A préſent, ma chère, il me ſemble que mon cœur n'a rien à ſe reprocher. Mais il s'en eſt peu fallu que je ne ſois tombée dans une fort grande faute. Vous ne la devineriez pas. Miſs Grandiſſon, dans l'abſence de M. Barlet, qui eſt allé dîner aujourd'hui à quelques milles de Colnebroke, eſt parvenue, par des moyens qu'elle ne m'a point appris, à ſe ſaiſir d'une lettre que le bon docteur avoit reçue ce matin de ſir Charles, & qu'il a laiſſée ouverte ſur ſon pupitre. Elle eſt venue auſſi-tôt à ma chambre. Henriette, m'a-t-elle dit, d'un air empreſſé, voici la lettre qui eſt venue ce matin au docteur. Peut-être ne l'ai-je

pas par des voies trop honnêtes, mais on y parle de vous avec chaleur. La remettrai-je où je l'ai prise? Ou plutôt, voulez-vous partager ma faute, & la lire auparavant? Elle me l'a présentée.

O miss Grandisson! ai-je répondu dans mon premier mouvement. On y parle de moi, dites-vous? Permettez que j'y jette les yeux. J'ai tendu une main plus d'à demi-coupable, & j'ai pris la lettre : mais, rentrant aussi-tôt en moi-même : ne m'avez-vous pas dit que vous ne l'aviez point par des voies honnêtes? Tenez, reprenez-la, je ne veux point partager la faute. Cependant, cruelle Charlotte! Comment pouvez-vous m'exposer à cette tentation? Et j'ai mis la lettre sur une chaise.

Elle m'a pressée de lire du moins les premières lignes. Elle l'a reprise; elle l'a ouverte, & elle me l'a remise sous les yeux.

Serpent tentateur! me suis-je écriée, pourquoi voulez-vous me faire imiter nos premiers pères? Je me suis assise, & j'ai mis les deux mains devant mes yeux. Loin, loin, ai-je ajouté; pendant que je suis encore innocente, chère miss Grandisson; ne me jetez point dans une faute que je ne me pardonnerois pas. Vous l'avez reconnue vous-même. Je ne veux point la partager.

Elle m'a lu deux ou trois lignes; & s'arrêtant;

continuerai-je, Henriette? Le mot qui ſuit eſt votre nom.

Je me ſuis mis les doigts dans les oreilles. Non, non, ai-je crié encore. Si vous l'aviez par des voies honnêtes, je n'aurois pas de plus grande impatience...... mais vous ne me dites pas de même......

Miſs Grandiſſon. (en m'interrompant). Quoi? Qu'eſt-ce? Ceux qui laiſſent leur cabinet ouvert, n'ont à ſe plaindre que d'eux-mêmes.

Miſs Byron. Mais c'eſt un oubli qui n'a rien de volontaire. Seriez-vous bien aiſe qu'on prît la liberté de lire vos lettres?

Miſs Grand. Eh bien, je vais la remettre à ſa place. Irai-je? (la tenant ſuſpendue devant moi). Irai-je, Henriette? (Et deux ou trois fois elle a marché vers la porte, elle eſt revenue vers moi, avec un regard le plus propre à m'exciter).

Miſs Byr. Dites-moi ſeulement, miſs Grandiſſon, s'il y a quelque choſe dont vous croyez que votre frère ne veuille pas que nous ſoyons informées......... Mais je ſuis preſque ſûre que l'obligeant docteur, qui nous en a communiqué d'autres, auroit eu la bonté de nous lire celle-ci.

Miſs Grand. Pour la moitié de ce que je poſſède, je ne voudrois pas ne l'avoir pas lue. O chère

Henriette! Elle contient des détails...... Paris, Florence, Boulogne!

Miss Byr. Loin, loin, syrenne. Une lettre est un objet sacré Reportez-la. N'avouez-vous pas qu'elle ne vous est pas venue honnêtement? Et je vois néanmoins........

(Ah Lucie! J'étois prête à me laisser vaincre; mais, rappelant mes forces; loin, ai-je répété : emportez cette lettre. Je me crains moi-même).

Miss Grand. Eh bien, Henriette, un seul endroit. Il y en a un que vous devez lire. C'est l'affaire d'un instant.

Miss Byr. Je n'écoute point la tentation. Je ne lirai rien. J'attendrai qu'on me le communique.

Miss Grand. Mais vous pouvez être surprise alors, & ne pas savoir ce que vous aurez à répondre. Il vaudroit autant profiter de l'occasion. Prenez, lisez. On n'a jamais vu de pareils scrupules. Il est question de vous & d'Emilie.

Miss Byr. De moi & d'Emilie! O miss Grandisson? & que peut-il y avoir de commun entre Emilie & moi?

Miss Grand. Quelle différence mettez-vous, chère Henriette, entre lire la lettre & me demander ce qu'elle contient? Je consens néanmoins à vous le dire.

Miss Byr. Non, non, vous ne me le direz

point. Je ne veux point l'entendre. Je ne vous le demanderai jamais. N'y a-t-il que votre frère qui ſoit capable d'une action noble? Il faut, ma chère amie, que vous & moi nous tirions quelque fruit de ſon exemple. Vous ne me direz rien.

Miſs Grand. Jamais on n'a loué une femme dans ces termes! Ce ſont des louanges, Henriette....... De ma vie je n'ai rien entendu qui leur reſſemble.

Miſs Byron. Des louanges, Charlotte! De la main de votre frère!..... O maudite curioſité! Première faute de nos premiers pères! mais j'aurai le courage d'y réſiſter. Si vous m'excitez à faire des queſtions, riez-en : j'y donne les mains; mais je vous demande en grâce de n'y pas répondre. Chère miſs, ſi vous m'aimez, emportez cette lettre, & ne cherchez point à me rabaiſſer à mes propres yeux.

Miſs Grand. Savez-vous Henriette, que vos réflexions tombent ſur moi? Mais c'eſt moi-même, qui veux vous faire une queſtion. Vous ſentez-vous diſpoſée, comme une troiſième ſœur, à prendre Emilie en garde, & à la conduire avec vous en Nortamtpthon Shire! Répondez.

Miſs Byr. Ah, miſs Grandiſſon! Et vous croyez que la lettre contienne une propoſition de cette nature? Mais ne me répondez point, je vous en

fupplie. Attendez qu'on me faffe les propofitions, de quelque nature qu'elles foient. Elles viendront toujours trop-tôt, fi elles font défagréables. (J'avois les larmes aux yeux). Mais je vous affure, mademoifelle, que je ne ferai pas traitée avec indignité, par le meilleur même de tous les hommes, & pendant que je puis me refufer à une chofe que je crois indigne de moi : j'ai un titre pour agir avec fermeté, fi l'occafion s'en préfente. Vous êtes fa fœur, mademoifelle; mais je n'ai rien à efpérer ni à craindre.

Mifs Grand. Je crois, ma chère, que vous prenez le ton férieux. Deux fois mademoifelle, tout d'une haleine! Je ne vous le pardonne point. Vous m'entendrez lire l'endroit où il eft queftion de vous & d'Emilie, fi vous ne voulez pas le lire vous-même.

Elle fe difpofa auffi-tôt à me faire cette lecture. Non, lui dis-je, en étendant la main fur la page, je ne veux ni la lire, ni l'entendre. Je commence à craindre que mon courage n'ait l'occafion de s'exercer; & tandis qu'il eft encore en mon pouvoir de choifir le mal ou le bien, je ne me priverai pas de la fatisfaction de penfer que j'ai pris le meilleur parti, quelque fort qui puiffe m'attendre. Vous me pardonnerez, mademoifelle....... Et fans achever, je me fuis

mise en chemin vers la porte de ma chambre, lorsqu'elle est accourue sur mes pas.

Miss Grand. Chère Henriette! Quoi? vous êtes irritée contre moi? Mais que cette fierté vous sied! J'y vois un air de dignité qui m'impose. Qu'il est digne de la seule femme du monde que je crois comparable au meilleur des hommes! Pardon, chère Henriette; dites promptement que vous me pardonnez.

Miss Byr. Vous pardonner, chère Miss! Ah! c'est du fond du cœur. Mais avez-vous pu me dire que cette lettre n'est pas tombée entre vos mains par d'honnêtes voies, & vous pardonner à vous même? Hâtez-vous donc de la remettre où vous l'avez prise; & veillez sur moi, comme une véritable amie, si dans quelque moment de foiblesse vous me trouvez de la curiosité pour des papiers qui ne me seront pas venus plus honnêtement. J'avoue que j'ai marqué de la foiblesse : si j'avois succombé, les plus flatteuses informations ne m'auroient jamais dédommagée de ce que j'aurois souffert intérieurement, en réfléchissant aux moyens qui me les auroient fait obtenir.

Miss Grand. Ame supérieure! Dans quelle confusion vous me jetez! Je remettrai la lettre à sa place; & je promets au ciel que si je ne puis oublier ce qu'elle contient, quoiqu'il n'y ait rien

que

que de glorieux pour mon frère, je ne vous en dirai jamais un mot; du moins si nous n'en obtenons pas la communication par d'autres voies.

Je lui ai jeté mes deux bras autour du cou. Elle m'a rendu mes embrassemens avec la même affection. Je ne l'en aimerai que mieux, pour avoir souffert avec tant de bonté que ma conduite ait condamné la sienne. Ne me félicitez-vous pas, ma chère, de la victoire que j'ai remportée sur moi-même? Elle m'a coûté beaucoup. Il est certain que ma curiosité ne pouvoit être plus vive, pour des particularités auxquelles j'avois tant d'intérêt. Mais il me semble que le plaisir de les apprendre, n'auroit jamais égalé celui que je ressens d'avoir surmonté la tentation, sans compter que mon orgueil est flatté de l'opinion que j'ai donnée de moi à miss Grandisson. Cependant quel est ici mon mérite? A ne consulter que la prudence, j'aurois eu tort de céder. De quel usage m'auroient été les lumières que j'aurois obtenues par une si mauvaise voie? Si j'avois appris quelque chose dont j'eusse été vivement affectée, ma haine pour l'artifice, m'auroit infailliblement trahie. Le docteur, ou sir Charles, auroit pu découvrir ma faute. Aurois-je eu la bassesse d'accuser miss Grandisson pour me justifier? Je me serois couverte d'une tache hon-

reuse; & M. Barlet, qui m'accorde aujourd'hui sa confiance, supprimeroit peut-être toutes les communications que j'espère de lui. Ainsi, ma chère, la politique devoit me soutenir comme la droiture; & je conclus que dans cette occasion je suis une heureuse fille.

Miss Grandisson vient de raconter à sa sœur tout ce qui s'est passé entre nous. Miladi déclare agréablement qu'elle n'auroit pas voulu être miss Grandisson, en prenant la lettre; mais que si quelqu'un la lui avoit présentée toute ouverte, elle doute qu'elle eût été miss Byron. Là-dessus elle m'a serrée dans ses bras. Elle a répété dix fois que je serois Miladi Grandisson, que j'étois faite pour son frère & lui pour moi. En doutez-vous? a dit la chère Charlotte. Quelque tour que prennent les événemens, convenez, chère Lucie, qu'avec cette précieuse approbation des deux sœurs, il est bien doux d'avoir su vaincre sa curiosité. Miss Grandisson n'a pas laissé de parler à Miladi de plusieurs voyages que son frère médite en France, pour terminer les affaires de M. Danby, à Florence, à Boulogne, & d'une visite au château de Grandisson, où elle paroît qu'elle doit l'accompagner. Vous voyez, chère Lucie, que le tems de mon départ approche. Pourquoi ne m'a-t-on pas fait souvenir que les trois mois qui me sont accordés, étoient prêts d'expirer? Etes-vous

disposée à recevoir une fille qui ne retournera pas peut-être avec le cœur qu'elle avoit emporté ? Et comment reparoître néanmoins dans une si chère famille, avec un cœur qu'on n'y reconnoîtra plus ?

Mais quel heureux naturel, que celui de miss Grandisson ! Vous avez vu combien elle a paru touchée de notre dernière scène. Cependant il ne lui en reste aucune trace. Un air de clavessin l'a remise dans sa situation. Elle a commencé à badiner, avec autant de vivacité & d'enjouement, que si rien ne l'avoit chagrinée. Et moi, si je m'étois laissé engager à lire la lettre, quelle figure aurai-je fait à mes propres yeux, pendant un mois entier ? Mais n'a-t-elle pas aussi facilement oublié la mortification que son frère lui a causée, par la découverte de son intrigue ? Dès le même jour ne m'a-t-elle pas fait la guerre sans pitié ? Cependant elle a des qualités charmantes : On ne peut se défendre de l'aimer. Je me sens pour elle une vive tendresse. N'est-ce pas une foiblesse de voir sans refroidissement, dans une personne, des fautes qu'on trouveroit inexcusables dans une autre ? Non, Lucie, ne dites pas que c'en soit une, dans le cas de miss Grandisson. Quelle différence à mes yeux ! Cependant, elle vient de m'avouer qu'elle s'étoit reproché sa démarche, avant que de m'avoir apporté la lettre ;

mais qu'elle avoit eſpéré de couvrir ſa faute, en me la faiſant partager. Je lui ai dit que c'étoit le rôle d'un petit ſatan. Après tout, la chère Charlotte penſoit plus à m'obliger qu'à ſe ſatisfaire elle-même. Il n'y a point d'amitié, direz-vous, qui puiſſe juſtifier une mauvaiſe action. J'en conviens. Lucie, rien, rien n'eſt moins douteux : mais ſi vous connoiſſiez miſs Grandiſſon, vous l'aimeriez malgré vous.

N. (*La lettre de ſir Charles, qui fait le ſujet de la précédente, eſt un long détail d'affaires, dans lequel il ne s'explique néanmoins qu'à demi, parce que le docteur, auquel il écrit, eſt informé du fond. Il parle des raiſons preſſantes qui l'appellent en France & en Italie ; il nomme quelques dames étrangères, ſans faire connoître dans quelle eſpèce de liaiſon il eſt avec elles. Il s'étend ſur une égliſe neuve qu'il fait bâtir dans ſa terre de Grandiſſon, & prie le docteur de ſe diſpoſer à faire le ſermon de la dédicace, pour lui épargner les louanges exceſſives qu'il craint dans la bouche de ſon curé. Miſs Byron eſt nommée pluſieurs fois dans la lettre, & toujours avec quelque éloge. Emilie fait le ſujet d'un long article. Sir Charles, embarraſſé de cette jeune perſonne pendant le voyage qu'il médite, demande au docteur ce qu'il penſe du deſſein qu'il a de la confier, juſqu'à ſon retour ;*

à miss Byron, pour l'éloigner d'une mère dangereuse ; elle sera tranquille en Northampton-Shire ; elle y recueillera pour son éducation, tous les fruits du plus vertueux exemple. Ce projet donne occasion à sir Charles de faire une vive peinture du mérite extraordinaire de Miss Byron ; mais sans y faire entrer d'autres sentimens que ceux de l'admiration & du respect. Enfin il propose au docteur de se joindre à lui pour l'exécution d'un article du testament de M. Danby, qui regarde l'emploi de trois mille livres sterlings en œuvres de piété : & dans les principes de sa vertu, il trouve que les premiers soins doivent tomber sur tout ce qui se rapporte au bien public, comme les mariages des pauvres filles avec d'honnêtes gens de leur état, les secours nécessaires aux artisans industrieux, l'assistance qu'il croit due aux personnes laborieuses qui se trouvent réduites à l'indigence, par l'âge, l'infirmité, les accidens, ou par des maladies incurables, &c.)

LETTRE XLIX.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

28 Mars, au soir.

LES deux dames & Milord doivent être satisfaits de ma confiance. Je leur ai livré toutes mes lettres, sans les relire, & dans l'ordre où vous

me les avez renvoyées. Ils ont à préſent mon cœur entier devant les yeux. Je m'en inquiéte peu. L'homme eſt ſir Charles Grandiſſon. Le badinage n'eſt plus le même, depuis qu'ils ne m'accuſent plus de réſerve. Il y auroit eu de la cruauté à le continuer, & je n'aurois pas fait un long ſéjour à Colnebrocke.

Vous me faites plaiſir de m'aſſurer que vous avez trouvé la conduite des deux ſœurs un peu dure pour moi. Elle n'a pu manquer de me le paroître auſſi. Mais j'y ai trouvé cette conſolation pour mon orgueil, qu'en y réfléchiſſant, il m'a ſemblé que les ſituations changées, j'aurois gardé plus de ménagement. Au fond, je commence à me croire plus proche de l'égalité avec elles, que je n'avois oſé me le figurer. Mais elles ſont d'un caractère excellent, & je leur pardonne, vous devez leur pardonner comme moi. Je ſuis fâchée même que la délicateſſe de ma grand'maman ait été juſqu'à pleurer pour moi de cette aventure. Eſt-il poſſible qu'elle en ait pleuré! La tendre, l'indulgente mère! Mon oncle n'a pas été ſi compatiſſant. Il eſt charmé de cette ſcène. Il croit, dites-vous, que les deux ſœurs n'ont rien fait qu'il n'eût fait lui-même. C'eſt un compliment, ſans doute, qu'il prétend faire à leur délicateſſe, mais je ſuis perſuadée, comme ma tante, que leur généreux frère ne les auroit pas remerciées

de la frayeur que leurs railleries m'ont causée.

N'est-il pas tems, ma chère Lucie, que je pense à vous rejoindre ? Je rougis dix fois le jour, de me voir ici comme dans l'attente d'une favorable ouverture, & dans la crainte néanmoins qu'elle n'arrive jamais. J'y trouve une apparence de dessein, une affection qui ressemble...... je ne saurois dire à quoi : mais il y a des momens où j'ai peine à me supporter moi-même. Cependant, tandis que le goût de la vertu, peut-être un peu trop personnel, sera le fondement de ces desseins, de cette attente, de ces agitations, je ne me croirai pas tout à fait inexcusable. Je suis sûre que je n'aurois pas cette estime pour leur frère, s'il avoit quelques vertus de moins.

Pourquoi M. Déane m'est-il venu mettre dans la tête que miss Jervins flatte & nourrit, peut-être, sans le savoir, une flamme qui deviendra funeste à son repos ? Assurément cette petite créature ne peut espérer..... Cinquante mille guinées néanmoins sont une belle fortune! Mais il est impossible qu'elles tentent son tuteur. Un homme tel que sir Charles ne se mettra jamais à prix. J'observe la contenance, les discours, l'air de cet enfant lorsqu'on parle de lui, & je vois avec compassion qu'elle ne peut l'entendre nommer, sans que ses yeux s'en ressentent. Elle perd toute attention pour ce qui l'occupoit, &

ses regards s'attachent sur la personne qui parle; comme s'ils cherchoient à voir le jour au travers. Elle ne sauroit, dit-elle, entendre & travailler à la fois. Ensuite elle soupire. En vérité, chère Lucie, il n'y a plus moyen de le louer devant elle. Ce sont des soupirs continuels. A cet âge encore! Mais qui l'avertira du danger?

Ce qui me rend un peu plus attentive à toutes ses actions, que je ne l'aurois été, malgré l'observation de M. Déane, c'est un mot ou deux hasardés par miladi L....., qu'elle tient peut-être de sa sœur, & que miss Grandisson a tirés vraisemblablement de la lettre dérobée; car elle m'en avoit touché quelque chose, quoique j'eusse cru alors que c'étoit dans la seule vue de piquer ma curiosité. Il s'agit d'une proposition qui est plus que probable qu'on doit me faire, d'emmener cette jeune personne avec moi dans ma province........ avec moi, qui ai besoin moi-même d'une gouvernante. Mais qu'on me la fasse, cette proposition.

Dans une conversation qui vient de finir entre nous autres femmes, & qui a roulé sur l'amour, sujet favori des jeunes filles, la petite créature a donné son opinion sans en être priée, & n'a pas manqué de babil pour son âge. Ordinairement elle parle moins qu'elle n'écoute. J'ai dit à l'oreille de miss Grandisson: ne trouvez-vous pas, made-

moiselle, que miſs Jervins parle plus qu'à l'ordinaire? C'eſt ce qu'il me ſemble, m'a répondu cette bonne ame, à qui rien n'échappe. Pardon, Charlotte, ai-je ajouté un peu malicieuſement. Je vous l'accorde, a-t-elle répliqué du même ton. Mais laiſſons-la babiller à ſon aiſe, elle n'eſt pas ſouvent de cette humeur-là. J'aime beaucoup miſs Jervins, ai-je repris; mais je m'apperçois que ſes habitudes changent; & dans ces tems critiques, je crains toujours que les jeunes perſonnes ne s'expoſent, miſs Jervins, qui nous a vu parler ſecrètement, a dit d'un ton plus déciſif que jamais, qu'elle n'aimoit point les chuchoteries; mais qu'étant sûre que ſon tuteur l'aime, & que nous l'aimons auſſi, elle avoit le cœur tranquille! Qui penſoit à ſon cœur? & ſon tuteur l'aime! Emilie ne viendra point avec moi, ma chère.

9 Mars au matin.

O Lucie, nous ſommes ici dans une vive alarme pour miſs Jervins, à l'occaſion d'une lettre de ſir Charles au docteur Barlet, arrivée d'hier au ſoir, mais qu'il n'a pu nous faire voir qu'aujourd'hui. La mère, cette malheureuſe femme dont je vous ai parlé, a rendu une viſite à ſir Charles. Pauvre Emilie! Chère enfant! Quelle mère le ciel lui a donnée!

Le docteur eſt ſi ſenſible à la complaiſance que j'ai eue de lui abandonner mes lettres, après les avoir retirées des mains de nos amies & amis, dont l'approbation m'a réellement flattée, qu'il ne s'eſt pas fait preſſer pour m'accorder la permiſſion de vous envoyer la lettre de ſir Charles. Je lui ai demandé cette grâce, dans l'opinion que vous lirez volontiers tout ce qui regarde Emilie. Mais ne manquez pas de me renvoyer par la première occaſion ce que le docteur a la bonté de me confier.

Vous trouverez, dans la dernière partie de ſa lettre, que M. Barlet lui a communiqué le déſir que ſes ſœurs ont depuis long-tems, de l'engager quelquefois à leur écrire. Il y conſent, mais à des conditions, comme vous verrez, auxquelles il y a peu d'apparence qu'aucune de ſes trois ſœurs veuille ſe ſoumettre ; car il me met du nombre. Ses trois ſœurs! Sa troiſième ſœur! Cette répétition a quelque choſe de ſi obligeant! J'ai mille raiſons d'admirer ſa bonté ; cependant je remarque qu'il peut être ſévère pour notre ſexe. Il n'eſt pas au pouvoir des femmes d'être ſans réſerve : vous verrez que c'eſt une des réflexions de ſa lettre. Il ajoute; peut-être ne le doivent-elles point. Pourquoi donc? Ne feroit-ce pas un avis qu'il me donne; mais il ne ſe donne guère à lui-même l'occaſion d'ob-

ferver ce que je fuis. Quoi qu'il en foit, Lucie, on n'aura point de baffeffe à me reprocher, je le répète pour la vingtième fois. Je ne lui donnerai pas fujet de me méprifer; non, fût il le plus grand monarque de l'univers. Fiez-vous là-deffus à votre,

HENRIETTE BYRON.

LETTRE L.

Sir CHARLES GRANDISSON, à M. BARLET.

18 Mars.

J'AI reçu, cher docteur, une vifite de la mère d'Emilie. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle en fera une auffi à Colnebroke, avant que je puiffe être affez heureux pour y retourner. Elle fait que fa fille y eft, & que mes affaires me retiennent encore à la ville. Je vous dépêche un exprès dans cette crainte, & je crois devoir vous informer de ce qui s'eft paffé entr'elle & moi.

Elle s'eft fait annoncer fous le nom de madame Jervins. Je l'ai reçue civilement. Il m'a paru qu'elle s'attendoit au falut ordinaire de notre fexe (1), mais j'ai pris ou plutôt j'ai reçu fa

(1) L'ufage des hommes en Angleterre eft de baifer les femmes fur la bouche.

main qu'elle m'a préſentée, & je me ſuis contenté de la conduire vers un fauteuil. Vous ne l'avez jamais vue ? Elle ſe croit encore belle; & ſi ſes vices, qui ſemblent répandus ſur ſon viſage, ne la rendoient pas odieuſe, elle pourroit en effet prétendre à la beauté.

Comment ſe porte Emilie, monſieur ?) en jouant de l'éventail.) Eſt-elle ici ? Prenez la peine de la faire appeler. Je veux la voir.

Elle n'eſt point ici, madame.

Où eſt-elle donc ? Elle a quitté, depuis quelque tems, Madame Lane.

Elle eſt, madame, ſous la meilleure protection du monde; ſous celle de mes deux ſœurs.

Et de grâce, monſieur, quelles ſont vos vues ſur elle ? Son âge n'eſt plus celui d'un enfant; (en ſouriant, & me faiſant voir ſa penſée dans ſes yeux.) Dites-moi ce que vous avez deſſein de faire d'elle. Vous ſavez, a-t-elle ajouté, en affectant un air plus ſérieux, que miſs Jervins eſt ma fille.

Si vous méritez, madame, d'être reconnue pour ſa mère, vous devez être contente de la voir en de ſi bonnes mains.

Oh ! monſieur, je n'ai jamais eu de foi pour la bonté des hommes. Lorſqu'une jolie fille ſe trouve dans leur chemin.... Je connois le monde;

monſieur, (en riant d'un air folâtre & riant encore.)

Et moi je ne connois rien, madame Jervins, qui m'oblige à des explications ſérieuſes avec vous. Mais qu'avez-vous à dire à ma pupille?

A dire? monſieur; mais vous n'ignorez pas que je ſuis ſa mère, & je penſe à me charger d'elle. Son père vous a confié le ſoin de ſon bien; mais je penſe à la tirer, pour ſa réputation, des mains d'un tuteur de votre âge. J'eſpère, monſieur, que vous ne vous y oppoſerez point.

Si c'eſt là, madame, le ſeul motif de votre viſite, je vous demande la permiſſion de l'abréger. Mes affaires me preſſent de ſortir.

Si cet empreſſement, au contraire, vient de l'amour maternel, vous la verrez à ſon retour; quoique juſqu'à préſent vous ne l'ayez pas traitée avec l'affection d'une mère. Mais ſa perſonne & ſa réputation ne m'ont pas été moins confiées que ſa fortune.

Je ſuis mariée, monſieur, & mon mari eſt homme d'honneur.

Votre mariage, madame, eſt une nouvelle raiſon pour ne pas vous charger d'Emilie.

Apprenez, monſieur, que mon mari eſt un homme d'honneur, auſſi brave que vous l'êtes vous-même, & qu'il eſt capable de ſoutenir mes droits.

Quel qu'il ſoit, madame, il n'a rien à démêler avec Emilie. Seriez-vous venue pour m'apprendre que vous êtes mariée ?

Oui, monſieur. Et vous ne m'en faites pas compliment ?

Compliment ? Madame. Je ſouhaite que vous méritiez d'être heureuſe, & je ne doute point alors de votre bonheur ; mais pardonnez, s'il vous plaît, mes amis m'attendent.

J'avois peine à contenir mon indignation. Cette femme ſe marie, dit-on, deux ou trois fois tous les ans.

Hé bien, monſieur, vous apprendrez peut-être ce que c'eſt que le major Ohara. Sachez de moi, dès aujourd'hui, qu'il eſt d'une des meilleures maiſons d'Irlande, & qu'il ne ſouffrira point qu'on me dérobe ma fille.

Le major Ohara, madame, n'a rien de commun avec la fille de mon malheureux ami. Emilie eſt ſous ma protection ; & je ſuis fâché de vous dire qu'elle n'auroit pas eu beſoin d'un ſecours étranger, ſi la perſonne qui prend le nom de ſa mère, étoit plus propre à lui tenir lieu de l'excellent père qu'elle a perdu. Permettez, madame, que je vous offre la main juſqu'à votre voiture.

Elle s'eſt emportée vivement, & dans des termes auxquels je la crois fort exercée, elle m'a

menacé du ressentiment de son major Ohara; & pour conclusion, elle m'a dit qu'il avoit été vainqueur dans une demi-douzaine de duels. Je lui ai présenté la main, qu'elle n'a pas refusée, & je l'ai conduite à sa chaise. Nous nous reverrons demain, m'a-t-elle dit d'un air menaçant, & peut-être serai-je accompagnée du major. Je ne lui ai marqué mon mépris que par mon silence. Vile & scandaleuse femme!

Il ne faut pas, mon cher docteur, qu'il vous échappe un mot de cette aventure devant Emilie. Je crois qu'elle ne doit la voir qu'en ma présence. Les propos injurieux de cette mauvaise mère, lui causeroient une frayeur mortelle, comme il est arrivé la dernière fois. Mais peut-être ne la reverrai-je point d'un mois ou deux. Comme j'ai le pouvoir de lui faire une pension annuelle de cent ou deux cens guinées, à ma discrétion, & suivant la satisfaction que j'aurai de sa conduite, son mari, si elle est mariée réellement, qui n'a pu l'épouser que par ce motif, ne souffrira point qu'elle s'expose à des réductions chagrinantes; car vous savez que je l'ai payée jusqu'à présent sur le pied de deux cens guinées. La menace qu'elle m'a faite en partant, n'est peut-être qu'un badinage, par lequel elle a cru m'embarrasser. C'est une coquette des plus

folles, que son goût pour l'intrigue ramène toujours à l'artifice.

Je reçois dans ce moment votre lettre de ce matin, & j'y trouve un article fort intéressant. Vous me faites entendre que mes sœurs, quoique mes absences soient fort courtes, souhaiteroient de recevoir quelques lettres de moi. Depuis long-tems, cher ami, vous m'avez engagé dans une espèce d'habitude, qui me fait prendre la plume avec autant de facilité que de plaisir pour vous écrire. A vous & à notre cher Belcher, je puis communiquer tout ce qui me vient à l'esprit. L'usage, à la vérité, me feroit trouver autant de plaisir à faire une lettre pour mes sœurs. Je ne voudrois pas qu'elles pussent penser qu'il y ait un frère au monde qui aime plus ses sœurs que moi. Et vous savez qu'à présent j'en ai trois. Mais pourquoi ne m'ont-elles pas témoigné ce désir elles-mêmes? Refuser à quelqu'un qui m'est cher, un plaisir qui ne sauroit me coûter beaucoup de peine, c'est ce que je ne me pardonnerois pas.

Je m'engagerois volontiers dans une correspondance régulière avec mes sœurs, si elles le souhaitoient sérieusement; mais je désirerois alors que ce fût une vraie correspondance, c'est-à-dire, qu'on écrivît des deux côtés. Croient-

elles

elles qu'il ne me feroit pas aussi fort agréable d'être quelquefois informé de ce qui les occupe, & d'apprendre ce qu'elles pensent des personnes & des choses ? Si leur demande n'est point une idée passagère, & si vous retrouvez l'occasion d'en parler, proposez leur ma condition. Mais assurez-les que si je découvre que leur franchise ne réponde pas à la mienne, je romps aussi-tôt la correspondance. Mes trois sœurs sont d'une franchise forr aimable pour des femmes; mais après ce défi, oseronr-elles enrrer dans la lice, à termes égaux, avec un homme assez clairvoyanr, avec un frère? Non; j'en suis presque sûr. Il n'est pas au pouvoir d'une femme d'être sans réserve sur certains articles; & peut-être ne le doit-elle point. Cependanr on rencontre quelquefois des hommes, des frères chez lesquels on est sûr que la confiance n'est pas mal placée.

Si ma proposition étoit agréée, je pourrois écrire à mes sœurs la plupart des choses que je vous communique. J'ai peu de secrets. Mes précautions ne pourroient regarder qu'un petit nombre d'occasions, dans lesquelles je craindrois de leur causer de l'inquiétude ou du chagrin. Lorsque je vous écris, mon cher docteur, je sais que je puis me reposer sur votre jugement, des endroits de mes lettres qui peuvenr leur être montrés. Quelquefois, à la vérité, je me fais un

amusement de la curiosité de Charlotte, qui semble se plaire, comme je lui disois dernièrement, à supposer des secrets où il n'y en a point, pour se faire honneur de sa pénétration, lorsqu'elle croit les avoir découverts. J'aime alors à la voir dans l'embarras, & souvent en défaut, comme une punition du silence qu'elle affecte. Mais c'est assez aujourd'hui, sur un sujet que je pourrai reprendre avec vous. Vous ne sauriez vous imaginer combien je suis impatient de me voir à Colnebroke. Il est dur de faire violence à ses inclinations, mon cher docteur, & je l'éprouve souvent.

LETTRE LI.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

19 au soir.

QUE je plains Emilie! elle est accablée de chagrins. Dans quelles bassesses ma vile passion a failli me jeter! Oui, ma chère, je veux l'appeler vile & ignoble. M'avez-vous reconnue? Il ne s'en est rien fallu qu'elle n'ait fait de moi une créature envieuse, dure, injuste, & ce qu'il y a de pire au monde, pour une pauvre orpheline, qui a besoin de protection: contre qui?

contre une mère. Situation terrible! Cependant j'étois prête à lui envier son tuteur, & le plaisir innocent qu'elle trouve à parler de lui. Mais puisse-t-il ne me revoir que pour me mépriser, si je n'étouffe pas, dans sa naissance, ce monstre, cette odieuse jalousie, & si l'infortune d'Emilie ne sert pas à me la rendre plus chère! Tendre fille! Vous viendrez avec moi, si l'on m'en fait la proposition. Mon oncle, ma tante y donneront leur consentement. Ils sont généreux. Ils n'ont point de petite passion qui puisse offusquer leur penchant à faire du bien. Il sont ce que j'espere d'être, à présent que je me suis retrouvée moi-même. Eh quoi! si la tendresse de son cœur avoit changé sa reconnoissance en amour, n'auroit elle pas une excuse, comme je me flatte d'en avoir?

(*Miss Byron fait le récit d'une visite que la mère de miss Jervins a rendue le même jour au château de Colnebroke, accompagnée du major Ohara & du capitaine Salmonet, pour y voir sa fille. Les circonstances en sont bisarres. Ces deux prétendus officiers sont les matamores. Milord L... qui les reçoit, garde assez peu de ménagement avec eux. Cependant l'obstination de la mère à demander sa fille, & l'idée qu'il n'a pas droit de s'y opposer, le portant à faire dépendre cette entrevue*

de la volonté d'Emilie, il consent à la faire avertir. Mais la crainte l'avoit déjà fait disparoître. Elle avoit supplié miss Byron de monter avec elle dans un carrosse de miladi L..... qui ramenoit cette dame de l'église ; &, sous prétexte de prendre l'air avant de dîner, les deux demoiselles s'étoient éloignées du château. On vient dire à la mère que sa fille est absente. Elle s'emporte. Ses braves veulent prendre le même ton. Milord les exhorte à se retirer tranquillement, s'ils n'aiment mieux le mettre dans la nécessité de les y forcer. Ils partent, en se promettant de voir sir Charles, & d'en tirer raison.

Miss Byron représente l'effroi de sa compagne ; la pitié qu'elle en ressent, les tendres instances avec lesquelles cette jeune personne lui demande son amitié, & sa naïveté dans le récit qu'elle lui fait des mauvais traitemens qu'elle a reçus de sa mère. Le résultat est que miss Byron s'affectionne beaucoup pour Emilie ; qu'elle lui accorde la liberté de la voir souvent en particulier, & d'entrer le soir librement dans sa chambre ; de lui écrire & de lui faire toutes ses ouvertures de cœur. Miss Byron ne dissimule point à miss Selby que dans cette communication elle se flatte de pénétrer les sentimens d'Emilie pour sir Charles. Mais supérieure comme elle veut l'être à la jalousie, elle ne voit rien à se reprocher dans sa curiosité. Dès le même jour ;

Emilie s'étant présentée à la porte de sa chambre, elle n'a pu la recevoir, parce qu'elle avoit une lettre à finir; mais elle se propose de l'en dédommager, par une visite qu'elle veut lui rendre le soir dans son propre appartement, pour lui confirmer tous les sentimens d'amitié qu'elle lui a promis dans leur promenade).

LETTRE LII.

Miss BYRON, à miss SELBY.

Lundi, 10 Mars.

HIER au soir, lorsque toute la compagnie se fut retirée, j'allai frapper à la porte d'Emilie, qui me fut ouverte aussi-tôt par sa femme de chambre. Est-ce vous, ma très-chère miss Byron? s'écria-t-elle, en venant à moi les bras ouverts: quelle extrême bonté!

Je viens, ma chère, lui dis-je, passer agréablement une demi-heure avec vous : du moins si je ne vous suis pas incommode.

Ah! jamais miss Byron ne peut l'être à personne!

Commencez donc, chère miss, par donner à votre femme de chambre la liberté de se coucher; sans quoi j'abrégerois ma visite. J'ai fait la même

grâce à la mienne. Si vous avez besoin de quelques petits services, je vous les rendrai moi-même.

Ah! mademoiselle, vos attentions s'étendent à tout le monde. Anne me dit que tous les domestiques vous adorent dans cette maison; & je sais assez combien vous êtes chère aux maîtres. Anne, vous pouvez vous aller coucher.

La mienne m'a dit plus d'une fois que miss Jervins aime à se coucher tard, & qu'elle lit, ou se fait lire par Anne, qui n'a pas trop de passion pour cet office, quoiqu'elle lise fort bien. Les domestiques sont aussi sensibles que leurs maîtres & maîtresses, & ils expriment plus naturellement ce qu'ils sentent. Je ne doute pas qu'ils n'aiment aussi miss Jervins. Je jugerois aussi volontiers des maîtres par l'affection de leurs domestiques, que par toute autre règle. L'assiduité parfaite & respectueuse de ceux de sir Charles, ne fait-elle pas voir combien ils adorent leur maître?

Je suis fort jalouse de l'affection des miens, depuis que j'observe en effet ceux de mon tuteur, & depuis qu'Anne m'a raconté tout ce qu'ils disent de vous, autant qu'ils sont ici; mais il y a tant de ressemblance entre vous & mon tuteur, que vous paroissez nés l'un pour l'autre.

(Elle poussa un soupir involontaire, sans faire aucun effort néanmoins pour le retenir).

Pourquoi ma chère amie ſoupire-t-elle ? D'où viennent les ſoupirs de mon Emilie?

Quelle bonté, mademoiſelle, de m'appeler votre Emilie ! mon tuteur m'appelle auſſi ſon Emilie. Je ſuis fière, lorſqu'il me donne ce nom..... Mais je ſoupire encore. En vérité, je ne ſais pas pourquoi. C'eſt une habitude qu'il me ſemble que j'ai priſe depuis peu. Peut-elle nuire à ma ſanté ? Anne me dit que c'eſt un mauvais ſigne, & que je dois m'en défaire. Elle prétend qu'il n'eſt pas joli pour une jeune perſonne, de ſoupirer comme je fais ; mais je ne vois pas où eſt le mal.

On aſſure que les ſoupirs ſont une marque d'amour ; & vous ſavez que les jeunes perſonnes.....

Ah ! Mademoiſelle, (en m'interrompant) vous ne laiſſez pas de ſoupirer ſouvent auſſi.

(La rougeur me monta au viſage.)

Il eſt vrai, ma chère, que je m'en ſuis quelquefois apperçue moi-même. C'eſt une habitude, comme vous dites ; & je ne voudrois pas vous y voir tomber.

Mais, mademoiſelle, j'ai des raiſons de ſoupirer que vous ne ſauriez avoir. J'ai une mère..... Hélas, une mère à qui je dois moins ſouhaiter de la bonté pour moi, que pour elle-même ; une mère ſi malheureuſe, que je me vois obligée

de la fuir! Mon père, dont tout le monde a connu la bonté, en eſt mort de chagrin. Ah! mademoiſelle, (en jetant ſes bras autour de moi, & cahant ſa tête dans mon ſein), n'ai-je pas ſujet de ſoupirer?

Je verſai quelques larmes ſur ſon cou. Je ne pus les retenir; une douleur ſi juſte & ſi tendre! Qui n'en auroit point été touché?

· Et ce qui ſe paſſa hier ici, reprit-elle en levant la tête. Pauvre femme! Elle n'en a pas remporté beaucoup de fruit. Croyez-vous que cette ſeule aventure ne ſuffiſe pas pour me faire ſoupirer?

Charmant naturel! (en lui baiſant les deux joues). Je vous aimerai trop, Emilie.

Vous avez trop de bonté pour moi, mademoiſelle. Ne la pouſſez pas ſi loin. Vous voyez qu'elle me fait encore ſoupirer. Celle de mon tuteur me fait ſoupirer auſſi. Je crois réellement que mes ſoupirs ſont plus fréquens que jamais, depuis qu'ayant quitté madame Lane, je connois mieux ſa bonté, je vois de plus près l'admiration que tout le monde a pour lui, & la reconnoiſſance que chacun croit lui devoir. Un étranger, comme je puis le dire, un homme de ce mérite, qui m'accable de bienfaits; & une malheureuſe mère qui lui cauſe tant d'embarras; comment retenir mes ſoupirs avec deux raiſons ſi fortes!

Chere miſs! (Je me ſentois le cœur pénétré

de pitié) : nous lui devons la même eſtime, vous & moi, par les plus puiſſans motifs de la reconnoiſſance.

Ah! mademoiſelle, vous ſerez un jour la plus heureuſe de toutes les femmes; & vous le méritez bien.

Que veut dire mon Emilie?

Ne vois-je pas, n'entends-je pas ici tous les jours ce que milord L...... & les deux dames ont entrepris de faire réuſſir? & ma femme de chambre ne m'apprend-elle pas quels ſont les vœux & l'attente de toute la maiſon?

Et qu'attend-on, que déſire-t-on, mon Emilie?

Ne vois-je pas que mon tuteur vous aime?

Vous le croyez, Emilie?

Si je le crois! il faudroit ne pas voir combien chaque mot paroît l'attacher lorſqu'il vous entend.

Pure imagination, ma chère.

Ho, vous n'avez pas obſervé ſes yeux comme moi, lorſqu'il eſt avec vous! Il m'eſt arrivé auſſi d'obſerver quelquefois les vôtres; mais je n'y ai pas remarqué les mêmes mouvemens que dans les ſiens. Je ſuis sûre qu'il vous aime. (Ces derniers mots furent encore ſuivis d'un ſoupir).

Mais pourquoi ſoupirez-vous, mon Emilie? Si j'avois le bonheur d'être auſſi bien que vous le

penfez, dans l'eftime de ce charmant homme; me porteriez-vous envie, ma chère?

Envie? moi! moi, vous porter envie? Non, en vérité. Quelle raifon en aurois-je?......... Mais, chère mifs Byron, dites-moi à préfent.... Je vous en prie, dites-moi fi vous aimez mon tuteur.

Vous favez qu'il eft aimé de tout le monde. Vous, mon Emilie, ne l'aimez-vous pas?

Oh! je l'aime parfaitement. Mais vous, mademoifelle, vous l'aimez avec des efpérances qui ne conviennent qu'à vous. De grâce, un peu de confiance pour votre Emilie. Mon tuteur n'en faura jamais rien. Je vous conjure de me l'avouer. Vous ne fauriez croire combien vous m'obligerez par cette faveur. Elle me donnera une plus haute idée de moi-même.

Voulez-vous, Emilie, me promettre autant de franchife que vous m'en demandez?

Je vous le promets.

J'avoue, ma chère, que j'ai beaucoup d'eftime pour votre tuteur.

D'eftime! Eft-ce là le terme? Ah! mifs Byron, toute jeune que je fuis, je fais bien que l'eftime n'eft pas de l'amour.

Eh bien, je veux être fincère avec mon Emilie; mais à condition que perfonne ne faura jamais que je vous fais une confidence de cette nature.

Je préférerois votre tuteur, ma chère, à un roi dans toute sa gloire.

Et je le préférerois aussi, mademoiselle, si j'étois miss Byron. Je voudrois vous ressembler en tout.

Aimable innocence! Mais dites-moi, Miss Jervins, voudriez-vous que je n'eusse pas ces sentimens pour votre tuteur? Vous savez qu'il est le mien aussi, & qu'il m'en a tenu lieu dans la plus importante occasion qui pût jamais arriver pour moi.

Le vouloir! Souhaiter que miss Byron fût une ingrate? Non, non. (Un soupir suivit encore).

Pourquoi donc mon Emilie soupire-t-elle? Elle m'avoit promis de la franchise.

Je vous le promets encore. Mais, dans la vérité, j'ignore moi-même pourquoi je soupire. Je souhaiterois que mon tuteur fût le plus heureux des hommes: je voudrois, mademoiselle, que vous fussiez la plus heureuse de toutes les femmes; & c'est ce que vous ne pouvez être tous deux que l'un dans l'autre. Il me semble néanmoins qu'il y a quelqu'obstacle qui s'oppose à votre bonheur mutuel; & je m'imagine que ma peine vient de là. Je ne suis pas sûre néanmoins qu'elle en vienne uniquement. Non, je ne sais pas d'où elle vient. Si je le savois, je vous le dirois, mademoiselle. Mais j'ai quelquefois des

palpitations de cœur, qui me coupent la respiration, je n'y comprends rien. Je me sens ici comme un poids, qui me fait soupirer; & mes soupirs me font plaisir, apparemment parce qu'ils me soulagent. D'où cela peut-il venir? (Elle s'arrêta en me regardant).

Continuez, ma chère. Votre description est charmante.

J'achèverai volontiers. Si quelqu'un s'empresse, comme il est arrivé la dernière fois à ma femme de chambre, de nous venir dire miss, miss, miss, votre tuteur est arrivé; je tombe aussi-tôt dans une agitation! Il me semble que mon cœur s'enfle jusqu'à ne pouvoir tenir dans mon sein. Je suis forcée de m'asseoir; & l'haleine me manque, comme si j'avois monté, en courant par un chemin difficile. Pendant une demi-heure entière, je demeure si tremblante, que je n'ai pas la force d'aller au-devant de mon tuteur, quoique je sois fort impatiente de le voir. Et puis, l'entendre qui me plaint d'un ton si doux, d'avoir une malheureuse mère, qui m'appelle son Emilie..... Ne trouvez-vous pas que le son de sa voix est d'une douceur extrême? La vôtre est si douce aussi, mademoiselle! Tout le monde dit que dans vos plus simples discours, votre voix est d'une mélodie...... Anne m'assure alors......

Petite flatteuse! vous me charmez.

Je ne fais point flatter, mademoiselle. Ne m'appelez point flatteuse. Non, je suis la sincérité même.

Oui, je vous crois sincère; mais vous excitez ma vanité, chère miss. Je ne vous reproche pas de me dire ce qu'on pense de moi; mais je me fais un reproche à moi-même d'y être trop sensible. Continuez, s'il vous plaît. Anne, disiez-vous, assure alors........

Elle m'assure que toutes ces émotions extraordinaires sont des signes d'amour. Folle créature. Ce qu'elle dit néanmoins n'est pas impossible; mais ce n'est pas un amour tel qu'elle paroît l'entendre, tel qu'elle prétend l'avoir senti dans ses jours critiques; c'est le nom bisarre qu'elle leur donne; & par lesquels elle dit qu'elle a passé deux ou trois ans plus tard que moi. Premièrement, je suis fort jeune, vous le savez, mademoiselle; je ne fais que sortir de l'enfance. Je n'ai jamais eu de mère, ni de sœur, ni de compagne de mon sexe. Les filles de madame Lane, qu'étoient-elles pour moi? Elle me regardoient comme un enfant, & je n'étois rien de plus. D'ailleurs, j'aime à la vérité mon tuteur; mais c'est avec autant de respect que s'il étoit mon père. Jamais je n'ai eu la moindre pensée, qui n'ait été accompagnée d'une profonde vénération pour lui, telle que je me souviens de l'avoir eue pour mon père.

Cependant, ma chère, vous n'avez jamais ſenti aucune de ces palpitations, dont vous avez parlé, lorſqu'on vous avertiſſoit du retour de votre père après quelques jours d'abſence.

Non. Je conviens que cela n'eſt jamais arrivé. Et quoique je me ſois toujours réjouie de voir mon tuteur, lorſqu'il venoit chez madame Lane, je ne me ſouviens pas que mes agitations aient jamais été ſi violentes que les dernières. Auſſi, j'en ſuis ſurpriſe moi-même. Ne pourriez-vous pas m'en dire la cauſe?

N'êtes-vous pas pénétrée, chère Lucie, de tendreſſe & de pitié pour cette aimable fille!

Ma chère Emilie, ne doutez pas que ce ne ſoient des ſymptômes.....

De quoi, mademoiſelle? (en m'interrompant). Dites-le moi ſincérement, je ne vous cacherai pas une ſeule penſée de mon cœur.

Oui, ſi je vous encourage, ma chère.

Dites donc, mademoiſelle!

Des ſymptômes d'amour, je n'en doute point; & d'un amour capable de troubler votre repos...

Non, (en m'interrompant encore) non, mademoiſelle, il eſt impoſſible. Si c'étoit ce que vous penſez, mademoiſelle, je n'aurois plus la hardieſſe de paroître devant vous. Le ciel m'eſt témoin que c'eſt vous, vous ſeule, que je vou-

drois voir miladi Grandiſſon. Je n'ai qu'une crainte.....

Eh, quelle crainte ?

Que l'amitié de mon tuteur ne diminue pour moi, lorſqu'il ſera marié.

Craignez-vous que ſa femme ne s'efforce de reſſerer un cœur auſſi vaſte que le ſien?

Non, ſi cette femme étoit vous. Mais mademoiſelle, (en baiſſant les yeux) excuſez ma folie! Il ne me prendroit plus la main avec autant de bonté qu'il fait à préſent. Ses regards n'auroient plus cette tendreſſe que je dois à la pitié qu'il a de ma ſituation. Il ne m'appelleroit plus ſon Emilie. Il n'exigeroit plus de tout le monde, les mêmes égards pour ſa pupille.

Ma chère, vous n'êtes plus un enfant. S'il demeure quelque tems ſans ſe marier, comptez que toute l'affection que vous avez vue juſqu'à préſent pour vous ſur ſes lèvres, ſe retirera bientôt au fond de ſon cœur. Vous devez attendre ce changement de ſa prudence. Et vous même, ma chère, vous lui en donnerez l'exemple, vous ſerez plus réſervée à l'extérieur, que vous ne l'avez été dans un autre âge.

Ah! mademoiſelle, que me dites-vous ? Quand j'aurois vingt ans, je mourrois de chagrin, s'il ceſſoit de me traiter avec la même tendreſſe. Si je lui donne ſujet de me croire indiſcrète, témé-

raire, importune, je consens alors qu'il m'appelle l'Emilie de tout autre, & qu'il me renonce pour la sienne.

Vos idées, ma chère, changeront auparavant.

Hé bien, je ne souhaite pas de vivre lorsque ce changement doit arriver. Songez, mademoiselle, que ma seule consolation, dans le malheur où m'a jetté ma mère, est d'avoir un tuteur si aimable & si vertueux, de m'entendre nommer son Emilie, de me voir aimée de lui comme sa fille. Dites-moi, mademoiselle, si vous étiez miladi Grandisson, m'envieriez-vous ces témoignages de sa compassion & de son amitié?

Non, ma chère; non, si je connois bien mon propre cœur.

Et m'accorderiez-vous la permission de vivre avec vous? Dites, mademoiselle, à présent que vous savez tout; me permettriez-vous de vivre avec vous & mon tuteur! C'est une question que j'avois déjà pensé à vous faire; mais la crainte & la confusion m'ont retenue jusqu'à ce que vous ayez eu la bonté de m'encourager.

Je vous assure que j'y consentirois volontiers, si votre tuteur n'y faisoit pas d'objection.

Ho! ce n'est point assez, ma chère miss Byron. Seriez-vous mon sincère, mon ardent avocat auprès de lui? Il est certain qu'il ne vous refuseroit rien. Seriez-vous disposée.... Je vais vous

vous dire, Mademoiselle, comme il faudroit s'y prendre..... Seriez-vous disposée à lui dire : » Voyez-vous, sir Charles, cette petite fille, » cette Emilie est d'un fort bon naturel. Sa for- » tune est considérable. On peut lui tendre des » piéges. Elle n'a point d'autre père que vous. » La pauvre petite, (je suppose que pour l'at- » tendrir vous me donneriez des noms tou- » chans), la pauvre petite n'a point de mère, » ou se trouve plus malheureuse que si elle n'en » avoit point. Quel meilleur parti voyez-vous » pour elle, que de la laisser vivre avec nous ? » Je serai sa protectrice, son amie, sa maman. » Oui, Mademoiselle, (en s'interrompant) » permettez que je me choisisse une maman. » Ne laissez point une malheureuse fille sans » mère, si vous pouvez lui en donner une. Je » suis sûre que toute mon étude sera de vous » donner du plaisir, & que jamais je ne vous » causerai de peine. Vous direz donc à sir Char- » les : j'insiste là-dessus, M. Grandisson. Nous » ferons le bonheur de cette pauvre orpheline. » On lui a parlé des artifices des hommes, pour » faire tomber les riches héritieres dans leurs » piéges. Cette crainte & celle qui regarde sa » mère, la font trembler continuellement. » Elle seroit tranquille avec nous ». Chère, chère miss Byron ? vous êtes touchée en ma

faveur..... (Qui ne l'auroit point été de ses tendresses enfantines? Elle jeta ses bras autour de moi). Je vois que vous êtes touchée..... Je ferai gloire d'être à votre suite. Je ferai votre femme de chambre, s'il le faut. J'aiderai à vous parer, & à vous rendre chaque jour plus aimable aux yeux de mon tuteur.

Je ne pus soutenir toutes ces idées. C'est assez ; c'est assez, mon aimable, ma tendre & généreuse Emilie ! Si mon sort devenoit tel que vous le dites, vous ne me demandez rien que mon cœur ne fût toujours prêt à vous accorder ; vous n'auriez pas un desir dont le succès ne me devînt aussi cher qu'à vous-même. Je l'ai pressée contre mon sein, tandis qu'elle continuoit de me serrer de ses deux bras.

Je vous fatigue peut-être, reprit elle. Pour le monde entier, je ne voudrois pas causer la moindre peine à ma jeune maman. Permettez qu'à l'avenir je vous donne ce nom. Maman, comme on me l'a expliqué, est un nom plus tendre que celui même de mère. L'infortunée madame Jervins, ou madame Ohara, si cette qualité lui fait plaisir, ne sera que mère. Un enfant ne doit pas renoncer la sienne, quoiqu'elle renonce elle-même, ou qu'elle fasse pis que de renoncer son enfant.

Il eſt tems que je me retire, Emilie.

Dites donc, *mon Emilie ?*

Mon Emilie, ma très-chère Emilie ! Vous m'avez guérie de l'envie de dormir pour toute cette nuit.

O! je ſuis donc fâchée.....

Non, ne le ſoyez de rien. Vous m'avez cauſé quelque peine, il eſt vrai ; mais c'eſt la plus douce peine qui ſoit jamais entrée dans un cœur. J'admire tant de bonté, tant d'innocence, des ſentimens ſi généreux ! C'eſt un bonheur pour moi de connoître un cœur tel que le vôtre.

Que vous augmentez mon raviſſement ! (& ſes bras recommencèrent à me ſerrer). Mais pourquoi vous retirer ſi-tôt ?

Il le faut, ma chère. Je ne puis demeurer plus long-tems. Mais comptez qu'Emilie ſera toujours chère à mon cœur. Je m'efforcerai de contribuer au bonheur de ſa vie, & tous ſes déſirs ſeront ſecondés par les miens.

Je ſuis donc bien ſûre de vivre avec vous & mon tuteur. (Et tombant à genoux, les bras en cercle autour des miens). Faſſe le ciel, pour mon intérêt comme pour le vôtre, que vous ſoyez bientôt la plus heureuſe des femmes, par votre mariage avec le meilleur des hommes, avec mon tuteur ! Joignez votre prière à la

mienne. *Dites Amen*, mademoiselle, & que le ciel vous comble de tous ses biens.

J'eus peine à me retirer de ses bras. O mon amour! je ne puis soutenir vos charmans transports. Et je me hâtai de reprendre le chemin de ma chambre. Elle me suivit; elle prit ma main pour la baiser ardemment. Vous n'êtes pas fâchée, mademoiselle? Dites que vous ne l'êtes point. Je ne vous quitterai pas sans cette assurance.

Fâchée, mon amour! Eh! qui pourroit l'être contre vous? Que vous m'avez causé d'émotion par vos tendres.....

Je suis contente, si je ne vous ai point offensée..... Mais dites encore une fois *mon Emilie.* Dites, bon soir, *mon Emilie*, *mon amour* & tous ces tendres noms que vous prononcez d'un ton si charmant. Donnez-moi votre bénédiction, comme si vous étiez ma chère maman, & je vous quitterai, & je m'imaginerai que je vais dormir avec les anges.

Les anges devroient être sans cesse autour de mon Emilie. Que le ciel bénisse mon Emilie! Bon soir. Que votre sommeil soit doux & paisible! Je lui donnai un, deux, trois baisers avec toute la tendresse qu'elle m'avoit inspirée pour elle, & je doublai le pas pour m'éloigner. Mais elle demeura sur sa porte, me conduisant des

yeux avec de profondes révérences, chaque fois que je tournois la tête pour la voir encore.

En réfléchiſſant, dans ma retraite, ſur tout ce que cette chère fille m'avoit dit, & ſur l'incertitude de mon ſort, je me trouvai la tête remplie de tant de penſées différentes, que pendant toute la nuit je n'ai pu fermer les yeux. Je me ſuis levée avant le jour; & dans l'agitation d'un ſujet ſi touchant, qui ne ceſſoit point de..... je n'ai point eu d'autre reſſource que ma plume.

Vous, chère Lucie, & vous, ma chère grand-maman, ma tante, mon oncle, faites plus que de me permettre, ordonnez-moi, preſſez-moi de vous mener mon Emilie, ſi l'on m'en fait la propoſition. Cependant je ne vous la ménerai point, ſi vous ne me promettez tous de prendre pour elle autant de tendreſſe & de bonté que vous en avez pour moi.

LETTRE LIII.

Miſs BYRON, à miſs SELBY.

Lundi, 20 Mars.

L'ACTIVE, l'infatigable bonté de ſir Charles Grandiſſon me jette, ma chère Lucie, dans un étonnement que je ne puis exprimer. Je vous en-

voie deux nouvelles lettres que le bon docteur Barlet nous a communiquées, & qui contiennent le récit de ce que sir Charles a fait pour son oncle. Il vient de lui rendre un service de père. Connoissez-vous rien de plus étrange ? Mais il est né pour obliger tout le monde. Le docteur nous a dit qu'ayant obtenu de lui, depuis que miss Grandisson a paru le désirer, la liberté de nous faire voir quelques endroits de ses lettres, il n'en pouvoit faire un meilleur usage que pour nous lire les deux dernières, parce qu'elles regardent proprement une affaire de famille. Après nous les avoir lues, il est passé dans son cabinet, où je l'ai suivi, & j'ai obtenu la permission de les transcrire pour vous. Je ne pouvois vous donner une juste idée de la prudence, de la générosité, de la justice & du désintéressement qui règnent dans ces lettres, sans les transcrire entièrement. Mais, Lucie, que je trouve d'autres observations à faire ! Eh ! malheureusement elles sont plus mortifiantes. N'en faisons qu'une aujourd'hui, c'est que si sir Charles m'offroit volontairement sa main, je ne sais si je devrois l'accepter. Croyez-vous que si j'étois à lui, je ne vécusse pas dans la crainte continuelle d'en être séparée, ne fût-ce que par le coup inévitable qui menace tous les enfans des hommes ! Et quel tourment qu'une telle vie !

N. (*Les lettres, qu'on supprime, contiennent tout ce que sir Charles a fait pour délivrer milord W..... son oncle, d'une vieille maîtresse qui le tyrannisoit, & le récit d'une visite qu'il a reçue de la mère d'Emilie, accompagnée de ses deux braves. Dans l'affaire qui regarde son oncle, il se conduit en effet avec une noblesse admirable. Ses discours répondent à sa conduite. Il parvient, par différentes scènes à renvoyer madame Giffard, assez contente d'une bonne pension qu'il lui fait accorder. Le caractère de cette femme, qui est tout à la fois hautaine & fort intéressée, & celui du milord W... qui est dégoûté d'un long & fâcheux commerce, mais qui est foible & lié par une forte habitude de complaisance & d'esclavage, donnent lieu à des incidens fort bizarres. Sir Charles propose ensuite un mariage à son oncle, pour rendre sa vie également douce & honnête. Il se charge de trouver une femme qui lui convienne; & milord W... charmé de la générosité d'un neveu qui, étant son héritier naturel, sacrifie par conséquent ses propres intérêts à son bonheur; s'abandonne entièrement à lui, en exigeant néanmoins que la femme qu'il lui donnera n'ait pas moins de cinquante ans.*

La visite de la mère d'Emilie forme une scène plus vive & plus dangereuse. De là viennent apparemment les craintes qui font envisager à miss Byron un tourment continuel dans ce qui pourroit lui

arriver de plus heureux. Le major Ohara & le capitaine Salmonet, s'étant flattés d'intimider sir Charles, poussent l'insolence jusqu'à la menace ; & sur une réponse ferme qu'il leur fait, ils portent tous deux la main à l'épée. Il est forcé de tirer la sienne ; & par la supériorité de son courage & de son adresse, il fait sauter celle de l'un, il désarme l'autre, il les met tous les deux dans la nécessité de sortir de sa maison, & de remonter dans leur voiture sans armes & sans chapeaux. Ils lui disent des injures, qu'il méprise, & dans la rage où ils sont, il arrive fort plaisamment que l'un, qui parloit en penchant la tête à la portière, se relève brusquement, tandis que l'autre veut se baisser avec la même chaleur, & que se rencontrant tous deux, ils se donnent un furieux coup, qui leur fait tourner leurs injures l'un contre l'autre. Ils partent, & la dame avec eux. Bientôt après, on vient promettre, de leur part, à sir Charles plus de modération, s'il veut seulement rendre les épées & les chapeaux, & payer les deux cens guinées de pension à madame Ohara. Il rend les chapeaux & les armes; mais il répond que pour la pension, il se réglera sur la conduite de cette femme, sans que rien puisse le faire manquer aux loix de la plus exacte justice.

Enfin l'on supprime une autre lettre qui contient le récit des arrangemens que sir Charles & les patrons des enfans de M. Danby prennent pour le mariage

& l'établissement de la jeune fille & des deux frères. Le docteur Barlet qui s'étoit trouvé à Londres dans cette occasion, revient charmé de ce qu'il a vu, & joint à sa relation quelques autres exemples de la générosité de sir Charles, qui font leur impression ordinaire sur le cœur de miss Byron.

LETTRE LIV.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

Vendredi, 24 Mars.

SIR Charles est arrivé ce matin. Au moment qu'il est entré, un rayon de lumière a paru se répandre sur tous les visages.

Il a fait à tout le monde des excuses d'une si longue absence, sur-tout pendant que je suis à Colnebroke ; ce sont ses expressions, qu'il a civilement accompagnées d'une profonde inclination vers moi. Je me suis figuré qu'elles avoient été suivies d'un soupir & d'un regard tendre. Mais je n'ai pas eu la hardiesse de demander à miss Grandisson, si elle avoit apperçu quelque chose de particulier dans les complimens qu'il m'a faits. Je m'imagine que c'est sa politesse, qui ne lui a pas permis de m'adresser directement ses excuses, parce qu'il n'a pas voulu faire supposer que

j'eusse attendu son retour. Je n'ai pas été fâchée non plus qu'il ne m'ait pas nommée sa troisième sœur. Voyez, Lucie, comment le doute fait peser sur les moindres circonstances.

Au fond, je n'étois pas contente que son absence durât si long-tems; & dans les réflexions que je faisois là-dessus, je me suis sentie portée une fois à retourner à Londres; & peut-être m'y serois-je déterminée, si je m'étois crue assez importante pour lui causer un peu de chagrin par mon départ. Femmes! femmes! s'écriera ici mon oncle: je ne me vante point d'être supérieure à tous les petits foibles de mon sexe. Mais aussitôt que je l'ai vu, tous mes dégoûts se sont dissipés. Après l'affaire d'Anderson, celle de Danby & celle de milord W.... il a paru dans un jour plus brillant à mes yeux, qu'un héros couvert de lauriers, qui retourneroit dans son char de triomphe, avec une foule de princes captifs à sa suite. Combien le caractère d'ami du genre humain n'est-il pas plus glorieux que celui de vainqueur des nations.

Ma chère Emilie n'a pu se défendre d'un généreux embarras, en se rappelant les peines qu'elle a causées à son meilleur ami, quoiqu'elle ignore encore la visite que sa mère lui a rendue avec Ohara & Salmonet. Il m'a remerciée de ce qu'il nomme la bonté que j'ai eue de dérober Emilie

à sa mère, dont la vue l'auroit jetée dans une excessive frayeur ; & Milord a reçu aussi des remercîmens de la tendresse qu'il a marquée dans cette occasion pour sa pupille.

On lui a donné la lettre que madame Jervins avoit laissée pour sa fille. Il l'a presentée à miss Emilie, sans la lire. Mais elle la lui a rendue aussi-tôt, avec tant de grâce, que ne pouvant refuser de la prendre, il lui a dit qu'ils la liroient donc ensemble. Cette lettre a donné occasion au docteur de lui apprendre qu'il nous avoit communiqué plusieurs endroits des siennes. J'approuve, sans doute, a-t-il répondu, tout ce que le docteur a fait ; mais que pensent mes sœurs des conditions que j'ai mises à la correspondance qu'elles désirent ? Miladi a déclaré naturellement qu'elle seroit charmée de voir tout ce qu'il écrivoit au docteur ; mais qu'elle ne pouvoit s'engager à rendre lettre pour lettre. Pourquoi donc, a-t'il demandé ? Miss Charlote s'est hâtée de répondre, que la lecture des lettres de miss Byron leur avoit ôté le courage d'écrire. J'ambitionne beaucoup, a-t-il répliqué, d'obtenir une faveur qui n'a pas été refusée à milord L..... De deux frères, mademoiselle, a-t-il ajouté en se tournant vers moi, exclurez vous l'un d'une confiance que vous avez eue pour l'autre ?

Des frères, Lucie ! Je ne l'ai pas trouvé si

aimable dans ce moment, que lorſqu'il eſt arrivé.

Cependant je ſuis demeurée dans quelque embarras, & je ne ſais quelle auroit été ma réponſe, ſi miſs Grandiſſon ne m'avoit ſoulagée, en lui offrant d'obtenir pour lui la communication de mes lettres, s'il vouloit s'engager auſſi à nous laiſſer voir celles qu'il avoit écrites à M. Barlet, dans le même eſpace de tems, & lettre pour lettre. Il a demandé ſi mon conſentement étoit sûr à cette condition. Je me ſuis défendue aſſez long-tems; mais les inſtances de ſes ſœurs, & peut-être ma curioſité, l'ont emporté ſur ma réſiſtance. Miſs Grandiſſon s'eſt chargée de l'exécution de ce traité.

On eſt revenu à la lettre de madame Jervins. Il a pouſſé ſa chaiſe près d'Emilie, qu'il a nommée ſa chère fille, & l'enfant de ſa compaſſion. Vous êtes appelée, lui a-t-il dit, à de glorieuſes épreuves; & juſqu'à préſent, elles vous ont fait honneur. Je ſouhaiterois que cette infortunée fût capable de la moitié ſeulement de l'honnêteté qu'elle eſt sûre de trouver dans vos diſpoſitions. Mais liſons ſa lettre.

Il l'a tirée de ſa poche. Emilie, qui s'étoit levée, étoit debout près de lui, s'eſſuyant les yeux, & s'efforçant de vaincre ſon émotion. Après avoir ouvert la lettre, il a paſſé le bras autour de ſa pupille. Sûrement, Lucie, il eſt le



Ayez la bonté, Mademoiselle, de fortifier le cœur de cette chere fille, pendant une lecture qui ne peut manquer de l'attendrir.

Marillier direx. 1784 Delvaux sculp.

plus tendre, comme le plus brave des hommes. Que ne donnerois-je pas d'une peinture qui représenteroit une partie du feu & de la tendresse qui brilloient dans ses regards, pendant qu'il les jetoit, tantôt sur la lettre, & tantôt sur Emilie? Malheureuse femme! a-t-il dit deux ou trois fois, en lisant des yeux. Après avoir achevé: vous la lirez, ma chère, a-t-il repris. J'y trouve quelques sentimens maternels. Vous reconnoîtrez une mère, dans toutes les occasions où vous aurez le bonheur de la retrouver.

Je l'ai crue prête à lui jeter les deux bras autour du cou; & je suis sûre que sa seule modestie l'a retenue. O mon cher tuteur! s'est-elle écriée d'un ton aussi tendre que ses regards & ses larmes. Vous voulez donc que je la lise: Je vais me retirer dans ma chambre pour vous obéir.

Il s'est levé, il a pris sa main; & s'approchant de moi, il l'a mise dans la mienne. Ayez la bonté, Mademoiselle, m'a-t-il dit, de fortifier le cœur de cette chère fille, pendant une lecture qui ne peut manquer de l'attendrir. Il m'a donné la lettre. Son compliment m'a rendue fière. Je suis passée avec Emilie dans le cabinet voisin, où elle a lu la lettre de sa mère; mais ce n'a pas été tout d'un coup, ni sans être souvent interrompue par ses larmes; & plus d'une fois elle m'a jeté les bras autour du cou, dans

le transport d'une douleur muette, qui lui faisoit chercher comme un refuge. Je lui ai donné mille noms tendres. Mais je ne pouvois parler beaucoup. La lettre me touchoit vivement moi-même. On m'accorde la permission de vous l'envoyer.

MA CHÈRE ÉMILIE.

S'IL vous reste un peu d'amour & de respect pour une malheureuse mère, dont les fautes ont été barbarement exagérées, dans la vue de justifier le mauvais traitement qu'elle a reçu d'un mari qui n'étoit pas sans reproches, je vous conjure de me venir voir dans ma nouvelle demeure de Dean-Street, ou de me faire dire dans quel autre lieu je puis vous aller voir moi-même. Cette prière suppose qu'on ne m'accorde point la liberté de vous entretenir à Colnebroke, où je sais que vous êtes depuis quelques jours. Je ne puis me persuader que votre tuteur, qui passe pour honnête homme, soit capable de vous refuser une permission qu'il doit à la justice autant qu'à son honneur ; du moins si vous la demandez avec un peu d'instances, comme vous y êtes obligée, si vous avez pour moi la moitié de la tendresse que j'ai pour vous, puis je douter que vous n'y soyez disposée ? Je ne le puis. L'impa-

tience que j'ai de vous voir eſt extrême. Il me tarde de vous ſerrer dans mes bras ; & j'ai promis au major Ohara que vous ne ferez pas difficulté de le nommer votre père. C'eſt un homme d'une des meilleures maiſons d'Irlande, un brave & digne officier qui eſt capable de ſoutenir les droits d'une femme injuriée , s'il y eſt forcé, mais qui ſouhaite de terminer par des voies paiſibles.

On me parle avantageuſement de vos progrès, Emilie , & j'apprends que vous êtes fort bien partagée du côté de la taille & de la figure. O chère Emilie! n'eſt-il pas bien douloureux pour moi que ces lumières me viennent de la bouche d'autrui , & qu'il ne me ſoit pas permis de vous voir, d'admirer les perfections de ma fille qui doivent répandre tant de joie dans mon cœur, & qui produiront sûrement cet effet, malgré les indignes traitemens qu'on ne m'a point épargnés ? Mais vous, Emilie , mépriſez-vous celle qui vous a portée dans ſon ſein? Il eſt bien terrible qu'avec une fortune telle que votre père l'a laiſſée, je ſois réduite à la pauvreté & à la dépendance , & qu'enſuite on en prenne droit de me mépriſer. Ma fille! ma chère fille! ſi vous êtes du nombre de ceux qui mépriſent votre mère, ſi vous êtes élevée dans ces cruelles maximes, quel ſera mon ſort, malgré les heureuſes

espérances que je dois concevoir de mon nouveau mariage ! Quelle autre attente sera la mienne, que celle d'une vie amère, & d'une mort que votre ingratitude ne manquera point de hâter ? Une mère n'a pas long-tems la force de soutenir les mépris de sa fille ; & dans cette triste supposition, votre grande fortune ne vous mettra point à couvert des jugemens de dieu. Mais j'espère mieux de mon Emilie, pour son indigente & malheureuse mère.

HELENE OHARA.

MISS Grandisson est venue à nous. Elle a serré dans ses bras la pupille de son frère, & nous appelant ses deux amours, elle nous a fait rentrer dans la chambre voisine. Il m'a paru que sir Charles avoit avoué, dans notre absence, la visite qu'il avoit reçue de M. & madame Ohara, & qu'il se reprochoit de s'être laissé un peu emporter par son juste ressentiment. Miss Jervins lui a rendu la lettre de sa mère ; & tournant derrière lui, elle s'est appuyée sur le dos de son fauteuil, tandis que relisant la lettre, il a fait quelques observations dont je crois pouvoir me rappeler les termes.

» Une malheureuse mère, dont les fautes ont » été barbarement exagérées..... » Le père de mon

mon Emilie étoit un mari fort indulgent. Il avoit pardonné à cette malheureuse femme des crimes que peu d'hommes feroient capables d'oublier. C'étoit un mariage d'inclination. Il étoit passionné pour elle. La facilité avec laquelle il avoit fermé les yeux sur ses premiers égaremens, n'avoit servi qu'à l'endurcir. Lorsqu'il eut reconnu l'impossibilité de vivre avec elle, il changea plusieurs fois de demeure, dans la seule vue de l'éviter. Enfin, menacé de plusieurs attentats, qu'il eut le bonheur de découvrir, il prit le parti de quitter l'Angleterre pour continuer son commerce dans les pays étrangers, après avoir eu, néanmoins, l'attention d'assurer à sa femme une honnête subsistance.

Elle profita de son absence pour se livrer à toutes sortes de désordres. Ensuite, elle entreprit de le suivre. Je l'avois connu à Florence. Il m'avoit paru fort honnête homme, capable des meilleurs sentimens, & toujours prêt à marquer cette disposition par ses services & ses bienfaits. De tous ceux dont il étoit connu, sa femme étoit la seule qui ne l'aimât point. Elle le pressoit alors d'abandonner leur fille à ses soins, en promettant de répondre à cette complaisance par une meilleure conduite. Son motif étoit l'intérêt. On commençoit à juger que cette jeune personne seroit une riche héritière. J'étois

avec M. Jervins, dans la première visite qu'elle lui rendit à Livourne; & quoiqu'on ne m'eût pas fait une peinture avantageuse de son caractère, je me sentis porté à la servir. Elle avoit les dehors imposans. Je m'imaginai que la plus mauvaise femme ne pouvoit être une mauvaise mère; & la bonté de M. Jervins ne le faisoit parler d'elle qu'avec beaucoup de ménagement. Mais elle ne sauva pas long-tems les apparences. Tout le comptoir anglois de Livourne fut témoin de ses excès. Elle étoit livrée particulièrement à celui qui laisse une femme sans défense, & qui entraîne tous les vices en faisant disparoître une grâce qui est non-seulement la gloire, mais comme la sauve-garde de son sexe. On m'assure qu'elle est aujourd'hui moins sujette à l'ivresse. Je serois charmé de lui voir donner la moindre espérance de réformation. L'effet de cette odieuse habitude fut de la rendre insensible à la honte; elle se déshonora ouvertement par les débauches les plus emportées.

Il n'y avoit que l'intérêt d'un ami, & la justice que je dois à son caractère, qui pussent m'engager dans cette fâcheuse explication. Pardonnez, mon Emilie. Mais ne prendrai-je pas la défense de votre père? Je n'ai pas dit tout ce que je sais de sa femme. Cependant elle a la hardiesse d'écrire » que ses fautes ont été barba-

» rement exagérées, dans la vue de justifier le » mauvais traitement qu'elle a reçu d'un mari, » qui n'étoit pas, dit-elle, sans reproches. Le mauvais traitement d'un mari! L'effrontée! D'où lui vient cette audace? Elle savoit que je lirois sa lettre. Elle sait que j'ai sous ma garde des aveux d'ingratitude & de méchanceté, signés de sa propre main, & des témoignages authentiques de la bonté de M. Jervins.

Il s'est levé en voyant le visage de sa pupille inondé de larmes; il lui a pris la main. Mais, mon Emilie, a-t-il continué, vous n'avez que des sujets de joie dans le souvenir de votre père. C'étoit un honnête homme, dans le sens le plus étendu de ce terme. A l'égard de sa femme, il n'a jamais eu qu'un défaut qui est l'excès de son indulgence. Dirai-je qu'après l'avoir vue plusieurs fois au pouvoir d'un autre, abandonnée, rejetée par des amans aussi méprisables qu'elle, il ne fit pas difficulté de la reprendre? Elle obtint de sa pitié ce qu'elle ne pouvoit plus attendre de son amour; & dans cette humiliation même, elle n'en usa pas mieux avec un homme auquel il étoit plus facile de pardonner que de punir. C'est avec douleur que je rappelle d'affreuses circonstances; mais la mémoire de mon ami, je le répète, ne doit pas être blessée par des impostures. Combien de fois l'ai-je vu pleurer

des excès de ſa femme, pendant qu'elle en faiſoit gloire? Je ne condamne point vos larmes, chère Emilie; mais je veux les eſſuyer.

Il a pris le mouchoir de ſa pupille, & lui en a tendrement eſſuyé les joues. J'en ai dit aſſez, a-t-il repris, pour la juſtification de votre père. Paſſons à d'autres endroits de la lettre qui vous affligeront moins.

Votre mère vous demande une viſite. Elle eſt, dit-elle, dans une extrême impatience de vous voir & de vous ſerrer dans ſes bras. Elle vous félicite ſur vos progrès. Elle vous recommande pathétiquement de ne pas la mépriſer..... Ma chère fille, vous recevrez ſa viſite. Le choix du lieu dépendra d'elle-même, pourvu que je ſois préſent. Je vous ai toujours dit que vous devez mettre de la diſtinction entre le crime & celle qui s'en eſt noircie. L'un mérite votre horreur, l'autre a droit à votre pitié. Dites, ma chère, êtes-vous diſpoſée à voir votre mère; Je le ſouhaite..... Que les coupables mêmes ne ſe plaignent point que nous manquions de bonté pour eux. Il y a des fautes dont la punition appartient au ciel, & contre les ſuites deſquelles il nous ſuffit d'être en garde. Vous êtes ici ſous une protection qui ne vous laiſſe rien à redouter. Mon Emilie peut-elle oublier les terreurs de la dernière entrevue, & ſe ſent-elle capable, en

ma présence, de se mettre paisiblement aux genoux de sa mère?

Miss Emil. J'exécuterai, monsieur, tout ce que vous m'ordonnerez.

Sir Ch. Il faut que vous répondiez à sa lettre. Invitez-la respectueusement à se rendre chez votre tuteur. Mon avis n'est point que vous alliez chez elle. Cependant, si votre inclination vous y porte, & si c'est absolument sa volonté, je consens à vous accompagner.

Miss. Em. Mais, monsieur, dois-je reconnoître son mari pour mon père?

Sir Ch. Laissez-moi ce soin, ma chère. Les petites difficultés nous arrêteront peu. Nous ne donnerons rien à l'orgueil. Mais je veux être sûr qu'ils sont réellement mariés. Il n'est pas impossible que d'un côté, l'amorce de la pension annuelle, & de l'autre, l'espérance d'une sorte de protection, ne leur aient fait envisager à tous deux quelque avantage dans les apparences d'une vie plus régulière. Si votre mère commence à sauver les dehors, c'est un point gagné pour l'avenir.

Miss. Em. Je suivrai fidellement tous vos ordres.

Sir Ch. J'ai, ma chère, un conseil à vous donner. S'ils sont mariés en effet, & si l'on peut se promettre d'eux une conduite supportable,

vous leur ferez, s'il vous plaît, un présent honnête, tel que votre fortune vous le permet; & vous leur ferez espérer qu'il sera renouvelé tous les ans, si M. Ohara continue d'en user civilement avec votre mère. Elle se plaint d'être pauvre & dépendante : *pauvre!* c'est donc sa faute. Elle n'a pas apporté deux cens livres sterlings à votre père. L'ingrate! Je crois vous avoir dit qu'il l'épousa par inclination. Avec deux cens guinées, qui lui sont payées réguliérement, elle ne doit pas être pauvre. Mais *dépendante*, elle doit l'être. Votre père lui auroit fait une pension plus forte, s'il n'eût appris, par une longue expérience, que c'étoit lui donner de nouvelles armes contre elle-même. J'ai trouvé, depuis sa mort, cette déclaration dans ses papiers; & c'est la connoissance que j'ai de ses intentions, qui me porte à vous donner le conseil que je répète; s'il y a quelque espérance de réformation, je vous ouvrirai les voies, ma chère, pour vous faire honneur à vous-même de votre générosité; & je prendrai sur moi l'avis de la restreindre à la supposition d'une bonne conduite, autant pour leur propre intérêt que pour le vôtre.

Miss Em. O monsieur, que j'admire votre bonté! vous m'inspirez du courage. Je souhaite à présent de voir ma malheureuse mère, dans l'espérance qu'elle me donnera le pouvoir de

contribuer au bonheur de sa vie. Fasse le ciel qu'elle soit mariée, & qu'elle ait les plus justes droits à tout ce que vous me conseillerez de faire pour elle.

Sir Ch. Je doute que ce M. Ohara soit l'homme pour lequel il se donne. Mais il peut avoir vécu assez long-tems, pour reconnoître ses folies. A l'égard de votre mère, quels efforts n'ai-je pas déjà faits pour la servir ? J'avois perdu l'espoir de la faire rentrer dans elle-même; mais je souhaite que nous la trouvions réellement mariée. Cette tentative sera la dernière. Ecrivez-lui, ma chère. Cependant ne lui dites rien de notre intention. Si elle n'est point mariée, les choses demeureront sur le même pied.

Emilie s'est hâtée de monter à sa chambre; d'où elle est bientôt revenue avec le billet suivant.

MADAME,

JE vous supplie de croire que j'ai pour ma mère tout le respect que je lui dois. Vous réjouissez mon cœur, en m'assurant que vous m'aimez. Mon tuteur est si bon, qu'il n'a point attendu que je lui aie demandé la permission de vous écrire pour me la donner, avec celle de vous faire savoir qu'il me présentera lui-même

à vous le jour qu'il vous plaira de choisir pour m'accorder l'occasion de vous rendre mes devoirs dans sa maison de Saint James-Squarre.

Permettez moi d'espérer, ma chère maman, que vous ne serez pas aussi fachée contre moi que vous avez paru l'être, la dernière fois que je vous ai vue chez madame Lane. Vous me trouverez tous les sentimens qu'un enfant doit à sa mère; car je suis, & je serai toujours, vòtre très-humble & très-respectueuse fille,

ÉMILIE JERVINS.

LA générosité de sir Charles lui a fait marquer quelque scrupule sur le dernier article du billet. Il n'a pas jugé qu'après une lettre telle que celle de la mère, il fallût lui rappeler des emportemens qu'elle souhaitoit peut-être d'oublier. J'étois de son avis: mais les deux sœurs ont demandé si instamment qu'Emilie ne changeât rien à ces quatre lignes, ne fût-ce que pour la garantir d'une nouvelle scène, en faisant honte à madame Jervins de la dernière, que sir Charles s'est rendu à leur opinion.

Emilie s'est retirée pour aller transcrire son billet; & les deux dames étant appelées par leurs soins domestiques, je suis montée au cabinet du docteur à qui je dérobe quelquefois un quart-d'heure, pour tirer de lui quelques nouvelles

connoiſſances d'hiſtoire & de géographie. Je n'y avois pas été long-tems, lorſque ſir Charles y eſt entré. Il vouloit ſortir après m'avoir apperçue. M. Barlet l'a preſſé de s'arrêter un moment. Je ſuis demeurée interdite ; je ne m'attendois point à cette ſurpriſe. Pourquoi rougir, s'il vous plaît, d'être ſurpriſe avec le docteur? Mais je dois ajouter que ſir Charles m'a paru auſſi dans quelque embarras. Vous me retenez, a-t-il dit au docteur; j'y conſens : cependant ſi vous étiez ſur quelque ſujet que ma préſence interrompe, je me croirois incommode, & je vais me retirer.

Nous avons fini notre ſujet, a répondu le docteur, & nous en commencions un autre. J'allois parler de miſs Jervins. Ne lui trouvez-vous pas un excellent naturel, m'a demandé ſir Charles? Je l'ai aſſuré que je ne connoiſſois rien de plus aimable. La converſation a duré quelques momens ſur les chagrins que lui cauſe ſa mère ; & m'attendant à quelque ouverture ſur le deſſein de nous la confier en Northampton-Shire, mon cœur palpitoit de la manière dont ce plan ſeroit propoſé, & de celle dont je devois le recevoir; ſur-tout lorſqu'on ne devoit pas ſuppoſer que j'en euſſe la moindre connoiſſance. Qu'auroit-ce été, ſi j'avois eu la foibleſſe de lire

la lettre? Mais on n'a pas dit un mot qui regardât mon voyage.

Je commence à craindre, chère Lucie, qu'il n'ait changé de résolution, s'il a jamais eu cette idée. Il me semble que je souhaite plus vivement d'avoir Emilie avec nous, que je ne me serois jamais crue capable. Que l'apparence des choses est différente, lorsqu'elles ne sont point en notre pouvoir, & lorsque nous sommes persuadés qu'elles dépendent de nous.

Mais je ne vois pas la moindre raison d'espérer que ce qui vous flatteroit le plus arrive jamais. Je ne puis qu'y faire.

Cette petite flatteuse d'Emilie me disoit qu'elle avoit remarqué, dans ses yeux & dans ses manières, tous les signes d'un vif attachement pour moi! Mais je n'y vois aucun fondement. Il me paroît certain que ses affections sont engagées. Qu'il soit heureux, quels que puissent être ses engagemens! Pendant son absence, encouragée comme je l'étois par ses sœurs & par milord... je pensois assez avantageusement de moi même; mais à présent que je l'ai devant les yeux, je lui vois tant de qualités brillantes, que mon humilité l'emporte sur mon ambition.

Mon ambition, ai-je dit. Oui, ma chère. N'est-ce pas le propre de cette passion que nous

avons la folie d'appeler noble, de nous faire exalter son objet, tandis qu'elle nous porte à nous ravaler nous-même? la fortune me manque du moins! A la vérité j'entends dire à sir Charles que ce n'est pas le point capital pour lui, & qu'il est assez riche de son propre bien. Il ne faut pas douter que les devoirs n'augmentent avec les richesses. On peut être aussi bon, par conséquent, avec un bien médiocre qu'avec une fortune plus considérable; & la bonté n'est-elle pas une partie essentielle du bonheur? Dans quelque degré de la vie qu'on se suppose, a-t-on d'autre intérêt que de savoir s'y renfermer humblement, & d'en remplir les devoirs? Mais qui peut souhaiter, par de vaines considérations d'amour propre, de resserrer le pouvoir d'un homme si généreux? Son bonheur doit croître à chaque occasion qu'il aura d'exercer sa bonté. Non, chère Lucie, je ne vois aucune raison de nous flatter.

Sir Charles se réjouit d'un billet qu'il vient de recevoir, par lequel sir Hargrave remet, à la semaine prochaine, la partie de dîner dans sa maison de la forêt de Windsor.

LETTRE LV.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

Le tems ne m'ayant pas permis d'achever la lettre, il me reste de la matière pour en faire une seconde.

J'ai laissé sir Charles avec le docteur Barlet. Ils vouloient me retenir plus long-tems; mais j'ai fait réflexion qu'il pouvoit paroître étrange aux dames de me trouver avec lui dans le cabinet du docteur. Milord & les deux sœurs s'étoient déjà rassemblés. Henriette, m'a dit miss Grandisson en me voyant arriver, nous sommes résolues de faire aujourd'hui tous nos efforts pour pénétrer dans le cœur de mon frère. Il faut que vous soyez présente & que vous y mêliez quelques mots. Nous verrons si le docteur nous trompe, lorsqu'il nous assure que mon frère est le moins réservé des hommes. M. Barlet est entré au même moment. Je crois, docteur, lui a dit miladi L..... que nous suivrons votre conseil, & que nous ferons à mon frère toutes les questions qui nous viendront à l'esprit, sur ses engagemens dans les pays étrangers. Elle n'avoit point achevé, lorsque sir Charles a paru. Il s'est assis auprès de moi; & je

crois avoir obſervé qu'il me regardoit avec un mêlange de reſpect & d'amitié.

Miſs Grandiſſon a commencé fort adroitement par rappeler la lettre qui regarde milord W..... dont elle a dit à ſon frère que le docteur nous avoit lu quelques articles. Elle ſouhaitoit beaucoup, a-t-elle ajouté, de ſavoir ſur qui ſir Charles avoit jeté les yeux pour en faire la femme de leur oncle.

Il a répondu qu'avant que de la nommer, il ſouhaitoit lui-même d'avoir quelques momens d'entretien avec elle ; qu'il étoit sûr qu'elle ſeroit approuvée de ſes ſœurs, ſi elle acceptoit les offres de milord ; & ſon deſſein étoit de lui rendre une viſite en revenant du château de Grandiſſon. Enſuite il a propoſé à miſs Charlotte de l'accompagner dans ce voyage, qu'il ne pouvoit différer plus long-tems, parce qu'il devoit aſſiſter à l'ouverture de ſa nouvelle égliſe. Cette partie ſera ſi courte, a-t-il dit à milord & miladi L... que je ne vous propoſe pas d'en être auſſi. Je compte arriver vendredi prochain, pour revenir le mardi d'après.

Miſs Grand. Je crois, mon frère, que je vous prierai de m'excuſer. Si vous deviez paſſer huit ou quinze jours dans votre terre, je vous accompagnerois volontiers, & je m'imagine que milord & miladi L..... ſeroient auſſi du voyage.

Sir Ch. Je suis obligé de me trouver à Londres d'aujourd'hui en huit jours; mais vous pourriez passer au château de Grandisson le tems que vous désirez. Vous trouverez des amusemens dans le voisinage. Votre cousin y sera; il fera les honneurs du canton; & si je juge de vos sentimens par la liberté avec laquelle vous le traitez, peut-être est-il mieux dans votre cœur que vous ne pensez vous-même.

Miss Grand. Votre servante, monsieur; mais j'aurai mon tour. De grâce, sir Charles, puis je vous demander..... nous sommes ici entre frères & sœurs.

Sir Ch. (En souriant). Doucement, Charlotte; si c'est par représailles que vous me faites des questions, je ne réponds point.

Miss Grand. Par représailles!..... pas tout-à-fait non plus. Mais suivant la lettre que M. Barlet nous a lue, lorsque milord W..... vous a proposé de penser au mariage, vos réponses nous ont fait craindre que vous n'y ayez point d'inclination.

Miladi L..... Vous n'êtes pas cérémonieuse, Charlotte.

(Sérieusement, Lucie, elle m'a fait trembler).

Miss Grand. Pourquoi des cérémonies entre de si proches parens!

Sir Ch. Ecoutons, Charlotte.

Miſs Grand. Je voudrois donc vous demander, monſieur, ſi votre deſſein n'eſt pas de vous marier un jour?

Sir Ch. Oui, Charlotte, c'eſt mon deſſein. Je ne me croirai point heureux, ſi je n'obtiens quelque jour la main d'une femme aimable.

(Je crains bien, Lucie, d'avoir marqué viſiblement du trouble. Je ne ſavois.....)

Miſs Grand. Fort bien, monſieur..... Et de grâce encore, n'avez-vous pas vu, ſoit en Angleterre, ſoit ailleurs, la femme que vous ſouhaiteriez de pouvoir nommer la vôtre? Soyez ſans crainte, mon frère. Vous m'avertirez lorſque je deviendrai impertinente.

Sir Ch. Vous ne ſauriez l'être, Charlotte. Si vous voulez ſavoir quelque choſe de moi, la plus agréable voie que vous puiſſiez prendre, eſt d'aller droit au but.

Miſs Grand. Hé bien, ſi je ne puis être impertinente, ſi vous aimez qu'on aille au but par le plus court chemin, & ſi vous avez de l'inclination pour le mariage, pourquoi, s'il vous plaît, vous êtes-vous refuſé aux propoſitions de milord W... en faveur de miladi Françoiſe N... de miladi Anne S..... & de je ne ſais combien d'autres?

Sir Ch. Les amis de la première de ces deux

dames ont manqué de générosité avec mon père: Toute sa famille a trop fait valoir le crédit & le titre du sien. Je n'ai pas voulu me mettre dans la dépendance d'un homme public. Mon bonheur, autant qu'il est possible, sera fixé dans ma sphère. J'ai des passions vives; je ne suis pas sans ambition. Si j'avois lâché les rènes à la dernière, tout jeune que je suis, ma tranquillité dépendroit à présent des caprices d'autrui. Cette réponse, Charlotte, vous satisfait-elle pour miladi Françoise?

Miss Grand. Assez; & d'autant plus qu'il y a une jeune personne que j'aurois préférée à miladi Francoise.

(J'ai pensé, ma chère, que je ne devois pas être présente à cette conversation : milord L.... m'a regardée; milord L... n'auroit pas dû me regarder. Les dames ne l'ont pas fait).

Sir Ch. Et! qui est-elle?

Miss Grand. Miladi Anne S..... vous le savez. Puis-je demander, monsieur, pourquoi cette ouverture n'a pas eu de succès?

Sir. Ch. Miladi Anne est une personne de mérite, je n'en doute point; mais sa fortune auroit été mon principal motif, si je lui avois adressé mes soins; & jamais cette seule vue ne m'a conduit deux fois chez une femme.

Miss Grand. Ainsi, monsieur, je suppose

que

que c'est à quelque dame étrangère que vos soins se sont adressés.

Sir Ch. J'avois crû, Charlotte, que votre curiosité ne s'étendoit qu'aux dames d'Angleterre.

Miss Grand. Pardonnez-moi, monsieur; elle regarde toutes les femmes sans distinction de pays, s'il y en a quelqu'une en effet qui ait donné de l'éloignement à mon frère pour les offres qu'on lui a faites ici, & contre lesquelles nous ne connoissons point d'objection; mais vous me laissez entrevoir que quelque étrangère....

Sir Ch. (L'interrompant). J'espère, Charlotte, que si votre tour revient, vous serez aussi naturelle dans vos réponses, que vous l'êtes dans vos questions.

Miss Grand. Votre exemple, monsieur, sera ma règle.

Sir Ch. N'ai-je pas répondu nettement sur toutes les personnes que vous avez nommées?

Miss. Grand. Je ne m'en plains pas, monsieur. Mais n'avez-vous pas vu des femmes dans les pays étrangers pour lesquelles vous ayez eu plus de goût que pour celles déjà nommées? Répondez à cette question.

Sir Ch. J'en ai vu, Charlotte, non-seulement dans les pays étrangers, mais en Angleterre aussi.

Miss Grand. Je ne sais ce que je dois dire

là-dessus..... Mais de grâce, monsieur, n'avez-vous pas vu d'étrangère qui ait fait plus d'impression sur vous qu'aucune dame d'Angleterre?

Sir Ch. Non. Mais apprenez-moi, Charlotte, à quoi tendent toutes ces questions?

Miss Grand. Uniquement, mon frère, à vous faire connoître que nous sommes impatientes de vous voir heureusement marié, & que nous craignons que votre éloignement pour les propositions qu'on vous fait, ne vienne de quelqu'autre attachement. Voilà tout.

Milord L..... Voilà tout, cher frère.

Miladi L..... A présent, si sir Charles vouloit satisfaire notre curiosité!

(Croyez-vous, Lucie, que toute ma présence d'esprit m'ait jamais été plus nécessaire? Sir Charles a soupiré. Il est demeuré quelques momens sans répondre).

Sir Ch. Vous êtes trop bonnes, trop généreuses, de souhaiter si ardemment de me voir marié. J'ai vu la personne que je crois seule capable, entre toutes les femmes du monde, de me rendre véritablement heureux.

(Il a rougi; il a baissé la vue. Pourquoi rougir, sir Charles? Pourquoi baisser la vue? L'heureuse personne n'étoit pas présente..... L'étoit-elle? Ah! non, non, non).

Sir Ch. Vous reste-t-il d'autres questions à me faire?

Miss Grand. Une seule. Cette personne est-elle étrangère?

Avec quel empressement tout le monde, excepté moi, l'a regardé ici pour attendre sa réponse. Il a réellement hésité. Enfin, il a dit à Charlotte, qu'il la prioit de l'excuser, s'il se dispensoit de répondre à une question qui lui causoit quelque embarras, parce qu'elle conduisoit à d'autres explications qu'il ne pouvoit actuellement se donner à lui-même, & sans lesquelles la réponse seroit inutile. Pourquoi donc? ai-je pensé.

Milord L... Nous serions fâchés, sir Charles, de vous causer la moindre peine. Cependant...

Sir Ch. Hé bien, cependant... Continuez, cher milord.

Milord L..... Tandis que j'étois à Florence, on parla beaucoup.....

Sir Ch. D'une dame de cette ville qui se nomme Olivia? J'en conviens; elle a mille qualités estimables. Mais je n'ai jamais rien desiré d'elle: elle m'a fait trop d'honneur. Je ne la nommerois pas si facilement, si elle avoit apporté plus de soin elle-même à cacher la distinction dont elle m'honoroit. Mais j'ose m'assurer, milord, que vous rendrez justice à sa réputation,

& que vous n'avez jamais entendu blâmer, dans sa conduite qu'un excès de prévention pour un étranger.

Milord L..... Votre caractère, sir Charles, faisoit honneur à son goût.

Sir Ch. Partialité fraternelle, milord. Mais indépendamment de cette dame, avec laquelle je n'ai pas eu la moindre liaison, j'avoue que mon repos a beaucoup souffert d'un tendre défaut que la nature a mis dans ma constitution, & sans lequel néanmoins je ne voudrois pas être.

Emilie, touchée du ton dont il a prononcé ces derniers mots, n'a pu retenir ses larmes. Un soupir qu'elle s'est efforcée d'étouffer, ayant attiré notre attention sur elle, sir Charles s'est levé; il a pris sa main, il a voulu savoir pourquoi son Emilie pleuroit. Parce que vous, lui a-t elle répondu, qui méritez si bien d'être heureux, vous ne le paroissez pas. Les tendres exemples, Lucie, sont contagieux; j'ai eu beaucoup de peine à ne pas pleurer aussi.

Il a consolé son Emilie avec une vive bonté. Mon malheur, lui a-t-il dit, ne vient que de celui des autres. Sans cet obstacle, je serois heureux dans moi-même, parce que je m'accommode aux maux que je ne puis éviter, & que je me fais, autant qu'il est possible, une vertu de

la néceſſité. Mais, Charlotte, voyez combien vous nous avez rendus graves. Il eſt tems de quitter un ſujet trop ſérieux.

Il eſt tems de le quitter! La dernière queſtion lui cauſe quelqu'embarras, parce qu'elle conduit à d'autres explications, qu'il ne peut ſe donner actuellement à lui-même.

Quoi qu'il en ſoit, je vous demande, ma chère, avant que de continuer mon ſujet, ce que vous croyez pouvoir conclure de tout ce que vous avez lu juſqu'ici. S'il eſt lui-même dans les tourmens de l'incertitude, il mérite moins de blâme que de pitié. Mais ne penſez-vous pas qu'il auroit dû nous dire ſi la dame étoit étrangère ou non? Comment pouvoit-il ſavoir quelle ſeroit la queſtion qui viendroit après?

J'ai eu l'aſſurance de demander enſuite à miſs Grandiſſon, s'il y avoit eu quelque choſe à recueillir de ſes yeux, lorſqu'il a parlé de cette femme qu'il préféroit à toutes les autres? J'étois aſſiſe près de lui, & miſs Grandiſſon vis-à-vis de nous. Elle m'a dit qu'elle ne ſavoit quel jugement porter, mais que ſoit étrangère ou angloiſe, ſon frère avoit une femme dans le cœur, & qu'elle croyoit lui voir tous les ſymptomes de l'amour.

Je ſuis de l'opinion de Charlotte. Des ſentimens ſi tendres, tant de douceur dans les maniè-

res, tant d'harmonie dans la voix ! c'eſt à l'amour qu'il a toutes ces obligations ; & ne doutez point que la dame ne ſoit étrangère. Il ſeroit bien étrange que dans l'eſpace de ſept ou huit ans, un homme tel que lui n'eût point engagé ſon cœur, ſur tout à l'âge qui eſt proprement le règne des paſſions. Mais que veut-il dire, lorſqu'il ſe plaint « de ce que ſon repos a ſouffert par un » tendre défaut dans ſa conſtitution? » Il parle ſans doute de ſa compaſſion pour quelque malheureux objet. Je retournerai dans peu de jours à la ville; je m'y préparerai à me jeter inceſſamment dans les bras de mes chers amis de Northampton-Shire ; ſans quoi j'augmenterai le nombre de ceux qui ont troublé ſon repos.

Mais n'eſt-il pas bien ſurprenant qu'il n'ait pu dire ſi la dame eſt étrangère ou non? Docteur Barlet, vous êtes dans l'erreur. Sir Charles n'eſt pas auſſi réſervé que vous le penſez. Et vous, Emilie, chère petite flatteuſe ! comment avez-vous pu me dire que vous avez toujours obſervé ſes yeux, & que vous les avez toujours vu tendrement inclinés vers moi ? Oui, peut-être s'occupoit-il alors à faire, entre les traits de ſon étrangère & les miens, des comparaiſons qui n'étoient point à mon avantage.

Mais cette Olivia, chère Lucie. Il faut que je me procure un peu plus d'information. Rien,

dit-il, à désirer d'elle. Malheureuse femme! Il me semble que je suis portée à la plaindre.

Passons, passons à la suite de mon sujet. Je voudrois lui trouver quelque défaut : c'est une chose cruelle de se voir comme forcée de se fâcher contre un homme dans lequel on ne voit rien à blâmer. Cependant vous l'allez voir de mauvaise humeur. N'êtes-vous pas impatiente, Lucie, de savoir comment sir Charles s'y prend lorsqu'il est de mauvaise humeur.

A présent, Charlotte, a-t-il repris (comme s'il eût pleinement répondu aux questions de sa sœur; oh! ces hommes, Lucie!), permettez que je vous interroge à mon tour. Je reçus hier une visite de milord G..... Quelles sont vos vues, ma chère, par rapporr à lui? Mais peut-être aimeriez-vous mieux que cette affaire fût traitée en particulier. Passons dans le cabinet.

Miss Grand. Je regrette, sir Charles, de ne vous avoir pas proposé aussi de passer dans le cabinet. Peut-être m'auriez-vous donné plus d'éclaircissement que je ne puis me vanter d'en avoir reçu.

Sir Ch. Je suis prêt à sortir avec vous, si vous le souhaitez; & j'écouterai avec plaisir toute autre question.

Miss Grand. Pour moi, monsieur, il n'y en

a point à laquelle je ne sois prête à répondre devant cette chère compagnie.

Sir Ch. Vous savez, Charlotte, ce que je vous ai demandé.

Miss Grand. Que me conseilleriez-vous dans cette affaire?

Sir Ch. Je n'ai qu'un conseil à vous donner; c'est de refuser ou d'agréer les offres de milord G....., si vous êtes sûre de vos propres dispositions.

Miss Grand. Je crois, mon frère, que vous avez envie de vous défaire de moi?

Sir Ch. Vous agréez donc la recherche de milord G.....?

Miss Grand. Cette conséquence est-elle juste, Monsieur?

Sir Ch. Vous ne supposeriez pas autrement, que je pense à me séparer de vous. Mais venez, chère Charlotte, passons dans le cabinet. Je conçois qu'il est difficile à une femme de répondre directement à ces questions en compagnie, sans en excepter celle de ses plus chers amis.

Miss Grand. Je puis répondre ici à toute question qui regardera milord G.....

Sir Ch. Votre dessein n'est donc pas de rejeter ses offres?

Miss Grand. Je ne vois pas que cette conséquence soit plus juste que l'autre.

Sir Ch. Elle eſt juſte, du moins, ſi j'entends quelque choſe au langage des femmes.

Miſs Grand. J'avois cru mon frère trop poli, pour faire des réflexions injurieuſes à mon ſexe.

Sir Ch. Quoi! c'eſt une injure de dire que j'entends quelque choſe au langage des femmes.

Miſs Grand. C'en eſt une, dans le ſens que vous l'avez dit.

Sir Ch. Hé bien, employez donc un langage qui ne vous expoſe pas à ces interprétations.

Miſs Grand. Je crains, cher frère, que vous ne ſoyez mécontent du mien. Je répondrai plus directement.

Sir Ch. C'eſt ce que je déſire, chère Charlotte. J'ai promis à milord G..... de lui procurer une réponſe.

Miſs Grand. La veut-il conciſe, monſieur? Eſt-ce oui ou non qu'il demande?

Sir Ch. Prenez un peu de confiance en moi, Charlotte. Vous le pouvez, malgré toutes vos délicateſſes.

Miſs Grand. Me refuſez-vous votre conſeil?

Sir Ch. Je vous en donne un; c'eſt de ſuivre votre inclination.

Miſs Grand. Suppoſez que ſi je connoiſſois la vôtre, elle emporteroit la balance.

Sir Ch. Cette balance eſt-elle égale?

Miss Grand. C'eſt ce que je ne dis pas non plus.

Sir Ch. Congédiez donc milord G.....

Miſs Grand. En vérité, mon frère, vous êtes fâché contre moi.

Sir Ch. (S'adreſſant à moi). Je ſuis sûr, miſs Byron, que ſur les points de cette nature, je trouverai en vous une ſœur bien différente, quand j'aurai le plaiſir de lire vos lettres. M. Reves m'a dit un jour qu'après avoir une fois conſulté votre cœur, vous ne teniez jamais perſonne en ſuſpens.

Miſs Grand. Mais que ſais-je, mon frère, ſi j'ai conſulté le mien.

Sir Ch. Alors tout change : je n'ajoute pas un mot. Seulement, lorſque vous vous ſerez conſultée, je vous demande en grâce de me communiquer vos intentions, pour me donner le pouvoir de vous ſervir.

Miſs Grand. Je ſuis avec les meilleurs amis que j'aie au monde. Milord, quel eſt votre avis? Sir Charles ne me paroît pas diſpoſé à me donner le ſien.

Sir Ch. C'eſt uniquement par égard à vos inclinations.

Milord L..... J'ai très-bonne opinion de milord G..... Quelle eſt la vôtre, ma chère? (en s'adreſſant à ſa femme).

Miladi L... Je juge très-bien de lui. Quelle eſt la vôtre, miſs Byron ?

Miſs Byron. Il me ſemble que miſs Grandiſſon ne doit conſulter qu'elle-même dans cette occaſion. Si ſon cœur n'objecte rien contre milord G..... je m'imagine qu'elle ne doit craindre les objections de perſonne.

Miſs Grand. Expliquez-vous, expliquez-vous, chère Henriette.

Sir Ch. Miſs Byron s'explique avec la pénétration & la prudence qui ne l'abandonnent jamais. Si je ſuis aſſez heureux pour interpréter ſon ſentiment en donnant le mien, les voici tous deux : milord G...... eſt d'un excellent naturel & d'une humeur fort douce ; il fera le bonheur d'une femme qui aura quelque prudence, quand elle y joindroit un peu de caprice. Charlotte eſt d'une vivacité extraordinaire : elle aime la plaiſanterie preſqu'autant qu'elle aime ſes amis.....

Miſs Grand. Comment, mon frère!

Sir Ch. Et milord G...... ne la contraindra point là-deſſus. Les jalouſies de mérite ne conviennent point à l'état du mariage. J'ai connu un poëte, dont la haine commença pour ſa femme, ſur ce qu'il entendit aſſurer qu'elle faiſoit mieux des vers que lui. Mais que Charlotte reconnoiſſe les bonnes qualités de ſon mari, je lui réponds

qu'il lui accordera celles qu'elle possède, & que leur bonheur naîtra de cette déférence mutuelle.

Miss Grand. Ainsi, je comprends que si je devenois la femme de milord G......, il ne faudroit rien lui contester sur les insectes & les papillons (1).

Sir Ch. Milord pourra perdre le goût de ces *colifichets*, lorsqu'il en aura un plus précieux pour s'amuser. Pardon, Charlotte; mais tout ce que vous m'avez dit jusqu'à présent ne sent-il pas un peu le colifichet?

Miss Grand. Les épithètes de *précieux*, de *jeune*, de *joli*, font passer les termes les plus durs.

Sir Ch. Mais le chevalier Watkins est-il plus de votre goût que milord G....?

Miss Grand. Je ne le crois pas: je n'ai pas si bonne opinion de son naturel.

Sir Ch. Je suis ravi, Charlotte, que vous fassiez ces distinctions.

Miss Grand. Parce que vous les croyez nécessaires apparemment pour une femme qui pense au mariage.

Sir Ch. J'ai reçu de lui une lettre, à laquelle je ne puis me dispenser de répondre. Il me presse de le servir auprès de vous. Me direz-vous,

(1) On a déjà vu qu'elle l'avoit raillé de ce goût.

chère sœur, (en lui donnant la lettre) ce que je dois lui écrire?

Miss Grand. (Après l'avoir parcourue). Comment? Le pauvre homme est fort amoureux. Mais j'aurois trop de peine à lui apprendre l'orthographe. Cependant il se vante de savoir le françois & l'italien sur le bout du doigt.

(Elle commençoit à mettre la lettre en pièces).

Sir Ch. Je m'y oppose, Charlotte : rendez-moi, s'il vous plaît, cette lettre. Une femme n'a jamais droit de tourner en ridicule un amant qui lui déplaît. Si son indifférence pour lui vient de la haute opinion qu'elle a d'elle-même, elle lui doit de la pitié; mais quelles que soient ses idées, celle qui blesse doit guérir. M. Watkins peut s'adresser à cent femmes, auxquelles ses richesses & la figure qu'il fait dans le monde, feront pardonner son orthographe.

Miss Grand. La saison de la jalousie s'approche. On n'est pas fâché d'avoir quelquefois en public un ou deux soupirans, à sa suite. Peut-être n'ai-je pas encore assez vu les deux miens, pour me déterminer en faveur de l'un ou de l'autre. N'est-il pas permis, puisqu'aucun des deux n'est d'un mérite brillant, de chercher à les voir sous différens jours, pour se mettre en état de juger lequel est le plus supportable; & pour attendre s'il ne

s'offrira pas quelqu'autre personnage qui me déplaise encore moins.

(Elle a fait cette réponse de son air le plus folâtre, quoique le sujet fût si sérieux, & que son frère ne souhaitât pas moins sérieusement de connoître ses inclinations). Sir Charles s'est tourné vers milord L....., & lui a dit gravement qu'il s'étonnoit que leur cousin Everard fît un si long séjour au château de Grandisson. Miss Charlotte a fort bien senti que cette diversion la regardoit. Elle lui a fait des excuses : il a continué, sans y faire attention : l'esprit, milord, est une arme dangereuse; mais convenez que celui qui ne peut briller qu'aux dépens d'autrui, n'a pas une espèce d'esprit dont on doive tirer vanité. La demoiselle qui est vis-à-vis de moi, comment se nomme-t-elle? & moi qui suis proche de vous, nous sommes tombés dans une singulière méprise. Je l'ai prise pour ma sœur Charlotte; elle m'a pris pour notre cousin Everard. Tout le monde a senti la sévérité de ce discours. Pour moi, il m'a pénétrée, comme s'il eût été adressé à moi-même. Un langage si dur dans la bouche de sir Charles, & prononcé d'un air si glaçant! Je n'aurois pas voulu, dans ce moment, être miss Grandisson pour le monde entier. Elle ne savoit de quel côté jeter les yeux. Miladi L...... a paru

vivement touchée pour sa sœur : l'aimable femme! elles avoient toutes deux les larmes aux yeux.

A la fin, miss Charlotte s'est levée : je veux, monsieur, a-t-elle dit à son frère, ôter de vos yeux la cause de l'erreur. Lorsque je pourrai rectifier ma méprise, & vous ramener votre sœur, j'espère que vous la recevrez avec votre indulgence ordinaire.

Sir Ch. (se hâtant de saisir sa main). Ma Charlotte! Chère sœur! Point de ressentiment contre moi. J'aime votre esprit; mais lorsque je vous demandois de l'attention pour un sujet sérieux, un sujet qui concerne le bonheur de votre vie, & par conséquent de la mienne, j'ai souffert impatiemment qu'il vous soit échappé des railleries qui ne conviennent qu'à une femme sans principes, & je n'ai pu m'empêcher de souhaiter qu'elles fussent sorties d'une autre bouche que la vôtre. Distinguons les tems, les occasions, ma chère Charlotte.

Miss Grand. C'est assez, Monsieur, je reconnois ma folie. Permettez que je me retire.

Sir. Ch. Vous retirer ? C'est moi, Charlotte, qui vais vous laisser libre un moment, pour recevoir les consolations que vos amis sont disposés à vous donner. Emilie, j'ai deux mots à vous dire, ma chère.

Elle a volé vers lui. Ils sont sortis ensemble.

Voyez, a dit miss Grandisson, il prend cette petite fille avec lui, pour lui faire tirer une leçon de mon extravagance. Le docteur Barlet s'est retiré en silence. Miladi a témoigné le chagrin qu'elle ressentoit pour sa sœur; mais elle ne lui a pas dissimulé qu'elle avoit poussé les choses trop loin. Milord l'a blâmée aussi, en lui représentant que leur frère avoit pris long-tems patience; que l'affaire étoit des plus sérieuses, & qu'il s'y étoit engagé fort sérieusement. O miss Byron, a-t-il interrompu en me regardant, quel plaisir ne prendra-t-il pas à lire vos lettres, lorsqu'il y verra votre conduite pour cette foule d'adorateurs que vous étiez résolue de ne pas écouter!

Oui, oui, Henriette, dit miss Grandisson; vous brillerez aux dépens de la pauvre Charlotte; mais, puisque j'ai perdu les bonnes grâces de mon frère, puissiez-vous en jouir à ma place! Ce que j'ose bien promettre, c'est que je ne lui donnerai jamais sujet de me reprocher que je le prends pour mon cousin Everard. Mais ai-je poussé l'extravagance bien loin? Parlez franchement, Henriette. Ai-je été fort extravagante? Je lui ai répondu qu'elle s'étoit égarée depuis le premier mot jusqu'au dernier: que j'avois d'abord tremblé pour elle; mais qu'en l'entendant parler des soupirans qu'elle vouloit avoir à sa suite, & des nouvelles conquêtes qu'elle sembloit se proposer,

je l'aurois volontiers grondée, si je n'avois été retenue par la présence de son frère. Me le pardonnerez-vous ? lui ai-je dit à l'oreille, votre langage étoit celui d'une franche coquette, & l'air y répondoit parfaitement. En vérité, chère Charlotte, vous ne vous êtes jamais tant oubliée.

Ainsi, tout le monde est contre moi, a-t-elle repris. Il faut que je sois bien coupable en effet,

Le tems, l'occasion, ma sœur, lui a dit Milord L..... étoient mal choisis. Si le sujet avoit été moins important, sir Charles auroit tourné vos vivacités en plaisanterie, comme il a toujours fait. C'est-à-dire, a-t-elle répliqué, que tout ce qui lui déplaît, ou qui ne lui ressemble pas, est blâmable. Il est fort heureux, du caractère qu'il s'est établi.

Miladi L..... a fait remarquer qu'au milieu de son mécontentement, il n'avoit point oublié qu'il étoit frère ; & qu'en disant qu'il s'agissoit du bonheur de Charlotte, il avoit ajouté, *& par conséquent du mien.*

Je dois faire une autre remarque à l'honneur de sir Charles, a repris milord L.... & j'espère, ma sœur, qu'elle ne vous offensera point. Il n'a pas touché, le moins du monde, à l'aventure dont il vous a tirée, quoiqu'étant si récente, le souvenir doive lui en être fort présent. C'est une marque évidente qu'il ne pense point à vous blesser,

& qu'il n'a pas d'autre vue que de vous fervir.

Il me femble, Milord, a-t-elle répondu, en rougiffant, que vous auriez pu m'épargner cette réflexion. Je ne vois point ce qui oblige l'un de mes deux frères à rappeler ce que l'autre a la bonté de laiffer dans l'oubli. En un mot, milord, je n'ai point de remercîmens à vous faire pour votre remarque.

Cette réponfe a touché l'excellente miladi L..... Elle a prié Charlotte de ne pas blâmer fon mari. Vous perdriez ma pitié, lui a-t-elle dit. Ne fommes-nous pas unis tous quatre dans une même caufe? & nos cœurs ne doivent-ils pas s'ouvrir avec liberté?

Bon! s'eft écriée l'autre. J'ai donc à préfent la femme & le mari fur les bras. Plût au grand dieu du ciel que je fuffe mariée, pour avoir quelqu'un dans mon parti? Mais dites, Henriette, ai-je tort encore une fois.

Je m'imagine, chère mifs Grandiffon, lui ai-je répondu, que ce que vous avez dit à Milord n'étoit qu'un badinage: & dans cette fuppofition, votre feul tort eft de l'avoir dit d'un air trop férieux.

Fort bien, fort bien, a-t-elle interrompu. Prêtez-moi du moins votre fecours, pour me tirer de ce nouvel embarras. Je ne fuis pas heureufe aujourd'hui. Il eft fâcheux pour moi que mon

badinage n'ait pas l'air badin. Cependant Miladi n'eſt-elle pas tombée dans la même faute ? Ne m'a-t-elle pas corrigée d'un air trop grave ?

Je paſſe volontiers condamnation, lui a répondu miladi L..... Mais, chère ſœur, vous ne devez pas vous priver, par vos ſaillies, des avis tendres & ſincères d'un des meilleurs cœurs du monde. (Milord, qu'elle a regardé avec complaiſance, a baiſſé la tête vers elle avec la même affection. Heureux couple) !

Comme j'eſpère de vivre, a repris miſs Grandiſſon, je me ſuis flattée, pendant que la main de ſir Charles s'appeſantiſſoit ſur moi, que vous aviez tous pitié de ma ſituation. Ce qu'il a dit en ſortant ſemble marquer qu'il le penſoit lui-même ; mais vos yeux m'ont furieuſement détrompée.

Milord L..... Je vous aſſure que j'ai eu ſincèrement pitié de vous ; mais pourquoi de la pitié pour ma ſœur ; ſi je n'euſſe pas cru qu'elle avoit tort ?

Miſs Grand. Votre ſervante, milord. Vos diſtinctions ſont délicates.

Miladi L..... Ne ſont-elles pas juſtes, Charlotte ?

Miſs Grand. Sans doute, Miladi, & je vois que votre motif étoit le même. Je vous ſupplie donc tous deux de *ne me pas priver* de votre

pitié. J'ai la vôtre aussi, Henriette, & par le même motif.

Miss Byr. (Pour faire passer cette réponse.) J'aime ce ton, chère Charlotte ; il vous sied à merveille. C'est ce qui s'appelle une aimable plaisanterie.

Là dessus, Miladi L..... a dit en riant, que c'étoit une jolie preuve du repentir de Charlotte ; mais quoiqu'elle parût de fort bonne humeur, sa réflexion n'a pas été bien reçue. Charlotte est sortie aussi-tôt. Nous l'avons entendue à son clavessin, & nous nous sommes levés tous pour la suivre. Emilie est survenue. Miss Grandisson s'est avancée vers elle, & lui a demandé si toutes ses fautes ne lui avoient pas été proposées pour leçon ? En vérité, mademoiselle, a répondu cette petite, mon tuteur ne m'a dit qu'un mot qui vous regarde, & le voici « J'aime ma sœur; » elle a de charmantes qualités. Qui n'a pas » quelques défauts? Vous venez de voir, mon » Emilie, qu'en voulant un peu la gronder, je » lui ai parlé trop durement moi-même ».

Que le ciel bénisse à jamais mon frère! s'est écriée miss Grandisson, dans une espèce de transport. A présent, sa bonté me rend odieuse à moi-même.

Elle a prié Emilie de donner un air de clavessin, qui nous a bientôt ramené sir Charles. Il est entré

d'un visage aussi serein que s'il n'étoit rien arrivé. Miss Grandisson a voulu commencer des apologies. Il lui a dit tendrement; oublions nos fautes mutuelles, chère Charlotte : & lorsqu'on est venu avertir que le dîner étoit servi, il lui a présenté la main pour la conduire jusqu'à sa chaise.

Quelle supériorité! Je la trouve insupportable. Cet étrange homme ne fera-t-il rien mal-à-propos? Rien qui blesse la bonté, la justice, ou la décence? Si je lui voyois faire du moins quelqu'effort pour se contraindre, pour étouffer ses mouvemens, je lui supposerois des intervalles de foiblesse. S'il est homme, s'il est né comme nous avec les défauts de son espèce, ne peut-il prendre un air de maître & des manières impérieuses, dans un lieu où il est respecté jusqu'à la crainte, & où il n'a besoin que d'un signe de tête pour être obéi? Ne peut-il être hautain avec les domestiques, pour faire appercevoir qu'il est mécontent des maîtres? Non! Il lui est naturel d'être bon, naturel d'être juste. Toutes ses pensées, tous ses sentimens se rapportent à faire le bien; & jamais il ne lui est entré dans l'esprit de blesser ou de nuire.

Après le dîner, miss Grandisson m'a mis entre les mains le paquet de lettres que j'avois consenti de laisser lire à sir Charles. En le recevant

de moi, il l'a baiſé avec un air de galanterie, qui m'a paru convenir à l'occaſion. O vanité de ma nièce! crois-je entendre dire à mon oncle. Je ne ſais, Lucie; mais je crois m'appercevoir que ſir Charles prend un plaiſir extrême à m'entendre louer; & milord, & les deux ſœurs, ne perdent aucune occaſion de parler de votre Henriette avec bonté; mais ne pouvoit-il répondre à miſs Charlotte, lorſqu'elle lui a demandé ſi ſa favorite étoit étrangère ou non?

Il nous a quittés de fort bonne heure après le ſouper, & miſs Grandiſſon, me voyant un peu rêveuſe, m'a dit qu'elle parieroit ſa vie que je croyois ſon frère parti pour lire mes lettres. Vous ne vous trompez pas, a-t-elle ajouté; car il me l'a fait entendre en ſe retirant; mais ſoyez ſans crainte, Henriette, vous ne courez aucun riſque.

Miladi prétend que ſur toutes ſortes de ſujets, les notions de ſon frère & les miennes ſont exactement ſemblables. Cependant, Lucie, lorſqu'on a ſa cauſe ſous les yeux du juge, le cœur n'eſt pas ſans un peu d'agitation. D'un côté d'où pourroient venir mes craintes? Si ſon cœur eſt au pouvoir d'une étrangère, que m'importe l'opinion qu'il aura de mes lettres? Elle m'importe néanmoins: on eſt ſenſible à l'eſtime de ceux auxquels on ne peut refuſer la ſienne.

(*N.*) *Plusieurs lettres d'une monstrueuse longueur, comme l'auteur les appelle lui-même, offrent ici des conversations ingénieuses, où le caractère des acteurs se soutient avec beaucoup d'agrément & de vivacité. Le chevalier Grandisson, charmé des lettres de miss Byron, lui en fait des complimens si flatteurs, qu'elle en est surprise, elle qui n'y voit qu'un simple récit de ce qui lui est arrivé à Londres, pendant un séjour de quelques semaines, & l'attentat du chevalier Hargrave Pollexfen, dont sir Charles savoit déjà les principales circonstances; car on s'imagine bien que parmi ces lettres, elle n'avoit pas communiqué celles qui contiennent l'aveu de sa passion. Sir Charles recommence à presser miss Charlotte sur les dispositions de son cœur. Elle continue de se défendre par mille détours, qui donnent lieu à de nouveaux reproches, tantôt enjoués & tantôt sérieux. Enfin l'on convient qu'elle s'expliquera nettement avec miss Byron, que sir Charles prie de lui apprendre alors les sentimens de sa sœur dans un entretien particulier. D'autres incidens lui donnent lieu de raconter le service qu'il avoit rendu à M. Danby. C'est une aventure assez bisarre, où sa vie & celle de son ami étant menacées par des voleurs nocturnes, il avoit employé heureusement la prudence & la valeur. Dans la dernière de ces longues conversations, on s'apperçoit qu'il est agité. Il avoue qu'il a reçu des*

*lettres qui lui causent de l'inquiétude, & bientôt il se retire avec le docteur Barlet. Miss Byron finit toutes ses dépêches par une apostille du vendredi matin. Elle sait tous les secrets de miss Charlotte. Elle s'attend le même jour à la conférence que sir Charles lui a demandée. Cette pensée l'agite beaucoup : mais elle n'a pas moins d'inquiétude sur les nouvelles qui causent l'agitation de sir Charles. Des lettres étrangères, dit-elle à sa cousine. En doutez-vous ? Pourquoi ce mot d'*étranger *ne peut-il sortir de ma mémoire ? Jamais je ne me suis senti le cœur si étroit que dans ces derniers tems ; mais c'est un aveu que je vous ai fait vingt fois. Adieu. Cette énorme lettre ne sera peut-être pas la seule que je ferai partir aujourd'hui. Je tremble pour la matière qui va s'offrir.*

LETTRE LVI.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

Vendredi 24 Mars.

LA conférence, ma chère, cette conférence que j'attendois en tremblant, vient de finir. Et quel en est le résultat? Vous en jugerez par toutes les circonstances que vous allez lire. Miss Grandisson & ses amans n'ont pas été nos seuls sujets

Comptez que je vous reverrai bientôt, chère Lucie; mais, malgré tout ce qui s'est passé, je ne laisserai pas d'être exacte sur les détails. Eh! que s'est-il passé? Lisez, ma chère.

Sir Charles nous a tenu compagnie à déjeûner. Il est entré d'un air fort grave; mais bientôt la gravité a fait place aux accompagnemens ordinaires de son visage, qui sont la douceur & la bonté.

Milord lui a témoigné l'inquiétude où nous étions depuis hier au soir, sur les nouveaux sujets de peine qu'il avoit trouvés dans ses lettres. Emilie, sans ouvrir les lèvres, a fait lire la sienne dans ses yeux. Miss Grandisson a pris une contenance sérieuse. Miladi L..... avoit l'impatience peinte sur son charmant visage; & le docteur Barlet s'est tenu assis, de l'air d'un homme qui est déterminé au silence. Pour moi, je suppose qu'on auroit lu dans mes traits la crainte & l'espérance, partagée comme j'étois entre l'une & l'autre, & ne sachant si je devois souhaiter la conférence annoncée. Aussi me suis-je senti les joues brûlantes.

Sir Charles a répondu: n'admettons rien que d'agréable, milord, dans cette délicieuse compagnie. Il s'est informé civilement de ma santé, & de la manière dont j'avois passé la nuit, à

l'occasion d'un rhume fort léger qui changeoit un peu ma voix. Il a voulu savoir d'Emilie pourquoi elle paroissoit triste ; de milord & de miladi L..... quand ils se proposoient de retourner à la ville ; de miss Grandisson, ce qui lui donnoit l'air si *méditatif ;* c'est son expression. Ne voyez-vous pas, miss Byron, a-t-il dit en souriant vers moi, que Charlotte n'a pas encore achevé de se déterminer sur l'humeur qu'elle prendra dans le quart-d'heure qui va suivre?

Je lui ai répondu que miss Charlotte me paroissoit déterminée à régler son humeur sur celle qu'il prendroit lui-même. Je me garderai donc bien, a-t-il repliqué, d'en prendre une sérieuse ; car je souhaite que tout le monde ne connoisse ici que la joie. En continuant de s'adresser à moi, puis-je espérer, mademoiselle, que vous me permettrez de vous conduire à la bibliothéque ?

Assurément, monsieur..... assurément, je ne ferai pas difficulté de vous suivre.

Telle est la réponse de l'innocente, qui ne l'a pas finie sans hésiter ; mais elle ne peut vous dire, Lucie, quelle figure elle faisoit alors.

L'engagement n'a pas été plus difficile. Il m'a présenté la main. Je me suis laissée conduire à la bibliothéque. Quels efforts n'ai-je pas faits en chemin, pour rappeler toute ma présence d'es-

prit! & quel mêlange de tendresse & de respect n'ai-je pas cru voir dans ses regards & dans ses manières!

Il m'a priée de m'asseoir. Ensuite il s'est placé devant moi. Je crois que j'ai commencé par baisser la vue. Ma contenance trahissoit mon cœur; mais il y avoit dans ses regards une si respectueuse modestie, qu'on pouvoit les voir attachés sur soi sans en être gêné, sur-tout avec l'air de langueur que je croyois y découvrir; & chaque fois que mes paupières se levoient pour jeter un coup d'œil sur lui, j'étois sûre de lui voir détourner les yeux. J'en suis devenue plus libre que je n'aurois pu l'être autrement. Quelle hardie créature que celle qui préfère un homme hardi! & si la hardiesse lui manque, quel doit être son embarras sous les regards d'un œil fixe où elle voit briller la confiance? Que sa timidité doit augmenter le courage d'autrui, & donner d'avantage sur elle!

Il a fait l'ouverture de notre sujet dans ces termes. Je ne vous fais point d'excuses, mademoiselle, de la liberté que j'ai prise de vous demander cette conférence, parce que je connois la franchise de votre cœur, & peut-être aurai-je l'honneur de vous entretenir de plus d'un sujet. (Que mon cœur a palpité, chère Lucie!) Mais permettez que je commence par ce qui

regarde ma sœur Charlotte. Je crois pouvoir conclure de quelques-unes de ses expressions, & du témoignage de miladi L..... qu'elle approuve la recherche de milord G..... cependant il est aisé de voir qu'elle n'a pas une haute opinion de lui. Ma crainte est qu'elle ne soit plutôt portée à souffrir ses soins, par l'opinion qu'elle a de mon penchant, que par la force du sien. Je lui ai dit plus d'une fois que son goût sera le mien, mais elle est d'une vivacité qui ne permet guère de pénétrer ses véritables sentimens. Cependant je suppose qu'elle préfère milord G... au chevalier Watkins.

Il s'est arrêté.

Je le crois, monsieur; mais pourquoi dire, *je le crois*, lorsque miss Grandisson m'a permis de vous avouer que la préférence est entièrement pour milord G.....?

Etes-vous bien persuadée, mademoiselle, qu'elle le préfère en effet, non-seulement à M. Watkins, mais à tout autre homme? En d'autres termes, croyez-vous qu'il n'y ait point d'homme qu'elle puisse préférer à milord G.....? J'ai le bonheur de sa vie fort à cœur, d'autant plus que sa vivacité m'inquiète, & que je crains cette qualité dans une femme, de quelque agrément qu'elle puisse être avant le mariage.

J'ose assurer, monsieur, que si miss Grandis-

ſon ne préféroit pas milord G..... à tout autre homme, elle ne conſentiroit pas à recevoir ſes ſoins.

Je ne m'attends point, mademoiſelle, qu'une fille du caractère de Charlotte, qui n'a pas trouvé le mérite qu'elle ſuppoſoit dans l'objet de ſes premières affections, prenne une paſſion fort vive pour un homme qui n'a pas des qualités extraordinaires. Elle peut à préſent ſe faire un jeu de l'amour. Milord G...... eſt un homme de mérite, ſans être un homme fort brillant. Les femmes ont des yeux, & les yeux veulent être ſatisfaits. De là vient que les dehors l'emportent ſouvent ſur le mérite intérieur. Si Charlotte ne conſultoit que ſon bonheur, peut-être ne feroit-elle aucune objection contre milord G......... toutes les qualités ne ſe trouvent pas réunies dans le même homme; mais ſi milord ſuivoit la même règle, je ne ſais s'il devroit ſouhaiter Charlotte pour ſa femme. Pardon, mademoiſelle, vous ſavez ce que je penſe des deux partis qui ſe préſentent. Laiſſons M. Watkins, puiſqu'il n'a plus de part à nos délibérations. Milord G...... ne manque point d'eſprit. Il eſt homme d'honneur, vertueux même, & c'eſt une qualité qui mérite beaucoup de conſidération dans un jeune homme de ſon rang. Il eſt auſſi d'un caractère fort doux; je le crois capable de patience : mais où trouver

un mari qui puiſſe ſouffrir dans ſa femme des airs mépriſans ou tout ce qui leur reſſemble ? Je craindrois beaucoup plus pour elle, les reſſentimens invétérés d'un homme doux que les emportemens ſoudains d'un homme paſſionné.

Miſs Grandiſſon m'autoriſe, monſieur, à vous aſſurer que ſi vous approuvez la recherche de milord G..... & ſi vous avez la bonté de prendre vous-même la conduite de cette affaire, elle ſe gouvernera uniquement par vos conſeils.. Miſs Grandiſſon a vu pendant quelque tems milord G...... Elle connoît la bonté de ſon caractère ; & j'oſe répondre qu'elle eſt capable de remplir, avec autant de prudence que d'honneur, toutes ſortes d'engagemens, ſur-tout celui qui tient le premier rang entre tous les devoirs d'une femme.

M'eſt-il permis, mademoiſelle, de vous demander quelles ſont ſes vues, dans les queſtions qu'elle me fait quelquefois ſur M. Belcher ? Je crois qu'elle ne l'a jamais vu. Mais ſuppoſe-t-elle, ſur les éloges qu'elle m'entend faire de lui, qu'elle pût le préférer à milord G......

Je m'imagine, monſieur, que ce qu'elle en a dit n'eſt qu'un effet de ſa vivacité. Si miſs Grandiſſon avoit réellement quelques vues, je ſuis perſuadée qu'elle y auroit apporté plus de meſures.

Je le crois auſſi. J'aime ma ſœur, & j'aime

M. Belcher. Je connois de la délicatesse à mon ami. Si Charlotte avoit eu les vues que je soupçonnois, je ne pourrois soutenir qu'il crût trouver une raison de refuser son estime à ma sœur, dans le malheur qu'elle a eu d'entretenir une correspondance secrète avec un homme absolument indigne d'elle.

(Mes esprits étoient un peu abbattus. J'ai été forcée de tirer mon mouchoir. O chère miss Grandisson! ai-je dit assez haut pour être entendue. Je tremblois qu'elle n'eût perdu, en partie du moins, un bien qu'elle ne peut trop estimer; la bonne opinion de son frère).

Pardon, mademoiselle. C'est une peine bien généreuse, que je vous fais souffrir ici. Elle me fait adorer votre bonté; mais je crois pouvoir vous révéler tous les secrets de mon cœur. Votre noble franchise excite la mienne. Elle m'en inspireroit, si j'en avois moins. Ma sœur, comme vous me l'avez entendu dire à elle-même, n'a rien perdu de mon affection, je l'aime avec tous ses défauts : mais je ne dois point m'aveugler. La justice n'a-t-elle pas également ses droits dans le blâme & dans les éloges? J'ai mes défauts aussi : que penserois-je d'un homme qui les traiteroit de vertus? A quel danger ne m'exposerois-je pas, si je faisois céder la juste opinion que j'ai de moi-même, aux impostures de la flatterie?

Cette manière de penser, monsieur, est digne de sir Charles Grandisson.

Elle est digne de tout le monde, chère miss Byron.

Mais, monsieur, il seroit bien dur qu'une simple indiscrétion exposât les femmes au reproche, sur-tout lorsque leur vertu n'a rien souffert, & lorsqu'elles sont rentrées promptement en elles-mêmes.

J'en conviens; & c'est aussi par tendresse pour Charlotte que j'aurois peine à favoriser une alliance avec un homme aussi délicat que M. Belcher, quand les deux parties y auroient la même inclination.

J'espère, monsieur, que miss Grandisson ne sera jamais en danger d'être méprisée de personne, pour une démarche qui a coûté si cher à son repos.

J'ai hésité, chère Lucie, j'ai baissé la vue.

J'entens, mademoiselle. Quoique j'aime M. Belcher plus que tous les autres hommes, je ne veux pas rendre moins de justice à milord G..... qu'à lui. J'étois si persuadé de l'indifference de Charlotte pour ce jeune seigneur, & de la différence de leurs caractères, quoique fort estimables tous deux, que j'ai fait tous mes efforts pour le guérir de sa passion; lorsque je l'ai vu obstiné dans ses sentimens, je lui ai raconté l'aventure

du

du capitaine Anderſon, & le bonheur que j'ai eu de la terminer. Il ſe flatte que la difficulté qu'il a trouvée juſqu'à préſent à faire agréer ſes ſoins à ma ſœur, eſt venue de l'embarras où elle s'étoit jetée, & que ſa ſituation étant changée, il la trouvera plus diſpoſée à les recevoir. Il ajoute que, s'il réuſſit, il ne doute pas qu'elle ne lui faſſe un mérite de ſa conſtance. C'eſt à préſent, mademoiſelle, que je vous demande votre opinion. Croyez-vous que Charlotte puiſſe être gagnée par l'amour & par l'indulgence? Aurez-vous la bonté de lui dire, qu'en épouſant un homme dont elle croit les talens inférieurs aux ſiens, elle doit apporter plus de ſoins à réprimer ſa vivacité, que ſi la différence du mérite étoit à l'avantage de ſon mari? Permettez-moi d'ajouter que ſi je la croyois capable, après s'être engagée par des ſermens, de payer ſa tendreſſe de mépris, de prendre, avec un homme dont elle eſt aimée, des libertés qui puiſſent l'avilir, & qui l'aviliroient elle-même aux yeux du public, je ſerois tenté d'oublier que j'ai plus d'une ſœur; car lorſqu'il eſt queſtion de juſtice, les droits du ſang & de l'amitié diſparoiſſent.

Cet exemple ne prouve-t-il pas, Lucie, que grandeur & bonté ſont des termes ſynonymes?

Je ſuis perſuadée, monſieur, ai-je répliqué, que ſi milord G..... eſt d'auſſi bon naturel qu'il

le semble, & s'il n'est pas fâché de trouver dans sa femme une vivacité à laquelle il ne paroît point aspirer lui-même, miss Grandisson le rendra parfaitement heureux? N'a-t-elle pas des qualités charmantes? N'est-elle pas généreuse, tendre, compatissante? Vous lui connoissez toutes ces vertus. Et peut-on supposer que son aimable vivacité l'emporte jamais assez loin au-delà des bornes de la prudence & de la discrétion, pour lui faire oublier la nature des devoirs qu'elle pense à s'imposer?

Hé bien, mademoiselle, je puis donc réjouir le cœur de milord G...... en lui annonçant qu'il a la liberté de voir ma sœur lorsqu'elle sera retournée à Londres; où si ce départ est retardé, car je prévois son impatience, à Colnebroke.

J'ose dire, monsieur, que vous le pouvez.

A l'égard des articles, je me charge de ce soin. Mais ayez la bonté de répéter à Charlotte, que de ma part elle est absolument libre. Si dans les occasions qu'elle aura de connoître mieux que jamais le caractère & la conduite de milord G... elle ne se sent point capable de lui accorder l'estime qu'une femme raisonnable doit à son mari, je ne la blâmerai point de renoncer à lui, pourvu qu'elle ne le tienne point en suspens, lorsqu'elle sera sûre de ses propres dispositions, & qu'elle prenne pour exemple le modèle de son sexe,

Je ne pouvois ignorer à qui ce compliment étoit adressé ; & peu s'en est fallu que je ne l'en aie remercié par une inclination ; mais je me suis applaudie de ne l'avoir pas fait.

Il me semble, mademoiselle, qu'il ne nous reste rien à dire sur ma sœur Charlotte. J'ai déjà écrit au chevalier Watkins, pour le prier, dans les termes les plus civils, de renoncer à ses espérances. Milord attend impatiemment mon retour à la ville. Je partirai avec d'autant plus de joie, que je suis sûr de lui en causer beaucoup.

Vous devez être extrêmement heureux, monsieur, puisqu'au plaisir continuel de faire du bien, vous joignez celui de partager si vivement la satisfaction d'autrui.

Sa modestie, ma chère, est si noble, que je pouvois lui parler avec plus de hardiesse que je ne me l'étois figuré en le suivant à la bibliothéque. D'ailleurs, la présence d'esprit m'étoit revenue depuis que nos discussions sur l'amour d'une autre avoient fait de moi une personne importante : mais mon attention devoit être bientôt engagée dans un sujet bien plus intéressant pour moi, comme vous allez l'entendre.

En vérité, mademoiselle, je suis fort éloigné d'être heureux en moi-même. Ne convient-il pas que je m'efforce de contribuer au bonheur des

autres, pour me donner quelque droit de le partager?

Si vous n'êtes pas heureux, monſieur......
Je me ſuis arrêtée. Je crois avoir ſoupiré. J'ai baiſſé les yeux. J'ai pris mon mouchoir, dans la crainte d'en avoir beſoin.

Je crois appercevoir, m'a-t-il dit, un mêlange de généreuſe compaſſion & de curioſité obligeante, ſur un des plus aimables viſages du monde. Mes ſœurs m'en ont marqué beaucoup en votre préſence. Si je n'avois pas été fort incertain d'un événement qui doit influer beaucoup ſur ma deſtinée, j'aurois pris plaiſir à les ſatisfaire, ſur-tout depuis que milord L...... a ſecondé leurs inſtances. Je n'ai pas laiſſé de leur dire, comme vous vous en ſouvenez peut-être, que la criſe n'étoit pas éloignée.

Je m'en ſouviens, monſieur.

En effet, Lucie, le peut-être étoit de trop. Loin de l'avoir oublié, rien n'étoit revenu ſi ſouvent à ma mémoire.

Oui, mademoiſelle, la criſe approche. Mon deſſein n'étoit pas, juſqu'au dénouement, de m'ouvrir à d'autres qu'au docteur Barlet, qui ſait toutes les circonſtances de cette affaire, & qui n'ignore aucun événement de ma vie; mais je me ſens le cœur ouvert par la franchiſe du

vôtre. Si vous voulez m'accorder un moment d'attention, je vous exposerai une partie de mes embarras, & je vous laisserai la liberté d'en faire le récit à milord L...... & à mes sœurs. Vous paroissez tous quatre animés du même esprit.

Je prends, monsieur, un intérêt fort vif à vos peines...... (Un intérêt fort vif, a répété l'innocente en tremblant, les joues successivement froides & brûlantes, tantôt rouges & tantôt pâles, avec d'autres symptômes dont il n'a pu manquer de s'appercevoir). Mais je regarderai votre confiance comme une faveur.

On m'interrompt, ma chère, à l'entrée de cette intéressante narration. Ne soyez point impatiente. Je souhaiterois volontiers de ne l'avoir pas entendue moi-même.

Je ne vous fatiguerai point, mademoiselle, par le récit de cette partie de ma jeunesse, que j'ai passée hors de ma patrie, depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à vingt-cinq. Elle contient néanmoins autant d'événemens sérieux qu'il en puisse arriver dans cette première saison, & dans la vie d'un jeune homme qui n'a jamais pris plaisir à marcher par des chemins tortueux. Mais après l'ouverture que je vais commencer, le docteur Barlet, avec qui j'ai vécu pendant quatre ans dans la plus étroite correspondance dont il y ait

peut-être aucun exemple entre deux personnes d'un âge si différent, sera libre de satisfaire plus particulièrement votre curiosité. Je dois reconnoître ici les avantages que j'ai tirés de son amitié. Dans l'opinion que j'ai de sa probité & de ses lumières, je me suis accoutumé à ne rien entreprendre d'important sans me faire les questions suivantes, dont j'éprouve continuellement l'utilité pour la conduite de ma vie. « Quel compte » rendrai-je de cette action au docteur? Si je me » laisse emporter par cette passion, en ferai-je » l'aveu au docteur, ou, devenant un lâche hy- » pocrite, ne lui présenterai-je que le bon côté, » & lui déguiserai-je honteusement le mauvais »? Ainsi, le docteur Barlet me tient lieu d'une seconde conscience. Si j'ai fait quelques bonnes actions dans ma vie, & si je me suis soutenu dans la haine du vice, c'est pour l'avoir établi comme un surveillant sur ma conduite. Ce secours m'étoit d'autant plus nécessaire, que je suis naturellement passionné, fier, ambitieux; & que dès ma première jeunesse, si vous me pardonnez, mademoiselle, cette apparence de vanité, j'ai eu quelque part à l'attention d'un sexe pour lequel on n'a jamais eu plus d'admiration que moi : c'est une faveur que je crois devoir à l'éloignement que j'ai toujours eu pour les femmes trop libres, sans me laisser éblouir par le rang & la beauté, qui

ſont les amorces ordinaires de la plupart des jeunes gens.

Vous ne ſerez pas ſurpriſe, mademoiſelle, que ſous de ſi bons auſpices j'aie obtenu dans mes courſes des avantages dont tous les voyageurs n'ont pas le même ſujet de s'applaudir. Ma longue réſidence dans les principales cours, & les fréquens voyages que je faiſois dans les grandes villes, m'ont fait regarder comme un habitant naturel du pays; tandis que la diſtinction avec laquelle j'y ai toujours paru, m'attiroit les égards que les françois & les italiens ont naturellement pour les étrangers. La généroſité de mon père m'a ſoutenu avec diſtinction. J'étois conſidéré de mes compatriotes, auxquels j'ai trouvé mille occaſions de me rendre utile. Ils ont vanté de toutes parts l'affection que mon père avoit pour moi, ſes inclinations magnifiques, & l'ancienne nobleſſe de notre maiſon. J'ai vu les meilleures compagnies, j'ai fui l'intrigue, je me ſuis aſſervi aux préjugés des nations, mais ſans pouſſer ma complaiſance juſqu'à l'eſclavage, & ſans déguiſer, dans l'occaſion, mes véritables principes. Cette conduite m'a fait reſpecter au-delà de mes déſirs, & j'ajoute même au-delà de ma condition.

Je ne vous ferois pas, mademoiſelle, une ſi flatteuſe peinture de mes avantages, ſi je ne la

croyois néceſſaire pour vous expliquer la faveur où je me ſuis vu dans pluſieurs maiſons du premier rang, & pour fournir une excuſe à quelques-unes, où l'on n'a pas fait difficulté de déſirer mon alliance. Milord L..... vous a parlé d'une dame de Florence, qui ſe nomme Olivia. Elle poſsède aſſurément des qualités diſtinguées. Sa naiſſance eſt illuſtre. Elle a de l'eſprit, de la beauté, de l'agrément dans les manières, avec un bien conſidérable, dont la mort de ſa mère, qui n'avoit point d'autre enfant, l'a laiſſée ſeule héritière. Je la vis pour la première fois à l'opéra. Une occaſion que j'eus ſous ſes yeux, de prendre la défenſe d'une autre dame, qui avoit reçu quelqu'inſulte, m'attira beaucoup d'applaudiſſemens; & la ſignora Olivia fit retentir ſes éloges. J'eus l'honneur enſuite de la rencontrer deux ou trois fois, dans une maiſon dont on m'accordoit l'entrée. J'étois fort éloigné de cette préſomption qui fait naître trop facilement des eſpérances : mais une perſonne à laquelle on connoiſſoit quelque amitié pour moi, me fit entendre que j'étois maître de ma fortune avec cette jeune dame. Je me retranchai ſur la différence des religions. On m'aſſura que cet obſtacle ſeroit facile à lever; mais pouvois-je approuver un changement qui n'avoit pour motif qu'une aveugle paſſion? Il n'y avoit aucune autre objection contre la ſignora

Olivia; sa vertu n'étoit pas soupçonnée, mais on lui attribuoit un naturel impérieux & violent. Mes notions d'amour ont toujours été les mêmes: je n'aurois pu me croire heureux avec elle, quand elle m'auroit apporté l'empire du monde. J'eus le chagrin de me voir forcé de lui faire cette déclaration. Il fallut m'éloigner pour quelque tems de Florence. J'appris que le désir de la vengeance avoit pris la place d'une passion plus douce, & qu'il m'exposoit à quelque danger.

Combien ne regrettai-je point alors de me voir privé de mon asyle naturel, dans le sein de ma patrie & dans les bras de mon père! Je me trouvois menacé, dans une saison si tendre, de toutes les disgrâces qui peuvent être le partage d'un banni! aussi me considérois-je souvent dans ce jour, & je déplorois d'autant plus ma situation, que non-seulement je n'avois point à me reprocher de m'être rendu indigne de l'affection de mon père, mais qu'au contraire les marques que je recevois constamment de sa bonté paternelle, me faisoient souhaiter plus ardemment de pouvoir les reconnoître à ses pieds.

Devois je empêcher ici mes yeux, chère Lucie, de montrer de la sensibilité pour cette vive expression de la tendresse filiale? Si je le devois, je suis fâchée de n'avoir pas eu plus de pouvoir

ſur moi-même. Mais conſidérez, ma chère, combien le ſujet étoit touchant.

Il a continué : cette violente Signora m'a ſuſcité depuis divers embarras ; & juſqu'aujourd'hui...... Mais je laiſſe au docteur la relation de cette partie de mon hiſtoire. Je ne m'y ſuis arrêté, que pour vous donner une légère connoiſſance de l'événement qui paroît piquer la curioſité de Charlotte.

Je paſſe à celui qui cauſe mes plus vives inquiétudes, & qui, excitant toute ma compaſſion, quoique mon honneur n'y ſoit point engagé, me tourmente réellement juſqu'au fond de l'ame.

Je me ſuis trouvée mal, ma chère Lucie. Je me ſuis crue prête à m'évanouïr. La crainte qu'il ne prît cette altération autrement que je ne l'aurois ſouhaité, car je ne crois pas qu'elle vînt de là, n'a ſervi qu'à l'augmenter. Quand j'aurois été ſeule, le même accident me ſeroit arrivé. Je ſuis sûre qu'il ne venoit pas de là. Mais il ne pouvoit arriver plus mal à propos, me direz-vous.

Il m'a pris la main avec tout l'empreſſement du plus tendre intérêt. Il a ſonné. Miſs Emilie eſt accourue. Chère miſs! lui ai-je dit en penchant la tête ſur elle.... Pardon, monſieur....

& me levant, j'ai marché jusqu'à la porte. A peine ai-je pris l'air, que sentant revenir mes forces, je me suis tournée vers lui, qui m'avoit suivie pas à pas. Je suis déjà mieux, monsieur, lui ai-je dit; je vous rejoins à l'instant pour entendre la suite de votre intéressante narration. En effet, je m'étois trouvée bien, au moment que j'étois sortie de la bibliothéque. Le feu y étoit trop ardent, ou peut-être en étois-je trop près. C'étoit cela, n'en doutez pas, Lucie; & je l'ai dit à mon retour, après avoir bu un verre d'eau fraîche.

Que j'ai cru voir de tendresse dans toutes ses attentions pour moi! Il ne m'a pas humiliée, en attribuant mon incommodité à son récit, ou en m'offrant de l'interrompre, & de le remettre à quelqu'autre tems. De bonne foi, Lucie, ce n'étoit point cela. Je l'aurois distingué facilement. Au contraire, comme il n'arrive guère d'être aussi affecté des événemens fâcheux dans le moment qu'ils arrivent, qu'après avoir eu le tems de les étendre, de les comparer par des réflexions & d'en peser les conséquences, je me sentois le cœur très-ferme. Rien, disois-je, n'est pire que l'incertitude. A présent, ma constance aura l'occasion de s'exercer; & je réponds de soutenir aussi courageusement que lui, un mal que je croirai sans remède. C'est du moins la disposition où je me suis sentie en revenant. Ainsi, ma

chère, vous pouvez être persuadée que mon altération n'est venue que de la trop grande chaleur.

Je me suis donc armée de tout mon courage, & je l'ai prié de reprendre son histoire; mais j'ai eu soin de tenir le bras de mon fauteuil, pour m'affermir contre de petits tremblemens qui pouvoient augmenter. Il m'en étoit resté un peu de mon accident; & vous vous imaginez bien, Lucie, que je n'aurois pas voulu qu'il les eût attribués à l'impression que son récit pouvoit faire sur moi. Il l'a repris dans ces termes:

Boulogne & le voisinage d'Urbin contiennent deux branches d'une maison fort noble, sous les titres de marquis & de comte della Porretta, qui doivent leur origine à des princes romains, & qui ont donné plusieurs cardinaux à l'église. Le marquis della Porretta, qui fait sa résidence à Boulogne, est un homme du premier mérite. Sa femme n'est pas d'une naissance moins illustre, & joint à la noblesse du sang, beaucoup de douceur & de bonté, avec une prudence distinguée. Ils ont quatre enfans, trois fils & une fille.

(Ah! cette fille! ai-je dit en moi-même).

L'aîné des fils est officier général au service du roi des deux Siciles. Il passe pour homme d'honneur & de courage; mais passionné, hautain, rempli de lui-même & de son origine. Le second

a pris le parti de l'églife, & n'a pas été long-tems fans obtenir un évêché. On ne doute point que le crédit de fa famille & fon propre mérite, ne l'élèvent quelque jour à la pourpre. Le troifième, qui porte le titre de baron della Porretta, & qu'on nomme plus ordinairement le *fignor Jeronimo*, commande un régiment au fervice du roi de Sardaigne. La fœur eft l'idole de cette belle famille. Avec tous les agrémens de la figure, elle eft d'un naturel fort doux. Elle a de hautes, mais juftes idées de la nobleffe de fa maifon, de l'honneur de fon fexe, & de tout ce qui eft dû à fon propre caractère. Elle eft pieufe, charitable, obligeante. Ses trois frères paroiffent l'aimer plus qu'eux-mêmes. Son père la nomme l'honneur de fa vie. Sa mère ne refpire que pour elle, & ne connoît de bonheur que dans fa chère Clémentine.

(*Clémentine?* Ah! Lucie, quel aimable nom)!

J'avois formé à Rome une étroite liaifon avec le feigneur Jeronimo, environ dix-huit mois avant que d'être connu du refte de fa famille, autrement du moins, que par le témoignage de mon ami, qui n'avoit pas ménagé les éloges en ma faveur. Il poffédoit mille bonnes qualités; mais fon malheur le fit tomber dans une fociété de jeunes libertins du même rang, dans laquelle il s'efforça de me faire entrer avec lui. J'eus la

complaisance d'assister quelquefois à leur assemblée, non que j'ignorasse la dissolution de leurs mœurs, mais j'espérois de lui faire ouvrir les yeux, & de le dégoûter insensiblement d'une si dangereuse liaison. L'amour du plaisir l'emporta sur mes conseils & sur ses meilleures inclinations. Notre amitié ne pouvant pas se soutenir, avec cette différence de goût, nous nous séparâmes, & notre correspondance cessa tout-à-fait dans l'éloignement; mais le hasard nous rejoignit à Padoue. Jeronimo, qui avoit eu de fâcheuses occasions de reconnoître ses erreurs, m'avoua qu'il avoit changé de principes; & l'amitié fut renouée de bonne foi.

Cependant elle dura peu. Une femme de condition, moins célèbre par sa vertu que par sa beauté, prit sur lui un ascendant, contre lequel mes avis & ses promesses n'eurent pas la force de le défendre. Je lui en fis des plaintes. Je le rappelai à sa parole. Il s'offensa d'une liberté pardonnable à l'amitié; & l'aveuglement de sa passion le faisant sortir de son caractère naturel, il s'emporta jusqu'à défier outrageusement son ami. Cher Jeronimo! Avec quelle générosité a-t-il reconnu, dans un autre tems, la conduite que je tins alors avec lui! Nous nous quittâmes pour la seconde fois, dans la résolution de ne nous revoir jamais.

Il suivit l'aventure qui avoit causé notre sépa-

ration; & quelques mois se passèrent dans cet oubli de lui-même. Un autre amant de la même dame, jaloux d'une si longue préférence, entreprit de se défaire de son rival par une voie trop ordinaire en Italie; & prenant le tems d'un voyage auquel ses affaires l'obligeoient, il loua quelques bandits de Bresce pour l'assassiner. Cet attentat fut exécuté dans le Crémonois. Ils l'attendirent dans un petit bois, à peu de distance du grand chemin. Une de ces rencontres, qu'on nomme vulgairement d'heureux hasards, mais qui reçoivent un meilleur nom de ceux qui reconnoissent une providence, me fit passer dans le même tems sur cette route, avec deux valets qui couroient devant ma chaise. J'apperçus un cheval effrayé, qui traversoit le chemin, sa bride rompue, & la selle ensanglantée. Ce spectacle me faisant craindre quelqu'accident pour le cavalier, je tournai vers l'ouverture du bois; & je découvris bientôt un homme à terre, qui se défendoit de toutes ses forces contre deux brigands, dont l'un s'efforçoit de boucher le passage à ses cris pendant que l'autre le poignardoit. Je sautai de ma chaise, & je courus vers eux l'épée à la main, en criant à mes gens de me suivre, & feignant même, par la manière dont je les appelois, qu'ils étoient en plus grand nombre autour de moi. Les assassins prirent aussi-tôt la fuite; & je les entendis, qui se

difoient l'un à l'autre, *fauvons-nous, il eft mort.* Cette lâcheté m'échauffant, je les pourfuivis, & j'en joignis un, qui fe tourna pour me préfenter le bout d'une efpèce d'arquebufe; mais je fus affez prompt pour la baiffer d'une main, & faififfant le meurtrier de l'autre, je le terraffai à mes pieds. Mon efpérance étoit de l'arrêter. Cependant, la vue du plus éloigné, qui retournoit au fecours de fon compagnon, & celle des deux autres fcélérats qui parurent tout d'un coup à cheval, me fit prendre le parti de la retraite. Mes gens accoururent vers moi bien armés, & le poftillon même avoit quitté ma voiture pour les feconder. Alors les *braves*, qui jugèrent au moins le péril égal, parurent auffi contens de pouvoir fe retirer, que je le fus de leur voir prendre cette réfolution. Je me hâtai d'approcher du malheureux voyageur, qui étoit étendu fur l'herbe & couvert de fang. Quelle fut ma furprife, de reconnoître le Baron della Porretta!

Il donna quelques fignes de vie. Je dépêchai auffi-tôt un de mes gens à Crémone, pour amener un chirurgien; & dans l'intervalle, j'employai tous mes foins à bander fes bleffures. Il en avoit une à l'épaule, une à la poitrine, & une troifième qui me parut la plus profonde, à la hanche droite. L'habileté me manquant pour celle-ci, je fus réduit à me fervir de mon mouchoir pour

arrêter

arrêter le sang. Les gens qui me restoient, m'aidèrent à le transporter dans ma chaise, où je continuois de l'assister, lorsqu'on m'avertit qu'à peu de distance, dans le même bois, ils venoient de trouver son valet, couvert aussi de blessures, & lié au tronc d'un arbre, avec son cheval mort à son côté. Je me le fis amener; & le voyant dans un état qui ne lui permettoit pas de se soutenir, je lui cédai ma place auprès de son maître. Nous nous mîmes en chemin vers Crémone, pour rencontrer plutôt le chirurgien, & je marchai à côté de la chaise.

Jeronimo continuoit d'être sans connoissance; mais à l'arrivée du chirurgien, qui lui donna aussi-tôt tous les secours de l'art, il ouvrit les yeux, il parut me regarder avec étonnement, & il ne fut pas long-tems à me reconnoître. Le chirurgien lui ayant appris qu'il me devoit sa conservation; ô Grandisson! me dit-il, que n'ai-je suivi vos conseils! que n'ai-je été plus fidelle à mes promesses! J'ai eu l'indignité de vous insulter: mon libérateur me pardonnera-t-il? Vous disposerez de ma vie; vous en serez le guide, si le ciel me la rend.

Ses blessures ne se trouvèrent pas mortelles; mais il ne reviendra jamais ce qu'il étoit; soit pour n'avoir pas reçu des secours assez prompts; soit pour en avoir retardé l'effet par son impa-

tience; fur-tout à la bleffure de la hanche, dont il n'eft point encore rétabli. Pardonnez ce détail, mademoifelle; il appartient néceffairement au fujet, & le fignor Jeronimo eft dans une fituation qui mérite toute votre pitié.

Je le conduifis à Crémone, où fa foibleffe l'obligea de s'arrêter. Il y reçut la vifite de toute fa famille, qui vint de Boulogne avec le plus vif empreffement. On n'a jamais vu plus d'affection entre les perfonnes du même fang. La difgrâce de l'un eft celle de l'autre. Jeronimo étoit exceffivement aimé de fon père, de fa mère, de fa fœur; & la douceur de fes manières, fon caractère liant, l'enjouement & la vivacité de fon efprit, faifoient rechercher fon amitié de tout le monde. Vous jugerez aifément, mademoifelle, du prix qu'on attacha au fervice que j'avois eu le bonheur de lui rendre. Je fus comblé de careffes & de bénédictions; & plus encore, lorfqu'on eut appris que j'étois le même, dont Jeronimo avoit fait tant de fois l'éloge à fa fœur & à fes frères, dans le tems de notre liaifon. Il leur raconta l'occafion de la froideur qui avoit fuccédé, dans des termes auffi honorables pour moi, qu'humilians pour lui-même. L'état défefpéré, où il fe voyoit réduit, lui fit regarder ces aveux comme une condition néceffaire à fon repentir. Dans les foins que je continuois de lui rendre, il me prioit

souvent de lui répéter les conseils & les maximes qu'il se reprochoit d'avoir méprisés. Il me demanda mille fois pardon de la conduite qu'il avoit tenue avec moi, & lorsqu'il en parloit à sa famille, il la supplioit de me regarder, non-seulement comme le conservateur de sa vie, mais comme le restaurateur de sa raison & de ses mœurs. Il poussa ses généreux regrets, jusqu'à faire voir une lettre que je lui avois écrite avant notre séparation, & qui contenoit ce que l'amitié m'avoit fait imaginer de plus touchant, contre les emportemens du plaisir. Toutes ces circonstances firent prendre une haute opinion de mes principes. Aussi la reconnoissance ne peut-elle aller plus loin dans une famille. Le père s'affligeoit de ne savoir comment témoigner la sienne à un homme que sa naissance & sa fortune mettoient au-dessus de ce qu'il pouvoit lui offrir. La mère, avec une liberté plus aimable qu'on ne la trouve ordinairement dans les dames d'Italie, donna ordre à sa fille de me regarder comme un quatrième frère, qui lui avoit conservé le troisième. Le baron déclara qu'il se croiroit malheureux toute sa vie, & que sa santé ne se rétabliroit jamais, s'il ne satisfaisoit pas les sentimens de son cœur par quelque retour éclatant, auquel j'attachasse moi-même de l'honneur & du plaisir.

Lorsqu'il fut en état de se faire transporter à

Boulogne, toute la famille chercha des prétextes pour m'engager à le suivre, & pour me retenir dans cette ville. Le général me fit promettre qu'aussi-tôt que son frère pourroit consentir à se priver de moi, je ferois avec lui le voyage de Naples. L'évêque, qui passe à Boulogne tout le tems qu'il peut dérober à ses fonctions, & qui est homme de lettres, me pria de lui donner les premières leçons de la langue angloise. La réputation de notre Milton commençoit à se répandre en Italie. Milton devint notre principal auteur. Nos lectures se faisoient ordinairement dans la chambre du malade, pour contribuer à son amusement. Il voulut être aussi mon écolier. Le père & la mère étoient souvent avec nous, & Clémentine prenoit plaisir à les accompagner. Elle me nomma aussi son précepteur; & quoiqu'elle n'assistât pas à mes lectures aussi souvent que ses frères, elle fit beaucoup plus de progrès qu'eux.

(En doutez-vous, Lucie)!

Si j'étois en Italie contre mon inclination & mes désirs, je ne regrettois pas l'emploi de mon tems, dans une si douce compagnie. J'étois honoré particulièrement de la confiance de la marquise, qui m'ouvroit son cœur sur toutes ses affaires, & qui n'entreprenoit rien sans me consulter. Le marquis, dont je ne puis trop louer la politesse, n'étoit jamais plus satisfait que lorſ-

qu'il me voyoit au milieu de sa famille; & dans les momens mêmes où nous n'étions point occupés de nos lectures, la belle Clémentine s'attribuoit le droit d'accompagner sa mère. Vers ce tems, on apprit que le comte de Belvedere étoit revenu à Parme, pour s'établir dans le lieu de sa naissance. Son père, qui avoit joui d'une grande faveur auprès de la princesse de Parme, & qui l'avoit suivie à la cour d'Espagne, y étant mort depuis peu, ce jeune seigneur n'avoit rien eu de si pressant que de retourner dans sa patrie, avec les immenses richesses qui composoient sa succession. Dans un voyage qu'il fit bientôt à Boulogne, il vit Clémentine; & rapportant d'Espagne un cœur libre, il en devint amoureux. Le comte de Belvedere est un homme aimable. Sa fortune & ses qualités naturelles, ne pouvoient donner d'éloignement pour son alliance. Le marquis parut disposé à l'approuver. La marquise me fit l'honneur de m'en parler plusieurs fois. Elle se croyoit peut-être obligée de savoir là dessus mes sentimens, parce que Jeronimo avoit déclaré, sans ma participation, qu'il ne connoissoit pas d'autre moyen, pour reconnoître les services que j'avois rendus à la famille, que de m'y faire entrer par une alliance. Le docteur Barlet vous convaincra, mademoiselle, par la lecture de mes lettres, & par des détails que je vous épargne

aujourd'hui, qu'en Italie, comme dans les autres pays du monde, il y a de l'honneur, de la bonté, de la générosité, & qu'il s'y trouve des caractères supérieurs à la dissimulation, à la vengeance, à la jalousie; en un mot, aux passions odieuses qu'on attribue trop généralement à toute la nation.

Pour moi, qui me voyois traité avec tant de distinction par une famille, dont je connoissois la noblesse & la vertu; qui avois l'occasion d'admirer sans cesse une jeune personne remplie d'excellentes qualités, & qui m'étois conservé jusqu'alors dans une grande liberté de cœur, il étoit impossible que ma vanité ne fût pas quelquefois réveillée, & qu'entre mes désirs, il ne m'en échappât jamais un pour le trésor que j'avois devant les yeux. Mais je l'étouffai, aussitôt que je crus le reconnoître. Je me serois reproché comme une noire infidélité, pour toute une famille qui se reposoit sur mon caractère, de marquer la moindre prétention, par des soins secrets ou par mes regards. La fierté d'une maison si distinguée, ses richesses extraordinaires, du moins pour le pays dont elle faisoit l'ornement, ma qualité d'étranger, le mérite d'une fille qui avoit été recherchée avant l'arrivée du comte de Belvedere, par divers jeunes gens d'une haute naissance, dont aucun n'avoit obtenu

ſon cœur, ni les ſuffrages de ſa famille; mais plus que tout le reſte, la différence de religion, l'attachement ſi remarquable de Clémentine à la ſienne, qu'on avoit eu peine à lui ôter la penſée de prendre le voile, & qu'un jour, m'entendant avouer les principes de la mienne, elle avoit dit, avec une eſpèce de colère, qu'elle regrettoit qu'un la Porretta dût la vie au courage d'un hérétique; toutes ces conſidérations l'emportoient trop ſur l'eſpérance qu'un cœur auſſi ſenſible que le mien auroit pu concevoir des faveurs qu'on me prodiguoit continuellement.

Ce fut vers le même tems, que les derniers troubles éclatèrent en Ecoſſe. On ne s'entretenoit que de cette nouvelle en Italie. J'eus à ſoutenir la joie & le triomphe de tout ce qu'il y avoit de perſonnes de conſidération dans les intérêts du jeune prétendant. Chaque avis qui venoit de la part des rebelles, ſembloit annoncer le rétabliſſement de la religion romaine; & Clémentine ſe réjouiſſoit de l'eſpérance de voir bientôt rentrer ſon précepteur hérétique dans le ſein de ſon égliſe. J'eſſuyai, du matin au ſoir, des félicitations de cette nature, dont elle prenoit plaiſir à me tourmenter dans la langue que je lui avois appriſe, & qu'elle commençoit à parler facilement. Mon zèle pour le gouvernement ſous lequel j'étois né,

me fit prendre la résolution de quitter pour quelque tems l'Italie, & de me retirer à Vienne, ou dans quelqu'une des cours d'Allemagne qui s'intéressoient moins au succès du prétendant. Je fus confirmé dans ce dessein par des lettres de Florence, qui m'apprenoient ce que j'avois à craindre de la Signora Olivia : son ressentiment, que je croyois éteint depuis que j'avois quitté cette ville, s'étoit rallumé sur les informations qu'elle avoit eues de mon séjour à Boulogne. M. Jervins, qui me donnoit cet avis, ajoutoit qu'avec moins de discrétion qu'il ne convenoit à la fierté de son caractère, elle parloit ouvertement de sa vengeance. La marquise fut la première à qui je communiquai le projet de mon départ. Elle en parut affligée; & ne consultant d'abord que ce sentiment, elle me pressa de lui accorder du moins quelques semaines; mais elle me fit bientôt entendre, avec une franchise qu'elle crut devoir à la mienne, la crainte qu'elle avoit, elle & son mari, que je n'eusse pris de l'amour pour leur Clémentine. Je l'assurai que l'honneur m'avoit servi de défense; & de son côté, elle en convainquit si parfaitement le marquis, que sur l'éloignement qu'ils trouvèrent à leur fille pour les offres du comte de Belvedere, ils poussèrent la confiance jusqu'à me prier de lui parler en sa faveur. Je ne pus leur refuser ce service, & j'eus

avec elle une conférence, dont M. Batlet vous fera lire le récit, si vous en prenez la peine. Le père & la mère ne m'avoient pas dit qu'ils devoient se placer dans un cabinet voisin de la chambre, où j'eus la liberté d'entretenir leur fille; mais cette curiosité ne leur fit rien entendre qui pût leur déplaire.

Le tems de mon départ n'étoit éloigné que de quelques jours, & Clémentine s'obstinant à rejeter le comte de Belvedere, Jeronimo, toujours sans m'en avertir, & dans la persuasion que je recevrois avec joie l'honneur qu'il pensoit à me procurer, se déclara ouvertement en ma faveur. On lui fit les objections qui se présentoient d'elles-mêmes, c'est-à-dire, celles qui regardoient mon pays & ma religion. Il demanda la commission de s'expliquer avec moi sur ces deux points, & d'approfondir les motifs qui faisoient refuser le comte de Belvedere à sa sœur. On ne lui promit point de me mettre à l'épreuve qu'il désiroit; mais la marquise entreprit de parler elle-même à sa fille; & de lui demander les raisons qui sembloient lui donner du dégoût pour tous les partis qui s'offroient.

Le même jour elle la fit appeler dans son cabinet. Elle ne put tirer d'elle que des larmes.

Un silence dont on ignoroit la cause, avoit paru marquer, depuis quelques jours, que son

cœur étoit dans une profonde mélancolie. Elle s'offensoit, lorsqu'on l'attribuoit à l'amour. Cependant sa mère me dit qu'elle la soupçonnoit d'être engagée dans cette passion sans le savoir. Elle me fit remarquer qu'on ne lui voyoit plus de gaieté, que dans les momens qu'elle employoit à prendre des leçons d'une langue, qui, vraisemblablement, ajouta cette dame, ne devoit jamais être d'aucun usage pour elle.

(Ajouta cette dame........ ah Lucie)!

Sa mélancolie ne fit qu'augmenter. On pria le précepteur de faire quelques tentatives, pour découvrir le sujet de ses peines. Il eut cette complaisance, quoiqu'il en sentît les difficultés. Elle n'eut aucun succès. Tout le monde croyoit s'appercevoir que Clémentine prenoit un air serein, lorsqu'elle étoit avec lui; mais elle parloit peu. Cependant, elle paroissoit prendre plaisir à l'entendre; & quoiqu'il ne lui parlât qu'Italien ou François, les courtes réponses qu'il obtenoit d'elle, étoient toujours dans la nouvelle langue qu'elle avoit apprise. Au moment qu'il la quittoit, elle changeoit de visage, & toute son étude étoit à trouver l'occasion de se dérober à la compagnie.

(Que pensez-vous de mon courage, chère Lucie? Mais la curiosité me soutenoit. Lorsqu'il sera tems de réfléchir, disois-je en moi-même, je rappellerai tout sur mon oreiller).

Ses parens étoient dans la plus profonde affliction. Ils consultèrent les médecins, qui prononcèrent tous, que sa maladie étoit l'amour. On lui fit cette déclaration, en lui promettant toute l'indulgence que son cœur pouvoit désirer pour l'objet : mais elle ne put encore supporter l'imputation. Un jour, sa femme de chambre lui ayant dit qu'elle aimoit, elle répondit, est ce de la haine que vous voudriez que j'eusse pour moi-même ? Sa mère lui parla de l'amour dans des termes favorables, & comme d'une passion légitime. Elle parut l'écouter avec attention ; mais elle ne fit aucune réponse.

La veille de mon départ pour l'Allemagne, on donna dans la famille un somptueux souper, à l'honneur d'un homme sur lequel on avoit répandu tant de faveurs. On consentoit enfin à le voir partir, avec d'autant moins de peine, qu'on vouloit éprouver si son absence feroit quelque impression sur Clémentine. Sa mère lui laissa le choix d'être de la fête, ou de s'en dispenser. Elle en voulut être. Tout le monde se réjouit de lui voir plus de gaieté qu'elle n'en avoit eu depuis long-tems. Elle prit part à la conversation, avec la vivacité & le bon sens qui lui étoient naturels, jusqu'à me faire regretter de n'être pas parti plutôt. Cependant, il me sembla étrange qu'ayant toujours paru me voir avec plaisir, depuis le

changement même de son humeur, elle témoignât de la joie d'un départ que tout le monde avoit la bonté de regretter, & qu'elle parût même lui devoir son rétablissement. On ne remarqua d'ailleurs aucune affectation dans ses manières, ni dans ses regards. Lorsqu'on me fit des remercîmens du plaisir que j'avois fait à toute la famille, elle y joignit civilement les siens. Lorsqu'on me souhaita de la santé & du bonheur, elle fit les mêmes vœux. Lorsqu'on me pressa de repasser à Boulogne avant mon retour en Angleterre, elle me tint le même langage. Mon cœur en fut soulagé. J'étois charmé d'une si heureuse révolution. Enfin, lorsque je pris congé pour la dernière fois, elle reçut mes complimens d'un air libre. Je voulus porter mes lèvres sur une de ses mains : elle me dit que le libérateur de son frère devoit la traiter plus familièrement; & se baissant vers moi, elle me présenta la joue. Que le ciel, ajouta-t-elle, conserve mon précepteur! (Et qu'il vous convertisse, chevalier) me dit-elle aussi en anglois. Puissiez-vous ne manquer jamais d'un agréable ami, tel que vous l'avez été pour nous!

Le signor Jeronimo n'étoit point en état de quitter sa chambre. J'allai lui faire mes adieux. O cher Grandisson ! s'écria-t-il en me serrant dans ses bras; il est donc vrai que vous nous

quittez! que toutes les bénédictions du ciel vous accompagnent! Mais que deviendront le frère & la ſœur, après vous avoir perdu? Vous me comblerez de joie, lui dis-je, ſi vous me faites l'honneur de m'écrire quelques mots, par un de mes gens, que je laiſſe ici pour quelques jours, & qui doit me rejoindre à Inſpruck. Donnez-moi des nouvelles de toute cette chère famille, & marquez-moi ſi la ſanté de votre ſœur ſe ſoutient. Elle ſera, elle doit être à vous, reprit-il, du moins ſi tous mes efforts ont quelque pouvoir. Pourquoi, pourquoi nous quitter? . . .

Je fus ſurpris d'une explication qu'il ne m'avoit jamais donnée ſi clairement. Vaine, vaine eſpérance, lui dis-je. Il y a mille obſtacles...... que je me flatte de vaincre, interrompit-il, du moins, ſi votre cœur n'eſt point à Florence? Comme ils ſavoient tous, par l'indiſcrétion d'Olivia, les propoſitions que cette dame m'avoit fait faire, & le parti que j'avois pris de les refuſer, je l'aſſurai que j'avois le cœur libre. Nous réglâmes une correſpondance, & je pris congé du plus reconnoiſſant de tous les hommes.

Mais avec quelle douleur appris-je, par ſa première lettre, que les eſpérances de ſa famille n'avoient duré que juſqu'au jour ſuivant? La maladie de Clémentine étoit revenue avec une nouvelle force. Vous expliquerai-je, en peu de

mots, mademoiselle, les circonstances de ce funeste accident ?

Elle s'enferma dans sa chambre, sans savoir, ou sans faire attention que sa femme de chambre y étoit. Elle ne répondit pas même à deux ou trois questions de cette femme ; mais s'asseyant, le dos tourné vers elle, & le visage vers un cabinet qui touchoit la chambre, elle demeura quelques momens dans un profond silence. Ensuite, étendant la tête, comme pour écouter mieux quelqu'un qui lui auroit parlé du cabinet, elle dit d'une voix basse : « il est parti, m'assurez-vous ? » Parti pour jamais ! Oh ! non, non » !

Qui donc, mademoiselle ? lui dit sa femme de chambre. À qui parlez-vous ?

Elle continua : « Nous lui avons, sans doute, » de grandes obligations. Sauver si généreuse- » ment mon frère ; poursuivre les assassins, & » comme mon frère le raconte, le mettre dans » sa propre voiture, pour le suivre à pied..... » Les brigands, comme vous dites, pouvoient » l'assassiner lui-même. Leurs chevaux auroient » pu l'écraser sous leurs pieds ».

Elle paroissoit toujours prêter l'oreille, comme si quelqu'un lui eût parlé de loin. La femme de chambre passa devant elle, ouvrit la porte du cabinet, & la laissa ouverte, pour détourner son attention, en rompant le cours de ses idées ; mais

elle ne laissa point de se bailler encore; comme pour ne rien perdre de ce qu'on lui disoit, & de répondre tranquillement à ce qu'elle croyoit entendre. Ensuite, poussant un éclat de rire forcé : « De l'amour! Ah! l'idée est plaisante! » On ne se trompe pas, néanmoins, si l'on veut » dire que je chéris tout le monde, & plus que » moi-même ».

L'inquiétude fit prendre ce moment à sa mère, pour entrer dans sa chambre. Elle se leva d'un air empressé, elle ferma la porte du cabinet, comme pour y enfermer quelqu'un; & se jetant aux pieds de la marquise, elle la supplia de lui accorder une grâce nécessaire à son bonheur; la permission d'entrer dans un couvent.

On a su depuis, que son confesseur, alarmé mal-à-propos pour sa religion, par quelques aveux qui regardoient le précepteur anglois, avoit rempli cette ame tendre de terreurs qui avoient affecté sa tête. Je crois vous avoir déjà dit, mademoiselle, qu'elle est d'une piété & d'une modestie exemplaires; mais je m'arrête trop à cette triste scène. Elle fait trop d'impression, je le vois, sur le sensible cœur de miss Byron.

En effet, chère Lucie, croyez-vous que j'aie pu retenir mes larmes? Non, non. Malheureuse Clémentine! Mais je me sentois, dans ce moment, du goût pour les sujets mélancoliques;

& j'ai prié ſir Charles de continuer ſon récit. Je vous le demande en grâce, monſieur, continuez, lui ai-je dit. Quel cœur ne ſaigneroit pas d'une ſi déplorable aventure!

Il m'a répondu que je trouverois dans ſes lettres, que le docteur Barlet avoit gardées, toutes les explications que je pouvois déſirer; mais qu'il alloit être plus court, pour ménager ſa propre douleur.

Tous les ſecours de la médecine furent tentés ſans ſuccès. Son confeſſeur, qui étoit d'ailleurs homme de bien, entretenoit les terreurs qu'il avoit inſpirées. Il avoit vu le précepteur anglois dans une haute faveur à Boulogne; il ſavoit que Jeronimo s'étoit expliqué ſur ce qu'il croyoit devoir à la reconnoiſſance; & dans pluſieurs converſations, qu'il avoit eues lui-même avec cet homme favoriſé, il l'avoit reconnu fort attaché à ſes principes de religion. La crainte d'une ſéduction, qu'il jugeoit inévitable, lui avoit fait ſuſciter dans l'eſprit de la jeune pénitente, un combat entre la reconnoiſſance & la piété, auquel ſa tendre conſtitution n'avoit pu réſiſter.

Il y avoit alors à Florence une dame angloiſe, qui s'y étant trouvée ſans fortune, après la mort de ſon mari, étoit tombée heureuſement dans une des plus nobles familles de cette ville, où ſon eſprit & ſa conduite lui avoient fait obtenir

tant

tant d'estime & de considération, qu'elle y avoit été retenue depuis plusieurs années. Quoiqu'elle fût née protestante, l'espérance d'en faire une conquête à l'église romaine, s'étoit jointe à l'amitié, pour engager les dames de cette maison à se l'attacher par leurs caresses & leurs bienfaits. Madame Bemont, c'étoit le nom de la dame angloise, étoit devenue leur compagne inséparable, & sembloit acquérir de jour en jour de nouveaux droits sur leur affection. Un jour qu'elles avoient fait le voyage de Boulogne avec elle, pour rendre une visite à la marquise della Porretta, cette mère affligée leur fit la confidence de ses peines. Dans l'opinion qu'elles avoient de la prudence de madame Bemont, elle souhaitèrent que Clémentine fût confiée pour quelque tems à ses soins, dans leur maison de Florence. La marquise y consentit, & sa fille n'y fit pas d'opposition. Les deux familles vivoient dans une étroite amitié, & la réputation de l'angloise étoit bien établie. Clémentine partit pour Florence, avec les trois dames.

Permettez, mademoiselle, que pour abréger mon récit, je remette encore ce détail au docteur Barlet. Madame Bemont pénétra jusqu'à la racine du mal, & se hâta d'en informer la famille. On se détermina, sur les nouvelles instances du seigneur Jeronimo, à se gouverner par cet avis.

Clémentine fut assurée qu'on auroit de l'indulgence pour tous ses désirs. Ce fut alors qu'elle en fit l'aveu. Cette déclaration l'ayant beaucoup soulagée, elle retourna plus tranquille à Boulogne. Toute la famille conclut à rappeler le précepteur. Les propositions qu'on devoit faire à cet heureux homme furent réglées de concert; mais on attendoit à s'expliquer avec lui, qu'il eût vu Clémentine, & c'étoit manquer de prudence.

Il étoit alors à Vienne. Jeronimo le félicita dans sa lettre, avec toutes les expressions d'un cœur tendre & pénétré de reconnoissance, qui croyoit avoir enfin trouvé l'occasion de s'acquitter. Il lui faisoit entendre que les conditions seroient au-dessus de ses espérances; il vouloit dire, apparemment, pour la fortune. L'ami, pour lequel on marquoit tant de considération, ne put manquer d'y être extrêmement sensible. Cependant, comme il connoissoit Clémentine & sa famille, il craignit qu'on n'eût de la peine à s'accorder sur l'article de la religion & de la résidence. Cette idée lui laissa des doutes, & l'obligea de suspendre ses résolutions.

Il se rendit à Boulogne. On lui permit, à son arrivée, de voir Clémentine, en présence de sa mère. Qu'il trouva de charmes dans la noble franchise de l'une & de l'autre! Qu'il fut touché

des tendres embrassemens de Jeronimo, qui ne fit pas difficulté de lui donner d'avance le nom de frère! Le marquis n'eut pas moins d'empressement à le reconnoître pour son quatrième fils. On proposa de joindre une grosse dot aux biens qui étoient assurés à Clémentine, par les dispositions de ses deux grands pères. La cérémonie du mariage ne devoit être différée que jusqu'à l'arrivée de mon père, qu'on vouloit engager à faire le voyage d'Italie, pour augmenter la joie par sa présence.

Je ne m'étendrai point sur le reste. Il fut impossible de convenir des moyens. Je devois renoncer formellement à ma religion, & fixer mon établissement en Italie, avec la liberté seulement d'aller passer, de trois ans en trois ans, quelques mois dans ma patrie, & d'y mener une seule fois leur fille, si son inclination l'y portoit, pour le tems qu'ils se réservoient de pouvoir limiter.

Quel dut être mon chagrin, de me voir forcé de répondre si mal à l'attente d'un grand nombre d'honnêtes gens, auxquels je connoissois pour moi les plus vrais sentimens de l'estime & de l'amitié! Vous ne sauriez vous figurer, mademoiselle, quels furent les tourmens de mon cœur. Mais, lorsque ce frère, avec qui j'étois uni si tendrement, implora ma complaisance....

lorsque cette excellente mère me conjura d'avoir pitié de sa fille & de son propre cœur; & lorsque l'aimable Clémentine, sans dire un mot d'elle-même, me pressa, pour l'intérêt de mon ame, d'embrasser la doctrine de son église, que pensez-vous, mademoiselle....... Je m'apperçois que ce récit vous cause trop d'émotion.

(Il s'est arrêté. Il a fait usage de son mouchoir; moi du mien. Quelle scène, chère Lucie)!

Eh quoi, monsieur, lui ai-je dit d'une voix entrecoupée...... avez-vous pu résister?

Persuadé, comme je suis, de la vérité de ma religion; attaché par mille raisons au lieu de ma naissance, pouvois-je me rendre, sans faire le double sacrifice de mon dieu & de ma patrie? Mais je m'efforçai de trouver des conciliations. J'offris de passer alternativement une année en Angleterre, & l'autre en Italie, si la chère Clémentine vouloit y consentir; ou si le séjour de ma patrie la révoltoit, je me réduisis à n'y passer que trois mois de chaque année. Je proposai de lui laisser une liberté entière sur l'article de la religion; & si le ciel accordoit d'heureux fruits à notre mariage, je promis de lui abandonner l'éducation des filles, en me réservant celle de mes fils, condition pour laquelle j'espérois le consentement du pape même, parce qu'elle

n'étoit pas sans exemple. C'étoit facrifier beaucoup à la compaffion, beaucoup à l'amour. Que pouvois-je de plus?

Et trouvâtes-vous, monfieur, trouvâtes-vous de l'oppofition à ces offres, de la part de Clémentine?

Ah! malheureufe fille! c'eft cette réflexion même qui fortifie ma douleur. Elle y auroit confenti : elle n'épargna rien pour obtenir le confentement de fa famille à ces conditions. Cet empreffement en ma faveur, dévouée comme elle l'étoit à fa religion, excita vivement ma reconnoiffance & ma pitié. Quels triftes événemens ont fuccédé! Le père oublia l'indulgence qu'il avoit promife. La mère, à la vérité, fembla demeurer neutre; & le plus jeune des trois frères demeura ferme dans mes intérêts; mais le marquis, le général, l'évêque, & toute la branche d'Urbino furent inflexibles, fur-tout lorfque s'offenfant de mes difficultés, ils commencèrent à me traiter d'homme obfcur, d'aventurier, pour qui leur alliance étoit auffi glorieufe que la mienne l'étoit peu pour une famille fi diftinguée. En un mot, on me permit, on me preffa même de quitter Boulogne, fans m'accorder la liberté de dire adieu à la malheureufe Clémentine, quoiqu'elle demandât cette grâce à genoux. Et quelles furent les fuites? Vous les apprendrez de M. Barlet.

Infortunée Clémentine! Ils me proposent aujourd'hui de retourner à Boulogne. Malheureuse fille! quelles peuvent être leurs espérances?

En finissant, il m'a paru trop pénétré pour répondre à mes questions, quand j'aurois eu la force de lui demander d'autres éclaircissemens.

O Lucie! ô mes chers amis! vous voyez à présent le fond du mystère. Puis-je être aussi malheureuse que lui, aussi malheureuse que sa Clémentine! M. Barlet peut bien dire que sir Charles n'est pas heureux. Il peut bien assurer lui-même qu'il a beaucoup souffert, & de la part des plus vertueuses femmes. Il peut se plaindre des nuits qu'il passe sans dormir. Infortunée Clémentine! je le répète après lui. Disons aussi, malheureux sir Charles! Et qui, ma chère, qui connoissez-vous d'heureux? Ce n'est pas assurément votre

HENRIETTE BYRON.



LETTRE LVII.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

Même jour.

MES triftes fentimens m'ont forcée de quitter la plume : il faut que je commence une feconde lettre. Je ne m'étois pas propofé de finir l'autre à l'endroit où je me fuis arrêtée.

Sir Charles voyant combien j'étois attendrie, a paru oublier fa propre douleur, pour applaudir à ce qu'il a nommé mon humanité. Je vous ai renvoyée plufieurs fois, m'a-t-il dit, aux explications du docteur Barlet. Je le prierai de vous communiquer tous les détails qu'il a reçus de moi, dans une correfpondance fans réferve. Vous, mademoifelle, qui vous faites un fi doux amufement d'entretenir vos amis par vos lettres, peut-être trouverez-vous dans une hiftoire de cette nature, de quoi fatisfaire leur curiofité. Je puis me repofer fur leur difcrétion : ne font-ils pas du même fang que vous? C'eft un bonheur pour moi, de contribuer à leur fatisfaction comme à la vôtre.

Je l'ai remercié par une inclination : je n'étois pas capable d'autre chofe.

Je vous ai dit, mademoiselle, que je suis engagé fort loin par la compassion, mais que mon honneur est libre : c'est ce que je pense de ma situation. Lorsque vous aurez vu tout ce que le docteur Barlet peut vous communiquer, vous jugerez plus aisément du fond & des circonstances. Il n'y a point de femme au monde, dont l'estime me soit plus précieuse que celle de miss Byron.

Ce que je viens d'entendre, lui ai-je dit, ne suffiroit-il pas à tout le monde, pour souhaiter que la malheureuse Clémentine. . . . . Ah, Lucie! la voix m'a manqué : j'allois me noircir d'une fausseté. Cependant ne devois-je pas être capable au fond du cœur d'achever ce que je voulois dire? Comptez, chère Lucie, que l'amour rétrécit le cœur. Je l'ai vérifié par des expériences répétées. Ne m'a-t-on pas toujours crue bonne, généreuse, supérieure aux petits détours de l'amour-propre ? Que suis-je à présent?

Enfin, mademoiselle, a-t-il repris. . . . . . & sans continuer lui-même, il alloit prendre ma main, mais d'un air qui sembloit marquer de l'embarras, avec une tendresse qui parloit dans ses yeux, un respect qui étoit répandu dans toute sa contenance. . . . Il n'a fait que la toucher néanmoins ; & retirant la sienne : que dirai-je de plus, mademoiselle? Je ne sais ce que je dois

ajouter; mais je vois que vous êtes capable de me plaindre. Vous plaignez aussi la malheureuse Clémentine. L'honneur me défend..... cependant l'honneur m'ordonne..... mais je ne puis être injuste, ingrat, intéressé! il s'est levé de sa chaise : quels remercîmens ne vous dois je pas, mademoiselle, pour la complaisance que vous avez eue de m'écouter! j'en abuse. Pardonnez le trouble que j'ai répandu dans un cœur qui est capable d'une sympathie si tendre; & me faisant une profonde révérence, il s'est retiré avec précipitation, comme s'il eût appréhendé de me laisser voir toute son émotion.

Je suis demeurée pendant quelques momens immobile, vraie statue, regardant d'un côté & d'autre, comme pour chercher mon cœur, & le jugeant perdu sans ressource, un torrent de larmes, qui est sorti fort à propos de mes yeux, m'a rendu la connoissance & le mouvement. Miss Grandisson ayant vu sortir son frère, avoit attendu quelques momens, dans la crainte qu'il ne revînt sur ses pas; mais m'entendant soupirer, elle est accourue les bras ouverts. O chère Henriette! m'a-t-elle dit en m'embrassant; que s'est-il passé? Est-ce ma sœur que j'embrasse? ma sœur réelle, ma sœur Grandisson?

Ah, ma Charlotte! il faut renoncer à toute espérance. Point de sœur. Il est impossible. Il n'y

faut plus penſer. Je connois... Mais aidez-moi, aidez-moi à ſortir de cette chambre. La vue m'en déplaît, en étendant une main devant mes yeux, & ſentant mes larmes qui couloient entre mes doigts... des larmes, ma chère, que je ne donnois pas ſeulement à moi, mais à ſir Charles, à la malheureuſe Clémentine; car, ne concluez-vous pas de tout ce que vous avez lu, qu'il eſt arrivé quelque choſe de Boulogne? & me ſoutenant ſur les bras de miſs Grandiſſon, je me ſuis hâtée de ſortir de la bibliothèque, pour monter à ma chambre. Miſs Grandiſſon vouloit me ſuivre. Non, non, lui ai-je dit, laiſſez-moi, laiſſez-moi pour un quart-d'heure. Je vous rejoindrai moi même dans votre cabinet.

Elle a eu la bonté de ſe retirer. Je me ſuis jetée dans un fauteuil. Je me ſuis abandonnée quelques momens à mes larmes, & j'en ai tiré aſſez de ſoulagement, pour recevoir les deux ſœurs qui ſont venues, en ſe tenant par la main, dans l'impatience de me conſoler.

Mais je n'ai pu leur raconter, avec la moindre liaiſon, ce qui venoit de ſe paſſer: je leur ai dit ſeulement que tout étoit conſommé; que leur frère étoit digne de pitié; qu'il ne méritoit aucun blâme; que ſi elles vouloient m'accorder quelques heures pour me rappeler ce que j'avois entendu de plus touchant, je les rejoindrois, &

qu'elles en auroient un récit plus exact. Elles m'ont quittée, lorsqu'elles m'ont vue un peu plus tranquille.

Sir Charles est sorti dans son carosse, avec le docteur Barlet. Il s'est informé plusieurs fois de ma santé, en disant à sa sœur Charlotte, qu'il craignoit de m'avoir causé trop d'émotion par les tristes récits qu'il m'avoit faits. Avant son départ, il a fait demander la permission de ne pas venir pour dîner, Qu'il est à plaindre! Quelle doit être son affliction! N'être pas en état de nous voir, de s'asseoir avec nous! Je me serois excusée aussi, dans le désordre où j'étois encore. Mais on a refusé d'y consentir. Je suis descendue; je me suis mise à table. Que le tems du dîner m'a paru long! Les yeux des domestiques m'étoient à charge. Ceux d'Emilie ne me gênoient pas moins, brillans de curiosité comme je les voyois, sans qu'elle sût elle-même pourquoi, mais par une espèce de sympathie apparemment, & dans la seule supposition que tout n'alloit pas à son gré.

Elle m'a suivie, lorsqu'elle m'a vu remonter à ma chambre. Un mot, ma chère miss Biron (en tenant la porte d'une main & passant seulement la tête pour me voir). Dites-moi qu'il n'y a point de mésintelligence entre vous & mon tuteur. Je ne vous demande qu'un mot.

Non, ma chère, il n'y en a point. Non, non, ma chère Emilie.

Le ciel en soit loué! (en joignant affectueusement les deux mains). Le ciel en soit loué! si vous étiez mal ensemble, je n'aurois pas su pour qui prendre parti. Mais je ne veux pas vous interrompre. Je me retire.

Demeurez, demeurez, ma chère petite amie! demeurez, ma bonne Emilie. Je suis allée vers elle. J'ai pris sa main. Eh bien, chère fille! vous dites donc que vous souhaitez de vivre avec moi?

Si je le souhaite! C'est le plus cher de tous mes désirs.

M'accompagnerez-vous en Northampton-Shire, mon amour?

Au bout du monde, mademoiselle. Je serai votre première suivante, & je vous aimerai plus que mon tuteur, s'il est possible.

Ah, ma chère! Mais comment pourrez-vous vivre sans voir quelquefois votre tuteur?

Quoi donc? Il vivra sans doute avec nous.

Non, non, ma chère. Et vous aimerez mieux alors vivre avec lui qu'avec moi, n'est-il pas vrai?

Pardonnez-moi, mademoiselle. Je souhaite, en vérité, de vivre & de mourir avec vous; & je suis sûre que la bonté de son cœur l'aménera souvent pour nous voir. Mais vous pleurez, ma

chère miss Byron ! dites-moi donc, d'où viennent vos larmes ? Pourquoi parlez-vous si vîte, avec une prononciation si courte ? Vous paroissez dans un embarras....

« Je parle vîte ; ma prononciation est courte, & je parois dans un embarras.... Mille grâces, mon amour, pour votre observation. J'en profiterai. Faites-moi le plaisir, à présent, de me laisser seule.

L'aimable fille est sortie sur la pointe des pieds. C'étoit sincérement que je la remerciois ; son observation m'a servi réellement. Mais vous jugez bien, ma chère Lucie, que je devois être un peu agitée. La manière dont il m'avoit quittée... N'y trouvez-vous pas quelque chose de singulier ? Se retirer si brusquement, en quelque sorte ! Et ne m'avoir rien dit qui n'ait été accompagné de regards si tendres ; de regards, qui sembloient exprimer beaucoup plus que ses paroles ! Et s'être retiré sans m'offrir de me reconduire, après m'avoir amenée ! comme si.... je ne sais pas comme quoi ; mais vous me donnerez votre opinion sur toutes ces circonstances. Ce que je ne puis dire, c'est que je crois mes incertitudes finies, & que ma situation n'en est pas plus désirable. Cependant.... Mais pourquoi cette confusion d'idées ? ce qui doit arriver, n'est-il pas déterminé par l'ordre du ciel ?

Dans l'après-midi, ſir Charles & le docteur n'étant pas revenus, j'ai fait à milord & aux dames, un récit abrégé de ce qui s'étoit paſſé entre leur frère & moi, ſans m'embarraſſer qu'Emilie fût préſente. A peine avois-je fini, & lorſque je me diſpoſois à remonter, les deux amis ſont entrés. Sir Charles s'eſt adreſſé d'abord à moi, par de nouvelles excuſes de la peine qu'il m'avoit cauſée. A chaque mot qu'il prononçoit, ſon émotion étoit viſible. Il héſitoit; il trembloit. Pourquoi héſiter, ma chère, & pourquoi trembler!

Je lui ai répondu que je ne faiſois pas difficulté d'avouer combien ſa triſte hiſtoire avoit excité ma compaſſion, & je l'ai prié de ſe ſouvenir de ſa promeſſe. Il m'a dit qu'il avoit chargé M. Barlet de remplir ſes engagemens; & le bon docteur a témoigné que rien ne lui étoit plus agréable que cette commiſſion. Comme j'étois proche de la porte, dans le deſſein de remonter à mon appartement, j'ai ſuivi ma première intention. A mon paſſage, ſir Charles m'a ſaluée d'une profonde révérence, ſans me dire un mot; & j'ai cru remarquer qu'il s'étoit attendu à me voir demeurer. Mais non, en vérité.

Cependant, je le plains du fond du cœur. Quelle bizarrerie par conſéquent d'être fâchée contre lui! Jamais tant de bonté, tant de ſen-

sibilité, tant de compassion, qui est, je crois, la principale source de ses peines, ne s'est trouvé ensemble dans un cœur mâle.

Dites, dites, ma chère Lucie.... Mais non, ne me dites rien; avant que nous ayons lu les lettres que je dois recevoir du docteur Barlet; c'est alors que nous aurons toutes les pieces devant nous.

Samedi 25 au matin.

IL est (Mais pourquoi cet *il*, qui est un terme peu respectueux? La petitesse de mon cœur me fait honte). *Sir Charles* est parti pour Londres. Ne pouvant être heureux dans lui-même, il va se procurer le plaisir de contribuer au bonheur des autres. Il en jouit comme eux. Quel présent du ciel, qu'un cœur bienfaisant! Que toutes les disgraces possibles tombent sur un homme de ce caractère, elles ne le rendront jamais tout à fait malheureux.

Samedi à midi.

SIR Charles est parti, & je sors d'un long entretien avec milord L... & les deux dames. Que direz-vous, Lucie? Ils sont tous persuadés que le grand combat de sir Charles, sa peine la plus vive, vient de.... Son grand combat (en vérité je ne sais ce que j'écris..... mais je n'y changerai rien, ma chère) est, ou vient, n'ai-je

pas dit, d'un partage entre sa compassion pour la malheureuse Clémentine & son amour pour une autre.

Mais qui se contentera de la moitié d'un cœur, tout grand, tout vif & tout sensible que je suppose le sien ? La compassion, Lucie ! La compassion du cœur de sir Charles! Ce ne peut être que de l'amour ; & n'en doit-il pas à une femme de ce caractère ? Vous-même, Lucie, n'êtes-vous pas pénétrée de compassion pour la malheureuse Clémentine ? Quelle fatalité dans son amour ! Elle aime, contre sa religion, c'est-à-dire, contre son inclination, du moins à cet égard, un homme qui ne peut être à elle sans blesser sa conscience & son honneur. Aimer contre son inclination? Que signifient ces termes ? Qu'il y a d'absurdité dans cette passion qu'on appelle amour ! ou plutôt, qu'elle produit d'effets absurdes, dans ceux qui s'y laissent entraîner ! Je veux que la mienne soit toujours réglée par les loix de la raison & du devoir. Alors, alors mes souvenirs & mes réflexions ne me causeront jamais de chagrin durable.

LETTRE LVIII.

LETTRE LVIII.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

LE docteur Barlet m'a demandé quelles sont les circonstances de l'histoire de Clémentine, dont je souhaite d'abord qu'il me communique le récit, & s'est engagé à me les transcrire : je les lui ai marquées par écrit ; peut-être ai-je un peu d'affectation à me reprocher, car j'ai commencé par quelques endroits qui ne sont pas les plus intéressans, tels que l'histoire d'Olivia, celle de madame Bemont, les différens entre sir Charles & le seigneur Jeronimo, &c. mais les vraies circonstances, ma chère, celles que je suis impatiente de savoir, sont celles qui suivent.

La première conversation de sir Charles avec Clémentine, au sujet du comte de Belvedere.

La conférence qu'on le pria d'avoir avec elle, à l'occasion de ses premiers accès de mélancolie.

Les moyens par lesquels madame Bemont parvint à tirer d'elle-même l'aveu d'une passion qu'elle avoit si soigneusement cachée aux plus tendres parens du monde.

L'accueil qu'on fit à sir Charles, lorsqu'il arriva de Vienne.

Comment ſes articles de conciliation, pour la religion & la réſidence, furent reçus de la famille, & de Clémentine en particulier.

La plus importante, chère Lucie, cette triſte & dernière ſéparation; ce qui la rendit néceſſaire, ce qui eſt arrivé depuis à Boulogne, & quelle eſt aujourd'hui la ſituation de Clémentine.

Si le docteur s'explique nettement ſur ce dernier article, nous ſaurons peut-être ce qui fait déſirer le retour de ſir Charles à Boulogne après une ſi longue abſence, & pourquoi il paroît perſuadé que ſa complaiſance ne ſera utile à rien. O Lucie! que de grands effets dépendent de cet article! mais point de délai, je vous en conjure, ſir Charles Grandiſſon! point de délai, cher docteur! mon cœur ſouffre de la penſée du moindre délai, il ne peut la ſoutenir.

N. (*Pluſieurs lettres contiennent ici les premiers détails que miſs Byron a demandés au docteur Barlet : ils ſont d'une exceſſive longueur, qui obligent par conſéquent d'en ſupprimer le plus grand nombre, parce qu'ils retardent trop le cours des événemens ; mais on ſe croit obligé auſſi d'en conſerver quelques-unes pour ſoutenir le caractère de l'ouvrage; & peut être placera t-on les autres à la fin du dernier tome, en forme de ſupplément.*)

N. Conference de ſir Charles avec Clémen-

tine, à l'occaſion de ſes premiers accès de mélancolie. On doit remarquer que ſir Charles ne ſe défioit point encore qu'il en pût être le ſujet, quoiqu'elle eût rejeté l'ouverture qu'il avoit été chargé de lui faire en faveur d'un autre. C'eſt un extrait de ſes lettres qu'on va donner; ainſi c'eſt lui-même qui fait ce récit au docteur.

Le marquis, la marquiſe & le chevalier Grandiſſon ſe promenoient dans une allée du jardin. Clémentine, à qui ſa triſteſſe faiſoit chercher la ſolitude, étoit aſſez loin d'eux dans une autre allée avec Camille, ſa femme de chambre, qui marchoit derrière, & qui s'efforçoit de l'amuſer par ſon entretien. Quoiqu'elle l'aimât, elle ne lui répondoit point; elle ſe plaignoit d'être importunée par ſes diſcours.

Chère fille! me dit le marquis, les larmes aux yeux. Voyez-la marcher, tantôt d'un pas lent, tantôt plus vîte, comme pour ſe défaire de la compagnie de Camille. Elle commence à ſe dégoûter d'elle, parçe qu'elle en eſt aimée. Mais qui paroît-elle voir avec plaiſir? Hélas! me ſerois-je imaginé qu'une fille qui faiſoit les délices de mon cœur, en pût jamais faire le tourment! Cependant, elle n'en eſt pas moins aimable à mes yeux. Mais ſavez-vous, mon cher Grandiſſon, que nous ne pouvons plus tirer d'elle que des

oui & des *non?* Il n'eſt plus poſſible de l'engager dans la moindre converſation, pas même ſur la nouvelle langue que vous lui avez appriſe, & pour laquelle nous lui avons vu tant de goût : eſſayez de la faire parler ; mettez-la ſur quelque ſujet.

Oui, chevalier, me dit la marquiſe ; parlez-lui, faites naître quelque ſujet qui ſoit capable de l'attacher. Nous l'avons aſſurée que nous ne lui parlerons plus de mariage, juſqu'à ce qu'elle ſoit diſpoſée elle même à recevoir nos propoſitions : ſes yeux en larmes, nous en ont fait des remercîmens ; elle nous remercie par une révérence, lorſqu'elle eſt debout, & par une inclination de tête, lorſqu'elle eſt aſſiſe ; mais il ne ſort pas un mot de ſa bouche : elle paroît inquiète & gênée, lorſque nous lui parlons. Voyez ! elle entre dans le temple grec ; la pauvre Camille lui parle & n'obtient pas de réponſe. Je ne crois pas qu'elle nous ait vus ; avançons nous, par ce détour, juſqu'au petit bois de myrthe, d'où nous pourrons entendre ce qui ſe paſſe.

En marchant, la marquiſe me raconta que dans leur dernier voyage à Naples, un jeune officier, nommé le comte de Marcelli, homme aimable, mais ſans fortune, avoit aſpiré ſecrétement au cœur de leur Clémentine : ils ne l'avoient ſu que depuis peu, par l'aveu de Camille, qui raiſonnant avec eux ſur la cauſe de cette

profonde mélancolie de leur fille, leur avoit dit que le comte s'étoit adressé à elle pour l'engager par de grandes offres, à faire tomber une lettre dans les mains de sa maîtresse; qu'elle l'avoit rejetée avec indignation, & qu'il l'avoit conjurée de n'en rien dire au général, dont toute sa fortune dépendoit, que cette raison l'avoit portée à se taire; mais que depuis quelques jours, ayant entretenu sa maîtresse de ce qu'elle avoit vu dans le voyage de Naples, elle lui avoit entendu nommer assez favorablement le comte de Marcelli. Seroit-il impossible, ajouta la marquise, qu'elle eût pris de l'inclination pour lui? A tout hasard, chevalier, faites tomber la conversation sur l'amour, mais d'une manière éloignée, & gardez-vous bien de nommer Marcelli, parce qu'elle jugeroit que vous avez parlé à Camille: ma fille a de la fierté; elle ne pourroit supporter que vous lui crussiez de l'amour, sur-tout pour un homme au-dessous d'elle; cependant nous nous reposons sur votre prudence: vous le nommerez ou ne le nommerez pas, suivant que vous le jugerez convenable à nos vues. Comptez, ma chère, interrompit le marquis, que ce soupçon est sans vraisemblance: il est vrai néanmoins que Marcelli étoit dernièrement à Boulogne; mais Clémentine est trop bien née pour s'engager dans un commerce clandestin.

Nous étions arrivés au petit bois de myrthe qui est derrière le temple, & d'où nous entendîmes le dialogue suivant.

Camille. Mais pourquoi, mademoiselle, pourquoi vouloir que je vous quitte ? vous savez combien je vous aime ; vous avez toujours pris plaisir à converser avec moi : quelle offense ai-je commise ? Je n'entrerai point dans ce temple, si vous me le défendez ; mais je ne puis, je ne dois point m'éloigner.

Clément. Affectation déplacée. Croyez-vous qu'il y ait un plus grand tourment pour moi que cette persécution ? Si vous m'aimiez, vous ne chercheriez qu'à m'obliger.

Cam. Je n'ai pas d'autre passion ni d'autre soin, ma chère maîtresse.

Clément. Laissez-moi donc, Camille ; je me trouve mieux lorsque je suis seule, je me sens plus tranquille. Vous me poursuivez, Camille ; vous vous attachez à moi comme une ombre : en vérité, vous n'êtes que l'ombre de l'obligeante Camille que vous étiez.

Cam. Ma très-chère maîtresse ! je vous supplie...

Clém. Allez vous recommencer vos supplications ? Encore une fois, laissez-moi si vous m'aimez. N'ose-t-on me confier à moi-même ? Quand je serois une vile créature, qu'on soupçonne de quelque mauvais dessein, vous ne m'ob-

ſerveriez pas avec plus d'attention. Camille vouloit continuer cet entretien ; mais un ordre abſolu l'obligea d'y renoncer : elles demeurèrent toutes deux en ſilence ; Camille paroiſſoit pleurer.

Il eſt tems, chevalier, me dit le marquis : avancez ; faites-vous appercevoir : mettez-la ſur l'Angleterre, ou ſur tout autre ſujet : il vous reſte une bonne heure juſqu'au dîner ; j'eſpère que vous nous la raménerez plus gaie : il faut qu'elle paroiſſe à table ; nos convives remarqueroient ſon abſence : le bruit ſe répand déjà que ſa tête eſt altérée. Je crains, répondis-je, que ce moment ne ſoit pas des plus favorables : elle paroît agitée, & je ne ſais ſi Camille, avec la meilleure intention du monde, ne feroit pas mieux, dans ſes occaſions, de ſe prêter un peu à l'humeur de ſa maîtreſſe. Alors, me dit la marquiſe, il feroit à craindre que le mal ne ſe fortifiât ; il peut devenir habituel : non, cherchez le moyen d'engager la converſation ; nous attendrons ici quelques minutes, pour vous en donner le tems.

Je m'écartai de quelques pas, & paſſant dans l'allée qui conduiſoit au temple, je m'approchai aſſez pour être apperçu ; mais la voyant aſſiſe, je me contentai de faire une profonde révérence. La femme de chambre étoit debout, entre deux

colonnes, son mouchoir aux yeux : je doublai le pas, comme si j'eusse appréhendé de troubler leur solitude, & je passai assez vîte ; mais ensuite je rallentis assez ma marche, pour entendre ce qu'elles disoient : Clémentine se leva ; & s'avançant à l'entrée du temple, elle jeta les yeux de mon côté. Il est passé, lui entendis-je dire. Apprenez, Camille, à garder un peu plus de discrétion. L'appellerais-je ? lui dit cette fille ; elle répondit successivement : non, oui, non ; enfin, non, ne l'appelez point : je veux faire un tour d'allée. A présent, Camille, vous pouvez me laisser ; il ne manque point de monde au jardin pour veiller sur moi ; ou demeurez, si c'est votre intention : peu m'importe par qui je sois observée ; seulement, ne me parlez point lorsque je vous ordonne de vous taire.

Elle prit une allée qui traversoit celle où j'étois ; mais, après un tour ou deux, me trouvant près d'elle, & dans le tems qu'elle en approchoit, je la saluai respectueusement, comme dans le dessein de me retirer pour la laisser libre : elle s'arrêta, & je l'entendis répéter à Camille ; apprendrez-vous du chevalier ce que c'est que la discrétion ? Je lui dis alors, pardonnez, mademoiselle.... n'est-ce pas porter trop loin la liberté.... elle m'interrompit : Camille fait un peu l'officieuse aujourd'hui, Camille me tourmente. Les

poëtes de votre pays, monſieur, font-ils auſſi ſévères que les nôtres contre l'abus que les femmes font de leur langue.

Les poëtes de tous les pays, mademoiſelle, ſe vantent de la même inſpiration; les poëtes, comme les autres hommes, écrivent ce qu'ils croient ſentir.

Oui, monſieur, c'eſt un joli compliment que vous faites à mon ſexe.

Les poëtes, mademoiſelle, ont l'imagination plus belle que les autres hommes, & par conſéquent le ſentiment plus vif; mais comme ils n'ont pas toujours le même droit de vanter leur jugement, car cette qualité va rarement de pair avec l'imagination, peut-être leur arrive-t-il quelquefois d'expliquer fort bien les cauſes, & de ſe donner trop de carrière ſur les effets.

Elle apperçut ſon père & ſa mère entre quelques orangers. Mon dieu! me dit-elle, je me reproche de ne leur avoir pas rendu mes devoirs de tout le jour. Ne vous éloignez pas, chevalier: elle s'avança vers eux; ils s'arrêtèrent. Vous paroiſſez, lui dit le marquis, en converſation ſérieuſe avec le chevalier Grandiſſon. Nous vous laiſſons, ma chère; votre maman & moi nous retournons au logis, ils nous quittèrent.

Jamais des parens n'eurent tant de bonté, reprit-elle, en retournant vers ſon allée: que je

ferois coupable de n'y pas répondre! Ne les aviez-vous pas déjà vus, monfieur?

Je ne faifois que de les quitter, mademoifelle; ils vous regardent comme la meilleure des filles, mais ils font fort affligés de votre triftefle.

Je reconnois leur extrême bonté, & mon chagrin feroit de leur caufer quelque peine. Vous ont ils témoigné de l'inquiétude, monfieur: vous êtes le confident de toute la famille, & votre conduite noble & défintéreffée vous rend cher à tout le monde.

Ce matin même ils ont déploré le trifte état dans lequel ils croient vous voir; ils l'ont deploré les larmes aux yeux.

Camille, vous pouvez approcher; vous entendrez plaider votre caufe: approchez vons, dis je, venez entendre ce qu'il femble que le chevalier prépare: il nous épargnera beaucoup de peines à toutes deux.

Mademoifelle, j'ai fini.

Non, monfieur, je ne le puis croire. Si vous avez commiffion de mon père & de ma mère, je fuis prête comme je le dois, à vous écouter jufqu'au dernier mot.

Camille s'approcha.

Mademoifelle! repris-je d'un air attendri, digne objet de tant d'inquiétudes! que puis-je, que dois-je vous dire? Mes vœux pour votre

bonheur peuvent me rendre importun ; mais comment eſpérer d'obtenir votre confiance, lorſqu'elle eſt refuſée à votre mère ?

Que veut-on, monſieur ? quelle vues a-t-on ſur moi ? Je ne ſuis pas en bonne ſanté : j'étois vive ; j'aimois la converſation, le chant, la danſe, le jeu, les viſites, & je n'ai plus de goût pour tous ces amuſemens ; il ne m'en reſte que pour la ſolitude : je ſuis contente avec moi-même ; la compagnie m'eſt devenue à charge, & je ne ſuis pas libre de penſer autrement.

Mais d'où peut venir ce changement, mademoiſelle, dans une perſonne de votre âge ? votre famille n'en conçoit pas la raiſon, & c'eſt ce qui l'afflige beaucoup.

Je le vois, & j'en ſuis bien fâchée.

Aucun plaiſir ne paroît faire impreſſion ſur votre ame : vous êtes d'une piété exemplaire ; on n'a jamais eu plus de reſpect que vous pour la religion ; cependant....

Vous, monſieur ! un anglois, un hérétique...: pardonnez ſi je vous donne ce nom ; mais n'eſt-ce pas ce que vous êtes ? Vous me parlez de piété & de religion !

Nous ne toucherons pas, s'il vous plaît, à cet article ; ce que je veux dire, mademoiſelle....

Oui, monſieur, j'entends ce que vous voulez dire ; & j'avouerai que je ſuis quelquefois une

créature fort mélancolique : je ne ſais d'où me vient cette altération ; mais elle eſt réelle, & je ne ſaurois être plus à charge à perſonne que je le ſuis à moi-même.

Mais, mademoiſelle, ce mal doit avoir une cauſe. N'eſt-il pas étrange que vous ne répondiez que par des ſoupirs & des larmes à la plus tendre & la plus indulgente des mères? Cependant elle n'apperçoit rien dans vous qui marque de l'obſtination ou de l'humeur ; c'eſt le même reſpect, la même douceur, la même complaiſance qu'elle a toujours été charmée de trouver dans ſa chère Clémentine : elle n'oſe forcer votre ſilence ; ſa tendreſſe lui fait craindre de vous preſſer trop. Comment pouvez-vous donc, chère ſœur, (pardonnez cette liberté, mademoiſelle) comment pouvez-vous quitter une ſi bonne mère, ſans lui dire un mot de conſolation? Comment pouvez - vous la voir ſouffrir elle-même, le cœur plein, les yeux mouillés de pleurs, n'ayant pas la force de s'arrêter, & ne ſachant néanmoins où porter ſes pas, parce qu'elle ne peut rien apprendre de conſolant à votre père affligé ? Comment le ſecret d'une ſi fâcheuſe altération demeure - t - il impénétrable pour eux, qui tremblent de voir tourner le mal en habitude, & dans un tems où vous deviez couronner toutes leurs eſpérances?

Elle verſa quelques larmes : elle pencha la tête vers Camille, & elle s'appuya un moment ſur ſon bras ; enſuite ſe relevant vers moi, quelle peinture vous me faites de mon obſtination & de la bonté de ma mère ! Je ſouhaiterois.... oui, je ſouhaiterois, de toute mon ame, que ma cendre fût jointe à celle de mes ancêtres ! je faiſois la conſolation de ma famille, & je vois que je n'en ſerai plus que le tourment.

Ciel ! quel langage, mademoiſelle !

Ne me blâmez point ; rien ne me ſatisfait dans moi-même : quel miſérable être que celui qui ne peut ſupporter ſon exiſtence !

Je ne me flatte pas, mademoiſelle, que vous preniez aſſez de confiance à votre quatrième frère, pour lui ouvrir votre cœur : ce que je vous demande uniquement, c'eſt de ſoulager celui de la meilleure des mères, & de la mettre en état de rendre le même ſervice au meilleur des pères.

Elle a paru réfléchir ; elle a détourné le viſage ; elle a pleuré ; je l'ai crue à demi-vaincue.

Chargez votre fidelle Camille, mademoiſelle, de déclarer vos peines à votre mère.

Arrêtez, monſieur, (comme rappelant ſes idées) n'allez pas ſi vîte, je vous prie. Ouvrir mon cœur ! quoi donc ? Qui vous a dit que j'aie quelque choſe à révéler ? Vous êtes inſinuant, monſieur ; vous m'avez preſque perſuadée que

j'ai quelque ſecret qui me pèſe ſur le cœur; & lorſque je l'ai voulu chercher, pour me rendre à vos inſtances, je n'ai rien trouvé. De grâce, monſieur... elle s'eſt arrêtée.

Et de grâce, mademoiſelle, (en prenant ſa main) ne croyez pas que je me paie de cette défaite.

Vous êtes trop libre, monſieur. (Sans retirer cependant ſa main.)

Pour un frère! mademoiſelle; trop libre pour un frère! (& je quittai ſa main.)

Hé bien, qu'eſt-ce donc que mon frère demande de moi?

Il vous ſupplie, il vous conjure ſeulement de déclarer à votre tendre, à votre excellente mère.....

Arrêtez, monſieur, je vous en ſupplie à mon tour. Quoi? que voulez-vous que je déclare? Apprenez-moi donc vous-même, inventez un ſecret qu'il me convienne de déclarer & s'il m'épargne la peine des recherches, peut-être au moins parviendrai-je alors à rendre mes frères plus tranquilles.

Ce badinage, mademoiſelle, commence à me donner quelqu'eſpoir : continuez dans cette agréable diſpoſition, & le ſecret touche de lui-même à ſa fin; les recherches deviendront inutiles.

Camille, que vous voyez ici, ne ceſſe pas de me tourmenter par la folle imagination que j'ai

de l'amour. Une jeune perſonne de mon ſexe ne peut être grave, & ſe livrer un peu à la méditation, qu'on ne l'accuſe auſſi-tôt d'avoir de l'amour. Je me croirois digne de toute ma haine, ſi j'avois donné à quelqu'homme au monde le pouvoir de me cauſer la moindre inquiétude. Je me flatte, monſieur, je me flatte que vous, qui prenez le nom de mon frère, vous n'avez pas de votre ſœur une ſi mépriſable idée.

Mépriſable! Je ne conviens point, mademoiſelle, que l'amour mérite du mépris.

Quoi! lorſqu'il s'égare dans le choix de l'objet?

Mademoiſelle!

Qu'ai-je dit qui vous étonne? Auriez-vous deſſein... Mais je n'ai penſé ici qu'à vous faire connoître que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je pénètre vos inſinuations; & que le jour, ſi vous vous en ſouvenez, où vous me lûtes quatre vers d'un de vos poëtes, qui contenoient une peinture ſi forte de la mélancolie des amans, je ſuppoſe que vous aviez la malice de m'en faire l'application; mais ſi vous avez eu cette vue, chevalier, je vous aſſure qu'elle étoit ſans fondement, comme l'importunité de ceux qui m'inſultent & me tourmentent ſans ceſſe, en attribuant ma maladie à quelque foibleſſe d'amour.

Je vous proteſte, mademoiſelle, que ce n'étoit pas alors mon intention.

Alors ! ni à présent, j'espère.

Je me souviens des vers ; comment pourrois-je vous les appliquer ? Le refus que vous avez fait de plusieurs amans, l'aversion que vous marquez pour un homme du mérite & de l'importance du comte de Belvedere, quoiqu'approuvé de toute votre famille, sont des convictions....

Voyez Camille, (en m'interrompant avec précipitation) le chevalier est convaincu : je vous prie, pour la dernière fois, de ne me plus insulter par vos questions & vos conjectures sur le même sujet. M'entendez-vous, Camille ? Apprenez que pour le monde entier & pour toute sa gloire, je ne voudrois pas qu'on eût à me reprocher de l'amour.

Mais, mademoiselle, si vous donniez quelqu'explication à votre mère sur la mélancolie qui a pris la place de votre enjouement naturel, ne vous épargneriez-vous pas des soupçons qui paroissent vous chagriner ? Peut-être votre tristesse vient-elle du regret que vous avez de ne pouvoir entrer dans les vues de votre père.... Peut-être...

Des explications ! interrompit-elle ; entendrai-je toujours parler d'explications ? Hé bien, monsieur, je ne suis pas en bonne santé, je me déplais à moi-même ; faut-il le redire ?

Si votre inquiétude venoit de quelque scrupule de

de conſcience, je ne doute pas, mademoiſelle, que votre confeſſeur.....

Il ne me rendroit pas plus tranquille : c'eſt un homme de bien, mais ſi ſévère ! (ce dernier mot d'un ton fort bas, & regardant ſi Camille n'avoit pu l'entendre.) Il s'alarme quelquefois plus qu'il ne devroit ; & pourquoi ? parce que les bonnes qualités que je vous connois, me portent à juger bien de vos principes, & que tout hérétique que vous êtes, je crois voir une apparence de bonté dans vos ſentimens.

Votre mère, mademoiſelle, me demandera ſi vous m'avez honoré d'une partie de votre confiance. Son caractère, naturellement ouvert, lui perſuade que tout le monde doit être auſſi peu réſervé qu'elle. Votre père, en me priant de vous exciter à m'ouvrir votre cœur, marque aſſez qu'il ſeroit charmé de me voir obtenir cette grâce de vous, à titre de quatrième frère. M. l'évêque de Nocera.......

Oui, oui, monſieur, je ſais que vous êtes adoré dans ma famille; j'ai moi-même une parfaite conſidération pour vous, & je crois la devoir à un quatrième frère, qui m'a ſi généreuſement conſervé le troiſième : mais, monſieur, qui peut l'emporter ſur votre propre obſtination dans tous les points auxquels vous vous êtes une fois fixé? Si j'avois quelque poids ſur le cœur,

croyez-vous que ma confidence fût réservée pour un homme qui est né dans l'erreur, & qui ferme les yeux à la lumière ? Devenez catholique, monsieur, & je ne vous déguiserai pas le moindre mouvement de mon cœur. C'est alors que vous serez mon frère, & je délivrerai un des plus saints hommes du monde, des alarmes dont il est rempli pour moi, lorsqu'il me voit dans un commerce familier avec un hérétique aussi obstiné que vous. Alors, vous dis-je, je n'aurai point de secrets que je ne vous communique volontiers comme à mon frère.

Mais rien ne vous empêche, mademoiselle, de les déclarer à votre mère, à votre confesseur, à M. l'évêque de Nocera.....

Oui, si j'en avois.

Au reste, j'admire que votre confesseur s'arme de la faveur avec laquelle je suis traité dans votre famille. M'est-il jamais arrivé, mademoiselle, de vous parler de religion ?

Je l'avoue, monsieur, mais vous êtes d'une obstination dans vos erreurs, qui ôte l'espérance de vous en convaincre. Je vous considère réellement, suivant l'ordre de ceux à qui je dois le jour, comme mon quatrième frère ; je souhaiterois que tous mes frères fussent dans le sein d'une même religion. Voulez-vous que le père Marescotti entre là-dessus en conférence avec vous ;

& s'il lève tous vos doutes, promettez-vous de vous rendre à la conviction?

Dispensez-moi, mademoiselle, de toutes les disputes qui touchent la religion.

Il y avoit long-tems, monsieur, que je pensois à vous faire cette proposition.

Vous me l'avez quelquefois fait pressentir, mademoiselle, quoique moins ouvertement qu'aujourd'hui; mais je suis attaché à la religion de mon pays, & ma bonne foi me tient lieu de lumières, je respecte les honnêtes gens dans tous les partis.

Fort bien, monsieur, vous êtes un obstiné; c'est ce que je dois conclure de cette réponse: j'ai pitié de vous; je vous plains du fond du cœur; vous avez reçu d'excellentes qualités, je me suis dit quelquefois à moi-même, que vous n'étiez pas fait pour vivre & mourir dans la haine du ciel : mais retirez-vous, chevalier, laissez-moi, vous êtes le plus obstiné des hommes, & votre obstination est de la plus criminelle espèce, puisque vous évitez la conviction.

Nous sommes si loin de notre sujet, mademoiselle, que je prends le parti de vous obéir: je vous quitte, & je vous demande pour unique grâce........

Pas si loin peut-être que vous vous l'imaginez, interrompit-elle, en tournant la tête, pour me

cacher qu'elle rougissoit, mais que demandez-vous de votre sœur?

Que pour répandre là joie dans toute sa famille, elle paroisse à table avec un visage plus gai, sur-tout devant plusieurs convives qui se promettent l'honneur de la voir. Qu'il ne soit pas question, mademoiselle, de ce silence......

Vous devez trouver, monsieur, que je ne l'ai pas trop gardé avec vous. Lirons-nous ce soir quelqu'auteur anglois? Adieu, chevalier: je m'efforcerai d'être de bonne humeur à table; mais si je l'étois moins qu'on ne le désire, que vos yeux ne m'en fassent point un reproche: elle tourna dans une autre allée.

J'étois fort éloigné, mon cher docteur, de former sur cette conversation toutes les idées qui pouvoient naître du tour qu'elle avoit pris; mais je ne m'en crus pas moins obligé par la justice que je devois à cette famille, de hâter ma séparation: & lorsque je fis connoître à Clémentine que je me disposois à partir, je ne fus pas peu satisfait de l'air de froideur avec lequel je lui vis recevoir cette nouvelle.

Miss Byron fait les réflexions suivantes sur cet endroit, & sur celui de la première conférence qui regardoit la recherche du comte de Belvedère.

Ne concluez-vous pas de ce détail, chère Lucie;

comme des explications préliminaires que j'ai reçues dans la bibliothèque, que j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser tous à Northampton-Shire? oui, oui, n'en doutez pas.

Mais n'est-il pas étrange, ma chère, qu'un père, une mère, des frères aussi jaloux qu'on nous représente les Italiens, aussi fiers qu'on doit supposer une famille de leur rang, aient pu donner un accès si libre au plus aimable de tous les hommes auprès de leur fille, dont il paroît que l'âge ne passe pas dix huit ou dix-neuf ans? Lui faire apprendre la langue angloise! N'admirez-vous pas cette discrétion dans un père & une mère? & le choisir pour disposer cette jeune fille en faveur de l'homme qu'ils souhaitoient de lui faire épouser! mais peut-être direz-vous que l'expédient de prêter l'oreille, dans un cabinet voisin, à tout ce qui pouvoit se passer dans la première conférence, étoit une méthode assez sûre pour s'assurer de son intégrité, & qu'après cette épreuve, leur prudence étoit justifiée par l'avenir. De tout mon cœur, Lucie: vous êtes libre de les excuser; mais sans être italien, tout le monde auroit pu croire un tel précepteur dangereux pour une jeune fille, & d'autant plus dangereux qu'il est homme d'honneur & de naissance. Un précepteur, dans ce cas, est toujours celui qui oblige; on l'appelle maître,

comme vous savez, & ce nom renferme celui d'écolière ou de servante. Quels est le pays du monde où l'on ne cherche point pour cet office un homme marié, soit qu'il soit question de danse, de musique, de langues ou d'autres sciences? Mais laissons-les payer le prix de leur indiscrétion.

JE quitte à ce moment le docteur; je n'ai pas manqué de lui insinuer, aussi adroitement que je l'ai pu, quelques-unes de mes observations: il m'a dit que la marquise avoit été élevée à Paris; que depuis quelque tems, d'ailleurs, les manières étoient fort changées en Italie: que parmi les personnes de condition, la liberté françoise commençoit à prendre visiblement la place de la réserve Italienne, & que le savoir, la politesse & le bon goût, qui sont communs aux dames de cette famille, leur faisoient donner particulièrement le nom de *Françoises*.

Vous remarquerez dans la seconde conférence, avec combien d'adresse (& combien d'honneur, à la vérité,) sir Charles rappelle à Clémentine la qualité de frère qu'on l'autorise de prendre avec elle. Avec quelle affectation il répète le nom de sœur! Ah Lucie! je suis aussi sa sœur dans le même sens: il est accoutumé à ce langage, & peut-être l'emploie-t-il comme un préservatif

contre la passion des jeunes personnes de mon sexe, cependant je vous ai fait l'aveu de la mienne, & j'en ai presque fait gloire. Ses sœurs n'ont-elles pas trouvé aussi le moyen de me pénétrer? Que j'admire le silence de Clémentine! mais, dans les circonstances où j'étois, auroit-elle été plus réservée? Qu'elle s'y prend bien dans cette seconde conférence, pour déguiser ses sentimens sous le voile du zèle de religion! Il paroît assez que si ses instances avoient eu quelque succès, elle n'auroit pas caché long-tems la cause de sa mélancolie, sur-tout lorsqu'elle voyoit dans ses parens autant d'indulgence que j'en trouve dans les miens.

Ma pitié, pour cette noble Clémentine, commence à faire une forte impression sur mon cœur; je ne m'occupe plus que de cette pensée. Que je suis impatiente de voir toute la suite des extraits!

N. CONFÉRENCE où madame Bemont découvre le secret de Clémentine. M. Barlet avertit miss Byron, qu'à la prière de la marquise, madame Bemont rendit compte par écrit à cette dame de tout ce qui s'étoit passé à Florence depuis que Clémentine y étoit avec elle, & qu'il ne donne ici que la traduction de sa lettre.

VOUS me pardonnerez, madame, d'avoir

différé jusqu'aujourd'hui à vous écrire, lorsque j'aurai commencé par vous apprendre que c'est d'hier au soir seulement que je suis en état de vous donner quelque satisfaction sur l'entreprise que vous m'avez fait l'honneur de me confier.

Je suis parvenu à la connoissance du secret; peut-être l'aviez-vous deviné. L'amour, mais un amour pur & louable, est la maladie qui trouble depuis long-tems le repos de votre charmante Clémentine, & la joie de votre illustre famille. J'ai le récit à vous faire d'une grandeur d'ame, qui mérite également de la pitié & de l'admiration. Cette chère fille! Que n'a-t-elle pas souffert, dans un combat sans relâche entre le devoir, la religion & l'amour! J'appréhende néanmoins que cette découverte ne soit pas fort agréable à votre famille; mais la certitude ne laisse pas d'être préférable au doute. Si vous remarquez peut-être un peu de ménage dans la conduite que j'ai observée, vous aurez la bonté de vous souvenir que c'est précisément la commission dont vous m'avez chargée. Vous m'avez ordonné aussi de n'oublier aucune circonstance dans la relation que vous désirez, pour vous mettre en état d'employer les remèdes que vous jugerez convenables à la guérison du mal: j'obéis.

Les premiers jours qui ont ſuivi notre arrivée à Florence, ſe ſont paſſés en amuſemens, tels que nous avons pu les imaginer pour faire régner la gaieté autour de l'aimable Clémentine; mais voyant que la compagnie étoit un fardeau pour elle, & qu'elle ne s'y prêtoit que par politeſſe, j'ai dit aux dames que je prendrois entièrement ſur moi le ſoin de la divertir, & que tout mon tems ſeroit employé à ſon ſervice; elles y ont conſenti. Lorſque je lui ai déclaré mon intention, elle m'en a marqué de la joie; & me faiſant l'honneur de m'embraſſer, avec toutes les grâces dont le ciel l'a ſi richement pourvue, elle m'a proteſté que ma converſation ſeroit un baume pour ſon cœur, s'il lui étoit permis d'en jouir dans la ſolitude. Je me diſpenſe d'ajouter que dans les premiers jours, je n'avois rien épargné pour obtenir ſon affection; mes ſoins avoient eu tant de ſuccés, qu'elle m'avoit défendu de lui donner d'autre nom que celui de chère Clémentine: ainſi je me flatte, madame, que vous pardonnerez la liberté de mon ſtyle.

Hier au ſoir elle me pria de lui donner ce qu'elle nomme une leçon, dans quelque bons livres anglois, je fus ſurpriſe de ſes progrès dans la langue de mon pays. Ah! ma chère, lui dis-je, quelle admirable méthode que celle de votre précepteur, ſi j'en juge par la connoiſſance que

vous avez acquise en si peu de tems, d'une langue qui n'a pas la douceur de la vôtre, quoique, pour la force de l'expression, elle ne le cède peut-être à aucune des langues modernes! Je la vis rougir. Le croyez-vous? me dit-elle; & je crus remarquer dans ses yeux, comme sur son visage, qu'il n'étoit pas besoin de la mettre à l'épreuve du côté de Marcelli, ni d'aucun autre homme.

Je commençai, sur le rayon de lumière que je m'imaginois tirer de ce petit incident, à lui parler du comte de Belvedere avec éloge; elle me déclara nettement qu'elle n'auroit jamais de goût pour lui. Je lui représentai que le comte paroissant plaire à toute sa famille, il me sembloit qu'elle devoit expliquer un peu ses objections. En vérité, ma chère, ajoutai-je, vous n'avez pas sur ce point tout le respect que vous devez à l'indulgence de vos chers parens.

Elle tressaillit. Ce reproche est dur, me répondit-elle. N'en conviendrez-vous pas, madame?

Pensez-y bien, répliquai-je, si vous le croyez injuste; après une heure de réflexion, je le croirai comme vous, & je vous en ferai des excuses.

Je crains en effet, reprit-elle, d'avoir quelque chose à me reprocher. J'ai les meilleurs & les plus tendres parens du monde; mais il y a des particularités, des secrets si vous voulez, qu'on n'est pas bien aise de divulguer. Peut-être ai-

meroit-on mieux se les voir arracher par la force de l'autorité.

Votre aveu, ma chère, est d'une ame extrêmement généreuse. Si je ne craignois d'être indiscrète.......

O! Madame, interrompit-elle, ne me faites point de questions trop pressantes, je serois embarrassée à vous répondre.

Il me semble, ma chère Clémentine, que la communication des secrets, est le vrai ciment de la sincère amitié. Arrive-t-il quelque chose d'intéressant? Se-trouve-t-on dans quelque nouvelle situation? un cœur fidelle n'a point de repos, qu'il n'ait répandu son plaisir ou sa peine dans le cœur auquel il s'est associé; & cette ouverture mutuelle, rend le lien encore plus étroit. Au contraire, dans quelle solitude, dans quelle tristesse & quelles ténèbres ne tombe point une ame qui ne peut confier à quelqu'un ses pensées les plus intimes? Le poids du secret, s'il est question d'une affaire intéressante, opprime nécessairement un cœur sensible; la plus profonde mélancolie vient à la suite. Pour le monde entier, je ne voudrois pas avoir reçu du ciel une ame incapable d'amitié; & l'essence de ce divin sentiment, n'est-elle pas la communication, le mêlange des cœurs, le plaisir de verser son ame dans celle d'un véritable ami?

J'en conviens; mais vous avouerez aussi, madame, qu'une jeune personne peut se trouver sans un véritable ami; ou quand elle auroit quelqu'un dont elle connoîtroit la fidélité, sa confiance peut être refroidie par les qualités personnelles, par la différence de l'âge, par celles des conditions, comme il m'arrive à l'égard de ma Camille, qui est d'ailleurs une excellente fille. Dans l'état où nous sommes nées, vous savez, madame, que nous avons autour de nous plus de courtisans que d'amis. Le défaut de Camille est de me tourmenter continuellement, de toucher sans cesse la même corde, apparemment par l'ordre de ma famille. Si j'avois quelque ouverture à faire, je la ferois plus volontiers à ma mère qu'à elle; d'autant plus que pour l'effet, ce seroit la même chose.

Vous avez raison, ma chère; & comme le ciel vous a donné une mère, qui est moins votre mère que votre sœur & votre amie, il est surprenant pour moi, que vous l'ayez laissée si longtems dans l'incertitude.

Que puis-je vous dire? Ah! madame........ (elle s'arrêta). Mais ma mère est dans les intérêts de l'homme que je ne puis aimer.

C'est revenir à la question. Vos parens n'ont-ils pas droit de vouloir être informés de vos objections, contre l'homme dont ils épousent les intérêts?

Je n'ai point d'objections particulières. Le comte de Belvedere mérite une meilleure femme que je ne puis l'être pour lui. Je le respecterois parfaitement, si j'avois une sœur à laquelle ses soins fussent adressés.

Hé bien, ma chère Clémentine, si je devine la raison qui cause votre éloignement pour le comte de Belvedere, me promettez-vous cette candeur, cette franchise, que je crois essentielles à l'amitié?

Elle hésita. J'attendis sa réponse en silence. Enfin, elle me dit, en levant les yeux sur les miens : je vous crains, madame.

Je ne m'en plains pas, ma chère, si vous me croyez indigne de votre amitié.

Que devineriez-vous donc, madame? Que vous êtes prévenue en faveur de quelqu'autre homme; sans quoi vous ne pourriez souhaiter à votre sœur, si vous en aviez une, le mari que vous croiriez indigne de vous.

Indigne de moi! Non, madame, ce n'est pas l'opinion que j'ai du comte de Belvedere.

Ma conjecture en reçoit donc une nouvelle force.

O madame! que vous êtes pressante!

Si vous me trouvez indiscrète, parlez, je me tais.

Non, non, je ne dis pas non plus que vous

ſoyez indiſcrète : cependant vous m'embarraſſez.

Je vous cauſerois moins d'embarras, ſi je n'avois pas deviné juſte, & ſi l'objet n'étoit pas trop indigne de vous, pour être avoué ſans honte.

O madame! que vous me preſſez! Que puis-je répondre ?

Si vous avez quelque confiance en moi, ſi vous me croyez capable de vous aider de mes conſeils.....

J'ai toute la confiance que je vous dois. Votre caractère eſt ſi bien établi !

Hé bien! chère Clémentine, je vais deviner encore. Me le permettez-vous?

Quoi donc? que pouvez-vous deviner?

Qu'un homme de vile naiſſance...... ſans fortune...... ſans mérite peut-être......

Arrêtez, arrêtez. Et me croyez-vous capable de m'avilir juſqu'à cet excès? Pourquoi me ſouffrez-vous un moment devant vos yeux?

Je recommencerai donc à deviner. Un homme, apparemment, de naiſſance royale, d'un génie ſupérieur, au-deſſus de vos eſpérances.

O madame! Et ne devineriez-vous pas auſſi quelque prince mahométan, tandis que votre eſprit ſe donne carrière?

Non, mademoiſelle; mais je prends droit de

cette ouverture même : & ne doutant point que ma chère Clémentine n'ait de l'amour, je suis persuadée que la religion fait toutes ses difficultés. Les catholiques zélés, n'ont pas meilleure opinion des protestans, que des sectateurs de Mahomet ; & quoique protestante, j'avoue que les personnes de ma secte ont aussi leurs préjugés. Le zèle est toujours zèle, quelque forme & quelque nom qu'il puisse prendre. On m'a dit qu'un jeune aventurier avoit fait le passionné pour Clémentine.......

Un aventurier, madame! (d'un air de dédain). Ne me croyez jamais capable........

N'en parlons donc plus. J'ai entendu nommer aussi un jeune seigneur Romain, un cadet de la maison de Borghese........ Supposerai-je que c'est lui?

De tout mon cœur, madame. (Elle étoit à l'aise pendant qu'elle me croyoit éloignée de la vérité).

Mais si le chevalier Grandisson, (ce nom l'a fait rougir), lui a rendu de mauvais offices.....

Le chevalier Grandisson, madame, est incapable de rendre de mauvais services.

Êtes-vous sûre, mademoiselle, que le chevalier ne soit pas artificieux? Il est homme d'esprit. Cette qualité doit quelquefois inspirer de la dé-

fiance. Les gens de ſon caractère, ne frappent que lorſqu'ils croient leurs coups certains.

Il n'eſt point artificieux, madame. Il eſt ſupérieur à l'artifice, il n'en a pas beſoin. Il eſt adoré de tous ceux qui le connoiſſent; ſa franchiſe eſt auſſi admirable que ſa prudence. Il eſt au-deſſus de l'artifice, répéta-t-elle avec chaleur.

Je conviens qu'il mérite beaucoup d'égards de votre famille, & je ne ſuis pas ſurpriſe qu'il y reçoive tant de careſſes. Mais il me paroît bien ſurprenant que, contre toutes les prudentes maximes du pays, un jeune homme de cette figure ait été admis........ Je m'arrêtai.

Comment donc? N'allez pas vous imaginer que je...... que je...... Elle s'arrêta auſſi, en héſitant avec un embarras fort remarquable.

La prudence, mademoiſelle, ne permet point d'expoſer légèrement l'honneur d'une famille, & de donner occaſion aux entrepriſes......

Aſſurément, madame, vous vous êtes laiſſé prévenir contre lui. Il eſt le plus déſintéreſſé des hommes.

Je crois avoir entendu dire à quelques jeunes filles, pendant le ſéjour qu'il a fait ici, que c'eſt un homme de fort bonne mine.

De bonne mine! je le crois bien. On ne voit guère d'hommes de la figure de M. Grandiſſon!

Et

Et le trouvez-vous aussi merveilleux du côté de l'esprit & du caractère, que je me souviens de l'avoir entendu dire aussi? Je ne l'ai vu que deux fois. Il m'a paru qu'il faisoit un peu l'homme d'importance.

Oh! ne l'accusez pas, madame, de n'être pas un homme modeste. Il est vrai qu'il fait distinguer les occasions de parler & de se taire; mais il n'a rien qui ressemble à la présomption.

Falloit-il tant de courage, pour secourir votre frère, que la plupart lui en attribuent dans cette heureuse aventure? Deux domestiques bien armés avec lui, l'espérance de voir arriver quelques passans sur la même route, les assassins en très-petit nombre, & troublés par leur propre conscience!

Chère, chère madame Bemont, par qui vous êtes-vous laissé prévenir? Personne, dit-on, n'est prophète dans son pays: mais je vois que M. Grandisson n'a pas beaucoup de faveur à se promettre ici d'une dame du sien.

Je ne sais..... mais vous a-t-il jamais parlé d'un autre homme, dans des termes un peu favorables?

S'il l'a fait! Oui; il m'a parlé du comte de Belvedère, & peut-être avec plus de chaleur......

Réellement?

Oui, réellement, avec plus de chaleur, qu'il me semble qu'il ne l'auroit dû.

Pourquoi?

Pourquoi? parce que...... parce que.....? Etoit-ce à lui? .... Vous comprenez, madame.

Je suppose qu'on l'avoit chargé de cette commission.

Je me l'imagine aussi.

Sans doute. sans doute. Autrement, il n'auroit pas entrepris......

Je crois entrevoir, madame, que vous n'aimez pas le chevalier. Mais je puis vous assurer que vous êtes la seule personne que j'aie entendu parler de lui......je dis même avec indifférence.

Dites moi, ma chère Clémentine; que pensez-vous, sincérement, de la figure & du caractère de M. Grandisson?

Vous pouvez en juger par ce que j'ai dit.

Qu'il est bel homme, généreux, prudent, brave, poli?

En vérité, je le crois tel que vous dites; & je ne suis pas seule de cette opinion.

Mais il est mahométan.

Mahométan, madame? Ah! madame Bemont!

Ah! ma chère Clémentine. Et croyez-vous que je ne vous aie pas pénétrée? Si vous n'aviez jamais connu M. Grandisson, vous n'auriez pas

eu de répugnance à devenir comteſſe de Belvedere.

Et pouvez-vous penſer, madame........?

Oui, oui, ma chère jeune amie, je le penſe.

Chère madame! vous ne ſavez point ce que j'allois dire.

Un peu de bonne foi, chère Clémentine. L'amour n'en aura-t-il donc jamais?

Quoi madame? un homme d'une religion différente, un homme obſtiné dans ſes erreurs! un homme qui ne m'a jamais marqué le moindre ſentiment d'amour! un homme, après tout, dont la naiſſance ne vaut pas la mienne; un homme encore, dont toute la fortune, comme il le reconnoît lui-même, dépend de la bonté de ſon père! & d'un père qui ne refuſe rien à ſes plaiſirs! Fierté, naiſſance, devoir, religion, tout ne vous répond-il pas pour moi?

Eh bien, je puis donc louer en ſûreté M. Grandiſſon. Vous m'avez accuſée d'une injuſte prévention contre lui. Je veux vous faire voir à préſent, qu'un homme eſt quelquefois prophète aux yeux des femmes de ſon pays. C'eſt de tous ceux qui le connoiſſent, & que j'ai vus ou entendus, que j'emprunte les traits de ſon caractère : l'Angleterre dans ce ſiècle n'a produit perſonne qui lui faſſe tant d'honneur. Il eſt honnête homme, dans le ſens le plus étendu de ce terme.

Si les vertus morales, si la religion étoient perdues dans le reste du monde, on les retrouveroit en lui, sans faste, sans ostentation. Dans quelque lieu qu'il paroisse, il est recherché des sages, des bons, de tout ce qu'il y a de gens distingués par les sentimens & les lumières. Il exerce le bien, sans distinction d'états, de sectes & de nations. Ses compatriotes même font gloire de son amitié; ils s'en servent pour établir leur crédit dans leurs voyages & dans leurs affaires, surtout en France, où il n'est pas moins respecté qu'en Italie. Il est descendu des meilleures maisons d'Angleterre par les deux lignes du sang, & fait pour les premiers honneurs dans sa patrie, lorsqu'il y voudra prétendre. Je suis informée qu'on lui en offre déjà quelques-unes des plus illustres héritières. S'il n'étoit pas né pour la fortune, il s'en feroit une à son gré. Vous convenez qu'il est genéreux, brave, d'une figure charmante.....

O chère, chère madame Bemont! C'est trop, c'est trop!..... Cependant je le reconnois à chaque trait de cette peinture. Il m'est impossible de vous résister plus long-tems. J'avoue, j'avoue que je n'ai un cœur que pour M. Grandisson. A présent, comme je ne doute point que ce ne soient mes parens qui vous ayent chargée de tirer cet aveu de ma bouche, comment sou-

tiendrai-je leurs regards? Je ne puis désavouer que vous ne m'ayez arraché mon secret de bonne grâce & sans condition ; mais qu'ils sachent, du moins combien j'ai combattu contre une passion que je me reproche, & qui convient si peu à une fille de leur sang. Je vais vous mettre en état de les instruire.

Premièrement, comme vous le savez, il a sauvé la vie au plus cher de mes frères ; & ce frère a reconnu que s'il avoit suivi les conseils d'un si fidelle ami, il ne seroit jamais tombé dans le danger dont il lui a l'obligation de l'avoir délivré. Mon père & ma mère me l'ont présenté, avec ordre de le regarder comme un quatrième frère ; & je n'ai pas reconnu dès le premier moment, que je n'en pouvois avoir que trois. Il s'est trouvé que le libérateur de mon frère étoit le plus aimable & le plus doux, comme le plus brave de tous les hommes. Tous mes parens l'ont accablé de caresses. On a passé sur les formalités domestiques & sur celles de la nation. Il s'est vu parmi nous aussi libre, aussi familier, que s'il nous avoit appartenu. Mon frère Jeronimo me témoignoit sans cesse que tous ses désirs étoient de me voir à son ami. Toute autre récompense sembloit être au-dessous de M. Grandisson ; & mon frère, dans l'obligeante idée qu'il avoit de moi, me croyoit seule

capable d'acquitter sa reconnoissance. Mon confesseur, par ses craintes & ses invectives, a confirmé plutôt que refroidi mon estime pour un homme qu'elles me paroissoient injurier. D'ailleurs, sa propre conduite, son désintéressement & son respect, ont beaucoup contribué à mon attachement. Il m'a toujours traitée comme une sœur, dans la plus grande familiarité de l'amitié, & lorsque sa bonté lui a fait faire avec moi l'office de précepteur. Comment aurois-je pu m'armer contre un homme dont rien ne pouvoit me donner de la défiance?

Cependant je n'ai commencé à connoître la force de mes sentimens, que dans le tems où l'on m'a proposé le comte de Belvedère, & d'un ton si sérieux, que j'en ai pris l'alarme. J'ai considéré le comte comme la ruine de mes espérances; & je n'ai pu répondre néanmoins aux questions de mes parens, qui vouloient savoir la cause de mon refus. Quelle raison aurois-je pu leur apporter, lorsque je n'en avois point d'autre que ma prévention en faveur d'un autre homme? une prévention entiérement cachée dans le fond de mon cœur. Mais je me rendois témoignage que je mourrois plutôt que d'être jamais la femme d'un homme d'une religion contraire à la mienne. Je suis zélée catholique. Tous mes parens ne le sont pas moins. Combien

n'ai-je pas voulu de mal à cet opiniâtre hérétique, comme je lui en donnois souvent le nom; le premier que mon cœur n'ait pas détesté, car je ne vous connoissois point encore, ma chère madame Bemont. Je crois en effet, que c'est le plus obstiné protestant qui soit jamais sorti d'Angleterre. Quel besoin avoit-il de venir en Italie? Que ne demeuroit il dans sa nation? ou s'il devoit venir ici, pourquoi s'y arrêter si longtems, & persister dans son opiniâtreté, comme pour défier ceux qui l'ont reçu avec tant d'amitié? Mon cœur lui faisoit secrètement ces reproches. Il m'a semblé d'abord que je n'y prenois pas d'autre intérêt que celui de son salut. Mais ensuite m'étant apperçue qu'il étoit nécessaire à mon bonheur, & toujours résolue néanmoins de renoncer à lui, s'il ne devenoit pas catholique, j'ai tourné tous mes soins à sa conversion, dans l'espoir de tout obtenir de l'indulgence de mes parens, & persuadée que de sa part il se feroit un honneur de notre alliance, si nous pouvions l'emporter sur ce point.

Mais lorsque j'ai désespéré de le fléchir, j'ai pris la résolution de tourner mes efforts sur moi-même, & de vaincre ma passion, ou de mourir. O madame! qu'il m'en a coûté dans ce combat! Mon confesseur m'a remplie d'épouvante par les menaces du ciel. Ma femme de chambre

n'a pas cessé de me tourmenter. Mes parens m'ont pressée en faveur du comte de Belvedère. Le comte m'a importunée par ses soins. Le chevalier est venu augmenter la persécution, en me parlant pour le comte. Juste ciel! Que faire! A quoi me déterminer! Pas un instant de repos, ni de liberté pour réfléchir, pour délibérer, pour me rendre compte à moi-même de mes propres sentimens! Comment aurois-je pris ma mère pour ma confidente? Mon jugement étoit en guerre avec ma passion, & j'espérois toujours que la victoire seroit pour lui. J'ai combattu fortement. Mais chaque jour augmentant les difficultés, j'ai senti que le combat étoit trop violent pour mes forces, Que n'avois-je alors une madame Bemont à consulter! Il n'est pas surprenant que je sois devenue la proie d'une noire mélancolie qui m'a forcée au silence!

Enfin, le chevalier prit la résolution de nous quitter. Quelle peine & quel plaisir néanmoins ne ressentis-je point de cette nouvelle? J'espérai de bonne foi que son absence rétabliroit mon repos. La veille de son départ, je me fis un triomphe de la conduite que je tins avec lui devant toute ma famille. Elle fut uniforme. Je parus gaie, tranquille, heureuse dans moi-même, & j'admirai la joie que je causois à mes chers parens. Je fis des vœux pour le bonheur

de sa vie; je le remerciai du plaisir & de l'utilité que j'avois tirée de ses leçons, & je lui souhaitai de n'être jamais sans quelqu'un dont l'amitié lui fût aussi agréable que la sienne l'avoit été pour nous. Je fus d'autant plus contente de moi-même, que je ne me sentis point dans la nécessité de me faire violence, pour cacher les tourmens de mon cœur. J'en augurai bien pour l'avenir, & mes adieux furent plus libres qu'il ne sembloit s'y attendre. Je crus voir, pour la première fois dans ses yeux, un air d'intérêt qui me donna pour lui-même une pitié dont je me figurai que le besoin étoit passé pour moi. Cependant j'eus un instant d'émotion à son départ. Lorsque la porte se ferma sur lui, elle ne se r'ouvrira donc jamais, dis-je en moi-même, pour recevoir cet aimable étranger! Cette réflexion fut suivie d'un soupir. Mais qui auroit pu le remarquer? Je n'ai jamais vu partir mes amis sans donner quelque marque de sensibilité à leur séparation. Mon père me serra contre son sein; ma mère m'embrassa. Mon frère l'évêque me donna mille noms tendres; & tous mes amis, ne pensant qu'à me féliciter de ma gaieté, me dirent qu'ils commençoient à reconnoître leur Clémentine. Je me retirai, pleine de la satisfaction que je venois de répandre dans une

chère famille où j'avois fait règner long-tems la tristesse.

Mais hélas ! ce nouveau rôle étoit trop difficile à soutenir. Les plaies étoient trop profondes..... Vous savez le reste, madame, & que toutes les douceurs de la vie sont perdues pour moi. Jamais, jamais, quand mon sort seroit entre mes mains, je ne serai la femme d'un homme qui fait profession d'être l'ennemi d'une foi dans laquelle je n'ai jamais chancelé, & que je n'abandonnerois pas pour une couronne, fût-elle sur la tête de l'homme que j'aime, & le refus que j'en ferois, dût-il être vengé par une mort cruelle dans la plus agréable saison de ma vie.

Un déluge de larmes l'empêcha de parler plus long-tems. Elle cacha son visage dans mon sein. Elle soupira. Chère Clémentine ! Qu'elle poussa de soupirs, & que j'en fus attendrie !

Vous n'ignorez rien à présent, madame, de ce qui s'est passé entre votre aimable fille & moi. Jamais il n'y eut de combat si noble entre le devoir & l'amour, quoique son cœur soit trop tendre, & le mérite de l'objet trop éclatant, pour vous laisser l'espérance d'une heureuse révolution. Elle a paru craindre que je ne vous informasse de toutes ces circonstances. Elle n'o-

sera lever les yeux, dit-elle, devant son père & sa mère. Elle appréhende encore plus, s'il est possible, qu'on n'informe son confesseur de l'état de son ame & de la cause de sa maladie. Mais je lui ai représenté qu'il étoit absolument nécessaire que sa mère n'ignorât rien, pour être en état de faire un bon choix du remède.

J'appréhende, madame, que cette guérison ne devienne impossible par toute autre voie que la satisfaction de son cœur. Cependant, si vous parvenez à vaincre les objections de votre famille, peut-être aurez-vous encore à combattre votre fille même, c'est-à-dire, ses scrupules de religion, pour lui faire accepter le seul homme qu'elle puisse aimer. Vous prendrez conseil de votre sagesse : mais quelque parti que vous embrassiez, il me semble qu'elle doit être traitée avec beaucoup de douceur. Comme elle n'a jamais reçu d'autre traitement, je suis persuadée que dans une occasion si délicate, où son jugement est en guerre avec son amour, une méthode opposée seroit au-dessus de ses forces. Puisse le ciel, pour lequel votre respect est si connu, vous inspirer les meilleures résolutions! J'ajouterai seulement que depuis la révélation d'un secret qui a fait tant de ravages dans son charmant naturel, elle paroît beaucoup plus tranquille. Elle redoute néanmoins l'accueil dont elle

ſe croit menacée à ſon retour. Elle me conjure de l'accompagner, lorſqu'elle ſera rappelée par vos ordres. Mon ſecours, dit-elle, lui ſera néceſſaire pour ſoutenir ſes eſprits. Elle parle d'entrer dans un couvent. Elle juge qu'il lui eſt également impoſſible, & d'être jamais la femme d'un autre homme, & d'accorder ſon devoir avec une paſſion qu'elle ne peut ſurmonter.

Un mot de conſolation de votre chère main, ſerviroit beaucoup, j'en ſuis sûre, madame, à guérir ſon cœur bleſſé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

HORTENSE BEMONT.

LA marquiſe fit à cette lettre une réponſe où la reconnoiſſance maternelle éclatoit à chaque ligne. Elle y joignit un biller pour ſa fille, rempli de la plus tendre affection, pour la preſſer, non-ſeulement de revenir à Boulogne, mais d'engager ſon amie à faire le voyage avec elle. Cet ordre étoit accompagné d'une promeſſe au nom de ſon père & de ſes frères, de lui faire le plus indulgent accueil, & d'une aſſurance qu'on entreprendroit l'impoſſible pour la rendre heureuſe ſuivant ſon propre goût.

N. *Accueil* qu'on fit au chevalier Grandiſſon, lorſqu'il arriva de Vienne.

Je fus reçu avec de vifs témoignages d'eftime & d'amitié par le marquis même & par le prélat. Auffi-tôt qu'ils m'eurent laiffée libre, Jeronimo, qui gardoit encore la chambre, m'embraffa tendremenr. Enfin, me dit-il, l'affaire que j'ai depuis fi long-tems à cœur, eft heureufement décidée. O chevalier ! votre bonheur eft certain. Clémentine eft à vous. C'eft à préfent que j'ai le plaifir d'embraffer mon frète. Mais je vous arrête. Allez voir mon heureufe fœur. Vous la trouverez avec ma mère. Elles vous attendenr. Accordez quelque chofe à l'embarras d'une fille fi tendre. Elle n'aura pas la force de vous exprimer la moitié de fes fentimens.

Camille parut alors pour me conduire au cabinet de la marquife. En chemin elle me dit d'une voix baffe : avec quelle joie nous revoyons le meilleur de tous les hommes ! Tant de bonté méritoit bien cette récompenfe.

Je trouvai la marquife à fa toilette, richement parée, comme en cérémonie, mais fans fes femmes autour d'elle ; & Camille même fe retira, lorfqu'elle m'eut ouvert la porte. Clémentine étoit debout, derrière le fauteuil de fa mère. Elle étoit mife dans le meilleur goût ; mais fa modeftie naturelle, relevée par une aimable rougeur qui paroiffoit venir des circonftances, lui donnoit plus d'éclat qu'elle n'en pouvoit tirer de

la plus riche parure. La marquise se leva. Je m'empressai de baiser sa main. Elle me félicita de mon retour. Elle me dit, vous êtes le seul, chevalier, le seul de tous les hommes à qui je puisse faire ce compliment avec bienséance ; & se tournant vers sa fille : Clémentine, ma chère, vous ne dites rien au chevalier ? La charmante Clémentine tenoit les yeux baissés avec quelques marques d'altération sur son teint. La voix lui manque, reprit cette indulgente mère, mais je vous réponds de ses sentimens.

Jugez, cher docteur, combien je dus être touché d'une si flatteuse réception, moi qui ne savois point encore ce qu'on avoit à m'ordonner. Epargnez-moi, chère marquise, dis-je en moi-même ! N'exigez rien qui blesse mes principes; prenez pour vous le monde entier avec toute sa gloire & ses trésors, je serai assez riche, si vous m'accordez votre Clémentine.

La marquise plaça sa fille dans son propre fauteuil. Je m'en approchai. Mais quel moyen de me livrer à ma reconnoissance, lorsque j'étois combattu par mes craintes ? Cependant je m'expliquai avec assez d'ardeur, pour faire attribuer à mon respect une retenue dont il n'étoit pas la seule cause. Ensuite ayant avancé un fauteuil pour la marquise, j'en tirai un pour moi par son ordre. Elle prit une des mains de sa fille pour exciter sa

confiance, & je me hasardai à prendre l'autre. L'aimable Clémentine baissa la tête en rougissant, mais elle ne se refusa point à cette hardiesse, comme elle l'avoit fait dans une autre occasion. Sa mère me fit plusieurs questions indifférentes sur mon voyage, & sur les cours que j'avois visitées depuis mon départ. Elle me demanda des nouvelles d'Angleterre, de mon père, de mes sœurs; & ces dernières questions furent accompagnées d'un air de complaisance & d'amitié, tel qu'on le prend pour s'informer des personnes qui doivent bientôt nous appartenir.

Quel mêlange de peine & de plaisir ne ressentis-je point de toutes ces faveurs! Je ne doutois point qu'on ne me proposât un changement de religion, & je doutois encore moins de mon invincible attachement à la mienne. Après une conversation assez courte, l'aimable fille se leva, fit une profonde révérence à sa mère, me salua d'un air de dignité, & sortit du cabinet. Ah! chevalier, me dit alors la marquise, je ne m'attendois guère, lorsque vous nous avez quittés, à vous revoir si-tôt, ni pour le sujet qui nous rassemble. Mais vous êtes capable de recevoir votre bonheur avec reconnoissance. Votre modestie sert de frein à votre empressement.

Je ne répondis que par une profonde inclination. Que pouvois-je dire?

Le marquis, & moi, continua-t-elle, nous laisserons certains points à régler entre vous & l'évêque notre fils. Vous aurez, si vous n'y mettez pas d'opposition, un trésor dans Clémentine, & même un trésor avec elle. Notre dessein est de faire en sa faveur tout ce que nous aurions fait, si son affection s'étoit déclarée pour le mari que son père avoit en vue. Vous pouvez juger que notre fille nous est chère..... sans quoi.....

J'applaudis à l'indulgence de leur affection.

Je ne puis douter, M. Grandisson, que vous n'aimiez Clémentine plus que toutes les autres femmes.

Il est certain, mon cher docteur, que je n'avois jamais vu de femme pour laquelle j'eusse senti plus d'inclination. Je ne m'étois défendu que par la haute opinion que j'avois de leur rang, par des motifs de religion, par la confiance que toute cette famille avoit eue pour moi, & par la résolution que j'avois formée, en commençant mes voyages, de ne me marier jamais avec une étrangère.

J'assurai la marquise que j'étois sans engagement; que, n'ayant pas eu la présomption d'aspirer au bonheur qu'elle me faisoit envisager, à peine osois-je me flatter que ce fût à moi qu'il fût réservé. Elle répondit qu'elle m'en croyoit digne, que je connoissois toute l'estime

dont

dont sa famille étoit remplie pour moi, que celle de Clémentine n'avoit pas d'autre fondement que la vertu; que c'étoit mon caractère qui faisoit mon bonheur; que l'opinion du monde n'avoit pas laissé de leur causer quelqu'embarras; mais qu'ils s'étoient mis au-dessus de cette considération, & qu'ils ne doutoient pas que la générosité, autant que la reconnoissance, ne me fît faire aussi tout ce qui dépendoit de moi.

Le marquis ne tarda point à paroître. Une profonde mélancolie étoit répandue dans tous ses traits. Cette chère fille, dit-il en entrant, me communique une partie de son mal. Ce n'est pas toujours un bonheur, chevalier, d'avoir des enfans de la plus belle espérance. Mais n'en parlons plus. Clémentine est une excellente fille. Dans les dispositions générales de la providence, le mal des uns tourne à l'avantage des autres. L'évêque de Nocera vous entretiendra des conditions.

J'ai fait entrevoir au chevalier, interrompit la marquise, ce que nous pensons à faire pour lui.

Comment votre fille l'a-t-elle reçu, reprit-il? Avec assez d'embarras, je m'imagine.

La marquise lui dit qu'elle n'avoit osé lever les yeux. Il répondit avec un profond soupir, c'est ce que j'avois prévu.

Pourquoi, me dis-je à moi-même ; pourquoi m'a-t-on permis de voir cette excellente mère, cette charmante fille, avant que de m'avoir fait l'ouverture des conditions ? Quels parens, cher docteur ! quelle indulgence ! & le monde a-t-il rien de comparable à leur Clémentine ? Cependant ils ne sont pas heureux ! Mais je crois l'être encore moins, moi qui essuierois plus volontiers les dédains de vingt femmes, que de me voir forcé de refuser les offres d'une famille à laquelle je dois tant de respect & d'attachement.

On vint m'avertir que l'évêque souhaitoit me voir dans une salle voisine. Je demandai la permission de me rendre à ses ordres. Après quelques explications, il me déclara ouvertement ce qu'on attendoit de mes sentimens pour Clementine, & de ma reconnoissance pour la famille. Je ne m'étois pas trompé dans mes craintes : mais quoique j'eusse prévu cet étrange dénouement, la force me manqua pour lui répondre. Il reprit : Vous ne dites rien, mon cher Grandisson ! Vous hésitez ! Quoi ! Monsieur, la fille d'une des premières maisons d'Italie : une Clémentine, avec une dot qui feroit l'ambition d'un prince, n'obtiendroit que le refus d'un simple gentilhomme, d'un étranger dont la fortune est encore dépendante ? Est-il possible, monsieur, que vous demeuriez incertain sur mes offres ?

Je répondis enfin que j'étois moins surpris qu'affligé de ses propositions ; que j'en avois eu quelque pressentiment, sans quoi l'honneur qu'on m'avoit fait de me rappeler, & les témoignages de bonté avec lesquels on m'avoit reçu, ne m'auroient pas permis de modérer ma joie.

Il se jeta sur quelques points de religion ; dans lesquels je refusai long-tems de m'engager ; & mes réponses furent moins celles d'un théologien, que d'un homme d'honneur qui s'en tient à sa persuasion. Foible défense, répliqua-t-il, je ne m'attendois pas à vous trouver tant d'obstination dans l'erreur. Mais quittons un sujet que vous entendez si mal. Je regarderois comme une étrange infortune d'être réduit à la nécessité d'employer des raisonnemens pour engager un particulier à recevoir la main de ma sœur. Apprenez, monsieur, que si je faisois connoître à Clémentine que vous eussiez seulement balancé..... Il commençoit à s'échauffer, & la rougeur lui étoit montée au visage.

Je lui demandai la permission de l'interrompre ; & lui faisant remarquer un peu de chaleur dans ce reproche, je l'assurai que je ne pensois point à m'en défendre, parce que je ne devois pas m'imaginer qu'il me crût capable de manquer de respect pour une personne qui méritoit

celui d'un prince. Je lui dis que je n'étois à la vérité qu'un particulier, mais dont la naiſſance n'avoit rien de mépriſable, ſi l'on pouvoit tirer quelque conſidération d'une longue ſuite d'ancêtres, lorſqu'on n'a point à ſe reprocher de les avoir déshonorés. Mais, ſeigneur, ajoutai-je, que ſervent les ancêtres à la vertu ? Je ne connois point d'autre guide que mon propre cœur. Mes principes étoient connus avant qu'on me fît l'honneur de me rappeler. Vous ne me conſeillerez pas d'y renoncer auſſi long-tems que j'attacherai mon honneur à les ſuivre.

Il reprit d'un ton plus modéré. Vous ferez là-deſſus d'autres réflexions, mon cher chevalier, & je vous prie ſeulement d'obſerver que vous vous échauffez à votre tour. Mais vous êtes un homme eſtimable. Nous ſouhaiterions tous, comme ma ſœur, de vous voir parmi nous. Un proſélyte, tel que vous, juſtifieroit tout ce que nous méditons en votre faveur. Penſez-y, cher Grandiſſon. Cependant que perſonne ne ſache dans notre famille que vous avez beſoin d'y penſer, & que ma ſœur, ſur-tout, l'ignore éternellement. Ce qu'elle aime en vous, c'eſt votre ame. De-là vient l'ardeur avec laquelle nous encourageons une paſſion ſi pure & ſi noble.

Je l'aſſurai que mon regret étoit au-deſſus de

toutes mes expreſſions, & que pendant toute ma vie, je reſpecterois ſa famille par d'autres motifs que ſa nobleſſe & ſa grandeur.

Vous ne prendrez donc pas le tems d'y penſer, interrompit-il avec une nouvelle chaleur. Vous êtes abſolument déterminé.

Si vous ſaviez, lui répondis-je, ce qu'il m'en coûte à vous dire que je le ſuis, vous me trouveriez digne de votre pitié.

Il demeura quelque tems comme incertain. Eh bien, monſieur, reprit-il aſſez bruſquement, j'en ſuis très-fâché. Paſſons chez mon frère Jeronimo. Il a toujours été votre avocat depuis qu'il a fait connoiſſance avec vous. Jeronimo eſt capable de reconnoiſſance. Mais vous, chevalier, vous ne l'êtes point d'une ſincère affection. Ma ſeule réponſe fut que, grâces au ciel, il ne rendoit point juſtice à mes ſentimens.

Je me laiſſai conduire à l'appartement de ſon frère. Là, que n'eus-je point à ſouffrir de l'amitié de l'un & des inſtances de l'autre! Enfin le prélat me demanda d'un ton plus froid, ſi je ſouhaitois qu'il me conduiſît à ſon père, à ſa mère, à ſa ſœur, ou ſi je voulois partir ſans les voir? C'étoit mon dernier mot qu'on attendoit. Je fis une profonde révérence aux deux frères. Je me recommandai à leur amitié, & par eux, aux reſpectables perſonnes qu'ils avoient nom-

La marquise n'a pas manqué d'informer aussi ma jeune maîtresse. Elle l'a fait dans les termes les plus tendres. J'étois présente. Peut-être appréhendoit-elle d'avoir besoin de mes services. Elle m'avoit donné ordre de demeurer. Avant qu'elle ait eu le tems d'achever son récit, ma jeune maîtresse s'est jetée à genoux devant elle; & la remerciant de sa bonté, elle l'a suppliée de lui épargner le reste. Je vois, lui a-t-elle dit, qu'une la Porretta, que votre fille, madame, est refusée. C'est assez; comptez, madame, que votre Clémentine n'a pas l'ame si basse, qu'elle ait besoin des consolations d'une mère pour soutenir cette indignité. Je ne la ressens que pour mon père, pour vous, madame, & pour mes frères. Que le ciel bénisse l'étranger, quelque pays qu'il habite. Il y auroit peu de noblesse à s'emporter contre lui. N'est-il pas maître de ses résolutions. Mais il me rend maîtresse aussi des miennes. Ne craignez pas, madame, que je manque de fermeté dans cette occasion. Vous, madame, mon père, mes frères, vous n'aurez rien à me reprocher.

Sa mère l'a serrée contre son sein, avec des larmes de joie. Elle a fait appeler M. le marquis, pour lui raconter ce qu'elle venoit d'entendre de sa fille. Elle ne l'a pas embrassée moins tendrement, & tout le monde s'est réjoui d'une si forte apparence de guérison. Mais le père Marescotti,

ſon directeur, eſt arrivé mal à propos dans ces circonſtances. On l'a inſtruit de ce qui s'étoit paſſé. Il a demandé inſtamment à la voir. Il a prétendu qu'il falloit profiter de cette criſe, pour lui faire accepter le comte de Belvedère. On m'a chargée de la prévenir ſur cette viſite. O Camille! s'eſt-elle écriée; laiſſez moi retourner à Florence, auprès de ma chère madame Bemont! Partons demain; à ce moment, s'il eſt poſſible. Je veux remettre à voir le père Mareſcotti, lorſque je ſerai dans la ſituation qu'il déſire. Mais les inſtances du père ont prévalu. Je ne doute point de ſes bonnes intentions. Il a paſſé une demi-heure avec elle. Cet entretien l'a laiſſée dans un profond accès de mélancolie. Sa mère, qui s'eſt empreſſée de la rejoindre, l'a trouvée comme immobile, les yeux fixes, & l'air auſſi ſombre que jamais. Deux ou trois queſtions n'ont pu tirer d'elle un mot de réponſe. Lorſqu'elle a commencé à parler, ſes diſcours ont marqué de l'égarement; & ſans être ſollicitée en faveur du comte de Belvedère, elle a déclaré qu'elle ne vouloit ni de lui, ni d'aucun homme au monde.

Sa mère lui a promis la liberté de retourner à Florence. Alors, la préſence d'eſprit lui eſt revenue. Plût au ciel qu'elle fût partie, avant que d'avoir vu ſon directeur! Toute la famille fait à préſent le même ſouhait. Auſſi-tôt qu'elle s'eſt

trouvée seule avec moi : Camille, m'a-t-elle dit, quelle nécessité de charger le chevalier Grandisson ? Que sert de s'emporter contre lui ? C'est manquer de générosité. Est-il obligé de prendre une fille, qu'un excès d'empressement a peut-être rendue méprisable à ses yeux ? Je ne puis souffrir qu'il soit maltraité. Mais que jamais son nom ne soit prononcé devant moi. Elle s'est arrêtée un moment. Cependant, Camille, a-t-elle repris, il faut convenir que le mépris est bien difficile à supporter ! Elle s'est levée alors de sa chaise ; & depuis ce moment, ses accès ont pris différentes faces. Tantôt elle ne parle qu'à elle-même, tantôt elle paroît s'adresser à quelqu'un. Elle a toujours un air d'étonnement ou d'admiration. Quelquefois elle tressaillit, comme on fait dans la plus vive surprise. Assise, ou debout, elle n'est jamais tranquille. Quoiqu'elle s'agite, avec diverses marques de tristesse & d'affliction, on ne la voit point pleurer, elle qui arrache des larmes à tout le monde. Dans les discours qu'elle tient, je crois avoir découvert qu'elle répète une partie de ce qui s'est passé entr'elle & son directeur. Mais rien ne lui échappe plus souvent que ces trois mots : ciel ! être méprisée ! Elle a dit une fois, être méprisée par un protestant ! Quel comble de honte !

Telle est, ajouta Camille, la situation de ma

malheureuſe maîtreſſe. Je vois, monſieur, que ce récit vous touche. Vous êtes ſenſible à la compaſſion. La générosité fait une partie de votre caractère. Vous aimez ma maîtreſſe. Il eſt impoſſible que vous ne l'aimiez pas. Que je plains les tourmens de votre cœur! L'amour de ma maîtreſſe s'étendoit au-delà de ce monde périſſable. Elle vouloit être à vous, monſieur, pour toute l'éternité.

Camille auroit pu ſe livrer plus long-tems à ſa tendre affection, pour une maîtreſſe qu'elle avoit élevée depuis l'enfance. Je ne me ſentois pas la force de parler; & quand j'en aurois été capable, dans quelle vue aurois-je entrepris de lui peindre les tourmens de mon cœur? Je la remerciai de ſes intentions. Je la chargeai de dire à Jeronimo que je ferois fonds éternellement ſur ſon amitié; que la mienne étoit égale à mon reſpect pour ſon illuſtre famille, & que tout ce que je poſſédois au monde, ſans en excepter ma vie, ſeroit toujours à leur diſpoſition. Pendant quelle me ſaluoit pour ſe retirer, je lui mis au doigt un diamant que j'avois au mien, dans la crainte, lui dis-je, que l'accès de l'hôtel della Porretta ne me fût interdit, & que je n'euſſe plus l'occaſion de lui parler. Elle ſe fit preſſer long-tems pour le recevoir.

Quelles autres conditions, cher docteur, au-

rois-je été capable de refuser? Combien le poids de mes peines ne fut-il pas augmenté par le récit de Camille? Ma principale consolation, dans cette triste aventure, est qu'après toutes mes réflexions, je me crois acquitté par le témoignage de mon cœur, d'autant plus que jamais, peut-être, il n'y eut un plus grand exemple de désintéressement, car la terre n'a rien ptoduit de plus noble que Clémentine.

N. Le lendemain, M. Grandisson reçut la lettre suivante du seigneur Jeronimo.

Est-ce vous, mon cher ami, que je dois blâmer, dans le plus cruel & le plus malheureux de tous les événemens? Je ne le pouvois avec justice. Blâmerai-je mon père & ma mère? Ils se blâment eux-mêmes de vous avoir accordé un accès trop libre auprès de ma sœur. Cependant ils reconnoissent que vous vous êtes conduit fort noblement; mais ils avoient oublié que leur fille avoit des yeux. Qui ne connoissoit pas son discernement? Qui pouvoit ignorer son estime & son goût pour le mérite? Dois-je donc blâmer ma sœur? Non, assurément. Je blâmerai encore moins ses deux autres frères. Mais n'est-ce pas sur moi que le blâme doit tomber? Cette chère sœur, m'a-t-on dit, a confessé à madame Bemont, que la vive tendresse qu'elle m'a vue pour

vous, n'a pas eu peu d'influence fur fon cœur. Eft-ce donc moi-même que je dois accufer? Si je confidère mon intention, & la juftice de mes fentimens pour un homme à qui je dois la vie & le goût de la vertu, je ne puis me croire coupable, pour m'être quelquefois livré aux tranfports de ma reconnoiffance. Ne trouverai-je donc perfonne que nous puiffions accufer de notre malheur? La nature en eft bien étrange, & les circonftances fans exemple.

Mais eft-il vrai qu'il y ait une différence fi irréconciliable entre les deux religions? Il faut le croire. L'évêque de Nocera l'affure. Clémentine le penfe. Mon père & ma mère en font perfuadés.

Mais votre père en a-t-il la même opinion? Voulez-vous, chevalier, que nous le choififfions pour arbitre? Non, vous ne le voudrez point. Vous êtes auffi déterminé que nous, quoiqu'affurément avec moins de raifon.

Quelle fera donc notre reffource? Laifferons-nous périr Clémentine? Quoi! ce galant homme, qui n'a pas fait difficulté d'expofer fi généreufement fa vie pour le frère, n'entreprendra-t-il rien pour fauver la fœur? Venez, cruel ami, & voyez fa fituation. Cependant on ne vous permettra pas de la voir dans ce trifte état. L'impreffion de votre refus, dont elle fe croit avilie, &

les reproches perpétuels d'un zélé directeur.....
Comment ce personnage a-t-il pu se faire un devoir de déchirer une ame aussi sensible à la pitié qu'à l'honneur? Vous voyez qu'enfin j'ai trouvé quelqu'un à blâmer. Mais je viens au motif qui me porte à vous importuner par une lettre. C'est pour vous demander en grâce de me venir voir. Faites-moi l'honneur, chevalier, de venir passer ce matin quelques momens avec moi. Peut-être ne verrez-vous que moi. Camille m'a dit, & n'a dit qu'à moi, qu'elle vous avoit vu hier au soir. Elle m'a fait la peinture de vos peines. Je renoncerois à votre amitié, si vous en ressentiez moins. Je vous plains du fond du cœur, parce que je connois depuis long-tems avec quelle fermeté vous êtes attaché à vos principes, & parce qu'il est impossible que vous n'aimiez pas Clémentine. Que ne suis-je en état de vous prévenir! je vous épargnerois d'autant plus volontiers la peine de cette visite, que dans les circonstances elle ne peut vous être agréable. Mais accordez-la néanmoins à mes instances.

Vous avez fait entendre à mon frère que croyant vos principes connus, vous vous étiez flatté qu'on n'auroit pas d'éloignement pour une conciliation. Il faut que vous vous expliquiez avec moi sur cette idée. Si je vois la moindre apparence de succès........ Mais j'en désespère

par toute autre voie que celle de l'abjuration. Ils aiment votre ame. Ils sont persuadés qu'elle leur est plus chère qu'à vous. N'y a-t il pas dans ce sentiment un mérite que vous ne sauriez vous attribuer ?

J'apprends que le général est arrivé cette nuit. Quelques affaires qui l'ont appelé ce matin, ne m'ont point encore permis de le voir. Je crois qu'il n'est point à propos que vous vous rencontriez. Son humeur est vive. Il adore Clémentine. Il n'est encore informé qu'à demi de notre malheureuse situation. Quel changement pour ses espérances ! Une des principales vues de son voyage étoit de vous embrasser, & de contribuer à la satisfaction de sa sœur. Ah, monsieur ! il est venu pour assister à deux actes solemnels ; l'un qui devoit être votre mariage en conséquence de l'autre. Je répète que vous ne devez pas vous rencontrer. Ce seroit une mortelle affliction pour moi, que vous reçussiez la moindre offense de quelqu'un de mon sang, sur-tout dans la maison de mon père. Venez néanmoins. Je brûle de vous voir & de vous consoler ; quand vous devriez ravir toute espérance de consolation à votre tendre & fidelle ami,

JERONIMO DELLA PORRETTA.

N. Le chevalier, ayant accepté cette invitation ;

en rendit compte alors au docteur Barlet, qui continue de communiquer des extraits de ses lettres à miss Byron.

Je fus introduit, sans difficulté, dans l'appartement de Jeronimo. Il s'étoit levé pour m'attendre. Je crus remarquer dans ses yeux, & dans la manière dont il me salua, plus de réserve que je n'y étois accoutumé. Que je crains, lui dis-je, d'avoir perdu mon ami! Il m'assura que ce changement étoit impossible; & passant tout d'un coup à sa sœur : chère Clémentine! me dit-il, Elle a passé une fort mauvaise nuit. Ma mère ne l'a pas quittée jusqu'à trois heures. Il n'y a qu'elle, dont la présence lui en impose.

Que pouvois-je répondre? Je me sentois pénétré jusqu'au fond de l'ame. Mon ami s'en apperçut, & prit pitié de mon trouble. Il parla de choses indifférentes. Je ne pus lui donner d'attention.

Il tomba sur un autre sujet, qui n'admettoit pas le même partage. Le général peut rentrer à toute heure, me dit-il; & je crois, comme j'ai pris la liberté de vous l'écrire, qu'il ne convient pas que vous vous rencontriez. J'ai donné ordre qu'on m'avertisse, avant que d'introduire ici personne, pendant que vous me ferez l'honneur d'y être. Si vous consentez à ne pas voir le géné-

ral, & même mon père & ma mère, lorsqu'ils viendront s'informer de ma santé avec leur attention ordinaire, vous pourrez passer dans la chambre voisine, ou descendre au jardin par l'escalier dérobé. Je lui répondis que je n'étois pas le moins à plaindre dans cette affaire; que je n'étois chez lui qu'à son invitation, & que s'il désiroit, par rapport à lui-même, que je m'éloignasse à leur arrivée, j'aurois volontiers cette complaisance pour lui; mais que par tout autre motif, je n'étois pas disposé à me cacher. Cette réponse est digne de vous, me dit-il. Toujours le même, cher Grandisson! Que ne sommes-nous frères! Nous le sommes du moins de cœur & d'ame. Mais quelle est la conciliation que vous m'avez fait espérer?

Je lui déclarai alors, que je passerois alternativement une année en Italie, une autre en Angleterre, si la chère Clémentine consentoit à m'y accompagner; ou que si ce voyage lui déplaisoit, je ne m'arrêterois que trois mois de l'année dans ma patrie; que pour la religion, elle seroit toujours libre de garder la sienne, que je ne demandois qu'un homme discret pour son aumônier.

Il me fit connoître, par un mouvement de tête, qu'il n'espéroit rien de cette ouverture. Cependant il m'offrit de la proposer comme de moi. Elle me satisferoit, continua-t-il; mais je doute qu'ell·

qu'elle ait le même pouvoir sur les autres. J'ai beaucoup plus entrepris pour vous, & personne ne veut m'écouter. Plût au ciel, chevalier, que par amitié pour moi, pour tout le monde... mais je sais que les raisons ne vous manquent point pour vous défendre. Il est bien étrange, néanmoins, que l'opinion de vos ancêtres vous en paroisse une si forte! J'ai peine à croire que vous ayez beaucoup de jeunes gens capables de cette obstination.... contre des offres, des avantages... D'ailleurs, il est sûr que vous aimez ma sœur. Vous aimez sûrement toute ma famille. Tout le monde, j'ose le dire, mérite ici votre affection; & vous conviendrez qu'ils n'ont pu vous donner de plus fortes marques de leur estime.

Mon ami n'attendoit pas que je lui répondisse par des argumens. Dans un cas si touchant, ma réponse la plus expressive étoit le silence.

Camille vint l'interrompre. La marquise, me dit-elle, sait que vous êtes ici, monsieur, & vous prie de ne pas sortir sans la voir. Je crois qu'elle me suit. Je l'ai laissée avec ma jeune maîtresse, & dans un grand embarras pour la faire consentir à la saignée qu'elle craint beaucoup. M. le marquis & M. l'évêque sont sortis; ils n'ont pu soutenir les tendres instances qu'elle leur faisoit, pour obtenir que le chirurgien fût renvoyé.

La marquise entra presqu'aussi-tôt. L'inquiétude & la douleur étoient peintes sur son visage, quoiqu'avec un mélange de tendresse & d'abattement. Demeurez, me dit-elle, ne vous levez point, chevalier. Elle se jeta dans un fauteuil. Elle soupira, elle pleura; mais elle auroit souhaité de pouvoir cacher ses larmes. Si j'avois été moins touché qu'elle, je me serois efforcé de la consoler. Mais que pouvois-je dire ? Je tournai la tête. J'aurois voulu pouvoir cacher aussi mon émotion. Mon ami s'en apperçut. Pauvre chevalier! dit-il, d'un ton de pitié. Je ne doute point de ses peines, répondit la marquise, du même air de bonté, quoique son fils eût parlé fort bas : le chevalier peut être opiniâtre; mais je ne le crois pas capable d'ingratitude. Excellente femme! Que je fus touché de sa générosité! C'étoit prendre le vrai chemin de mon cœur. Vous me connoissez, mon cher docteur Barlet, & vous vous représentez mes tourmens.

Jeronimo s'informa de la santé de sa sœur. Je craignois de faire cette question. Elle n'est pas plus mal, lui dit la marquise; mais son imagination est dans un trouble.... Malheureuse fille! Là-dessus elle versa un torrent de larmes.

J'eus la hardiesse de prendre sa main. O Madame! N'y a-t-il point de conciliation? N'y a-t-il point....

Elle m'interrompit. Non, chevalier; la religion n'en admet point. Il ne m'eſt pas permis d'en propoſer. On connoît trop bien votre aſcendant. Ma fille ne ſera pas longtems catholique, ſi nous conſentons qu'elle ſoit à vous: & vous ſavez ce que nous penſerions alors de ſon ſalut! Il vaut mieux la perdre pour jamais.....Cependant, comment une mère... Ses larmes achevèrent d'exprimer ce que la douleur fit demeurer ſur ſes lèvres. Lorſqu'elle eut retrouvé la voix: Clémentine, reprit-elle, eſt en diſpute avec ſon chirurgien, pour ſe défendre de la ſaignée. Elle m'a demandé mon ſecours avec tant d'inſtance, que j'ai pris le parti de m'éloigner. Je crois l'opération finie. Elle ſonna. Au même inſtant ſa fille parut elle-même, le bras lié, le viſage pâle & troublé. Elle avoit ſenti la lancette, mais on n'avoit pu lui tirer que deux ou trois gouttes de ſang; & dans ſon effroi, elle venoit implorer l'aſſiſtance de ſa mère.

N. Ici M. Grandiſſon repréſente l'étonnement qu'elle eut de le voir, le calme qui ſuccéda tout d'un coup dans ſon eſprit, & la facilité qu'elle eut à ſe laiſſer tirer du ſang, lorſqu'il eut joint ſes prières à celles de la marquiſe. Ce détail n'eſt pas ſans agrémens pour ceux qui les aiment de cette nature. Clémentine fut ſaignée dans la

chambre de son frère. On profita de l'occasion pour lui tirer tant de sang, que s'étant évanouie, elle fut transportée dans son appartement, où sa mère la suivit.

LE chevalier continue :

UNE autre scène ne fut pas longtems à succéder. Camille vint nous avertir que le général étoit arrivé, & qu'il s'arrêtoit à déplorer, avec la marquise, le misérable état de sa sœur, qui étoit tombée dans un second évanouissement. Il sera bientôt ici, me dit Jeronimo : êtes-vous disposé à le voir? Je lui répondis que son frère ayant peut-être appris où j'étois, je ne pouvois sortir sur le champ, sans quelque apparence d'affectation; mais que s'il tardoit un peu, j'étois résolu de me retirer. A peine cessois-je de parler, qu'il entra seul, en s'essuyant les yeux. Votre serviteur, Monsieur, me dit-il d'un air fort sombre: & se tournant vers son frère, il lui demanda des nouvelles de sa santé. Nos chagrins communs, ajouta-t-il, ne sont pas propres à la rétablir. J'ai vu Clémentine. Qui diable auroit cru que le mal fût si profond? Et s'adressant à moi : En vérité, Monsieur, vous devez vous applaudir de votre triomphe. Le cœur de Clémentine n'est pas une conquête vulgaire. Sa naissance.... Je l'interrompis : Il me semble, Monsieur, que je ne mérite point ce compliment.

Mon triomphe, Monſieur! Il n'y a point, dans votre famille, un cœur plus affligé que le mien.

Quoi, chevalier! La religion, la conſcience ont tant de force?

Qu'il me ſoit permis de vous faire la même queſtion, Monſieur, de la faire à M. l'Evêque de Nocera & à toute votre famille. Votre réponſe ſera la mienne.

Il me pria vivement de m'expliquer.

Si vous trouvez, repris-je, une différence aſſez eſſentielle entre les deux religions, pour exiger que j'abandonne la mienne, pourquoi ſerois-je capable de l'abandonner, moi qui crois lui devoir autant d'attachement que vous en avez pour la vôtre? Mettez-vous à ma place, Monſieur.

Je m'y mets, & je crois que dans votre ſituation, j'aurois moins de ſcrupule. L'Evêque de Nocera vous répondroit peut-être autrement.

M. l'Evêque de Nocera ne ſauroit être plus attaché à ſes principes que je le ſuis aux miens. Mais je me flatte, Monſieur, que votre réponſe même ſur ce grand article, peut me donner quelque droit à votre amitié. On me propoſe de renoncer à ma religion, je ne fais à votre famille aucune propoſition de cette nature; au contraire je conſens que votre ſœur ſoit fidelle à la ſienne, & je ſuis prêt à régler une bonne penſion pour un aumônier ſage, dont le ſeul office ſera de la ſou-

tenir dans ses principes. A l'égard de la résidence, j'offre de passer une année en Italie, une année en Angleterre ; & si son goût ne la porte point à s'éloigner, je consens même qu'elle ne quitte point son pays, & je me borne, chaque année, à passer trois mois dans le mien.

Et les enfans? interrompit Jeronimo, dans la vue de fortifier mes offres.

Je consentirai, Messieurs, que les filles soient élevées par la mère : mais on me laissera l'éducation des fils.

Et qu'auront fait les pauvres filles, Chevalier, répondit le général, avec un sourire ironique, pour être abandonnées à la perdition?

Considérez, Monsieur, que sans entrer dans l'opinion des théologiens de l'une & de l'autre église, ma proposition est un compromis. Je n'aurois pas commencé par ces offres à rechercher une princesse. La fortune seule n'a point de pouvoir sur moi. Qu'on me laisse libre sur l'article de la religion, & je renonce volontiers, jusqu'au dernier ducat, à la fortune de votre sœur.

Qu'aurez-vous donc pour soutenir?...

Reposez vous de ce soin sur elle & sur moi. J'en userai avec honneur. Si vous apprenez qu'elle m'abandonne pour cette raison, vous vous féliciterez de l'avoir prévu.

Votre mariage, Monsieur, élèveroit beaucoup

votre fortune au-dessus de ce qu'elle peut être par vos espérances naturelles. Pourquoi ne jeterions-nous pas les yeux devant nous sur votre postérité, comme Italiens! Et dans cette supposition...... Il s'arrêta. Sa conclusion n'étoit pas difficile à deviner. Je ne suis pas plus capable, lui dis-je, de renoncer à ma patrie qu'à ma religion. Je laisserois ma postérité libre; mais je ne voudrois, ni la priver d'un attachement dont je fais gloire, ni priver mon pays d'une race qui ne lui a jamais fait déshonneur.

Le général prit du tabac, jeta un coup d'œil sur moi, & tourna la tête d'un air trop sourcilleux. Je ne pus m'empêcher d'y être sensible.

Je n'ai pas peu de peine, Monsieur, lui dis-je à soutenir les difficultés de ma situation, jointes sur-tout aux chagrins qu'elle me cause en elle-même. Passer ici pour coupable, sans avoir rien à me reprocher dans mes pensées, dans mes paroles & dans mes actions..... Convenez, Monsieur, que rien n'est plus dur.

Oui, mon frère, interrompit Jeronimo. Le grand malheur de cette aventure, ajouta-t-il, avec beaucoup de bonté, est que le chevalier Grandisson n'est point un homme ordinaire, & que ma sœur, qui n'étoit pas capable de prendre de l'attachement pour un mérite commun, n'a pu demeurer insensible au sien.

Quels que soient les attachemens de ma sœur, répondit le fier général, nous connoissons les vôtres, seigneur Jeronimo, & nous ne désavouons point qu'ils sont généreux ; mais ne savons-nous pas tous que les beaux hommes n'ont pas besoin d'ouvrir la bouche pour attacher les jeunes filles ? Le poison, pris une fois par les yeux, se répand bientôt dans toute la masse.

Je le priai de faire attention que du côté des femmes comme de celui des hommes, mon honneur n'avoit jamais été suspect.

Il reconnut que mon caractère étoit bien établi. Il protesta que si sa famille n'avoit pas eu cette opinion, elle ne seroit jamais entrée avec moi dans le moindre traité; mais qu'il n'en étoit pas moins piquant pour elle, de voir une fille de son sang refusée, & que je ne prévoyois pas sans doute les conséquences d'un affront de cette nature, dans le pays où j'étois.

Refusée! interrompis-je avec beaucoup de chaleur. Répondre à cette accusation, monsieur, ce seroit faire outrage à votre justice, & blesser indignement votre illustre maison.

Il se leva d'un air irrité, en jurant qu'il ne vouloit pas être traité avec mépris. Je me levai aussi ; & si je le suis avec indignité, lui dis-je, c'est, monsieur, ce que je ne suis point accoutumé à souffrir.

Jeronimo parut consterné. Il nous dit qu'il s'étoit opposé à notre entrevue ; qu'il connoissoit la vivacité de son frère, & que moi-même, après les scènes précédentes, je devois peut-être marquer moins de ressentiment que de pitié. Je lui répondis que c'étoit un juste égard pour la délicatesse de sa sœur, à laquelle j'étois attaché par les plus tendres sentimens, autant que la nécessité de justifier ma propre conduite, qui ne m'avoit pas permis d'entendre le terme de refus sans émotion.

Sans émotion ! reprit le général. Le terme est doux pour ce qu'il peut signifier. Mais moi qui n'apporte point tant de choix aux expressions, je ne connois que celles qui s'expliquent par les actions.

Je me contentai de lui dire que j'avois espéré de sa part plus de faveur que d'éloignement pour le compromis. Il prit un ton plus tranquille : de grâce, chevalier, considérez de sang froid le fond de cette affaire. Que répondre à notre pays, car nous sommes gens publics, à l'église, à laquelle nous appartenons dans plusieurs sens, à notre propre caractère, si nous acceptons pour une fille, & pour une sœur, la main d'un protestant ? Vous vous intéressez, dites-vous, à son honneur : que répondrons-nous pour elle, si nous l'entendons traiter de fille aveuglée par

l'amour, que sa passion a rendue capable de refuser des partis de la première distinction, tous de sa religion & de son pays, pour se jeter entre les bras d'un étranger, d'un anglois.....

Qui promet, interrompis-je, qui jure, souvenez-vous-en, monsieur, de la laisser libre dans sa religion. Si vous craignez tant de difficulté à répondre, avec cette stipulation en sa faveur, que pensera-t-on de moi, qui, sans être homme public, ne suis pas d'un rang obscur dans ma patrie; si, contre mes lumières & ma conscience, j'abandonne ma religion & mon pays pour un motif de la première considération, sans doute, dans la vie privée, mais qui ne tire néanmoins sa force que de l'amour propre & de l'intérêt personnel?

C'est assez, monsieur, c'est assez. Si vous méprisez les grandeurs, si vous comptez pour rien les richesses, les honneurs, l'amour, on pourra dire, à la gloire de ma sœur, qu'elle est la première femme, de ma connoissance du moins, qui ait pris de l'amour pour un philosophe; & je suis d'avis qu'elle doit porter les conséquences de cette singularité. Son exemple ne sera pas fort contagieux. Il le sera, dit flatteusement Jeronimo, si M. Grandisson est le philosophe. Je fus mortifié de voir finir, avec cet air de légèreté, une affaire qui m'avoit pénétré le

cœur. Mais Jeronimo saisissant l'occasion de badiner, ajouta d'autres plaisanteries pour dissiper ce qui pouvoit nous rester d'altération, & je laissai les deux frères. En passant par le sallon, j'eus le plaisir d'apprendre de Camille que sa maîtresse étoit moins agitée depuis sa saignée.

Dans le cours de l'après-midi, le général me fit l'honneur de passer chez moi. Il me dit naturellement qu'il avoit pris mal quelques expressions qui m'étoient échappées. Je ne lui dissimulai point que les siennes m'avoient causé un instant de chaleur, & je m'excusai par son exemple. Il reçut bien les instances avec lesquelles je lui recommandai mon projet de conciliation, mais il ne me promit rien; & s'étant contenté de prendre mes propositions par écrit, il me demanda si mon père étoit aussi ferme que moi sur l'article de la religion? Je lui répondis que jusqu'alors je n'avois rien communiqué de cette affaire à mon père. Il me dit que je le surprenois : que de quelque religion qu'on fût, il avoit toujours conçu que lorsqu'on faisoit profession d'y être si fortement attaché, on devoit être uniforme; que celui qui pouvoit se dispenser d'un devoir, étoit capable d'en violer un autre. Je ne fis pas difficulté de lui répondre que n'ayant jamais pensé à rechercher sa sœur, je n'avois informé mon père que du favorable

accueil que j'avois reçu dans une des principales maiſons d'Italie; que mes eſpérances étoient très-récentes, comme il ne l'ignoroit pas lui-même, & tempérées dès l'origine, par la crainte que la religion & la réſidence ne fuſſent des obſtacles inſurmontables; mais qu'à la première apparence de ſuccès, j'étois réſolu de communiquer mon bonheur à toute ma famille, & sûr de l'approbation de mon père pour une alliance qui répondoit ſi bien à la magnificence de ſon caractère.

Le général me dit en ſortant, & d'un air aſſez hautain, adieu, chevalier. Je ſuppoſe que vous ne vous hâterez point de quitter Boulogne. Il m'eſt impoſſible de vous diſſimuler que je ſuis extrêmement ſenſible à tous les déſagrémens de cette aventure. Oui, ajouta-t-il en jurant, je le ſuis. N'attendez pas que nous déshonorions notre ſœur & nous-mêmes, en vous faiſant notre cour pour vous la faire accepter. J'apprends qu'une autre dame a pris auſſi de beaux ſentimens pour vous. Ces concurrences d'amour peuvent vous donner de l'importance à vos propres yeux, mais la Signora Olivia n'eſt pas une Clémentine. Vous êtes dans un pays jaloux de l'honneur. Notre famille y tient un des premiers rangs. Vous ne ſavez pas, monſieur, dans quelle affaire vous vous êtes engagé.

Je lui répondis qu'il me tenoit un langage que je n'avois pas mérité, & que je voulois laiſſer ſans réponſe : que je ne quitterois pas Boulogne ſans l'en informer, & ſans être bien aſſuré qu'il ne me reſtoit aucune prétention au bonheur dont on m'avoit donné l'eſpérance. Mes principes, ajoutai-je, étoient bien connus avant qu'on m'eût fait l'honneur de m'écrire à Vienne.

Vous nous reprochez donc cette démarche ? répliqua-t-il, après s'être mordu les lèvres ? Elle eſt baſſe, j'en conviens; mais je n'y ai pas eu de part. Il me quitta fort ému.

J'avois le cœur en aſſez mauvais état, mon cher docteur, pour ſouhaiter qu'un frère de Clémentine m'eût épargné cette inſulte. Il me parut fort dur d'être menacé. Mais grâce au ciel, je ne mérite point ce traitement.

Camille me rendit une nouvelle viſite, deux heures après que le général m'eut quitté. Elle commença par m'apprendre que c'étoit avec la participation de la marquiſe, & par l'ordre du ſeigneur Jeronimo qui l'avoit chargée d'une lettre pour moi. Je lui demandai avidement des nouvelles de ſa jeune maîtreſſe. Elle eſt aſſez tranquille, me dit-elle, & plus qu'on ne pouvoit l'eſpérer d'un accès ſi violent, qu'à peine ſe ſouvient-elle de vous avoir vu ce matin.

La marquiſe avoit donné ordre à Camille de

me dire de sa part, que malgré mon obstination, qui changeoit ses espérances en désespoir, elle croyoit devoir à l'estime qu'elle conservoit toujours pour moi, de m'avertir que les ressentimens pouvoient être poussés fort loin, & qu'elle souhaitoit par conséquent que je ne fisse pas un plus long séjour à Boulogne. Si les circonstances devenoient plus heureuses, elle me promettoit d'être la première à m'en féliciter.

J'ouvris la lettre de mon ami. Elle étoit dans ces termes :

Mon inquiétude & mon chagrin sont extrêmes, cher Grandisson, de voir un homme aussi brave, aussi généreux que mon frère, dans des transports de passion ; je ne le connois plus. C'est sans doute votre grandeur d'ame ordinaire qui vous fait préférer votre religion à tous les avantages de l'amour & de la fortune. Pour moi, je vous crois fort affligé. Si vous ne l'étiez pas infiniment, vous ne seriez pas assez sensible au mérite d'une excellente fille, & votre ingratitude seroit extrême pour la distinction dont elle vous honore. Je suis sûr que vous ne condamnez point ces expressions, & que vous me croyez en droit de penser qu'elle fait honneur à mon cher Grandisson même. Mais si cette affaire avoit de malheureuses suites, quelle source de regrets pour notre famille, que l'un des deux frères vînt

à périr par la même main qui a sauvé l'autre, ou que vous, à qui elle doit la vie du plus jeune, vous la perdissiez par la main de l'aîné! Fasse le ciel que vous ayez tous deux plus de modération! Mais permettez que je vous demande une faveur, c'est celle de vous retirer à Florence, du moins pour quelques jours.

Qu'il est malheureux pour moi de me voir dans l'impuissance de donner plus de force à ma médiation! Cependant le général vous admire. Mais comment le blâmer d'un zèle dans lequel il voudroit, pour sa vie, que votre honneur fût compris comme le nôtre!

Au nom de dieu, éloignez-vous pour quelques jours. Clémentine est plus tranquille. J'ai obtenu que dans les circonstances, on ne permettra point à son directeur de la voir. C'est néanmoins un homme de mérite & d'honneur. Quelle fatalité! Chacun a les meilleures intentions, & tout le monde est misérable! La religion peut-elle causer tant de maux? Hélas! je ne puis agir. Il ne me reste que le pouvoir de réfléchir & de m'affliger. Cher ami, faites-moi savoir par une ligne que vous quitterez demain Boulogne. Mon cœur en sera du moins un peu soulagé.

Je chargeai Camille des plus respectueuses protestations de reconnoissance pour la marquise, & j'y joignis la promesse de tenir une conduite

qui mériteroit son approbation. Je parlai avec douleur des ressentimens dont elle étoit alarmée. J'étois sûr, dis-je à Camille, qu'à quelque degré qu'ils pussent être, un homme aussi généreux, aussi noble que le général, n'entreprendroit rien sans réflexion; mais j'ajoutai qu'il m'étoit impossible de m'éloigner de Boulogne, parce que je ne désespérois point encore de quelque heureuse révolution en ma faveur. J'écrivis à Jeronimo dans le même sens. Je l'assurois de ma plus haute considération pour son frère. Je déplorois l'occasion qui causoit tant de trouble, & je lui répondois de ma modération. Je lui rappelois l'ancienne résolution à laquelle il me savoit attaché, d'éviter toutes les rencontres méditées, & lui représentois quelle confiance il y devoit prendre, lorsqu'il étoit question d'un fils du marquis della Porretta, & d'un frère, non-seulement de mon ami, mais de la plus aimable & de la plus chère des sœurs.

Ma réponse ne satisfit ni la marquise, ni Jeronimo. Mais étois-je libre de prendre un autre parti? J'avois donné ma parole au général de ne pas quitter Boulogne sans l'en avoir informé, & je conservois réellement, comme je le faisois dire à la marquise, l'espoir de quelque heureux changement.

Le marquis, le prélat & le général se rendirent

rent à Urbin; & là, comme je l'appris enſuite de mon ami, il fut décidé en pleine conférence, que le chevalier Grandiſſon, par la différence des principes, & par l'inégalité du rang & de la fortune, étoit indigne de leur alliance. On fit même entendre au général qu'il n'étoit pas moins indigne de ſon reſſentiment.

Pendant l'abſence du père & des deux frères, Clémentine donna quelques eſpérances de rétabliſſement. Elle ſollicita ſa mère de lui accorder la liberté de me voir. Mais la marquiſe n'oſant ſe fier à ſes déſirs, & craignant les reproches de ſa famille, ſur-tout pendant qu'on étoit à délibérer ſur le fond des circonſtances, éloigna tendrement cette demande. Son refus ne ſervit qu'à redoubler les inſtances de Clémentine. Jeronimo penchoit à la ſatisfaire; mais le directeur fortifiant les craintes de la marquiſe, tout le poids que les infirmités de mon ami donnoient à ſes conſeils, ne l'auroient point emporté ſur celui du père Mareſcotti, ſans une entrepriſe de Clémentine qui les alarma tous, & qui les obligea de ſe rendre à ſes déſirs. C'eſt de Camille que j'appris un détail fort étrange, dont le ſouvenir me déchire encore le cœur, & que je ne puis confier qu'à vous.

La maladie de Clémentine, après quelques favorables ſymptômes, revint ſous une autre

face. L'agitation où elle avoit été continuellement, fit place à des apparences de tranquillité, dans lesquelles elle paroissoit se plaire beaucoup. Mais comme on ne lui permettoit point de sortir de sa chambre, cette contrainte la chagrina. Camille l'ayant laissée seule pendant l'espace d'un quart d'heure, fut extrêmement surprise, à son retour, de ne la plus retrouver. Elle jeta aussi-tôt l'alarme dans toute la maison. On visita tous les appartemens & toutes les parties du jardin. Mille idées funestes, qu'on n'osoit s'expliquer l'un à l'autre, faisoient craindre de trouver celle qu'on cherchoit avec tant de soin.

Enfin Camille voyant, comme elle se l'imagina, une servante qui descendoit l'escalier à pas comptés, s'emporta contr'elle, & lui reprocha fort amérement d'être si tranquille, pendant que tout le monde étoit dans une mortelle inquiétude. Ne vous fâchez pas, Camille, lui répondit la servante supposée. O, ma chère maîtresse! s'écria Camille en reconnoissant Clémentine; quoi, c'est vous? C'est vous-même sous les habits d'une servante! Où allez-vous donc, mademoiselle? Quels tourmens vous nous avez causés! & sur le champ elle donna ordre à quelques domestiques d'avertir la marquise, qui, dans l'excès de ses craintes, s'étoit retirée sous un pavillon du jardin, où elle trembloit de voir arriver quelqu'un avec de fatales explications.

Clémentine, pendant quelques momens qu'elle demeura seule avec Camille, prit un air fort composé. Je veux sortir, lui dit-elle, oui, je veux sortir. Vous me chagrinez beaucoup avec tous vos mouvemens frénétiques. Ne pouvez-vous être aussi tranquille que moi? Qu'est-ce donc qui vous agite? Sa mère, qui survint bien-tôt, la prit dans ses bras. O ma fille! s'écria-t-elle, en retrouvant à peine sa respiration : comment avez-vous pu nous jeter dans cet effroi? Que signifie ce déguisement? Où allez-vous! Où je vais? Madame. Je vais à l'ouvrage du ciel, à la conquête d'une ame; ce n'est pas mon intérêt propre, c'est celui de dieu dont je suis chargée; dans une heure ou deux je vous en rendrai bon compte.

La triste marquise comprit une partie de son dessein. Elle l'engagea par ses caresses à remonter dans son appartement, où elle apprit d'elle-même que dans l'absence de Camille, elle étoit allée dans la chambre d'une servante, & qu'elle s'y étoit revêtue de ses habits. Elle étoit résolue, dit-elle à sa mère, de voir le chevalier Grandisson. Elle avoit médité des argumens auxquels il ne pouvoit résister, & quoiqu'une simple fille, elle se flattoit de faire plus d'impression sur lui, que l'évêque de Nocera & le père Marescotti. Il m'a refusée, ajouta-t-elle, tout est fini entre lui & moi; personne ne m'accusera d'y chercher mon

intérêt. C'eſt le ſien que je cherche. Nous ne le haïſſons point aſſez, pour ne pas déſirer ſa converſion. Ainſi c'eſt à l'ouvrage du ciel que je vais.

Mais où irez-vous? lui demanda ſa mère, en tremblant de ce qu'elle avoit entendu. Savez-vous où demeure le chevalier? Cette queſtion la rendit muette. Elle demeura quelque tems fort penſive. Non, à la vérité, dit-elle enfin, je n'y avois pas fait attention. Mais toute la ville ne ſait-elle pas où le chevalier Grandiſſon eſt logé? J'en ſuis ſûre...... Cependant s'il venoit lui-même ici, tout iroit bien mieux, tout deviendroit plus aiſé...... Il viendra, interrompit auſſitôt ſa mère. Je le ferai prier de venir. L'eſpérance de la marquiſe étoit de la retenir volontairement par cette promeſſe. Auſſi parut-elle fort ſatisfaite! Que je vous ai d'obligation! reprit-elle. Votre conſentement, madame, eſt d'un bon augure. Si j'ai diſpoſé votre cœur à m'obliger, pourquoi ne pourrois-je pas diſpoſer le ſien à s'obliger lui-même? Je n'ai pas d'autre vue. Il m'a ſervi de précepteur, je voudrois lui rendre le même office. Mais il faudra me laiſſer ſeule avec lui, car ces fiers hommes rougiſſent en compagnie, de ſe voir convaincus par une fille.

Quoique le deſſein de ſa mère n'eût été que de calmer ſon eſprit par cette promeſſe, l'heureux effet qu'elle lui vit produire & la crainte d'une

nouvelle tentative, qui pouvoit tromper la vigilance de tous ses gens, la détermina tout à fait à me proposer une visite. Allez, dit-elle à Camille. Il n'y a point d'apparence qu'il ait encore quitté Boulogne. Faites-lui le récit de tout ce qui s'est passé. S'il veut se prêter à nos intentions, peut-être n'est-il pas encore trop tard; mais il ne doit pas attendre le retour du père & des deux fils. Cependant je ne promets rien de cette démarche. Tout ce que j'en espère, c'est de rendre un peu de tranquillité à ma fille. Elle passa dans l'appartement de Jeronimo, pour lui communiquer cette résolution, dont elle étoit sûre, lui dit-elle, qu'il auroit beaucoup de joie; & Camille me vint annoncer ses ordres.

Je ne balançai point à les suivre, quoiqu'extrêmement agité de tout ce que j'avois appris. Je trouvai encore la marquise dans l'appartement de mon ami. Camille, me dit-elle aussi-tôt, a dû vous rendre compte de notre situation. Cette chère fille brûle de vous entretenir. Qui sait si votre complaisance & la mienne n'auront pas quelque heureux effet? Elle est plus composée depuis qu'elle s'attend à vous voir. Son espérance est de vous convertir. Plût au ciel, me dit Jeronimo, que ce miracle fût réservé à la compassion! Que je vous plains, chevalier! Quelles épreuves pour votre humanité! Je lis votre affliction dans

vos yeux. Hélas! lui répondis je, elle eſt bien plus profonde & plus vive dans mon cœur. La marquiſe fit demander à ſa fille ſi elle étoit diſpoſée à nous recevoir, & Camille vint nous dire qu'elle nous attendoit.

(*N.* Quelque jugement que l'on puiſſe porter de la ſcène ſuivante, il paroît néceſſaire de la conſerver pour donner quelqu'idée de celles qui lui reſſemblent, & qu'on ſupprime).

Clémentine, continue le chevalier dans les extraits du docteur, étoit aſſiſe près d'une fenêtre, un livre à la main. Elle ſe leva d'un air fort majeſtueux. La marquiſe alla vers elle, ſon mouchoir aux yeux. Je la ſuivois; mais à quelque pas je m'arrêtai, pour faire une profonde révérence. J'avois le cœur trop plein, pour être capable de parler. Clémentine ne parut point dans le même embarras. Elle me dit, ſans héſiter, vous ne m'êtes plus rien, M. Grandiſſon, vous m'avez refuſée, & je vous en remercie : je vous approuve même, car je ſuis une fille très-fière, & vous voyez quelle peine je cauſe aux meilleurs des parens & des amis. Je vous approuve de bonne foi : celle qui jette tant de trouble dans ſa famille doit effrayer un homme capable de réflexion. Cependant il ſemble que la religion eſt votre prétexte. Je ſuis fâchée de vous voir obſtiné,

Vos lumières me donnoient plus d'espérance. Mais vous avez été mon précepteur, chevalier, voulez-vous que je vous rende le même office?

Je vous promets beaucoup d'attention, mademoiselle, pour toutes les instructions dont votre bonté veut m'honorer.

Mais permettez, monsieur, que je console ma mère. Elle alla se mettre à genoux devant la marquise, & prenant ses deux mains dans les siennes, elles les baisa l'une après l'autre. Consolez-vous, maman. Pourquoi pleurez-vous? Je suis bien. Ne voyez-vous pas que j'ai l'esprit libre? accordez-moi votre bénédiction.

Que le ciel bénisse ma fille!

Elle se leva fort légèrement, & revenant vers moi: vous paroissez triste, monsieur, vous êtes taciturne. Je ne veux point de tristesse; mais je consens que vous gardiez le silence. Un disciple a besoin d'attention. Je n'en ai jamais manqué pour vous!..

Après avoir médité quelques momens, elle détourna la tête en portant la main à son front. J'avois mille choses à vous dire, chevalier, mais je ne retrouve rien dans ma mémoire. Aussi, d'où vient cet air de tristesse? Vous connoissez votre propre cœur, & vous n'avez rien fait qui ne vous ait paru juste: n'est-il pas vrai? Répondez, monsieur. Ensuite se tournant vers sa mère, le

pauvre chevalier a perdu la voix, madame. Cependant il n'a personne qui le tourmente. Je le vois triste ! Eh bien, monsieur, en se tournant vers moi, cessez d'être triste. Cependant l'homme qui m'a refusée... Ah ! chevalier, de votre part le trait est bien cruel ! Mais j'ai pris aussi-tôt le dessus. Vous voyez combien je suis tranquille à présent. Ne sauriez-vous l'être autant que moi ?

Que pouvois-je répondre ? Je n'avois point d'effort à faire pour la calmer, lorsqu'elle vantoit sa tranquillité. Je ne pouvois entrer en raisonnemens avec elle. Si mon projet de conciliation eût été reçu, je me serois livré aux plus tendres expressions. Mais jamais homme, avant moi, s'est-il trouvé dans une si malheureuse conjoncture ? Pourquoi toute la famille n'avoit-elle pas renoncé à me voir ? Pourquoi Jeronimo n'avoit-il pas rompu avec moi ? Pourquoi cette excellente mère continuoit-elle de me lier par la plus tendre estime, & d'engager tout à la fois ma reconnoissance & mon respect.

Clémentine reprit avec la même douceur : De grâce, monsieur, dites-moi comment vous avez pu être assez injuste, pour espérer que j'abandonnerois ma religion, lorsque vous êtes si ferme dans la vôtre. N'y avoit il pas beaucoup d'injustice dans cette espérance ? En vérité, je crois que vous autres hommes, vous comptez

pour rien la confcience dans les femmes ; il vous fuffit de nous voir étudier vos volontés, & remplir fidellement ce que nous vous devons. Les hommes fe regardent comme les dieux de la terre, & croient les femmes deftinées à les fervir. Je n'attendois pas de vous ces cruelles maximes ; vous étiez accoutumé à parler honorablement de notre fexe. D'où peut être venue votre injuftice ?

Un reproche fi peu mérité, redoubla les tourmens de mon cœur. Je me tournai vers fa mère: Ne m'eft-il pas permis, madame, de lui apprendre mes propofitions ? Elle paroît croire que j'ai nfifté fur fon changement de religion. On n'a as eu deffein, me répondit la marquife, de lui ire prendre cette idée ; mais je me rappelle 'au premier rapport que je lui fis de ce qui oit paffé entre vous & l'évêque de Nocera, f impatience ne me permit point d'achever. C t affez, me dit-elle, qu'elle eût été refufée. le me conjura de lui épargner le refte, & depu e jour, elle a roujours été dans un état qui n pas rendue propre à recevoir plus d'infor ion. Si vos propofitions avoient été d'une n e qui nous eût permis de les accepter, tre premier foin auroit été de l'en inftrui Aujourd'hui néanmoins, je ne vois aucun m lui apprendre ce que vous avez

proposé. Elle verra qu'il n'est pas question de ce qu'elle appelle mépris ? & c'est peut-être cette idée qui a changé son humeur, jusqu'à la rendre extrêmement sombre & rêveuse, après la vive agitation où nous l'avons vue.

Comme sa mère me parloit assez bas ; elle en parut affligée. Il n'est pas besoin, dit-elle, en s'adressant à moi, de me faire un secret de vos réflexions. Après des mépris ouverts, monsieur, vous devez me croire capable de tout souffrir & de tout entendre : & se tournant vers la marquise : madame, vous voyez quelle est ma tranquillité. J'ai su me vaincre. Ne craignez point de vous expliquer devant moi.

Des mépris, très-chère Clémentine ! le ciel & votre respectable mère me sont témoins que cet odieux sentiment n'est point entré dans mon cœur. Si les conditions que je propose étoient acceptées, elles me rendroient le plus heureux de tous les hommes.

Oui, oui, & moi la plus malheureuse de toutes les femmes : en un mot, vous m'avez refusée. Et se cachant le visage de ses deux mains ; qu'on ne sache pas du moins, hors de cette maison, qu'une fille de la meilleure des mères, ait essuyé le refus de tout autre qu'un prince. Quel mépris j'ai moi-même pour cette fille ! Comment peut-elle paroître aux yeux de celui

qui la méprife. J'ai honte de moi ! *en faifant quelques pas en arrière.* O madame Bemont, fans vous mon fecret ne feroit jamais forti de-là ! (en fe preffant la poitrine d'une main, & continuant de tenir l'autre fur fon vifage) Enfuite revenant vers moi ; mais, monfieur, ne me parlez point. Ecoutez-moi. Et lorfque j'aurai fini ce que j'ai à vous déclarer, que mon partage foit un éternel filence !

Sa mère fe noyoit dans fes larmes ; & la douleur me rendoit comme immobile.

Il me femble que j'avois mille chofes à vous dire. Je voulois vous convaincre de vos erreurs. Ne vous imaginez pas, monfieur, que j'aie la moindre faveur à vous demander. Tout part d'une eftime défintéreffée. Une voix, que je crois venue du ciel, m'ordonne de vous convertir. J'étois prête à la fuivre. J'aurois exécuté fon ordre, je n'en puis douter. C'eft de la bouche des enfans que dieu tire fa gloire. Vous connoiffez ce paffage, monfieur. S'il m'avoit été permis de fortir lorfque je l'ai défiré.... alors tout m'étoit préfent ; mais il ne m'en refte rien dans la mémoire. Fâcheufe Camille, avec fes impertinentes queftions. Elle m'a parlé d'un air tout-à-fait frénétique. Elle étoit piquée de me voir fi tranquille.

Je voulus répondre. Vous tairez-vous, me

dit-elle, lorſque je vous l'ordonne? En même tems elle me ferma la bouche d'une de ſes mains, que je retins un moment des deux miennes, & ſur laquelle je pris la liberté d'attacher mes lèvres.

Ah! chevalier, continua-t-elle, ſans la retirer, vous n'êtes qu'un flatteur! Oubliez-vous que c'eſt une fille que vous avez mépriſée?

A préſent, mademoiſelle, qu'il me ſoit permis de dire deux mots. N'en prononcez plus un, que je ne puiſſe répéter après vous. Je vous demande en grâce d'écouter les propoſitions que j'ai faites à votre famille. Elle me laiſſa le tems de les expliquer; & j'ajoutai que dieu ſeul connoiſſoit les tourmens de mon cœur.

Arrêtez, interrompit-elle; & ſe tournant vers ſa mère: je ne connois rien, madame, au langage de ces hommes. Dois-je le croire, maman? Il ſemble à ſon air que je le puis; dites, madame, puis-je me fier à ce qu'il dit?

La douleur ôtoit à ſa mère le pouvoir de lui répondre.

Ah! monſieur; ma mère, qui n'eſt pas votre ennemie, craint de ſe faire votre caution. Mais je veux vous lier par votre propre main. Elle courut vers ſon cabinet, d'où elle revint avec une plume, de l'encre & du papier. Voyons, monſieur. Vous ne penſez pas ſans doute, à

vous jouer de moi. Mettez par écrit tout ce que je viens d'entendre. Mais je veux l'écrire moi-même ; & nous verrons si vous le signerez.

Elle écrivit en un instant ce qui suit : Le chevalier Grandisson déclare solennellement qu'il a proposé d'une manière pressante, & par le mouvement de son cœur, de laisser à une certaine fille dont on pensoit à faire sa femme, l'exercice libre de sa religion, de lui abandonner le choix d'un homme sage pour son confesseur, de ne jamais la forcer de faire le voyage d'Angleterre avec lui, & de passer avec elle, de deux années l'une en Italie.

Signerez-vous cet écrit, monsieur ?

Très-volontiers, mademoiselle.

Je le signerai.

Elle relut ce qu'elle avoit écrit. Quoi ! vous avez fait ces propositions. Est-il bien vrai, madame ?

Oui, ma chère ; & je vous l'aurois appris plutôt ; mais vous fûtes si frappée de la supposition d'un refus.....

O madame, interrompit-elle, il étoit bien dur en effet de se croire refusée !

Mais souhaiteriez-vous, ma chère, que nous eussions donné notre consentement à ces offres ? Auriez-vous pu vous résoudre à devenir la femme

d'un proteſtant ? Une fille du ſang dont vous ſortez !

Elle tira ſa mère à l'écart ; mais, dans le mouvement où elle étoit, elle parla d'un ton aſſez haut pour être entendue.

Je conviens, monſieur, que j'aurois eu tort ; mais je me réjouis beaucoup de n'avoir pas été refuſée avec mépris. Je me réjouis que mon précepteur & le libérateur de mon frère, ne m'ait pas regardée comme un objet mépriſable. Franchement, je le ſoupçonnois d'aimer Olivia, & de chercher des prétextes.

N'êtes-vous pas perſuadée, ma fille, que votre foi auroit été dans un grand danger, ſi nous avions accepté les ouvertures de M. Grandiſſon.

Pourquoi ! madame ? Non aſſurément. Ne pouvois-je pas eſpérer de le convertir, comme il auroit eſpéré de m'entraîner dans ſes erreurs ? Je fais gloire de ma religon, madame.

Il n'a pas moins d'attachement pour la ſienne, ma chère.

C'eſt ſa faute, madame. Chevalier ! (en s'avançant vers moi) votre obſtination eſt extrême. Je me flatte que vous ne nous avez point entendues.

Vous vous trompez, ma chère ; il n'a pas perdu un mot, & je n'en ſuis point fâchée.

Plût au ciel, madame, dis je alors à la marquise, que je pusse espérer de vous un peu de faveur ! Quelques mots échappés à l'aimable Clémentine, me donneroient la hardiesse......

N'en concluez rien, monsieur, interrompit Clémentine en rougissant. Je ne suis pas capable de balancer sur l'intérêt de mon salut.

Je priai sa mère de s'éloigner un moment avec moi : Au nom du ciel, madame, lui dis-je avec toute l'ardeur que je pus mettre dans le ton de ma voix, ne vous opposez point à mes présomptueuses espérances. Ne remarquez-vous pas déjà quelque changement dans l'état de votre chère fille ? Ne la trouvez-vous pas plus tranquille depuis un instant qu'elle commence à voir qu'il n'y a rien à redouter pour son honneur & sa conscience ? Regardez-la : quelle douce sérénité dans ses yeux, qui avoient auparavant quelque chose d'égaré !

Ah ! chevalier, vous me demandez ce qui n'est point en mon pouvoir : & quand votre bonheur dépendroit de moi, je ne pourrois souhaiter à ma fille un homme si fortement attaché à ses erreurs. Pourquoi, monsieur : mais si je vous voyois moins de zèle pour votre religion, j'aurois plus d'espérance, & par conséquent moins d'objections.

Si j'avois moins d'attachement pour mes principes, la tentation, madame, feroit au deffus de mes forces. Une Clémentine, l'honneur de m'allier avec une telle famille!

Ah! chevalier, je ne puis vous donner le moindre efpoir.

De grâce, madame, regardez votre chère fille! voyez; elle balance peut-être en ma faveur. Rappelez-vous qu'elle faifoit la joie de votre cœur. Penfez à ce qu'elle peut devenir, & dont je prie le ciel de la préferver, & de quelque manière qu'il difpofe de moi. Quoi! madame) l'aimable Clémentine ne trouvera-t-elle point un avocat dans fa mère? J'attefte le ciel que fon bonheur a plus de part à mes vœux que le mien. Encore une fois! pour l'amour de votre fille! Qu'eft-ce, hélas! que mon intérêt en comparaifon du fien! Permettez que je vous demande à genoux votre puiffante protection; jointe à celle de mon cher Jeronimo, j'en prévois des effets dont la feule efpérance m'attendrit jufqu'aux larmes.

Clémentine n'avoit pu m'entendre; mais auffitôt qu'elle me vit dans la pofture où j'étois, elle accourut à moi; & tendant les deux mains, l'aiderai-je à fe lever, madame? Dites-lui donc qu'il fe lève. Il pleure! voyez fes larmes. Mais j'en

j'en vois verser à tout le monde. Pourquoi pleurez-vous, chevalier ? Maman pleure aussi. Quel peut être le sujet de tant d'afflictions !

Levez-vous, chevalier, me dit la marquise. O fille charmante ! Elle me fera mourir de compassion & de douleur. Vous n'obtiendrez rien, monsieur, que suivant nos propres conditions : & je ne puis souhaiter même que les choses tournent autrement. Mais est-il possible que cette chère créature ne vous touche point ? Insensible Grandisson !

Je me levai. Quel sort est le mien ! Me traiter d'insensible, madame, tandis que j'ai le cœur percé de la situation de votre adorable fille, & du chagrin qu'elle répand dans une maison où tout m'est également cher & respectable ! Quel autre désir ai-je marqué, que celui de ne pas quitter une religion à laquelle je suis attaché par la conscience & par l'honneur ? Vous-même, madame, avec le cœur d'une mère & d'une amie, vous ne sauriez être plus mortellement affligée que moi.

Dans cet intervalle, Clémentine promenoit ses regards, avec beaucoup d'attention, tantôt sur moi, tantôt sur sa mère, dont elle voyoit couler les pleurs. Enfin, rompant le silence, après avoir pris la main de la marquise & l'avoir

baisée, je ne comprends rien, dit-elle, à tout ce qui se passe ici. Cette maison n'est plus la même. Il n'y a que moi qui ne suis pas changée. Mon père est tout différent de ce qu'il étoit. Mes frères aussi. Ma mère n'a jamais les yeux secs. Moi, qui ne pleure point, je dois vous consoler tous. Oui, c'est mon office. Chère maman ! cessez donc de vous affliger. Mais je ne fais qu'augmenter vos pleurs ! O maman ! que diriez-vous de moi si je refusois vos consolations ! Elle se mit à genoux devant la marquise. Elle prit ses mains, qu'elle baisa tendrement. Consolez-vous, madame, je vous en conjure; ou prêtez-moi quelques-unes de vos larmes, afin que je puisse pleurer avec vous. Pourquoi donc n'en puis-je tirer de mes yeux? Et je vois le chevalier qui pleure aussi ! De quoi est-il question? Ne me l'apprendrez-vous pas? Vous voyez quel exemple je vous donne; moi qui ne suis qu'une foible fille, je ne verse pas une larme. Elle affectoit en même tems une contenance libre.

O chevalier ! me dit sa mère, avec autant de sanglots que de paroles, je me persuade aisément que vous avez le cœur pénétré. Chère fille ! en la serrant dans ses bras; ma trop chère Clémentine ! plût au ciel, que le sacrifice de ma

vie pût servir à votre rétablissement ! Chevalier ! s'il étoit sûr que se rendant à vos offres.... mais vous ne voulez rien faire pour nous !

Quel reproche, madame, lorsque j'ai fait des avances, que je ne ferois peut-être pas pour la première princesse du monde ! Permettez-vous que je les répète devant votre fille ?

Quoi ? interrompit Clémentine ; que veut-il répéter ? Ah ! madame, permettez-lui de dire tout ce qu'il a dans l'esprit. Laissez-lui la liberté de soulager son cœur. Parlez, chevalier. Puis-je servir à votre consolation ? Mon bonheur, si j'en avois le pouvoir, seroit de vous rendre tous heureux.

C'est trop, madame, c'est trop, dis je, à sa mère avec un profond soupir. Quelle merveilleuse bonté de naturel, éclate avec excellence, dans les ténèbres d'une imagination troublée ! Aurez-vous peine à croire, madame, qu'il n'y a jamais eu d'homme aussi malheureux que moi ?

O ma fille ! reprit sa mère : cher enfant de mon plus tendre amour ! Eh ! pourriez-vous consentir à vous voir la femme d'un homme qui fait profession d'une autre foi que vous ! d'un étranger ? Vous voyez, chevalier, que je lui rappelle vos propositions. D'un homme, ma

fille, qui est en guerre avec la religion de ses propres ancêtres, comme avec la vôtre !

Mais, non, madame. Je ne puis croire qu'il ait cette idée de moi.

Souffrez, madame, dis-je à la marquise, que je lui présente les mêmes choses sous une autre face....... Cependant, si vous ne me donnez aucune espérance de protection, si je n'ai rien à me promettre du marquis & de vos deux fils; je crains de nuire à ce que je désire le plus.

Non, chevalier, ils ne prêteront l'oreille à rien.

Eh bien, madame, je dois donc consentir à paroître injuste, ingrat, insolent même aux yeux de Clémentine, si cette représentation peut servir à soulager son esprit. En perdant l'espérance de votre faveur, il ne me reste en effet que le désespoir.

Si je voyois la moindre apparence à vous servir utilement, je ne sais de quoi je ne serois pas capable. Mais, sur un point de cette importance, il ne m'est pas permis de me séparer de ma famille.

Ensuite paroissant rompre sur cette matière; ma chère, dit-elle à sa fille, ne m'avez-vous pas dit que vous souhaitiez d'entretenir M. Grandisson sans témoins? Cette occasion est la seule

que vous puissiez espérer. Votre père & vos frères seront ici demain. Alors, alors, chevalier, en se tournant vers moi, tout sera fini.

Clémentine répondit assez paisiblement, qu'elle s'étoit proposé en effet de me voir seule, & que n'ayant elle-même aucun intérêt dans ce qu'elle avoit à me dire......... Croyez-vous, interrompit sa mère, que vous puissiez vous rappeler tout ce que vous lui auriez dit, si vous lui aviez rendu la visite que vous méditiez ?

Je ne sais.

Je vais donc sortir. Sortirai-je, ma chère ?

Clémentine se tourna vers moi : Vous avez été mon précepteur, monsieur, & vous m'avez donné d'excellentes leçons : dois-je souhaiter que ma mère s'éloigne ? dois-je avoir quelque chose à vous dire qu'elle ne puisse pas entendre ? Il me semble que non.

La marquise se retirant, je la priai d'entrer, sans être observée, dans le cabinet voisin. Il faut madame, lui dis-je, que vous entendiez tout. L'occasion peut-être importante. Si vous sortez, demeurez du moins assez proche pour juger de notre conduite. Je vous demande votre approbation ou votre censure.

O chevalier ! me répondit-elle, la prudence & la générosité ne vous quittent jamais. Que ne pouvez-vous être catholique ? Elle sortit & je lui

ménageai le moyen de rentrer sans être apperçue de sa fille, que j'engageai même à s'asseoir sur un fauteuil dont le dos étoit tourné vers la porte du cabinet. Elle s'y plaça sans défiance, en m'ordonnant de m'asseoir près d'elle.

Nous demeurâmes quelques momens en silence. Je souhaitois qu'elle parlât la première, afin qu'on ne pût m'accuser d'avoir préoccupé son imagination. Elle paroissoit incertaine, baissant & levant les yeux tour-à-tour, les jetant d'un côté, & les tournant aussi-tôt de l'autre. Ah! chevalier, me dit-elle enfin, l'heureux tems que celui où j'étois votre écolière, où vous m'appreniez l'Anglois.

Heureux, assurément, mademoiselle.

Mde. Bemont étoit trop forte pour moi. Chevalier, connoissez vous Mde Bemont?

Je la connois. C'est une des meilleures femmes du monde.

J'ai la même opinion d'elle. Mais elle m'a mise à d'étranges épreuves. Je crois avoir commis une grande faute.

Et quelle faute, Mademoiselle?

Quelle faute! celle de lui avoir laissé pénétrer un secret que j'avois caché à ma mère, à la plus indulgente des mères. Vous me regardez, chevalier. Mais je ne vous dirai point quel est ce secret.

Je ne vous le demande point, Mademoiselle.

Vous me le demanderiez inutilement. Mais il me sembloit que j'ai tant de choses à vous dire! Pourquoi cette fâcheuse Camille m'a-t-elle arrêtée, lorsque je me disposois à vous aller voir? J'avois mille choses à vous dire.

Quoi, mademoiselle, vous n'en pouvez rien rappeler?

Laissez-moi réfléchir un moment.... Hé bien, j'ai pensé d'abord que vous me méprisiez. Ce n'est pas ce qui m'a chagrinée, je vous le proteste. Au contraire, cette idée m'a servie. Je suis fière, monsieur: j'ai pris le dessus, & je suis devenue fort tranquille. Vous voyez quelle est ma tranquilité. Cependant, disois-je en moi-même, ce pauvre chevalier, soit qu'il me méprise ou non.... Je veux vous découvrir toutes mes pensées, monsieur: mais qu'elles ne vous affligent point. Vous voyez que j'ai l'esprit tranquille. Cependant je ne suis qu'une fille foible. Vous passez pour un homme sage, ne faites pas déshonneur à votre sagesse. Un homme sage seroit-il plus foible qu'une simple fille? Que jamais ce reproche.... Mais qu'avois-je commencé à vous dire?

Ce pauvre chevalier, disiez-vous, mademoiselle.

Oui, oui. Ce pauvre chevalier, disois-je, a reçu du ciel une belle ame. Il a pris beaucoup de

peine à m'instruire. N'en prendrai-je point aussi pour sa conversion? J'avois recueilli quantité de passages & d'excellentes pensées. Ma tête en étoit remplie.... Cette impertinente Camille m'a fait tout oublier. Cependant il m'en reste quelque chose : oui, je m'en souviens. Je voulois vous dire pour conclusion de mon discours... C'étoit donc un traité prémédité, me direz-vous. Je n'en disconviens pas, chevalier. Il faut que je vous le dise à l'oreille. Mais, non: tournez plutôt le visage de l'autre côté. Je sens que la rougeur me monte déjà. Ne me regardez point. Regardez vers la fenêtre. (Je fis ce qu'elle exigeoit) J'avois donc résolu de vous dire... mais je crois l'avoir jeté par écrit. (Elle tira ses tablettes de sa poche). Le voici. Regardez-vous de l'autre côté, lorsque je vous l'ordonne? Elle se mit à lire: « Je consens, Monsieur, du fond de mon cœur, » (c'est très-sérieusement, comme vous voyez) » que vous n'ayez que de la haine, du mépris, » de l'horreur pour la malheureuse Clémentine; » mais je vous conjure, pour l'intérêt de votre » ame immortelle, de vous attacher à la véri» table église. » Hé bien, monsieur, que me répondez-vous? (en suivant, de son charmant visage, le mien que je tenois encore tourné; car je ne me sentois pas la force de la regarder.) Dites, monsieur, que vous y consentez. Je vous ai tou-

jours cru le cœur honnête & ſenſible. Dites qu'il ſe rend à la vérité. Et ce n'eſt pas pour moi que je vous en ſollicite. Je vous ai déclaré que je prends le mépris pour mon partage. Il ne ſera pas dit que vous vous ſoyez rendu aux inſtances d'une femme. Non, monſieur ; votre ſeule conſcience en aura l'honneur. Je ne vous cacherai point ce que je médite pour moi même. Je demeurerai dans une paix profonde ; (elle ſe leva ici, avec un air de dignité, que l'eſprit de religion ſembloit encore augmenter), & lorſque l'ange de la mort paroîtra, je lui tendrai la main. Approche, lui dirai-je, ô toi! miniſtre de la paix! Je te ſuis au rivage où je brûle d'arriver ; & j'y vais retenir une place pour l'homme à qui je ne la ſouhaite pas de long-tems, mais auprès duquel je veux être éternellement aſſiſe. Cette eſpérance, monſieur, ſatisfera Clémentine, & lui tiendra lieu de toutes les richeſſes. Ainſi vous voyez, comme je l'ai dit à ma mère, que je parlois pour l'ouvrage du ciel, & qu'il n'étoit pas queſtion de mon propre intérêt.

Elle auroit pu continuer deux heures entières, ſans que j'euſſe penſé à l'interrompre. Ah, cher ami! quels furent les tourmens de mon cœur! Elle prêta l'oreille aux ſoupirs qui m'échappoient. Vous ſoupirez, monſieur! vous n'êtes point un inſenſible, comme on vous l'a reproché. Mais

vous rendez-vous? Dites-moi donc que vous vous rendez. Je ne veux point être refusée. Etes-vous curieux de mon sort? Si ma dernière heure n'arrive pas aussi-tôt que je le désire, j'entre dans un cloître, & je me donne au ciel dès le tems de cette malheureuse vie.

Où trouver des expressions pour lui répondre? Comment lui marquer, dans notre situation mutuelle, tous les tendres sentimens dont mon cœur étoit comme inondé? La compassion est un motif qui ne peut satisfaire une femme généreuse, & quel moyen de faire parler l'amour? Pouvois-je entreprendre de me rétablir dans son affection, lorsque toute sa famille rejetoit mes offres, & qu'on ne m'en faisoit point que je pusse accepter? Entrer en raisonnemens contre sa religion, pour la défense de la mienne, c'est à quoi je devois encore moins penser, dans le trouble où je voyois son esprit. D'ailleurs, la justice & la générosité me permettoient-elles d'abuser de sa situation, pour lui inspirer des doutes sur un parti auquel je la voyois attachée de si bonne foi.

Je me réduisis, en retrouvant la force de parler, à donner de grands éloges à sa piété. Je la nommai un ange, une fille divine, qui faisoit l'ornement de son sexe & l'honneur de sa religion. Enfin je tournai tous mes efforts à la faire changer de sujet. Mais pénétrant mon dessein,

elle me dit, après quelques momens de ſilence, que j'étois le plus obſtiné de tous les hommes. Cependant, reprit-elle, je ne puis croire que vous ayez du mépris pour moi. Liſons encore une fois votre papier. Elle relut, en me demandant, à chaque promeſſe, ſi j'aurois été fidèle à la remplir. Ne doutez pas, lui dis-je d'une fidélité qui auroit fait mon bonheur. Elle parut réfléchir, peſer, comparer; Et revenant de cette méditation : Que dire, reprit-elle avec un ſoupir, ſur des événemens qui ſont encore cachés dans les ſecrets de la providence.

Je jugeai que notre converſation ayant pris un autre tour, la marquiſe ne ſeroit pas fâchée de ſortir du cabinet. Il me fut aiſé d'aider à ſon paſſage. Elle s'avança vers nous les yeux humides de pleurs. Ah, madame, lui dit Clémentine, je ſors d'une vive diſpute avec le chevalier; & s'approchant de ſon oreille : Je ne déſeſpère pas, madame, qu'il ne puiſſe être convaincu. Il a le cœur tendre. Mais, ſilence, ajouta-t-elle en ſe mettant le doigt ſur la bouche. Enſuite, élevant la voix, elle voulut parler de l'écrit qu'elle avoit relu; mais ſa mère craignit apparemment que ce ne fût trop de faveur pour moi; & c'eſt la première fois que j'ai cru voir ſon inclination refroidie pout l'alliance. Elle s'empreſſa de l'inter-

rompre. Mon amour, lui dit-elle, c'eſt une matière que nous traiterons entre nous. Elle ſonna. Camille parut & reçut ordre de demeurer avec Clémentine.

La marquiſe ſortit en m'invitant à la ſuivre. A peine fûmes-nous dans la chambre voiſine, que tournant la tête vers moi : Ah ! chevalier, me dit-elle, comment avez-vous pu réſiſter à cette ſcène? Vous n'avez point pour ma fille tout l'attachement qu'elle mérite ; votre cœur eſt noble, généreux ; mais vous êtes d'une opiniâtreté invincible.

Quoi! madame, je paſſe à vos yeux pour un ingrat? Que ce reproche augmente mes tourmens! Mais ai-je donc perdu votre faveur & votre protection? C'étoit ſur vous, madame, ſur votre bonté & ſur celle de Jeronimo, que j'avois fondé toutes mes eſpérances.

Je ſais, chevalier, que vos propoſitions ne peuvent jamais être acceptées, & je n'eſpère plus rien de vous. Après cette entrevue, qui ſera vraiſemblablement la dernière, il ne peut me reſter le moindre eſpoir. Ma fille commençoit à balancer. Que ſon cœur eſt plein de vous! Mais il eſt impoſſible que vous ſoyez jamais unis : je le vois, & je ne ſuis point d'avis de l'expoſer davantage à des entretiens dont je ne puis rien attendre

d'heureux. Vous paroissez affligé : j'aurois pitié de vos peines, monsieur, si votre bonheur & le nôtre n'étoient pas entre vos mains.

Je m'attendois peu à trouver ce changement dans les dispositions de la marquise. Me sera-t-il permis, madame, lui dis-je d'un ton fort humble, de faire mes adieux à la chère personne dont le cœur & la piété méritent mes adorations?

Il me semble aussi à propos, chevalier, qu'ils soient différés. Différés, madame ! Le marquis & le général arrivent ; mon cœur me dit que je serai privé pour jamais du bonheur de la voir.

Pour cette fois du moins, il vaut mieux, monsieur, qu'il soit différé.

Si vous exigez ma soumission, je vous la dois, madame, & je ne puis attendre que du ciel le pouvoir de reconnoître toutes vos bontés. Qu'il rende la santé à votre chère fille ! Qu'il emploie sa toute puissance à votre bonheur ! Le tems peut faire quelque chose pour moi, le tems & le témoignage de mon cœur........ Mais vous n'avez jamais eu devant vous d'homme plus malheureux.

Je pris la liberté de lui baiser la main, & je me retirai avec beaucoup d'émotion. Camille se hâta de me suivre. Elle me dit que madame vouloit savoir si je ne verrois pas le seigneur Jeronimo. Que le ciel, répondis-je, comble de

ſes bénédictons mon cher ami ! Il m'eſt impoſſible de le voir. Je n'aurois que des plaintes à lui faire. Tous les tourmens de mon cœur éclateroient devant lui. Recommandez-moi mille fois à ſon amitié. Que le ciel verſe toutes ſes faveurs ſur cette excellente maiſon ! Camille, obligeante Camille, adieu.

O cher docteur ! Mais qui peut condamner la marquiſe ? Elle étoit reſponſable de ſa conduite dans l'abſence de ſon mari. Elle étoit informée de la réſolution de ſa famille ; & ſa Clémentine ſembloit pencher à me marquer plus de faveur qu'il ne convenoit peut-être aux circonſtances. Cependant elle avoit eu l'occaſion d'obſerver que cette chère fille, dans la ſituation où elle étoit, ne renonçoit pas aiſément à ce qu'elle avoit fortement conçu ; & d'ailleurs, on ne l'avoit jamais accoutumée à ſe voir contredire.

Le lendemain je reçus une viſite de Camille ; par l'ordre de la marquiſe, qui me faiſoit faire des excuſes de m'avoir refuſé la permiſſion de prendre congé de ſa fille. Elle me prioit de ne conſidérer, dans ce refus, que ce qu'elle avoit cru devoir à la prudence. Elle me promettoit une eſtime inviolable, & même autant d'affection que ſi ſes plus tendres vœux euſſent été remplis. Le marquis della Porretta, le comte ſon frère, l'évêque de Nocera & le général étoient

arrivés le soir précédent. Elle avoit essuyé beaucoup de reproches, pour avoir consenti à l'entrevue; mais elle s'en repentoit d'autant moins que depuis notre séparation, Clémentine avoit eu l'air plus composé, & qu'elle avoit répondu fort tranquillement à toutes les questions de son père. Cependant elle souhaitoit que je quittasse Boulogne, autant pour l'intérêt de sa fille que pour le mien. Camille me dit de la part de Jeronimo, qu'il apprendroit avec joie que je me fusse retiré à Trente ou à Venise. Elle ajouta, comme d'elle-même, que le marquis, le comte son frère, & le général avoient effectivement blâmé l'entrevue; mais qu'ils étoient fort satisfaits que la marquise m'eût refusé la permission de revoir sa fille, lorsque l'écrit qu'elle m'avoit fait signer sembloit l'avoir disposée à bâtir quelque chose sur ce fondement; qu'ils paroissoient tous d'accord dans leurs résolutions; qu'en me supposant prêt à suivre toutes leurs volontés, ils ne trouvoient plus que l'alliance leur convînt; qu'ils avoient pesé le rang, la fortune, les honneurs; en un mot, Camille me fit conclure de son récit, que tous leurs avantages ayant été fort relevés, les miens avoient beaucoup perdu dans cette comparaison, & que les difficultés étoient devenues insurmontables. Ils avoient poussé leurs mesures jusqu'à s'expli-

quer févérement avec le feigneur Jeronimo, fut la chaleur qu'il continuoit de marquer pour mes intérêts. Le directeur avoit été rappelé. On le confultoit comme un oracle. Enfin le comte de Belvedère entroit auffi dans leur plan; ils fe propofoient de le faire avertir que fes anciènnes propofitions feroient écoutées; & par une maniere de penfer peu délicate, ils fe flattoient qu'un mari feroit un remède plus sûr que tous ceux qu'ils avoient éprouvés.

N. M. Grandiffon continue de raconter, dans les plus longs détails, ce qui fe paffa pendant quelques jours dans l'intérieur de la famille. Il reçut des informations, non-feulement de Jeronimo, qui le preffoit de quitter Boulogne, mais du directeur même, qui lui rendit une vifite; & qui prit pour lui, dans les explications qu'ils eurent enfemble, tous les fentimens de l'eftime & de l'amitié, jufqu'à fe mettre à genoux, pour demander fa converfion au ciel par une fervente prière. Cependant, ne voyant aucun effet de fon zèle, il l'exhorta auffi à s'éloigner. Le chevalier étoit arrêté par deux raifons; fa tendre pitié pour Clémentine, dont il apprenoit que le mal augmentoit de jour en jour, & la crainte de fe manquer à lui-même, en cédant tout d'un coup à des inftances dans lefquelles il croyoit entre-

voir

voir un mêlange de menaces. Enfin, une lettre fort mesurée du marquis, par laquelle ce père affligé le prioit, sans lui imposer aucune loi, de le mettre en état d'apprendre à sa fille qu'il étoit parti pour l'Angleterre, eut la force de le déterminer. Il promit de partir; mais il répondit au marquis, que son cœur ne lui reprochant rien, & n'y trouvant au contraire qu'une ardente reconnoissance pour une famille à laquelle il avoit des obligations infinies, il demandoit la permission de lui faire ouvertement ses adieux. Cette demande y fit naître de grands débats. Elle parut fort hardie au plus grand nombre. Mais Jeronimo ayant représenté avec force, qu'elle étoit digne de son ami, de son libérateur, & d'un homme innocent, qui ne vouloit pas que son départ ressemblât à celui d'un criminel, on conclut que le chevalier seroit invité dans les formes, & l'on prit deux jours pour assembler quelques autres personnes de la famille, qui ne l'ayant jamais vu, souhaitoient, avant cette dernière séparation, de connoître un étranger que tant d'événemens leur faisoient regarder comme un homme extraordinaire.

Une très-longue lettre de Jeronimo lui apprend dans l'intervalle, tout ce qui se passe à l'hôtel della Porretta. Le jour arrivé, M. Grandisson

ſe conduit dans l'aſſemblée avec tant de nobleſſe, de modeſtie & de prudence, qu'il y enlève l'eſtime & l'affection de tout le monde. On n'y entend que des ſoupirs & des regrets tendres. On n'y voit que des larmes. Chacun fait des vœux pour ſon bonheur, & lui demande ſon amitié, à la réſerve néanmoins du général, qui cherche au contraire à la piquer par des regards hautains, & par quelques traits pleins de fiel. Il trouve le ſecret de répondre, avec autant de fermeté que de politeſſe & de modération. Il ſatisfait à tout; il s'adreſſe ſucceſſivement à chaque perſonne de l'aſſemblée, au général même, que la force de la raiſon & de la juſtice rend muet. On s'épuiſe en témoignages d'eſtime, qui ſemblent promettre une paiſible concluſion. Cependant le chevalier s'étant approché de Jeronimo, pour lui renouveler ſes embraſſemens, le général ſe lève, s'avance vers lui, & lui dit d'une voix baſſe : Vous ne ſauriez penſer, monſieur, que j'aie bien pris une partie de vos diſcours, & je ſuppoſe même que vous ne les avez pas tenus dans cette intention. Je n'ai qu'une queſtion à vous faire: quel jour partez-vous ?

C'eſt le chevalier qui rentre ici dans ſa narration. Permettez, monſieur, répondis-je, du ton naturel de ma voix, que je vous demande auſſi

quand vous vous propofez de retourner à Naples?

Pourquoi cette queftion?

Je vous l'apprendrai de bonne foi. Vous m'avez fait l'honneur, monfieur, dans les commencemens de notre connoiffance, de m'inviter à faire le voyage de Naples, & je m'y fuis engagé. Si votre départ n'eft pas différé trop long-tems, mon deffein eft non-feulement de vous y aller faire ma cour, mais de vous demander un logement dans votre hôtel même; & ne croyant point avoir mérité que vous me refufiez cette grâce, je me flatte d'y être reçu avec autant de bonté que vous m'en avez marqué par l'invitation. Je compte de quitter demain Boulogne.

O mon frère! lui dit l'évêque de Nocera, ne vous rendez-vous pas à de fi généreux fentimens?

Etes-vous fincère! reprit le fier général.

Je le fuis, monfieur. J'ai dans les différentes cours d'Italie, plufieurs amis refpectables, dont je veux prendre congé, avant que de quitter un pays que je défefpere de revoir jamais. Ma paffion eft de pouvoir vous compter dans ce nombre. Mais je n'apperçois point encore l'air d'amitié que je cherche dans vos yeux. Approuvez, monfieur, que je vous offre ma main. Un homme d'honneur fe dégraderoit à rejeter les avances d'un homme d'honneur. J'en appelle, monfieur, à vos propres fentimens.

Il se contenta de lever la main, lorsqu'il me vit tendre la mienne. Je ne suis pas sans orgueil, vous le savez, cher docteur; & dans cette occasion, je sentois ma supériorité. Je pris sa main, telle qu'il me l'offroit; mais avec un peu de pitié pour son air contraint, & pour un mouvement dans lequel je ne reconnus pas les grâces, dont tout ce qu'il fait & ce qu'il dit est toujours accompagné. L'évêque m'embrassa. Votre modération, me dit-il, vous fait toujours triompher. O chevalier! vous êtes un prince de la création du tout-puissant. Mon cher Jeronimo s'essuya les yeux, & me tendit les bras pour m'embrasser. Le général me dit: je serai à Naples dans huit jours. Je suis trop touché des malheurs de ma famille, pour me conduire comme je le devrois peut-être dans cette occasion. En vérité, Grandisson, il est difficile à ceux qui souffrent d'allier toutes les vertus au même degré. Oui, cher comte, lui répondis-je, & je ne l'éprouve que trop. Mes espérances, qui avoient pris un si glorieux essor, s'évanouissent aujourd'hui, & ne laissent que le désespoir à leur place.

Je puis donc vous attendre à Naples, interrompit-il; apparemment pour éloigner toutes ces idées.

Vous le pouvez, monsieur; mais je vous demande une faveur dans l'intervalle; c'est de.

traiter avec douceur votre chère Clémentine : que ne puis-je dire la mienne ! Et permettez moi de vous demander une autre grâce, qui ne regarde que moi ; c'est de l'informer que j'ai pris congé de toute votre famille ; qu'à mon départ j'ai fait, pour son bonheur, tous les vœux de la plus tendre amitié. Je ne fais pas cette prière au seigneur Jeronimo, parce que l'affection que je lui connois pour moi, l'engageroit dans un détail qui pourroit augmenter toutes nos peines.

N. M. Grandisson laissa tous les spectateurs dans l'admiration de son mérite. Il sortit accablé de la plus vive douleur. Ce ne fut pas sans avoir répandu ses libéralités sur une troupe de domestiques, qui regrettoient amèrement de ne le pas voir au nombre de leurs maîtres.

Le même jour, & le lendemain avant son départ, il apprit par les lettres de Jeronimo, & par les dernières visites de Camille que la paix ne règnoit point à l'hôtel della Porretta, & que la malheureuse Clémentine, informée de sa résolution, étoit retombée dans ses plus tristes égaremens. Mais, ayant perdu toute espérance de la voir, il se mit en chemin pour Florence, où il ne s'arrêta que pour donner ordre à son banquier de faire préparer tous les comptes de la succession de M. Jervins. Il avoit à Sienne, à

Ancone, & particulièrement à Rome, de chers amis qu'il vouloit embrasser avant que de retourner dans sa patrie; mais en ayant aussi à Naples, c'étoit un motif de plus pour commencer par l'engagement qu'il avoit pris avec le général. Il arriva dans cette ville, vers le tems qu'il s'étoit proposé.

Le général, raconte-t-il dans l'extrait de ses lettres, me reçut avec plus de politesse que d'affection. Après les premières civilités : vous êtes, me dit-il, le plus heureux des hommes; c'est en bravant les dangers, que vous avez trouvé l'art de vous en garantir. Je vous confesse que j'ai eu beaucoup de violence à me faire, pour ne pas vous rendre une visite sérieuse à Boulogne. J'y étois résolu, avant que vous m'eussiez fait espérer ici la vôtre.

J'aurois été très-fâché, lui répondis-je, de voir le frère de Clémentine pour quelque raison qui ne me l'eût pas fait regarder comme son frère. Mais, avant que j'ajoute un mot, permettez que je m'informe de sa santé. Comment se porte la plus excellente personne de son sexe?

Vous l'ignorez donc?

Je l'ignore, monsieur, mais ce n'est pas faute de soins. J'ai dépêché trois exprès, dont je n'ai reçu aucune satisfaction.

Vous n'apprendrez rien de moi qui puiffe vous en caufer beaucoup.

Quel furcroît d'affliction! Comment fe portent du moins le marquis & la marquife?

Ne le demandez point. Ils font extrêmement malheureux.

J'ai fu que mon cher ami, le feigneur Jeronimo, avoit effuyé.....

Une terrible opération? interrompit-il. On ne vous a pas trompé. Qu'il eft à plaindre! Il n'a pu vous en informer lui même. Que le ciel nous le conferve! Mais, chevalier, vous n'avez fauvé que la moitié d'une vie, quoique nous vous devions beaucoup, pour avoir remis dans nos bras un refte fi cher.

J'eus peu de part, monfieur, à cet accident. Je ne m'en fuis jamais fait un mérite. Le hafard fit tout. Il ne m'en coûta rien, & l'on a fort exagéré le fervice.

Plût au ciel, chevalier, qu'il eût été rendu par tout autre!

L'événement, monfieur, m'oblige de former le même vœu.

Il me montra fes tableaux, fes ftatues & fon cabinet de curiofités; mais moins pour fatisfaire mon goût, que pour fe faire honneur du fien. J'obfervai même dans fes manières, une augmentation de froideur; fes yeux fe tournoient

vers moi d'un air ſombre, qui marquoit plutôt du reſſentiment, que cette ouverture de cœur qu'il me devoit peut-être, après un voyage de deux cens milles, que j'avois fait pour le voir, & pour lui marquer la confiance que j'avois à ſon honneur. Comme cette conduite ne faiſoit tort qu'à lui, je me contentai de le plaindre : mais je fus ſenſiblement affligé de n'en pouvoir obtenir le moindre éclairciſſement ſur la ſanté d'une perſonne dont je portois tous les maux au fond du cœur. Une compagnie aſſez nombreuſe, que nous eumes à dîner, rendit la converſation générale. Il ne ceſſa point de me traiter avec beaucoup de conſidération ; mais j'y remarquois trop d'appareil, & j'en ſouffrois d'autant plus, que tous ces dehors affectés me faiſoient appréhender quelque nouveau malheur à Boulogne, depuis que j'avois quitté cette ville.

Il me propoſa de paſſer dans le jardin. Vous me donnerez au moins huit jours, chevalier?

Non, monſieur. Une affaire d'importance m'appelle néceſſairement à Florence & à Livourne. Je compte partir demain pour Rome, d'où je me rends en Toſcane.

Cette précipitation me ſurprend. Quelque choſe vous déplaît dans ma conduite, chevalier?

J'avouerai, moſieur, avec la franchiſe qui

m'eſt n'aturelle, que je ne vous trouve point cet air de bonté & de complaiſance, que j'ai pris plaiſir à voir dans d'autres occaſions.

J'atteſte le ciel, chevalier, qu'il y a peu d'hommes au monde pour qui je me ſois ſenti plus de penchant que pour vous. Mais j'avouerai, à mon tour, que je ne vous vois point ici avec autant de tendreſſe que d'admiration.

Ce langage, monſieur, ne demande-t-il pas un peu d'explication? C'eſt ma confiance apparemment que vous admirez; & dans ce ſens, je vous rends grâces d'une réflexion qui me fait honneur.

Je n'entends rien qui puiſſe vous bleſſer. J'entends, en particulier, la noble réſolution qui vous amène ici, & la grandeur d'ame que vous avez fait éclater à Boulogne, en prenant congé de toute ma famille. Mais n'y entroit-il pas quelque deſſein de m'inſulter?

Ma ſeule vue alors étoit de vous faire obſerver, comme je le fais encore ici, que vous n'avez pas toujours eu de mes ſentimens l'opinion que je crois mériter. Mais lorſque je me fus apperçu que votre ſang commençoit à s'échauffer, au lieu de répondre à votre queſtion ſur mon ſéjour à Boulogne, je m'invitai moi-même à vous ſuivre à Naples, & dans des termes qui n'avoient point aſſurément l'air d'une inſulte.

J'avoue, chevalier, que j'en fus déconcerté. Mon intention étoit de vous épargner le voyage.

Étoit-ce dans cette vue, monsieur, que vous me fîtes l'honneur de passer chez moi?

Non pas absolument. Je n'étois convenu de rien avec moi-même. Je voulois vous entretenir. Je ne savois quel pouvoit être le résultat de cet entretien. Mais si je vous avois proposé de sortir, auriez-vous répondu à mes demandes?

Suivant l'explication que vous m'en auriez donnée.

Et leur répondriez-vous à présent, si je vous tenois compagnie jusqu'à Rome, dans votre retour à Florence.

J'y répondrois sans doute, si elles demandoient une réponse.

Me croyez-vous capable de faire quelque proposition qui n'en demande point?

Monsieur, je crois devoir m'expliquer. Vous avez conçu contre moi des préjugés mal fondés. Vous semblez porté à m'attribuer des malheurs auxquels vous ne sauriez être plus sensible que moi. Je connois mon innocence. J'ai droit de me croire offensé par les vaines espérances qu'on m'a données volontairement, lorsqu'on ne peut me reprocher de les avoir perdues par ma faute. Quelle crainte peut entrer dans un cœur innocent & injurié? Si j'avois marqué de la foiblesse, elle

n'auroit pu tourner qu'à ma perte. N'étois-je pas au milieu de vos amis, avec la seule qualité d'étranger, & pouvois-je vous éviter, quand j'en aurois été capable, si vous aviez pris la résolution de me chercher ? J'irai toujours en homme d'honneur au devant d'un ennemi, plutôt que de l'éviter comme un coupable. La fuite passe dans mon pays pour une confession du crime. Si vous m'aviez fait des demandes auxquelles il ne m'eût pas convenu de répondre, je vous en aurois fait mes plaintes, peut-être avec la même tranquillité que vous me voyez ici. Si vous aviez refusé de m'entendre, je n'aurois pas négligé ma défense; mais pour le monde entier, je n'aurois pas blessé, si j'avois pu l'éviter, un frère de Clémentine & de Jeronimo, un fils du marquis & de la marquise della Poretta. Si votre emportement m'eût donné sur vous quelque avantage, tel que celui de vous désarmer, je n'en aurois usé que pour vous présenter nos deux épées, & mon estomac ouvert. Il est déjà percé par les afflictions de votre chère famille. Peut-être aurois-je seulement ajouté : vengez-vous, si vous croyez avoir reçu de moi quelque offense.

Aujourd'hui que je suis à Naples, je vous déclare, monsieur, que si vous êtes déterminé à m'accompagner avec d'autres intentions que celles de l'amitié, je ne tiendrai pas d'autre con-

duite. Je me reposerai sur mon innocence, & sur l'espoir de vaincre un cœur généreux par la générosité. C'est aux coupables à chercher leur sûreté par la violence & le meurtre.

Quel orgueil! me dit-il d'un ton piqué en me mesurant des yeux. Eh! sur quoi, s'il vous plaît, fondez-vous l'espérance d'un avantage?

Quand je serai calme, & disposé seulement à me défendre; quand je verrai un adversaire emporté par sa passion, comme il arrive toujours aux agresseurs, je croirai la victoire à moi. Mais contre vous, monsieur, si sans perdre votre estime, je puis me dispenser de tirer l'épée, jamais elle ne verra le jour. Il est impossible que vous ne connoissiez pas mes principes.

Je les connois, Grandisson, & je sais qu'on vous attribue autant d'habileté que de courage. Croyez-vous que j'eusse prêté patiemment l'oreille à des propositions d'alliance, si votre caractère... Il eut la bonté alors de me dire mille choses flatteuses. Mais ensuite paroissant les regretter: cependant, Grandisson, reprit-il, est-il possible que ma sœur eût été frappée avec cette violence, si quelques artifices d'amans......

Qu'il me soit permis, monsieur, de vous interrompre... Je ne puis soutenir un soupçon de cette nature. Si l'artifice y avoit eu quelque part, le mal n'auroit pas été si profonde. Ne pouvez-

vous confidérer votre fœur comme une fille de deux des plus nobles maifons d'Italie? Ne pouvez-vous la confidérer dans l'état où Mde. Bemont l'a fi vivement repréfentée, combattant fon propre cœur, luttant avec elle-même en faveur de fon devoir & de fa religion, & réfolue de mourir plutôt que de fe permettre la moindre foibleffe? Pourquoi fuis-je rappelé à ce tendre fujet? Mais y eut-il jamais d'exemple d'une paffion fi noblement combattue? Et ne puis-je pas ajouter que jamais homme ne fut auffi plus défintéreffé, ni dans une plus étrange fituation? Souvenez-vous feulement de mon premier départ qui fut non-feulement volontaire, mais contraire à l'attente de votre famille. Quelle grandeur, à cette occafion, dans la conduite de votre fœur! Quelle nobleffe encore dans fes adieux, lorfque Mde. Bemont a tiré d'elle ce qui feroit ma gloire, fi j'avois été plus heureux, & ce qui me jette aujourd'hui dans la plus profonde affliction.

Au fond, chevalier, ma fœur eft une fille fort noble. On eft trop porté peut-être à fe gouverner par les événemens, fans approfondir les caufes. Mais nous vous avons laiffé un accès fi libre auprès d'elle! avec toutes les qualités qu'on vous connoiffoit! & que les circonftances, j'en conviens, n'ont fervi qu'à faire éclater à votre avantage...

Ah! Monfieur, interrompis-je, c'eft juger en-

core par les événemens. Mais vous avez la lettre de Mde. Bemont. Quel plus noble témoignage de magnanimité dans une femme ! Je ne vous apporterai point d'autre preuve en faveur de ma conduite.

J'ai cette lettre. Jeronimo me l'a donnée à mon départ, & je me souviens qu'il m'a dit, en me la remettant : le chevalier Grandisson ne manquera point de vous aller voir à Naples. Votre vivacité m'épouvante. On connoît sa fermeté. Toute mon espérance est dans ses principes. Traitez-le avec noblesse. Je compte sur la générosité de votre cœur ; mais relisez cette lettre avant que de le voir. Je vous avoue, continua le général, que je n'ai point encore eu de penchant à la lire ; mais je la lirai, & je vais le faire à ce moment, si vous me le permettez

Il la tira de sa poche, & s'éloignant de quelques pas, il la lut d'un bout à l'autre. Ensuite revenant à moi, il me prit affectueusement la main : j'ai honte de moi-même, mon cher Grandisson. J'ai manqué de grandeur d'ame, je l'avoue. Tous les chagrins d'une triste famille m'étoient présens, & je vous ai reçu, je vous ai traité comme l'auteur d'un mal que je ne dois attribuer qu'à notre mauvais sort. Jai cherché des sujets d'offense. Pardon. Disposez de mes plus ardens services. Je marquerai à mon frère avec quelle

grandeur vous m'aviez vaincu, avant que j'eusse recours à sa lettre, mais que l'ayant lue ensuite, j'ai regretté de ne l'avoir pas plutôt fait. Je vous acquitte, & je fais gloire d'une sœur telle que la mienne. Cependant je remarque dans cette même lettre, que la reconnoissance de mon frère a contribué au mal que nous déplorons. Mais n'ajoutons pas un mot sur cette fille infortunée. Il m'est trop douloureux d'en parler.

Vous ne me permettrez pas, monsieur...

Ah! de grace, cher Grandisson, ayez cette complaisance pour moi. Jeronimo & Clémentine font le tourment de mon ame. Mais leur santé n'est pas aussi mauvaise qu'on peut le craindre. N'allons-nous pas demain à la cour? Je compte vous présenter au roi.

C'est un honneur qu'on m'a fait dans mon premier voyage à Naples. Je suis obligé de partir demain, & j'ai déjà pris congé de quelques amis que j'ai dans cette ville.

Mais vous passerez du moins le reste du jour avec moi?

C'est mon dessein, monsieur.

Rejoignons mes amis. J'aurai des excuses à leur faire; mais je les tirerai de la nécessité de votre départ. Nous retournâmes à la compagnie, & je ne trouvai plus dans le général que de l'ouverture & de l'amitié.

M. GRANDISSON partit le jour suivant ; & jusqu'au moment de son départ, il remarqua dans le général des manières plus libres & plus ouvertes.

En arrivant à Florence, il acheva de régler tout ce qui regardoit la succession de son ami, avec ce mêlange de chaleur & de modération qu'on lui connoît dans toutes les affaires qu'il entreprend. Ce qu'un autre n'auroit fait qu'en plusieurs mois, fut pour lui l'ouvrage de peu de jours. Cependant il eut à vaincre quelques obstacles de la part d'Olivia. Il apprit qu'avant son départ de Naples, madame Bemont, sur les instances de la marquise, étoit retournée à Boulogne. N'apprenant rien de son cher Jeronimo, il prit le parti d'écrire à madame Bemont, pour lui demander quelques informations sur l'état de la famille, particulièrement sur la santé de son ami, dont le silence, après trois lettres qu'il lui avoit écrites successivement, commençoit à le remplir des plus fâcheuses craintes. Il marquoit à cette dame, que s'il ne voyoit aucune apparence de pouvoir contribuer au bonheur d'une famille si chère, son dessein étoit de partir dans peu de jours pour Paris. Madame Bemont lui fit la réponse suivante.

MONSIEUR,

MONSIEUR,

JE n'ai rien d'heureux à vous écrire. Nous ſommes tous ici dans une profonde affliction. Les domeſtiques ont ordre de ne faire que des réponſes vagues à toutes les informations, & de cacher ſoigneuſement la vérité.

Votre ami, le ſeigneur Jeronimo, a ſouffert une rude opération. On n'en eſpère plus rien ; mais depuis le cruel ſervice qu'il a reçu des chirurgiens, ſi la guériſon n'eſt pas plus avancée, on ſe flatte du moins que le mal qu'on craignoit eſt plus éloigné. Qu'il eſt à plaindre ! Cependant, à la fin de ſes douleurs ; ſon inquiétude eſt retombée ſur ſa ſœur & ſur vous.

En arrivant à Boulogne, j'ai trouvé Clémentine dans une ſituation déplorable ; quelquefois hors d'elle-même, quelquefois taciturne, liée, parce qu'elle avoit fait appréhender quelque entrepriſe funeſte : on avoit été forcé de lui lier les mains. Il me ſemble qu'on s'y eſt pris fort mal dans la conduite qu'on a tenue avec elle. Tantôt de la douceur, tantôt de la ſévérité. Ils n'ont ſuivi aucune méthode. Elle fit des inſtances extrêmes pour obtenir la liberté de vous voir avant votre éloignement. Elle leur demanda

plusieurs fois cette grâce à genoux, avec promesse d'être plus tranquille, s'ils avoient cette complaisance pour elle ; mais ils craignirent d'augmenter le mal. Je les en ai blâmés, & je leur ai dit que la meilleure voie étoit celle de la douceur. Aussi-tôt que vous eûtes quitté Boulogne, ils l'informèrent de votre départ. Camille m'a réellement effrayée par le récit qu'elle m'a fait de la rage & du désespoir qui furent le fruit de cette déclaration ; ensuite des accès de silence, & la plus profonde mélancolie succédèrent aux passions violentes.

Ils se flattoient, à mon arrivée, que ma présence & ma compagnie lui apporteroient quelque soulagement ; mais elle fut deux jours entiers sans faire la moindre attention à moi, ni à mes discours. Le troisième jour, m'étant apperçue qu'elle souffroit impatiemment de n'être pas libre, j'obtins avec beaucoup de difficulté, que ses mains fussent déliées, & qu'on lui permît de se promener au jardin avec moi. Ils m'avoient fait connoître qu'ils se défioient de la grande pièce d'eau. Comme nous avions sa femme de chambre avec nous, je ne laissai point de la conduire insensiblement de ce côté-là. Elle s'assit sur un banc, vis-à-vis de la grande cascade ; mais elle ne fit aucun mouvement qui pût m'alarmer.

Depuis ce jour elle a pris pour moi plus d'affection que jamais. Lorsque j'eus obtenu sa liberté, le premier usage qu'elle fit de ses bras, fut pour me les jeter autour du cou, en cachant son visage dans mon sein. Je remarquai facilement que c'étoit l'expression de sa reconnoissance; mais elle parut peu disposée à parler. Sa situation ordinaire, est une rêverie sombre, accompagnée d'un profond silence. Cependant j'observe quelquefois que son ame est fort agitée. Elle se lève pour changer de place, elle s'arrête peu dans celle qu'elle a choisie, & passant de l'une à l'autre, elle fait ainsi le tour de sa chambre. Ce spectacle me pénètre jusqu'au fond du cœur. Je n'ai jamais rien vu de plus parfait & de plus aimable qu'elle. Dans un égarement si continuel, elle n'a rien perdu de sa ferveur pour ses exercices de piété. Elle conserve toutes ses bonnes habitudes. Mais dans d'autres tems on ne la reconnoît point.

Elle s'occupe souvent à vous écrire. On ne manque point de lui prendre secrètement ce qu'elle écrit, mais il ne paroît pas qu'elle s'en apperçoive; elle ne demande point ce que sa lettre est devenue; elle reprend du papier pour en commencer une autre. Ses sujets sont toujours des saints ou des anges. Elle s'attache souvent à

méditer sur une carte du pays Britannique, & je l'ai entendue plusieurs fois souhaiter, avec un soupir, de se voir transportée en Angleterre.

Madame de Sforce demande instamment la permission de l'amener à Urbin ou à Milan; mais j'espère qu'elle ne lui sera point accordée. Quelque tendresse que cette dame témoigne pour elle, je la vois persuadée que les méthodes sévères, sont les seules dont on puisse attendre du succès; & je suis sûre, au contraire, qu'elles ne réussiront jamais avec Clémentine.

Je ne me sens point capable de faire un long séjour auprès d'elle. Le malheur d'une jeune personne de ce mérite m'afflige trop vivement. Si je lui étois utile à quelque chose, je consentirois volontiers, dans cette vue, à me priver de tout ce que j'ai laissé de cher à Florence : mais je suis dans la ferme persuasion, comme je l'ai fait entendre ici, qu'un moment d'entrevue avec vous auroit plus d'effet pour calmer son esprit, que toutes les méthodes qu'on ne cesse point d'employer. Je me promets de vous voir, Monsieur, avant votre départ d'Italie. Ce sera sans doute à Florence, si ce n'est point à Boulogne. Vous êtes fort généreux de m'en laisser le choix.

Je suis, depuis huit jours, dans cette maison, sans un rayon d'espérance. Tous les médecins qu'on a consultés prêchent les méthodes sévères & la plus rigoureuse diette; mais par complaisance, ou je suis trompée, pour quelques personnes de la famille; hélas! l'infortunée Clémentine a tant d'aversion pour toute sorte de nourriture, qu'on peut hardiment la dispenser du régime. Elle ne boit que de l'eau.

Vous m'avez recommandé, monsieur, de m'étendre sur les circonstances. Je vous ai satisfait, mais c'est aux dépens de mes yeux, & je ne serai pas surprise si cette triste lettre affecte un cœur aussi sensible que le vôtre. Que le ciel vous rende heureux par des voies dignes de vous! C'est le vœu de votre très-humble, &c.

HORTENSE BEMONT.

MADAME Bemont quitta Boulogne, après y avoir passé douze jours. Elle vit Clémentine dans un de ses momens les plus tranquilles, pour demander ses ordres en lui faisant ses adieux. Aimez-moi, lui répondit-elle, & plaignez votre malheureuse amie. L'un ne se peut sans l'autre. Une grâce encore, ajouta-t-elle en se baissant vers son oreille : vous verrez peut-être

le chevalier; quoique je n'aie plus la même espérance, dites-lui que Clémentine est quelquefois fort à plaindre. Dites-lui qu'elle feroit ici son bonheur de pouvoir le retrouver au moins dans une autre vie; mais qu'il la privera même de cette consolation, s'il continue de fermer les yeux à la vérité. Dites-lui que je regarderois comme une grande faveur de sa part, qu'il ne pensât point à se marier sans m'avoir fait savoir avec qui, & sans se croire en état de m'assurer qu'il sera aimé de la personne dont il aura fait choix, autant qu'il l'auroit été d'une autre. O chère madame Bemont, quelle disgrace pour moi, si le chevalier épousoit une femme indigne de lui.

Dans cet intervalle, M. Grandisson avoit fait tous les préparatifs de son départ. J'étois arrivé du Levant & de l'Archipel, où j'avois accompagné, à sa prière, M. Belcher, notre ami commun. Il m'honora d'une autre marque de confiance, en laissant à ma garde miss Jervins, son agréable pupille, sous les yeux de madame Bemont, dont les soins, pendant son absence, ont répondu parfaitement à son attente.

Alors il écrivit à l'évêque de Nocera, pour lui offrir de se rendre encore une fois à Boulogne, si sa visite n'étoit pas désagréable à sa

famille ; mais cette nouvelle marque de reconnoissance & d'attachement n'étant point acceptée, il partit enfin pour Paris. Bientôt il fut rappelé dans sa patrie par la mort de son père, & quelques semaines après son retour, il me fit avertir de repasser en Angleterre avec sa pupille.

Peut-être vous plaindrez-vous, chère miss Byron, de ne pas trouver, à la fin de ce récit, autant de lumières que vous en désirez sur l'état présent de la malheureuse Clémentine. J'ajouterai, en peu de mots, les éclaircissemens qui sont venus depuis.

Lorsqu'on fut assuré à Boulogne que M. Grandisson avoit quitté l'Italie, la famille commença trop tard à regretter de n'avoir pas permis l'entrevue que Clémentine avoit désirée avec une ardeur si pressante, lorsqu'ils eurent appris qu'il étoit retourné en Angleterre, pour recueillir la succession de son père, ce surcroît d'éloignement, joint à la mer qui faisoit un obstacle terrible dans leurs idées, rendit les regrets encore plus vifs. Ils n'imaginèrent point d'autre remède, pour suspendre un peu les agitations de Clémentine, que de la tenir dans un exercice continuel, en la faisant voyager ; car n'ayant point obtenu de voir M. Grandisson, elle en conservoit toujours le même désir. Ils la menè-

rent d'abord à Nocera, à Rome, à Naples; ensuite à Florence, à Milan, & jusqu'à Turin. S'ils lui donnoient l'espérance de rencontrer M. Grandisson, c'est de quoi je ne suis pas informé, mais il est certain qu'elle se flattoit de le voir à la fin de chaque voyage, & que cette attente la rendoit plus tranquille dans sa marche. Elle étoit quelquefois accompagnée de la marquise, à qui l'on avoit jugé que l'air & le mouvement étoient aussi nécessaires pour sa santé, que pour celle de sa fille. Quelquefois c'étoit madame de Sforce & d'autres personnes de la famille, qui composoient son escorte. Mais ces voyages ayant cessé depuis plus de trois mois, la jeune malade les accuse de l'avoir trompée. Elle est devenue fort impatiente. Elle a tenté deux fois de s'échapper. Leur crainte les ont portés à l'enfermer étroitement. Ils l'avoient mise d'abord dans un couvent, à la sollicitation de madame Sforce, & seulement pour essai. Elle y étoit assez tranquille : mais le général, qu'on n'avoit pas consulté, n'eut pas plutôt appris ce changement, que par des raisons difficiles à comprendre, il en marqua du chagrin; & sur ses instances, elle fut ramenée aussi-tôt dans sa famille. Son imagination est plus remplie que jamais de son précepteur, de

ſon ami, de ſon chevalier. Elle brûle de le revoir. Je les trouve fort blâmables, s'ils l'ont fait voyager dans cette eſpérance, puiſqu'elle n'a ſervi qu'à redoubler ſon ardeur pour une entrevue. Une ſeule fois, dit-elle, la conſolation de le voir une fois, pour lui apprendre avec quelle rigueur elle eſt traitée, lui feroit oublier toutes ſes peines. Elle eſt sûre qu'elle obtiendroit de lui un peu de pitié, quoique tout le monde lui en refuſe.

Depuis quelques jours, ſir Charles a reçu de l'évêque de Nocera, une lettre tendre & preſſante, par laquelle on l'invite à faire encore une fois le voyage de Boulogne. Je laiſſe à lui-même le ſoin de vous communiquer là-deſſus ſes réſolutions, d'autant plus que juſqu'à préſent je n'ai fait que parcourir cette dernière lettre, qui a renouvelé tous les tourmens de ſon cœur. Il en avoit reçu une de Camille, qui lui marquoit, ſans expliquer par quel ordre que tout le monde faiſoit des vœux pour ſon retour à Boulogne. Clémentine eſt menacée de cette mortelle langueur qu'on nomme ici conſomption. Le comte de Belvedere ne l'en adore pas moins. Il attribue le déſordre de ſon eſprit à de mélancoliques ſentimens de religion; & les détails domeſtiques ayant peu tranſpiré, la piété,

dont il eſt rempli lui-même, le touche pour elle d'une tendre compaſſion. Il ſait néanmoins que ſans l'extrême attachement qu'elle a pour ſes principes, elle préféreroit le chevalier Grandiſſon à tout autre homme; & loin d'être refroidi par cette idée, il admire une généreuſe diſpoſition, qui lui fait préférer ſa religion à ſon amour.

Le ſeigneur Jeronimo eſt toujours dans une fort triſte ſituation. Sir Charles lui écrit ſouvent avec l'affection qu'il croit devoir à cet excellent ami. La dernière lettre lui apprend que les chirurgiens étoient décidés pour une nouvelle opération, & que le ſuccès en paroiſſoit fort douteux.

Avec quelle nobleſſe ſir Charles paroît ſupporter de ſi peſantes afflictions! car celles de ſes amis ont toujours été les ſiennes. Mais ſon cœur ſaigne en ſecret. Un cœur ſenſible eſt un bien qui coûte cher à ceux qui le poſſèdent, mais qu'ils ne voudroient pas changer pour tout autre bien. C'eſt en même tems une preuve morale d'innocence, puiſque le cœur, qui eſt capable de partager la douleur d'autrui, ne ſauroit l'être d'en cauſer volontairement à perſonne.

Je me flatte que l'aimable miſs Byron eſt ſatisfaite à préſent de ma ſoumiſſion pour ſes

ordres. Elle ne me trouvera pas moins d'exactitude & de zèle dans le récit de tout ce qui regarde Olivia. Mais après l'avoir affligée par des images si tristes, je demande que pour la consoler, elle me permette de lui faire élever les yeux vers un autre ordre de choses, qui est la vraie source de force & de consolation pour une ame raisonnable.

Fin du second Volume.

